LiRE
magazine
littéraire

PETER HANDKE
se confie à Claire Chazal

SAGESSES STOÏCIENNES

Le bonheur selon Sénèque, Épictète & Marc Aurèle

L'UNIVERS
d'Alice Ferney

EXTRAITS EXCLUSIFS
Maxime Chattam
Pierre Bayard

ET AUSSI
Christophe Guilluy
Alain Mabanckou
Le nouveau Lucky Luke

Novembre 2020 - www.lire.fr - 6,90 €
L 19817 - 490 - F: 6,90 € - RD

VAR
LE DÉPARTEMENT

Joël DICKER

préside

20, 21 & 22 NOVEMBRE 2020

TOULON #fdlvar

Direction de la Communication du Conseil départemental du Var - Photo : © Jeremy Spierer

Var-matin · LiRE magazine littéraire · Le Monde · SIRADA · CNL

N° 490 NOVEMBRE 2020

LiRE magazine littéraire

L'ÉDITO 4
Baptiste Liger

LE GRAND ENTRETIEN 6
Peter Handke par Claire Chazal

L'ACTUALITÉ 13

L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN 36
Alice Ferney

LE DOSSIER 40
Stoïcisme : la possibilité du bonheur

LE PORTRAIT 60
Jul

L'ENQUÊTE 64
La littérature libanaise

LE CAHIER CRITIQUE 71
. L'événement : George Orwell 72
. Littérature française 78
. Littérature étrangère 84
. Science-fiction/Romance/Polars 90
. Jeunesse/Bande dessinée 96
. Classiques/Études littéraires/Poésie 98
. Essais/Documents 104

LA VIE DES IDÉES 112

LA LANGUE FRANÇAISE 122

LES LIVRES DE MA VIE 130
Grégoire Colin

LA CHRONIQUE DE

STÉPHANIE HOCHET *Portrait de personnage* 12
GÉRARD OBERLÉ *Livres oubliés ou méconnus* 35
MARYLIN MAESO *Philosophie* 59
FABRICE D'ALMEIDA *Une autre histoire* 111
ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT *L'atelier d'écriture* 120
DANIEL PICOULY *Lettres francophones* 127

Couverture : Dominique Boll

Ce numéro comporte une encart Fête du livre du Var sur une sélection d'abonnés, un encart Musées du Monde et un encart hors-série *Lire Magazine littéraire* sur l'ensemble des abonnés.

FRANCK FERVILLE – KARL ALLEN LUGMAYER/SHUTTERSTOCK – PATRICE NORMAND/JC LATTÈS

EN COUVERTURE

p. 6

LE GRAND ENTRETIEN
PETER HANDKE

p. 40

LE DOSSIER
LE STOÏCISME

p. 64

L'ENQUÊTE
LA LITTÉRATURE LIBANAISE

Diane Mazloum

DE BAPTISTE LIGER

ÉDITO

Il faut savoir écouter les autres pour mieux en faire abstraction et ainsi s'entendre soi. Voyez cette pensée d'Épictète : *« L'essence de la philosophie est qu'un homme devrait vivre de manière à ce que son bonheur dépende aussi peu que possible de causes extérieures*. » Tiendrait-on, à travers ces quelques mots, un véritable mode de vie ? Quoi qu'il en soit, lors des périodes particulièrement agitées, on a plus que jamais besoin de certaines leçons de sagesse. Pour prendre de la hauteur, de la distance, afin de mieux juger les événements et, peut-être, trouver le sacro-saint bonheur, mot clé de notre époque. Nous vous proposons donc ce mois-ci de replonger dans la pensée des stoïciens, et de retrouver l'essentiel des écrits de Sénèque ou Marc Aurèle, qui ont influencé (parfois de manière critique) d'autres grandes figures philosophiques – Descartes, Pascal, Spinoza, etc. Mais au-delà des noms et des doctrines, ce dossier synthétique cherche modestement à montrer en quoi la réflexion des sages peut nous aider à vivre au quotidien.

Le bonheur peut aussi venir d'un passé plus récent. D'une habitude, tenue depuis l'enfance (et qu'on aime transmettre) : celle de se plonger de manière rituelle dans le nouvel album de l'un des personnages les plus célèbres de la culture populaire contemporaine : Lucky Luke. Si son créateur, Morris, n'est plus de ce monde depuis près de vingt ans, d'autres ont pris la relève. Au moment où paraît en librairies *Un cow-boy dans le coton* (Lucky Comics), *Lire Magazine littéraire* vous propose d'en savoir plus sur le dessinateur-scénariste Jul qui, en compagnie du dessinateur Achdé, fait perdurer la légende du célèbre roi de la gâchette (face à la question de l'esclavage, dans le présent volet).

Enfin, nous avons été nombreux à découvrir le nom de la lauréate du prix Nobel de littérature : la poétesse américaine Louise Glück**.** En attendant de parcourir l'intégralité de son œuvre dans la langue de Baudelaire, nous avons rencontré son prédécesseur au palmarès, à savoir l'Autrichien (controversé) Peter Handke. Qui, lorsqu'il n'écrit pas, aime se réfugier dans la forêt de Meudon (à deux pas de son pavillon de Chaville), pour cueillir des champignons. À chacun, au fond, son moyen d'accéder au bonheur – mais gare aux amanites phalloïdes…

Lire Magazine Littéraire sur iPad !
Téléchargeable gratuitement sur l'App Store, l'application donne accès à toute l'actualité littéraire en temps réel, ainsi qu'aux anciens numéros de Lire à tarif préférentiel.
Notre boutique en ligne : lire.fr

Où adresser votre courrier ?
- **Par voie postale :** 15 rue de la Fontaine-au-Roi 75011 Paris
- **Par courrier électronique :** redaction@lire.fr
- **Sur la page Facebook du magazine :** www.facebook.com/Lire.Magazine.Litteraire
- **Instagram** @lire.magazine.litteraire
- **Twitter** @lire_ML

Audience mesurée par AUDIPRESSE

LiRE magazine littéraire

Société éditrice
EMC2 SAS
au capital de 325 000 euros
Siège social
15 rue de la Fontaine au Roi,
75011 Paris. Tél. : 01 47 00 49 49
RCS 832 332 399 Paris
Président/Directeur de la publication
Jean Jacques Augier
Directeur général
Stéphane Chabenat
Adjointe Sophie Guerouazel

RÉDACTION

Directeur de la rédaction
Baptiste Liger

Rédacteurs en chef adjoints
Alexis Brocas, Aurélie Marcireau

Assistante de la rédaction
Sabine Dard

Direction artistique
Philippe Marchand/olo.editions, Blandine Perrois

Graphisme
Jonathan Blezard, Élise Godmuse, Thomas Hamel

Iconographie
Janick Blanchard

Secrétariat de rédaction
Meriem Djebli, Brigitte de Zélicourt

Grand entretien
Claire Chazal

Chroniqueurs
Fabrice d'Almeida, Stéphanie Hochet, Marylin Maeso, Gérard Oberlé, Daniel Picouly, Éric-Emmanuel Schmitt

Ont collaboré à ce numéro
Hubert Artus, Thomas Benatouïl, Simon Bentolila, Patrice Bollon, Raphaële Botte, Eugénie Bourlet, Olivier Cariguel, Philippe Chevallier, Camille-Élise Chuquet, Jean-Pierre Colignon, Fabrice Colin, Léonard Desbrières, Bruno Dewaele, Antoine Faure, Laëtitia Favro, Ilan Ferry, Virginie Girod, Jean-Baptiste Gourinat, Emmanuel Hecht, Louis-Henri de La Rochefoucauld, Marie Lechevalier, Estelle Lenartowicz, Éric Libiot, Vincent Malausa, Gladys Marivat, Gabrielle Martin, Françoise Monier, Jean Montenot, Pascal Ory, Jean-François Paillard, Jacques Perry-Salkow, Dominique Poncet, Hubert Prolongeau, Bernard Quiriny, Patricia Reznikov, Christophe Rioux, Maxime Rovère, Juliette Savard, Audrey Sovignet, Mina Soundiram, Camille Thomine

Partenariats et développement
Astrid Pourbaix : 01 47 00 03 23 – publicite@lire.fr
Photogravure/Impression
Maury Imprimeur S.A Malesherbes

Publication mensuelle éditée par EMC2 SAS.
Siège social : 52 rue Saint-André-des-Arts 75006 Paris
N° Commission paritaire : 0625 K 85621.
Dépôt légal : mois en cours.
ISSN n° 2728-6762.
Second Class Postage Paid
At Long Island City N.Y.

Régie publicitaire
Mediaobs : 01 44 88 97 79
Directrice générale : Corinne Rougé
Directeur commercial : Christian Stefani (93 79)
Publicité littéraire : Quentin Casier (97 54)

Ventes au numéro : 04 88 15 12 41
Diffusion : MLP

Service abonnements
45 avenue du Général Leclerc
60643 CHANTILLY CEDEX
Tél. : 01 70 37 31 54
Courriel : abonnements@lire.fr
Tarif d'abonnement
1 an, 10 numéros, 55 €
(France métropolitaine)

AUDREY SOVIGNET

LAURÉAT DU PRIX AUDIOLIB 2020

NOUVEAUTÉ

DES ROMANS NOIRS ET LUMINEUX À ÉCOUTER

ÉCOUTEZ UN EXTRAIT

PLUS DE 900 LIVRES AUDIO DISPONIBLES EN LIBRAIRE ET SUR WWW.AUDIOLIB.FR

audiolib
écoutez, c'est un livre !

MEMORY

À Paris , en octobre 2020.

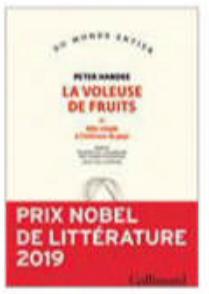
Peter Handke

« JE SUIS PARFOIS UN MYSTÈRE POUR MOI-MÊME »

par Claire Chazal

SES ÉCRITS DISENT TOUS L'INCOMMUNICABILITÉ ENTRE LES ÊTRES

LE LIVRE. Comme le souligne Philippe Lançon dans une préface à l'œuvre de Peter Handke, le déplacement et le mouvement, thèmes centraux dans l'écriture du Prix Nobel de littérature, sont un « *commencement* ». C'est encore une fois cette marche, cette fuite qui animent le personnage de *La Voleuse de fruits*, la dernière fiction de Peter Handke. Alexia, la fugueuse, est jeune, elle a toujours voyagé seule, notamment en Sibérie. Elle parcourt en marchant les forêts, les champs et les routes départementales qui séparent la région parisienne de la Picardie. De chaque arbre, de chaque brin d'herbe ou de chaque habitant rencontré, l'auteur fait une description minutieuse et nous propose une perception personnelle. Le nouveau roman, c'est certain, a construit Peter Handke depuis son premier ouvrage : *Les Frelons*, publié quand il avait 23 ans. Son œuvre, considérable, traverse le XXe siècle. Ses romans, ses pièces de théâtre, les scénarios écrits pour la plupart des films de Wim Wenders disent tous l'incommunicabilité entre les êtres, les angoisses de l'homme… Jamais de psychologie ni d'idéologie, sauf quand il rédige ses récits de voyage en 1996, où il présente les Serbes comme des victimes de la guerre civile. Sa proximité avec Slobodan Milosevic lui vaudra des polémiques au moment de l'attribution du prix Nobel en 2019. Il y a toujours des lignes vers l'ailleurs dans les écrits de Peter Handke, lui, fils d'une mère slovène et d'un père allemand, qui va fuir Berlin-Est avec sa famille et se réfugier dans l'écriture. Puis en France, dont il connaît intimement la culture, les auteurs du XIXe siècle, et où il sera traducteur de Duras ou de Modiano. Comme chez Faulkner, on ne sait jamais vraiment où l'on est avec Peter Handke. Mais s'égarer avec lui donne une conscience aiguë de la fragilité humaine. •••



★★★★☆

LA VOLEUSE DE FRUITS OU ALLER SIMPLE À L'INTÉRIEUR DU PAYS (DIE OBSTDIEBIN ODER EINFACHE FAHRT INS LANDESINNERE),
PETER HANDKE, TRADUIT DE L'ALLEMAND (AUTRICHE) PAR PIERRE DESHUSSES, 450 P., GALLIMARD/DU MONDE ENTIER, 23 €. EN LIBRAIRIES LE 26 NOVEMBRE.

À noter aussi la parution des *Cabanes du narrateur. Œuvres choisies* de Peter Handke, traduit par Georges-Arthur Goldschmidt, préface de Philippe Lançon (Gallimard/Quarto). En librairies le 20 novembre.

••• Dans *La Voleuse de fruits ou aller simple à l'intérieur du pays*, le narrateur, lors de son périple de la banlieue parisienne à la Picardie, observe la nature, les hommes, la banalité du quotidien. N'est-ce pas, au fond, ce que vous faites avec la littérature : donner à voir la nature, les objets hors de leur fonction ?

• **Peter Handke** L'écrivain est là pour voir, cela fait partie de son existence. Mais je ne suis pas un observateur, quand j'observe, je me sens comme un policier. L'expression « banalité du quotidien » ne convient pas non plus, car ce que je décris n'est jamais banal. Les choses dramatiques qu'on voit à la télévision sont plus banales que ce qu'un écrivain peut voir.

Votre narrateur appelle les gens qu'il regarde ses « inatteignables »…

• **P.H.** Quand j'imagine des personnages, que je les écris, c'est parce que je les estime dignes d'être racontés ; les « inatteignables », je ne les raconte pas car je n'en ai pas envie. Pour certains d'entre eux, on a l'impression qu'ils sont incarcérés et j'aimerais parfois ouvrir leurs prisons. Dostoïevski, Tolstoï ont fait pareil. C'est ma religion.

Avez-vous conscience d'être mystérieux, et qu'il est parfois difficile, pour nous lecteurs, d'entrer dans votre univers ?

• **P.H.** Je suis parfois un mystère pour moi-même, et ça peut m'énerver. Je n'ai pas d'idéologie, de méthode. Quand j'étais jeune, j'en avais peut-être une, avec des idées, une construction, que j'ai toujours avant d'écrire. Mais avec l'écriture, elle disparaît dans une nature qui est autre que la nature extérieure. Pour entrer dans mon univers, tout dépend si le lecteur a besoin et envie de me lire. Le seul rythme ne peut pas le porter, il doit y avoir aussi une dimension plaisir. La littérature n'est pas un dérivatif à l'existence. La lecture est d'ailleurs devenue quelque chose de trop rare…

« LA LITTÉRATURE N'EST PAS UN DÉRIVATIF À L'EXISTENCE »

Cette construction dont vous parlez s'inscrivait-elle dans ce qu'on appelle le « nouveau roman » ?

• **P.H.** C'est un peu plus complexe. Cela m'a aidé quand j'avais 20 ans. Je me disais que l'écriture pouvait être mon chemin, j'étais un rêveur et j'avais besoin d'un certain équilibre. Mes études en droit me permettaient de trouver une sorte de mouvement d'abstraction. Les lois viennent de la réalité. Et cela m'aide quand l'émotion devient trop diffuse. C'est ça, l'aventure de l'écriture : j'essaie d'être clair mais parfois, je dévie.

On sent un lien entre cette campagne française, que votre narrateur traverse, et celle dans laquelle vous avez vécu, enfant, en Slovénie ou ailleurs. Que ce soit dans la pièce de théâtre *Toujours la tempête* ou dans *La Voleuse de fruits*, on a l'impression que c'est de votre enfance qu'il s'agit. Est-ce le cas ?

• **P.H.** Pas dans ce livre, qui est situé en Picardie, où le rythme est différent, plus étrange qu'en Normandie, en Bretagne ou en Provence. Il y a peu d'écrivains vraiment ancrés en Picardie. J'ai découvert cette région par hasard. Quand j'étais plus jeune, en Autriche, je ressentais un vrai désir pour les plateaux calcaires mais il n'y en a plus, même en Picardie.

La nature est en effet centrale dans votre œuvre. Lorsque vous avez reçu le prix Nobel de littérature l'an dernier, vous avez même dit : *« La nature est la seule valeur sûre. »*

• **P.H.** *La Voleuse de fruits* correspond au dernier moment où je pouvais évoquer la nature de cette matière, je ne pourrais plus désormais. Je ne sais pas si cela vient de moi ou de la nature ; La nature est une promesse qui ne marche plus pour moi. C'est devenu très éphémère.

Votre voleuse de fruits, Alexia, s'est mise assez tôt à chaparder dans les champs mais, pour elle, ce n'était pas du vol…

• **P.H.** Non, c'était un mouvement assez naturel. Pas mal d'enfants sont comme ça, surtout quand il y a des murs à franchir. « Voleuse de fruits » n'est pas une appellation négative comme « pickpocket ».

On apprend qu'elle a fugué, voyagé seule, notamment en Sibérie, diriez-vous qu'elle est en fuite ?

• **P.H.** Je raconte son aventure, je ne la définis pas. Elle est pleine de contradictions : elle peut être très forte à un moment et totalement s'effondrer à un autre. Je pense que c'est une jeune fille très aimée, mais qu'on doit laisser vivre. Elle n'a plus besoin de ses parents, même si elle s'est mise à la recherche de sa mère. *La Perte de l'image* racontait l'histoire d'une femme partie à la recherche de sa fille, déjà nommée Alexia. Ici, c'est au tour de la jeune femme de retrouver la trace de sa mère disparue. Mais elle fait plein de déviations et ne sait

BIO-BIBLIOGRAPHIE

1942

Naissance de ce fils d'une Autrichienne d'origine slovène, et d'un soldat allemand. Après la publication de son premier roman, *Les Frelons*, en 1966, il choisit de se lancer en littérature, entre fictions, pièces de théâtre et essais.

1987

Sortie des *Ailes du désir* de Wim Wenders, dont il a signé le scénario. Peter Handke avait déjà travaillé avec le cinéaste sur des films comme *Faux mouvement*. Il a aussi réalisé deux longs-métrages pour le cinéma : *La Femme gauchère* et *L'Absente*.

2019

L'écrivain reçoit le prix Nobel de littérature – pour lequel son nom était évoqué depuis longtemps. Mais cette distinction suscite la polémique en raison de ses positions proserbes et de sa présence lors des funérailles de Slobodan Milosevic.

pas forcément où elle va. En tant qu'auteur, l'idée de déviations me meut, j'aime aussi ça dans les films.

Alexia a un compagnon de voyage, Walter, avec lequel elle ne parle pas beaucoup. Diriez-vous qu'ils évoluent dans un pays de paix ?

• **P.H.** C'est un pays où a eu lieu la Seconde Guerre mondiale. Leur histoire se mêle à celles des autres personnages : l'homme qui a perdu son chat, l'institutrice qui écrit des romans policiers, le mort qui hante la maison. Je n'ai pas utilisé ici le rythme des épopées médiévales même si elles correspondent, à mes yeux, à la manière la plus moderne de développer des récits. Je ne voulais pas être naturaliste ou réaliste, mais raconter des rencontres qui correspondent à une forme de réalité, avec un rythme hérité du XIXe siècle, du nouveau roman ou du roman américain. J'ai l'impression que le grand roman tel qu'on le connaît va changer. Je ressens une certaine fierté de participer à ce changement. Il n'y a pas de progrès dans la littérature, comme le disait Proust : *« Les écrivains doivent apprendre à partir de rien. »*

***« Depuis que je me suis mise à errer, je suis une survivante »*, dit votre héroïne pour qui l'accès au monde semble interdit…**

• **P.H.** C'est à la fois clair et mystérieux, et pas mal de lecteurs, notamment allemands, ont dit que cela correspondait à la réalité de la jeunesse actuelle. Je suis bouleversé par l'innocence et la pureté de ces jeunes qui ne parviennent pas à trouver leur place. C'est d'ailleurs ce qui m'a servi de point de départ.

Qu'est-ce qui vous a poussé,lorsque vous étiez jeune, à venir en France ?

• **P.H.** Le destin ! Je suis arrivé à Paris pour rejoindre Paul Nizon pour qui c'était le paradis. C'est le premier pays où je suis entré d'abord par la littérature avec Flaubert, Voltaire, Balzac… Je pense que la culture y est pour beaucoup, le fait aussi qu'on puisse beaucoup marcher à Paris. Je n'aime pas tellement la campagne…

Quand on lit vos romans, qu'on regarde les pièces ou films adaptés de vos écrits, il y a toujours cette idée de mouvement, de ligne de fuite. Dans ce livre, vous évoquez une route départementale et écrivez : *« Marcher au milieu, c'est être dans l'illégalité »*, est-ce une revendication ?

• **P.H.** Je ne m'en souviens plus… Quand j'écris, il m'arrive parfois d'être dans une sorte de somnambulisme. Mais j'aimerais raconter une épopée sans fuite. Je me dis parfois que cette idée de fuite constante est une facilité…

N'est-ce pas une manière d'exprimer votre rapport à l'exil ?

• **P.H.** Peut-être… Cela doit venir de mon signe astrologique, je suis Sagittaire *[rires]*. Quand j'écris, il y a parfois trop de moi, c'est mon côté mégalomane. Je me comprends mieux quand j'écris.

Dans la préface du volume qui reprend une partie de vos œuvres, Philippe Lançon explique que votre déplacement à vous, votre mouvement, a toujours été un commencement, un signal de départ, une sorte de purgatoire d'où l'on pourrait voir le paradis…

• **P.H.** Oui, c'est vrai, mes mouvements sont toujours des départs.

En vous distinguant, le Nobel a voulu consacrer *« une œuvre influente qui a exploré avec ingéniosité linguistique la périphérie et la singularité de l'expérience humaine »*. Que signifie, selon vous, cette *« ingéniosité linguistique »* ?

• **P.H.** C'est à vous de me le dire ! Je suis en tout cas d'accord avec cette idée de périphérie car cela concerne aussi l'existence : parfois, l'existence commence à être lumineuse avec la noirceur de la périphérie. C'est ce que l'on retrouve dans mes livres *Mon année dans la baie de Personne*, *L'Angoisse du gardien de but au moment du penalty*, ou *Les Frelons*, que je viens de rouvrir. Il y a des passages où je tends vers le nouveau roman pour éviter •••

••• le chaos intérieur. J'ai relu *La Bruit et la Fureur* de William Faulkner et il y a ce même mouvement, mais qui est totalement inconscient de ma part. Faulkner était un petit gars du Mississippi ; moi, je venais d'un village à la frontière autrichienne avec la Slovénie. Mais lui est beaucoup plus psychologique. Pour moi, expliquer est un sacrilège. Cela m'a quand même rassuré de voir qu'il y a des différences entre nous !

Vous ne faites donc pas d'idéologie ni de psychologie ?

• **P.H.** Ah non, pas du tout ! Quand j'écris, il y a une absence totale d'idéologie. Je l'accepte de la part d'autres auteurs bien que je n'en voie pas chez Albert Camus, par exemple.

Quand avez-vous eu l'impression de devenir un écrivain ?

• **P.H.** Quand je parle de moi, j'utilise toujours le verbe « écrire », mais j'ai toujours du mal à dire que je suis écrivain même si j'en retire une certaine fierté. C'est un métier de hors-la-loi, et les hors-la-loi peuvent faire de belles choses. La beauté est saine et bonne pour la santé.

Vous ressentiez déjà cela étant enfant ?

• **P.H.** Oui. Déjà, à l'internat, l'écriture m'a sauvé. Dans ma famille, on écrivait. Le frère de ma mère, lors de la Seconde Guerre mondiale, lui rédigeait des lettres absolument magnifiques. Il y racontait des rêves, des paysages… À la fin de mes études, j'ai vu s'ériger devant moi un mur noir et je me suis dit que c'était maintenant ou jamais. Je ne pensais pas du tout que je réussirais à me sauver en écrivant. À l'époque, ce n'était pas courant de voir de jeunes écrivains publiés par de grandes maisons. Je me souviens que, lorsque ma mère a reçu la lettre de cette grande maison d'édition qui a accepté de me publier, c'était comme un conte de fées. J'ai tout de suite arrêté mes études.

C'était un vrai coup de chance à l'époque, comment y êtes-vous parvenu ?

• **P.H.** Étudiant, je travaillais pour une radio en Autriche, j'écrivais des chroniques littéraires. J'ai fait la connaissance d'un traducteur de Cervantès qui connaissait un lecteur dans une maison d'édition. Ce lecteur me prenait pour un jeune avant-gardiste, alors que ce n'était pas du tout le cas, et a fait suivre mon livre. Ce malentendu magnifique m'a permis de continuer.

C'est à vous maintenant d'aider les jeunes à se faire publier…

• **P.H.** Il ne faut pas aider, quand on aime quelque chose, il faut le dire ! Avant, j'écrivais des articles davantage pour les vieux que pour les jeunes, mais plus maintenant. Qu'ils se débrouillent *[rires]* ! Même s'il y a aussi des jeunes qui sont perdus… Pour l'instant Alexia marche, je ne pense pas qu'elle écrira.

Propos recueillis par Claire Chazal
Photos : Franck Ferville
pour *Lire Magazine littéraire*

LE COUP DE ♥ DE CLAIRE CHAZAL

RETOUR DE BÂTON

« L'Allemagne a une haleine de gouffre », écrivait Thomas Bernhard, qui n'a cessé de s'interroger sur la folie nazie et les traces qu'elle a laissées dans son pays. C'est ce que fait aussi Philippe Claudel dans son dernier livre, *Fantaisie allemande*. Est-ce parce que l'auteur (Prix Renaudot en 2003 pour *Les Âmes grises*) est né et vit en Lorraine qu'il s'intéresse à cette nation voisine, au-delà du Rhin, où règne, selon Pierre Mac Orlan, *« un air de drame et de mélancolie »* ? Bernhard et Mac Orlan sont les deux écrivains que Philippe Claudel met en exergue de son ouvrage. En cinq nouvelles, il nous fait réfléchir sur la persistance du mal qui serait constitutif de l'homme. Il ne veut pas revisiter l'Histoire, mais montrer comment elle percute les destins individuels, et même bien longtemps après les faits. Dans le récit intitulé « Irma Grese », une jeune fille recrutée dans un Ehpad s'occupe d'un ancien nazi et va devenir le bourreau du bourreau. Faire du mal à celui qui a fait souffrir, est-ce faire le bien ? Philippe Claudel ne répond pas mais invite le lecteur à ne pas juger sans recul. Ses nouvelles ont un lien fort : un personnage, Victor, un lieu, l'Allemagne, et un thème, le mal. Elles constituent un roman âpre et beau, déchirant comme la fantaisie en *fa* mineur de Schubert.

★★★☆☆

FANTAISIE ALLEMANDE,
PHILIPPE CLAUDEL,
120 P., STOCK , 18 €

AUDREY SOVIGNET

HANDKE
SUR LE BOUT DE LA LANGUE

par Georges-Arthur Goldschmidt

L'écrivain connaît intimement l'œuvre de l'auteur autrichien, dont il fut longtemps le traducteur attitré. Quand Peter Handke avait obtenu son prix Nobel, il nous avait confié cet éclairage sur son écriture à la fois limpide et d'une exceptionnelle acuité.

L'écriture de Peter Handke concerne chacun, sa langue à la fois simple et inimitable est comme sans précédents, à le lire on a la « sensation vraie » de ne pas être trompé par le langage. Peter Handke écrit là où perception intime et ampleur du monde se rejoignent, il est un géographe voyageur qui rend les lieux accessibles physiquement grâce à la justesse de sa langue musicale et rythmée (*Lent retour*). Il fait voir ce qu'on a sous les yeux, ce qui littéralement « crève les yeux » et qu'on n'a pourtant jamais vu. Il « détache » le visible du secret des évidences ; à bien des égards, son œuvre se dresse instinctivement contre les idées et les opinons obligées et automatiquement reprises. Ce n'est pas parce que l'ensemble de l'opinion politique condamne les Serbes qu'il est interdit de penser autrement. La puissance du poétique en tant que réalité croise par endroits les données politiques et s'y égare. Handke a explicitement condamné les divers massacres qui ont eu lieu en Yougoslavie entre 1991 et 1999.

« Ne dis rien, a-t-il dit un jour, *car au milieu de ta phrase tu vas te mettre à penser le contraire. »* Si ce qu'écrit Peter Handke a tant d'importance pour notre temps, c'est par sa puissance de réconciliation, qui n'est qu'un effet de la précision de son regard, de la netteté et de la force de sa perception. La réconciliation, celle de Goethe, devient possible dès l'instant où l'on est capable d'abolir la muraille des préventions et des préalables, si omniprésents et universels aujourd'hui qu'ils en sont devenus imperceptibles. Tout l'effort de Handke consiste en effet à traverser les données automatisées pour en retrouver la vérité masquée par les habitudes et le « par cœur ».

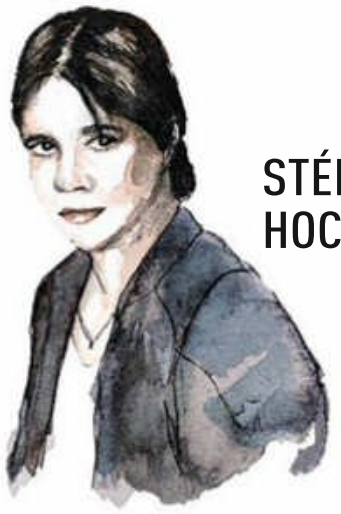
LA JUSTESSE DE SA LANGUE MUSICALE ET RYTHMÉE

Partout et en toutes occasions, le monde est pour Handke à redécouvrir. Ses livres font apparaître ce que l'usage quotidien dissimule. Ses phrases conduisent en plein milieu des sous-bois de la conscience vers les « seuils » invisibles qui guident ? le regard. Peut-être n'est-il pas fortuit que l'œuvre de Peter Handke vienne ainsi s'inscrire dans les grands bouleversements de la fin de ce siècle, marquée par l'écroulement des vérités générales et des idéologies. Plus que beaucoup d'autres, elle exprime un malaise fondamental qui rend toute vérité générale, donnée extérieurement, inacceptable. Le langage même ne s'impose jamais à Handke comme une vérité objective, mais, bien au contraire, comme une constante fabrication dont les dispositions et les trouvailles sont inacceptables sans examen préalable.

Ce n'est pas le refus d'accepter le monde tel qu'il est imposé qu'exprime l'œuvre de Handke (*Par une nuit obscure je sortis de ma maison tranquille*). Son attitude n'est ni calculée ni délibérée, elle est simplement une « longueur d'onde » qui rend les adhésions impossibles. C'est une clairvoyance exceptionnelle, de nature cartésienne, qui fait de Peter Handke l'un de ces écrivains qui « changent » l'époque où ils vivent. La rigueur et l'acuité d'esprit d'un Descartes ou d'un Spinoza se retrouvent partout dans ce qu'écrit Peter Handke, avec en outre l'intensité poétique cristalline et ample d'un René Char, dont Handke a été le traducteur. Figer les discours, c'est justement ce à quoi se sont employés tour à tour les grands messages idéologiques et synthétiques de notre temps ; tous reposaient sur ce fameux principe d'identité qui obstrue les « identités » telles qu'on les ressent.

G.-A. G.

JEAN-LUC BERTINI/PASCO



STÉPHANIE HOCHET

QUEL PARASITE, CE SAMSA !

LES CONFESSIONS DU HÉROS DE KAFKA, MÉTAMORPHOSÉ EN UN HIDEUX INSECTE

— Vous m'entendez ?

— Oui, bien sûr.

Il pousse un soupir de soulagement. Du moins, c'est ainsi que j'interprète son expiration sonore.

— Depuis quelque temps, tout le monde ne comprend pas ce que je dis. J'essaie d'articuler clairement, pourtant.

C'est surtout sa voix qui est étrange. Presque inaudible, aiguë et grinçante comme un chant de cigale.

Je me résous à ne pas croiser son regard pour la simple raison que je ne vois pas ses yeux. Du moins, j'aperçois un œil craintif dès qu'il tourne la tête sur le côté, ce qui arrive rarement. Le regard d'autrui l'intimide.

— Comme tout le monde, j'ai lu votre histoire.

— Ne dites pas ça. Mon histoire est de moins en moins lue.

— Vous croyez ?

— Mon nom ne dit rien à personne ou presque. Gregor Samsa… Si vous le dites à un dîner, les gens se demandent si vous n'avez pas voulu prononcer le nom de mon auteur pour faire une blague, en zozotant.

Ce dernier mot finit en un sifflement entomique.

— Votre histoire m'a marquée à vie. C'est bien plus cruel que cette théorie sur l'adolescence toujours avancée.

— Personne n'est lapidé et perçu comme un détritus parce qu'il quitte l'enfance. Il faut des circonstances aggravantes.

— J'aimerais savoir ce qu'il s'est passé avant ce jour.

— Ce jour ?

— Oui, le jour de la métamorphose. Votre enfance, par exemple.

Il pousse un petit cri misérable comme si une douleur l'avait traversé. Je sursaute et lui demande s'il va bien.

— Non, c'est juste que je repensais à ces dîners quand j'étais petit. Cela vous paraîtra dérisoire. Mon père était tellement strict avec les manières à table. Se tenir droit, ne pas trop manger, ne pas laisser de miettes, ne pas lécher la vinaigrette ou l'éponger avec le pain…

— Eh bien ?

— Et lui faisait tout le contraire ! On aurait dit un ogre dont la gourmandise exhibée était une jouissance obscène.

Silence.

— Il passait son temps à me contredire. Alors même que, pour être aimé de lui, j'adoptais ses opinions comme un fidèle petit soldat. Son plaisir était de me dominer.

— N'avait-il pas de grandes espérances pour vous ?

— Justement, c'est pour cette raison que je suis devenu représentant de commerce. Pour le décevoir. Il s'attendait à ce que son fils fasse des études de droit.

Il éclate de rire, mais ce que j'entends ressemble au ricanement d'un hamster.

— Mon père m'a tué en me projetant des pommes sur le corps, mais je me sens vainqueur de ce duel.

— Il avait peur de vous.

— La haine débouche sur la peur, toujours. À moins que ce ne soit l'inverse.

— Les drames de familles sont parfois le résultat d'un malentendu.

— Pour lui, j'étais un faible.

— Il souhaitait peut-être vous voir vous rebeller en vous disant cela.

— Ça a eu l'effet inverse. À force de m'entendre traiter de parasite, j'en suis devenu un.

Ses minuscules pattes s'agitent soudain. Un son sort de sa bouche. Je n'ose lui demander de répéter, préfère attendre qu'il ajoute quelque chose.

— Vous ne voulez pas m'aider à me graaa…

— Pardon ?

— Vous ne voulez pas m'aider à me gratter ?!

Je demeure interdite un moment.

— Oui, bien sûr ! Où ça ?

— Là, dit-il en remuant sa patte droite qui a dû être son bras à une autre époque.

Je tends la main.

AUDREY SOVIGNET

L'ACTUALITÉ

SUSAN WALSH/AP/SIPA

Louise Glück est-elle un Prix Nobel si surprenant ?

En distinguant la poétesse américaine, l'Académie suédoise éclaire une figure méconnue en France. Et met en avant le courant littéraire de l'objectivisme.

La surprise, ce serait que l'Académie suédoise ne surprenne pas. Ainsi, si les sites de paris en ligne (généralement bien informés…) annonçaient plutôt Maryse Condé, Ludmila Oulitskaïa ou Margaret Atwood, c'est finalement Louise Glück qui a été honorée du prix Nobel de littérature 2020. Pour « *sa voix poétique incontestable qui, avec une beauté austère, rend l'existence individuelle universelle* ». Un choix qui n'a pas manqué de décontenancer les observateurs, plus à l'aise avec le domaine romanesque qu'avec la poésie. Car c'est ce genre, hélas souvent confidentiel en librairies, qui a été salué à travers l'Américaine, néanmoins bien connue des amateurs. Laquelle écrivait dans l'un de ses poèmes, « Les Enfants noyés », ces lignes aux airs de mise en abyme adressée à ses détracteurs : « *Tu vois, ils n'ont pas de jugement./ Alors il est naturel qu'ils se noient.* »

Cette New-Yorkaise (âgée de 77 ans) avait déjà été auréolée de deux grands prix – le prix Pulitzer (en 1992), et le National Book Award (en 2014). Auteure de douze recueils et de quatre essais sur la poésie, publiés depuis 1968, Louise Glück n'a toutefois guère été traduite dans l'Hexagone – seuls quelques poèmes l'ont été, depuis 1985 et dans des revues spécialisées comme *Po&sie*. Au-delà de sa seule personne, c'est l'école objectiviste qui a aussi été couronnée et qui compte des personnalités littéraires majeures d'outre-Atlantique comme Louis Zukofsky, William Carlos Williams, George Oppen, Charles Reznikoff – un courant ayant d'ailleurs des adeptes en France (citons Emmanuel Hocquard, Jacques Roubaud, Frank Smith). Son dogme ? Se démarquer totalement de la subjectivité du poète et de tout lyrisme à travers des œuvres, cherchant à être au plus près du réel. À vous, maintenant, d'y songer en lisant un texte comme « L'Iris sauvage » et ses premiers vers : « *Au bout de ma douleur/Il y avait une porte./Écoute-moi bien : ce que tu appelles la mort,/je m'en souviens.* »

Hubert Artus (avec B.L.)

Ma sorcière bien-aimée

À l'occasion du centenaire de sa naissance, deux livres nous permettent de redécouvrir l'œuvre singulière de la sulfureuse Gabrielle Wittkop (1920-2002). Une vie et des écrits aux airs de carnaval macabre, sous le sceau du scandale.

Dix-huit ans après sa mort, Gabrielle Wittkop conserve une réputation d'écrivaine sulfureuse, et on se demande bien pourquoi. Bisexuelle, végétarienne, fascinée par la mort et les poisons, admiratrice de Sade et des libertins du XVIIIe siècle, qu'avait-elle de si peu convenable ? Peut-être offusquait-elle surtout son monde parce qu'elle écrivait bien, dans une langue classique et relevée, loin du laisser-aller contemporain… Mais trêve de plaisanterie : Wittkop, c'est vrai, s'est forgé l'image d'une femme libre, altière, peu soucieuse des conventions. Elle faisait mine de ne pas chercher le scandale – si les gens sont choqués, disait-elle, ça prouve simplement qu'ils sont choquables –, mais elle ne dédaignait pas les phrases chocs et les formules cinglantes. Celles-ci rempliraient un annuaire : *« Je ne suis pas une bénédictine, mais une "malédictine" », « Ma morale consiste à ne pas emmerder les autres, c'est déjà beaucoup », « Les Simone de Beauvoir et autres affreuses Marguerite Duras m'exaspèrent ! »* La quatrième de couverture de ses livres posthumes rapporte aussi cette phrase : *« J'ai voulu mourir comme j'ai vécu, en homme libre. »*

UNE VIE NIMBÉE DE MYSTÈRE

Outre le personnage, charmant et rugueux, ce sont les thèmes de son œuvre qui confèrent à Wittkop une aura vénéneuse. Dès son premier roman, *Le Nécrophile*, publié en 1972 par Régine Deforges, elle affiche la couleur : ses sujets seront la mort, l'Éros et le Thanatos, le crime, la déliquescence ; son territoire, le macabre, le carnavalesque, le conte cruel, les lisières du fantastique et l'humour noir. Elle affiche sa proximité avec Sade, découvert dès l'enfance dans la bibliothèque paternelle ; mais son univers voisine aussi avec un certain surréalisme, avec les récits équivoques d'André Pieyre de Mandiargues, avec les romantiques allemands et les auteurs du Sturm und Drang, mais aussi avec la peinture de Hans Bellmer et l'esthétique de l'école de Vienne, dont elle s'inspirera dans ses dessins à la plume et au crayon. On la rapproche aussi souvent de Lautréamont, Villiers de L'Isle-Adam, Schwob, et des écrivains fin de siècle en général.

Sa vie personnelle, elle, est nimbée de mystère. Indomptable, Wittkop n'aurait pas aimé qu'un biographe s'intéresse à elle. Née à Nantes en 1920 sous le nom de Ménardeau, elle se marie en 1946 avec un Allemand, Julius Wittkop, déserteur de l'armée qu'elle a caché pendant la guerre. Il est homosexuel, plus vieux qu'elle de vingt ans, mais qu'importe : leur union, dira-t-elle, fut une *« alliance intellectuelle »*. Installée en Allemagne, Gabrielle Wittkop écrit pour le *Frankfurter Allgemeine Zeitung* et réalise de nombreux reportages en Asie. Elle publie, en allemand, une biographie d'E.T.A. Hoffmann, puis une

PHILIPPE MATSAS/OPALE/LEEMAGE

Histoire des modes européennes ; mais c'est en français, la langue de Sade, qu'elle écrira ses textes « littéraires », publiés au compte-gouttes dans les années 1970 et 1980. Les éditions Verticales reprennent son œuvre au début des années 2000, rééditent ses premiers récits – *Le Nécrophile, La Mort de C.*, – publient des inédits. Un nouveau public la découvre alors, offrant à *Sérénissime assassinat* et à *La Marchande d'enfants* un joli succès d'estime.

TOUJOURS UNE POINTE DE SARCASME

Les deux livres de Wittkop qui paraissent en ce centenaire de sa naissance illustrent deux facettes différentes de son œuvre. *Hemlock*, gros roman paru en 1988, introuvable depuis des lustres, est une fresque dense, touffue, complexe, architecturée avec soin ; *Les Héritages*, à l'inverse, relève du genre bref, presque du conte, même s'il est déguisé en petit roman. Le style, lui, est à son meilleur partout : classique, précis, élégant, à l'affût du mot juste et rare, jusqu'à la coquetterie ou à l'anachronisme (ah, ces personnages qui *« gobichonnent, gobelottent et godaillent »*…). *Hemlock* se prête bien aux jeux de langue puisque l'intrigue se déroule pendant la Renaissance italienne, le Grand Siècle français et l'ère edwardienne en Inde, autour de trois femmes empoisonneuses – « hemlock » signifie « ciguë » en anglais –, qui agrandissent la famille des Emma Bovary, Thérèse Desqueyroux et autres amatrices d'arsenic. Malgré son ton de comédie cruelle et son côté pastiche (on croit parfois lire un roman costumé d'Henri de Régnier, en plus cinglant), *Hemlock* est teinté de mélancolie, et hanté par le sentiment de la déliquescence des êtres ; il faut dire qu'il s'inspire de la mort, en 1986, de Julius Wittkop, atteint de la maladie de Parkinson, encouragé par Gabrielle à mettre fin à ses jours.

Plus léger, presque ludique, *Les Héritages* est un livre à tiroirs, grinçant et guignolesque, articulé autour d'une maison construite à la fin du XIXe siècle au bord de la Marne. Propriétaires et locataires s'y succèdent au fil des décennies, fournissant à l'auteur les sujets d'histoires sarcastiques. Le ton est moqueur, dégagé, impérial ; les descriptions sont superbes, avec toujours une pointe de sarcasme – ah, ce parloir *« ciré à blanc »*, qui sent *« le drap chanci et le chou »* ! Tout est drôle, enlevé, d'un humour noir qui confine au morbide. Aux malades d'*Hemlock* qui exhibaient leurs *« cuisses variqueuses, blêmes et bleuâtres comme des vessies pleines de saindoux »* répondent ici les bouts de cervelle des soldats de 14, jugés *« peu décoratifs »*… On rit jaune ou on frémit, c'est selon. Derrière ses allures grand-guignolesques, *Les Héritages* traite pourtant d'un sujet triste, grave, toujours le même au fond : la brièveté de nos vies d'hommes et la fragilité de nos œuvres assassinées par le temps, tandis qu'*« impassible et noire, la rivière charrie ses eaux »*.

Bernard Quiriny

★★★☆☆
HEMLOCK,
GABRIELLE WITTKOP,
556 P., QUIDAM, 25 €

★★★★☆
LES HÉRITAGES,
GABRIELLE WITTKOP,
176 P., CHRISTIAN BOURGOIS, 17 €

lettres d'automne
festival littéraire #30
montauban • tarn-et-garonne • occitanie
rencontres lectures en scène spectacles cinéma
expositions jeune public librairie du festival
10 – 29 novembre 2020
À la croisée des langues
Littératures françaises d'ici et d'ailleurs
Léonora Miano
Patrick Chamoiseau
Mathias Énard
20 jours, 200 rendez-vous pour tous les publics
Créations artistiques inédites, lectures en scène, concerts littéraires, rencontres, cinéma, expositions, jeune public, librairie du festival
80 invités auteurs, traducteurs, illustrateurs, musiciens, comédiens, artistes
Léonora Miano, Patrick Chamoiseau, Mathias Énard et Zeina Abirached, Aminata Aidara, Sofia Aouine, Magali Attiogbé, Salomé Berlemont-Gilles, Mika Biermann, Estelle-Sarah Bulle, Mario Canonge, Carole Chaix, Claro, Béatrice Commengé, Marianne Denicourt, Pierre Ducrozet, François Dumont, Timothée de Fombelle, Bernard Friot, Christian Garcin, Kimiko, Cécile Ladjali, Anne Lafont, Francis Lassus, Souleymane Mbodj, Diane Meur, Edgar Morin, Gaël Octavia, Maurice Petit, Guillaume Pigeart de Gurbert, Michel Piquemal, Thomas Scotto, Ingrid Seithumer, François-Henri Soulié, Flore Vesco Abdourahman A. Waberi, Anne Weber
20 lieux à Montauban en Tarn-et-Garonne et en Occitanie
05 63 63 57 62
lettresdautomne.org
Festival organisé par Confluences rencontres littéraires
Ingrid Larroque - design

L'amour dans tous ses états

Jacques Perry-Salkow, notre spécialiste ès anagrammes, met la langue de Molière en effervescence. Ne boudons pas notre plaisir !

Prestidigitateur de la langue, l'oulipien Jacques Perry-Salkow ne dissimule plus son faible pour les anagrammes à quatre mains. Comme il en usait pour révéler « *le sens caché du monde* » aux côtés d'Étienne Klein, arpenter le monde et sa folie dans les pas de Sylvain Tesson ou pour « *lire dans les pensées* » avec Raphaël Enthoven, il y revient cette fois, avec la complicité de Laurence Castelain, afin de pétrir et culbuter la matière ô combien réversible du sexe et de l'amour. Prenant la frustration des gestes barrières et autres assignations à résidence comme prétexte à une déambulation badine dans les replis de la langue, lui et sa très changeante complice – laquelle est à la fois chanteuse punk rock et professeur de français – nous révèlent combien la langue de Molière se prête au génie de l'amour.

Renversant mots et expressions sur l'oreiller, *Anagrammes dans le boudoir* dévoile le clou de satin caché dans la séduction, la poésie des gourmands nichée dans les poignées d'amour ou le bordel des rois qu'abritent des bords de Loire. Et puisque la bagatelle se pratique de haut en bas et vice versa, on croise dans ce « boudoir » libre et libertin aussi bien *L'Origine du monde* que les dessins pop art et symboliques de l'illustrateur Stéphane Trapier ; aussi bien Nietzsche que Michel Audiard, aussi bien Choderlos de Laclos et Sade que Sylvie Vartan et Cristina Cordula.

Camille Thomine

***ANAGRAMMES DANS LE BOUDOIR,* JACQUES PERRY-SALKOW** ET **LAURENCE CASTELAIN,** 144 P., ACTES SUD, 15 €

La grande muette et ses secrets

L'historien Fabrice d'Almeida dévoile des documents conservés au service historique des armées. Et revisite ainsi l'Histoire.

Un Journal des marches et des opérations (JMO) consigne les opérations et les événements affectant une unité au combat. Le 31 juillet 1944, celui de la première escadrille de reconnaissance des Forces françaises libres déplore la disparition du commandant de Saint-Exupéry au-dessus de la Méditerranée. L'historien Fabrice d'Almeida a déniché ce document au Service historique des armées. Certains ont entendu notre confrère raconter cette tragédie cet été sur France Inter.Elle constitue désormais un chapitre parmi la soixantaine d'*Archives secrètes des armées*, un beau livre richement illustré exhumant un siècle de secrets des armées. On y découvre pêle-mêle le dossier militaire médiocre de Pierre Loti, le texte de la condamnation à mort du « colonel en retraite » de Gaulle, un trombinoscope de la division SS Charlemagne, un rapport sur la propagande Viêt-Minh, la feuille de notes du stage commando du fusilier-marin Tabarly… Foisonnant.

Emmanuel Hecht

***ARCHIVES SECRÈTES DES ARMÉES,* FABRICE D'ALMEIDA,** 240 P., GALLIMARD/MINISTÈRE DES ARMÉES, 35 €

NATACHA GIRALDO/ACTES SUD – DR/GALLIMARD

En marche !

Notre chroniqueur-aventurier Sylvain Tesson publie un volume inédit regroupant plusieurs de ses livres. Une invitation au voyage à accepter sans hésiter.

Sylvain Tesson n'est plus cet éternel jeune homme qui, quand vous l'invitiez à dîner, ne sonnait pas à la porte – il entrait par la fenêtre après avoir escaladé la façade de l'immeuble. Lauréat du prix Renaudot 2019 pour *La Panthère des neiges* (sans doute son meilleur livre) et désormais âgé de 48 ans, il est mûr pour les honneurs : le voici qui entre dans la prestigieuse collection « Bouquins » de Robert Laffont, comme avant lui son maître, Jean Raspail.

En bicyclette, en train, en moto ou à pied, Tesson a beaucoup bourlingué. Il aura passé moins de temps au lit que Marcel Proust. Dans *L'Énergie vagabonde*, livre que se procureront tous ceux qui aiment dormir à la belle étoile, il a compilé tous les genres auxquels il s'est essayé : on y trouve récits de voyages, aphorismes, poèmes, son journal des années 2014 à 2017 (*Une très légère oscillation*) et même des fac-similés de ses carnets.

Dans un avant-propos bien troussé où il prend des accents de vieux monsieur et cite Rimbaud et Barrès, il explique qu'il aura cherché toute sa vie « *la traversée de l'éphémère, perpétuellement renouvelé* ». On connaît son goût pour Ulysse, il ne lui déplaît pas de repasser par Ithaque. Avant de repartir en vadrouille. Car comme l'écrivait Nietzsche : « *Rester assis, c'est là précisément le péché contre le Saint-Esprit. Seules les pensées qui vous viennent en marchant ont de la valeur.* »

Louis-Henri de La Rochefoucauld

ARNAUD MEYER/LEEXTRA VIA LEEMAGE

***L'ÉNERGIE VAGABONDE,* SYLVAIN TESSON,** 1 469 P., ROBERT LAFFONT/BOUQUINS, 32 €. EN LIBRAIRIES LE 12 NOVEMBRE.

LA FIN D'ANNÉE SERA GRAPHIQUE !

AVENTURE, ROAD-TRIP, RÉCIT HISTORIQUE, COMÉDIE ROMANTIQUE...

© Gomont / Dargaud Benelux 2020

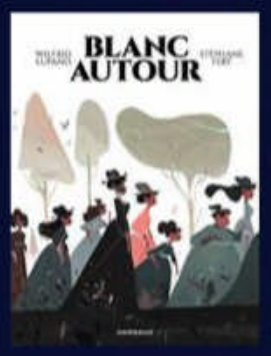
LA FUITE DU CERVEAU
PIERRE-HENRY GOMONT

Inspiré d'un fait réel, le vol du cerveau d'Einstein, ce *road-trip* burlesque est une réflexion sur la complexité de l'âme humaine.

MALGRÉ TOUT
JORDI LAFEBRE

L'amour n'a pas d'âge ! Et si vous deviez attendre toute une vie pour retrouver votre âme sœur ?

BLANC AUTOUR
WILFRID LUPANO
ET STÉPHANE FERT



Trente ans avant l'abolition de l'esclavage, les quelque quinze jeunes élèves de l'école Crandall vont être accueillies par une vague d'hostilité d'une ampleur insensée.

Le 27/11

DARGAUD

AU RAYON BANDE DESSINÉE

LIVRE AUDIO : LA VOIX ROYALE

Confirmé pendant le confinement, l'essor des livres audio semble se poursuivre inexorablement. En format physique ou numérique, ces livres qui s'écoutent sont portés par un engouement actuel pour l'audio sous toutes ses formes.

Cela aura été l'une des rares bonnes surprises du confinement. Pendant ces deux mois qui ont figé la France, le marché du livre audio hexagonal a connu une augmentation de ses ventes parfois spectaculaire, de l'ordre de 50 % pour certains acteurs. *« Pendant le confinement, tout le fonds du catalogue a progressé »,* souligne Valérie Lévy-Soussan, P.-D.G. d'Audiolib chez Hachette Livre et présidente de la commission Livre audio du Syndicat national de l'édition. « *Alors qu'un livre audio se vend en moyenne à 1 500 exemplaires, on peut désormais approcher les 100 000 exemplaires en trois ans pour un succès comme* Sapiens, *ce qui est un phénomène nouveau en audio. Nous restons cependant un marché de niche, centré sur les best-sellers.* »

La période du confinement n'a donc fait qu'entériner une forte polarisation sur quelques têtes de gondole, à l'instar de *La Peste* chez Écoutez Lire et ses 4 000 copies écoulés sur le seul mois de mars. « *Grâce au texte d'Albert Camus notamment* », confirme Laure Saget, directrice du développement du livre audio chez Gallimard, « *nous avons plus que doublé nos ventes sur cette période, tandis que le ratio moyen entre l'audio et le papier est plutôt de 1 à 100. Lors de cette rentrée littéraire, nous avons néanmoins constaté un effet d'entraînement lorsqu'on lance le livre audio en même temps que le papier, comme pour* Yoga *d'Emmanuel Carrère lu par Thibault de Montalembert, qui est immédiatement entré dans le Top 10 des meilleures ventes de livres audio en numérique* ».

> UNE AUGMENTATION DES VENTES PARFOIS SPECTACULAIRE DE L'ORDRE DE 50 % POUR CERTAINS ACTEURS

UN « EFFET MATTHIEU »

Si, jusqu'alors, les ventes de livres audio s'étalaient dans le temps, l'accélération mesurée par la plupart des éditeurs s'accompagne cependant de disparités. Après beaucoup d'autres industries culturelles, le livre audio paraît pleinement expérimenter ce que l'on appelle en économie l'« effet Matthieu », qui fait référence à l'Évangile du même nom, et désigne une concentration sur des best-sellers et leurs avantages cumulatifs. Parallèlement, des différences importantes distinguent aujourd'hui les usages et les supports, physiques ou numériques.

« Au niveau du CD », précise Patrick Frémeaux, fondateur de Frémeaux & Associés,

MONIKA WISNIEWSKA/SHUTTERSTOCK

« nous avons connu un affaissement de 80 % à cause de la fermeture des librairies pendant le confinement. En revanche, dans le numérique, on est à plus de 100 % d'augmentation sur le parlé. » Depuis le confinement, l'écart entre les supports physiques et le dématérialisé s'est creusé, au profit de l'audio digital.

Alors que le smartphone et la ferveur pour le podcast amènent un public rajeuni vers le livre audio numérique et que des plateformes de plus en plus nombreuses surfent aussi sur cette tendance de fond, les divers modèles se repositionnent : *« De nouveaux acteurs s'intéressent à des contenus sonores délinéarisés, chacun avec ses particularités »,* décrypte Sandrine Treiner, directrice de France Culture. *« La radio, le podcast et le livre audio ont vocation à développer un usage de la fiction et l'écoute des œuvres numériques, avec une moindre dépendance aux écrans. À la radio, nous sommes dans une démarche créatrice et créative, avec des morceaux choisis ou de très grandes adaptations. »*

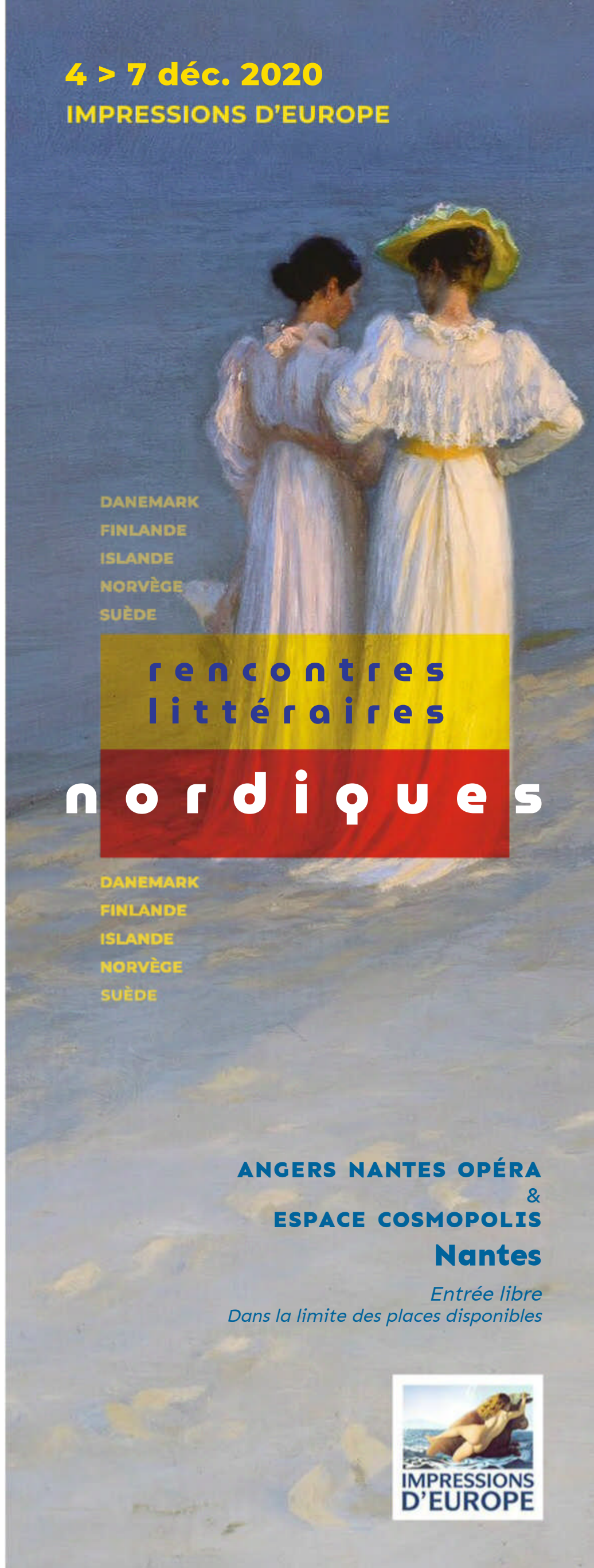
LA FACE CACHÉE DE L'ÉCRITURE

Dans cet écosystème de l'audio digital en croissance, le livre audio est, pour beaucoup d'observateurs, celui qui respecte le plus l'intégrité du texte littéraire. Lauréat de la Plume d'or du Grand Prix du livre audio – organisé par La Plume de Paon – pour sa lecture d'*À la recherche du temps perdu* de Marcel Proust chez Frémeaux & Associés, l'acteur et metteur en scène Daniel Mesguich veut en effet y voir *« un art à part entière, qui reste le plus près possible d'une certaine objectivité et cherche à réveiller la voix qui était dans l'encrier ».*

Président du tout nouveau prix Ginkgo du livre audio, remis lors du Livre sur la place à Nancy, Thibault de Montalembert revendique quant à lui de *« faire apparaître la face cachée de l'écriture ».* Comme le temps où l'on accusait le livre audio d'encourager la paresse semble loin ! Aujourd'hui, son intérêt saute aux oreilles. Pour vous en convaincre, écoutez la lecture historique et intégrale que fit Albert Camus de son *Étranger* en 1954 (disponible en livre audio aux éditions Frémeaux & Associés). Vous y entendrez, entre les phrases, le souffle entravé de Camus, stigmate de sa tuberculose. Vous entendrez surtout sa voix ralentir, au moment où le narrateur, Meursault, aborde la plage où il commettra son crime. Vous sera alors révélée la vraie nature de l'écriture camusienne – de la poésie en prose, mais si sobre et maîtrisée qu'on l'a étiquetée « écriture blanche ». En fait, comme nous l'indiquait Patrick Frémaux en 2011, *« Camus, par ses inflexions, nous indique comment lire son œuvre ».* Et quand le lecteur n'est pas l'auteur, c'est sa perception personnelle du texte qu'il nous transmet par la voix.

Cette capacité à révéler un livre « augmenté » ou « enrichi » est peut-être l'une des clés d'explication du développement désormais mondial du livre audio, que constate Nicolas Roche, le directeur du Bureau international de l'édition française : *« La crise sanitaire et les confinements dans de nombreux pays ont favorisé un coup d'accélérateur. Les grands marchés du livre ont aujourd'hui constitué une offre audio très importante, dans tous les secteurs éditoriaux, préalable nécessaire à sa croissance. »*

Christophe Rioux (avec Alexis Brocas)



Un bain de mots

Malgré l'annulation de la 39e édition de la Foire du livre de Brive, la vie littéraire corrézienne ne s'arrête pas pour autant. La preuve avec la librairie La Baignoire d'Archimède, créée il y a cinq ans. Visite guidée.

Malgré son nom qui fait plus penser à une formule scientifique qu'à la littérature, la Baignoire d'Archimède est bel et bien un antre dédié aux livres. Un antre où l'on ne vient pas par hasard : on y arrive en entrant… par une autre librairie : Bulles de papier, spécialisée dans la bande dessinée, établie au rez-de-chaussée. On fait quelques pas, on prend un escalier (ou un ascenseur, au choix), on arrive au premier, on tombe sur une baignoire, puis sur des ouvrages. Et sur les deux libraires, associées dans cette affaire depuis qu'elle a ouvert. C'était fin octobre 2015. Cinq ans après, La Baignoire est l'une des cinq librairies de Brive-la-Gaillarde. À l'origine, deux femmes : Laurence Guillemot et Élodie Martin, qui, aujourd'hui encore, sont les deux cogérantes et salariées de cette Scop.

LES DEUX FONT LA PAIRE

La première fut professeur d'anglais pendant dix ans, puis libraire pendant onze ans. La seconde était la représentante régionale pour le groupe Interforum. S'apercevant vers 2014 qu'*« il n'y avait plus de librairies indépendantes à Brive »*, elles ont réuni leurs rêves. D'autant que Laurence Guillemot était déjà en lien avec Bulles de papier, qui devait alors déménager. Se présenta une occasion, une adresse *« en plein cœur de la ville, dans une rue piétonne, avec de belles enseignes et des commerces de bouche »*. Une ancienne boulangerie. *« À l'étage, c'était l'habitation des boulangers. C'est cet espace qu'on a investi – Bulles de papier ayant pris le bas. 100 m² qu'on a entièrement refaits,* racontent-elles. *C'était vide, mais il y avait une baignoire dans un angle, et on a voulu la garder dans le décor. En fait, on l'a changée pour une plus belle, avec des pattes de lion, qui sert aussi de présentoir à livres. »* Nos deux libraires expliquent : « [nous avons voulu] *relier le nom de l'enseigne à l'univers du bain, très présent dans des livres qu'on aimait :* La Salle de bain *de Jean-Philippe Toussaint,* Le Bain *de Jean-Luc Lagarce. La baignoire nous ramenait aussi à Archimède et* à *sa théorie des corps flottants ».*

Le fonds de 17 000 références équilibre les *« exigences dans nos choix, qui s'orientent vers des éditions comme La Peuplade, La Contre-Allée, Tristram, Le Tripode »* et *vers « une proposition plus large dont on ne s'était jamais coupées. Nous faisons vivre les livres sur la longueur, plutôt que de les accompagner pendant un mois et de les délaisser ensuite ».* Et nos deux libraires de poursuivre: *« On assiste à une diversification de la clientèle depuis l'épisode du confinement, Beaucoup de gens avaient commandé sur Amazon par facilité, mais qui dès le déconfinement ont pris conscience de l'importance de nos enseignes indépendantes. »*

DES RENDEZ-VOUS DE CHOIX

Au rayon des moments forts, Laurence Guillemot et Élodie Martin se rappellent *« la rencontre avec Laurent Mauvignier, en 2016, pour* Continuer. *Et la même année, la soirée avec Caryl Férey, et le spectacle musical (avec Bertrand Cantat) accompagnant la sortie de* Condor, *en partenariat avec le Théâtre de la Ville ».* En attendant les prochains rendez-vous à l'étage…

Hubert Artus

* 21 rue du lieutenant-colonel Farro, 19100 Brive-la-Gaillarde. Ouvert du mardi au samedi de 10 h à 19 h, et le lundi de 14 h à 19 h.
www.labaignoiredarchimede.com

LA BAIGNOIRE D'ARCHIMÈDE EN CHIFFRES

2015
Création de la librairie par Laurence Guillemot et Élodie Martin.

325 m²
La surface, avec ses livres et sa baignoire.

17 000
Références

LA BAIGNOIRE D'ARCHIMÈDE

DES RENDEZ-VOUS QUI CLAQUENT À LA FNAC !

L'enseigne culturelle s'adapte aux conditions sanitaires, inaugurant une série d'événements, rencontres et émissions numériques.

Parfois, nécessité fait loi. La crise sanitaire qui sévit depuis des mois nous force à inventer de nouveaux rendez-vous. Et La Claque Fnac en est un : *« Un espace, une expérience numérique où la culture se lit, s'écoute et se voit… Bref, se vit ! »*, annonce l'enseigne. Ce sera une extension *« online »* d'opérations réelles, comme le Salon Fnac Livres, les dédicaces, les rencontres, lectures, ateliers et autres showcases – qui ne peuvent plus se tenir pour cause de dispositions Covid. À ces événements s'ajoute désormais cette Claque, à comprendre et à entendre au sens d'une claque émotionnelle, d'une surprise, d'une œuvre qui requinque.

De quoi s'agit-il ? De rendez-vous *« en son et en image, pour couvrir l'actualité culturelle sous toutes ses coutures »*, sous différentes formes. D'abord avec « L'Avant-Claque », une conversation entre deux personnalités qui échangent autour de leur discipline : Lola Lafon et Delphine de Vigan (littérature), Mathias Malzieu et Gringe (musiciens devenus écrivains). Puis « Claque ou Claqué » : un invité, une interview tranchante face caméra, comme avec Nicola Sirkis, qui parle de ses influences en matière de musique et de cinéma. Mais également le « Tour à la Fnac » d'un artiste, lequel, une fois le magasin fermé, en parcourt tous les rayons et partage ses coups de cœur. « La Claque de demain » sera une capsule consacrée à un nouveau talent. « Les Claques du mois » verront un invité (comme Jean-Pascal Zadi) lever le voile sur ses tout derniers frissons culturels. Enfin, les « Claque ITW » permettront des entretiens un peu plus longs avec de grands écrivains : Joyce Carol Oates, Mathias Énard, ou Ken Follett pour commencer. **H. A.**

laclaquefnac.com

Un roman qui vous coupe le souffle. En plus d'être une magnifique fiction, il est un **cri politique**.
Le JDD

Une **passionnante fresque familiale** qui se dévore d'une traite, comme un palpitant thriller. Mais il s'agit d'un conte, cruel et flamboyant, avec ses monstres sans visages et ses figures héroïques.
La Croix

Le **coup de maître** de Brit Bennett : sa capacité à rendre compte de ce caractère ambivalent et morcelé des identités.
Le Monde des Livres

"Une réussite majeure, Un roman saisissant, remarquable."
François Busnel

Brit Bennett confirme la **vive humanité** de son regard.
Télérama

L'autrice parvient, à partir de **la question noire en Amérique**, à construire un texte universel qui parle d'identité, d'appartenance et de loyauté.
Les Inrockuptibles

Des personnages touchants, des **scènes poignantes** et un sens de l'image.
ELLE

Sélection **GRAND PRIX DES LECTRICES DE ELLE**
Sélection **PRIX MÉDICIS ÉTRANGER**
The New York Times BEST SELLER

Découvrez les premières pages du livre en scannant ce code

autrement

L'Origine du monde
de Laurent Lafitte

Laurent Lafitte et Karin Viard.

Au départ, une pièce de théâtre, à l'arrivée, le film le plus drôle du moment (et sûrement pour quelque temps encore). *L'Origine du monde,* sortie de l'imagination agitée et acide de Sébastien Thiéry, raconte l'histoire de Jean-Louis, trentenaire en pleine forme mais dont le cœur s'est arrêté de battre. Pas facile à vivre. Sa coach de vie, sorte de gourou un peu allumée, lui donne la solution pour sortir de cette situation aussi complexe qu'absurde : photographier le sexe de sa mère. Pas facile non plus…

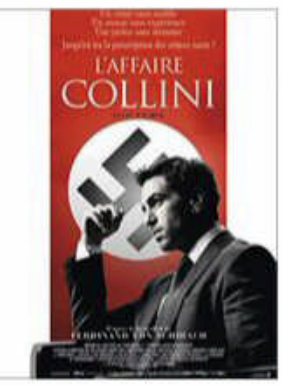
L'Origine du monde est une fable grinçante sur cette époque qui, parfois, court dans tous les sens et devient déraisonnable. À défaut d'un sens, Sébastien Thiéry opte pour le non-sens, à la façon d'un Bertrand Blier, et le comédien Laurent Lafitte, devant et derrière la caméra pour la première fois, marche sur ses traces : aucune explication rationnelle et le désir de pousser très loin les codes de la comédie, fût-elle si absurde. On rit énormément à voir ces grands comédiens (Lafitte, Viard, Macaigne, Garcia) jouer sérieusement une intrigue qui devient de plus en plus folle. Le filme flirte avec tout ce qui pique – misogynie, machisme, bêtise… – mais reste droit dans ses bottes : une comédie, une vraie. **Éric Libiot**

En salles le 10 février 2021
(sortie initialement prévue le 4 novembre 2020)

Des hommes de Lucas Belvaux

Adapté du roman de Laurent Mauvignier, *Des hommes* plonge dans les ombres du secret qui lie notamment Bernard et Rabut (Depardieu et Darroussin), anciens appelés en Algérie revenus du conflit avec de gros poids sur le cœur. Aujourd'hui, ils sont vieux et le passé va briser le bon ordre des choses. Lucas Belvaux, le réalisateur (*38 témoins, Pas son genre*), s'attache aux personnages et, à ce petit jeu, les comédiens apportent la force nécessaire au drame qui se noue ; on peut tout dire sur Depardieu, mais quand il s'empare d'un rôle avec sincérité, ce qui est le cas, il est vraiment présent. Il est malheureusement dommage que le récit reste en deçà de l'interprétation ; le passage présent-passé est parfois pesant, l'intrigue avance à trop petit pas, l'ambiance manque de tension. Pour les acteurs, donc… **E. L.**

En salles le 11 novembre

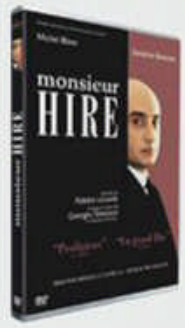


L'Affaire Collini de Marco Kreuzpaintner

Un jeune commis d'office doit prendre la défense d'un ressortissant italien, mutique, ayant froidement tué un industriel allemand. Le juriste n'imaginait pas, en traitant ce dossier, qu'il devrait remuer tout un pan, peu reluisant, du passé allemand… Tiré d'un excellent roman de l'avocat allemand Ferdinand von Schirach (lire notre entretien dans *Lire* d'avril 2020), le thriller judiciaire de Marco Kreuzpaintner revient sur cette page de l'Histoire et nous donne l'occasion de revoir sur grand écran Franco Nero (*Django*). **Baptiste Liger**

En salles le 18 novembre

DVD

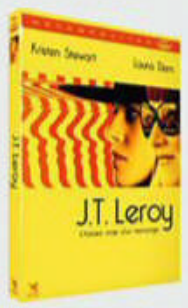


MONSIEUR HIRE
de Patrice Leconte (Pathé)

Ce film de Leconte est le remake de *Panique,* de Julien Duvivier, avec Michel Simon dans le rôle tenu ici avec retenue par Michel Blanc. Cette histoire d'un homme fasciné par sa voisine et soupçonné de meurtre est l'adaptation des *Fiançailles de Monsieur Hire*, de Simenon. Duvivier avait privilégié l'intrigue policière, Patrice Leconte, lui, préfère filmer l'inquiétante étrangeté d'un homme amoureux et le regard que la société porte sur lui. Résultat : un film sombre et glaçant qui porte ses trente ans avec une belle tenue. **E.L.**

LE PION
de Christian Gion (Gaumont)

Dans les années 1970-1980, Christian Gion a multiplié les comédies populaires, pas toujours légères (*Le Bourreau des cœurs* et *Pizzaiolo et Mozzarel*, toutes deux avec Aldo Maccione). Mais on lui doit aussi un joli petit « film de cancres », *Le Pion,* qui repose sur cette idée : Henri Guybet, Prix Goncourt. Le Salomon de *Rabbi Jacob* campe ici un surveillant, rêvant d'un poste d'enseignant et mal-aimé de sa hiérarchie, mais dont le livre va recevoir la plus fameuse distinction littéraire. Pas exempt de maladresses formelles ou scénaristiques, l'objet n'en est pas moins sympathique et mérite d'être redécouvert. **B.L.**



J.T. LEROY
de Justin Kelly (Metropolitan)

Au début des années 2000, la presse branchée s'est emballée pour *Sarah*, le roman autobiographique d'un ado prostitué à perruque blonde, avant que le pot aux roses ne soit découvert : derrière J.T. Leroy se cache l'écrivaine Laura Albert avec, pour incarnation, sa belle-sœur Savannah Knoop. Le film – coécrit par cette dernière – revient sur cette imposture à la Gary-Ajar. Malgré une mise en scène trop plan-plan, on appréciera le duo de comédiennes Laura Dern-Kristen Stewart. **B.L.**

LAURENT CHAMPOUSSIN/STUDIO CANAL

Série, fais-moi peur

En 2018, *The Haunting of Hill House* réinventait brillamment la série horrifique en lui insufflant une charge émotionnelle inattendue. À travers cette histoire de famille hantée par son passé, son créateur, Mike Flanagan, mêlait avec brio l'intime et l'effroi, un cocktail que n'aurait pas renié Stephen King. Deux ans plus tard, le cinéaste reprend presque les mêmes acteurs – dans des rôles différents – pour raconter une histoire placée sous le sceau du frisson et de l'émotion. Direction l'Angleterre des années 1980 où nous suivons une jeune Américaine chargée de garder deux orphelins dans un manoir reculé où se déroulent d'étranges événements. Cette nouvelle « saison », rebaptisée *The Haunting of Bly Manor,* assume totalement sa filiation avec un autre grand nom de la littérature : Henry James, et plus particulièrement sa célèbre nouvelle, *Le Tour d'écrou*.

Capitalisant davantage sur sa finesse d'écriture que sur une mise en scène très ostentatoire, la série prend un malin plaisir à nous perdre dans des méandres tortueux, joue avec les temporalités et la conception même de réalité pour mieux nous prendre par surprise. Petit à petit, cette « adaptation » se dessine moins comme une relecture moderne du livre de Henry James que comme un prolongement de ce que Flanagan avait déjà exploré dans la précédente saison avec, en filigrane, ce regard toujours aussi mélancolique sur l'amour et la mort. À la fois parabole sur le travail de deuil et drame romantique, *The Haunting of Bly Manor* monte en puissance jusqu'à son sublime final. On ressort de ces neuf épisodes le cœur serré, avec cette entêtante impression d'être parti dans un lieu hors du temps où les spectres ne sont que le reflet de la profonde solitude – et par extension de la tristesse – qui habite chacun des personnages. Beau et terrifiant à la fois. **Ilan Ferry**

Disponible sur Netflix

ZAPPING

LE FILM

Si vous l'aviez raté en salles, ruez-vous sur *Martin Eden*, excellente adaptation du roman éponyme de Jack London par Pietro Marcello, portée par le fringant Luca Marinelli.
(Disponible sur OCS)

LA SÉRIE

Adaptée de la BD éponyme de Jean-Yves Ferri, la série animée *De Gaulle à la plage* égratigne avec tendresse et humour la figure du célèbre général.
(À partir de novembre sur Arte)

LE DOCU

La passionnante collection documentaire *Les Grands Romans du scandale* revient avec cinq histoires littéraires autour d'œuvres engagées qui résonnent toujours puissamment aujourd'hui.
(Disponible sur Arte et Arte.tv) **I.F.**

L'INVENTION SURRÉALISME
DES "CHAMPS MAGNÉTIQUES" À "NADJA"
BnF
Exposition
17 NOVEMBRE 2020
- 7 FÉVRIER 2021
MINISTÈRE DE LA CULTURE
BnF François-Mitterrand Paris 13e | bnf.fr
En partenariat avec BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE JACQUES DOUCET
LIRE magazine littéraire
Le Monde
Télérama
France culture
Vernissage de l'exposition « Dada Max Ernst » à la librairie Au Sans Pareil, Paris, le 2 mai 1921
© Bibliothèque littéraire Jacques Doucet 2020 | BnF, délégation à la Communication

Humains, après tout

Une relecture de *Blade Runner 2019* et le nouveau roman graphique de Mathieu Bablet invitent à s'interroger sur la notion d'humanité à travers la figure de l'androïde. Déjà vu ? Pas vraiment.

Suite « officielle » du *Blade Runner* de Ridley Scott – lui-même adapté des *Androïdes rêvent-ils de moutons électriques ?* de Philip K. Dick –, *Blade Runner 2019* suit les aventures de Ash, pendant féminin de Deckard, dans un Los Angeles toujours aussi froid et déshumanisé. Elle a pour mission de retrouver la famille proche d'un industriel. Mais son chemin va croiser la route de *« replicants »,* des androïdes aux comportements étrangement humains et aux intentions troubles. Graphiquement très réussi, *Blade Runner 2019* reprend l'imagerie et l'ambiance poisseuse du film matriciel, dont il creuse habilement les thématiques. Sans atteindre, certes, la splendeur formelle du travail de Denis Villeneuve.

UN MIROIR DE LA SOCIÉTÉ

Plus singulier encore (et avec une postface signée Alain Damasio), *Carbone & Silicium* suit sur plus de deux cents ans le parcours initiatique de deux androïdes se cherchant inlassablement aux quatre coins du monde après avoir été séparés. Suivant chacun un cheminement intérieur et extérieur différent, ils assisteront à l'ascension et à la chute d'un monde, jusqu'à peut-être contenir en leur sein les dernières bribes d'une humanité en voie d'extinction.

Cette fable, à la fois philosophique et métaphysique, examine la notion d'humanité à travers son rapport au progrès et à l'environnement. Tour à tour solaire et anxiogène, politique et poétique, *Carbone & Silicium* dresse par le prisme de la fiction un troublant miroir de la société actuelle,

& ™ 2019 ALCON PUBLISHING®/2020 ÉDITIONS DELCOURT

MATHIEU BABLET/ANKAMA

un chapitre montrant même une humanité masquée à la suite d'une étrange épidémie. On tient là un bijou brillant et profond, d'une densité et d'une ambition folles. À découvrir absolument. **Ilan Ferry**

★★★☆☆
BLADE RUNNER 2019 (T. 1),
MICHAEL JOHNSON ET **ANDRES GUINALDO,**
144 P., DELCOURT, 15,50 €

★★★★★
CARBONE & SILICIUM,
MATHIEU BABLET, 272 P., ANKAMA, 22,90 €

Les classiques de Boll

La passion des livres et des écrivains croquée tous les mois par le dessinateur Boll. En novembre : *Hiroshima mon amour*, de Marguerite Duras.

DELCOURT – BOLL

Un crime sans mobile
Un avocat sans expérience
Une justice sans mémoire

Jusqu'où ira la prescription des crimes nazis ?

L'AFFAIRE COLLINI

ELYAS M'BAREK

D'après le bestseller de
FERDINAND VON SCHIRACH

Constantin Film · SevenPictures · medienboard Berlin-Brandenburg · FFF Bayern · MYTHOS FILM · german films

LiRE: L'Histoire

18 NOVEMBRE

VOCABLE HISTOIRE TV

www.arpselection.com
www.lecinemaquejaime.com

©CARACTÈRES - CRÉDITS NON CONTRACTUELS

Une dent contre tout le monde

La réédition augmentée de ses *Interventions* montre que Michel Houellebecq a gardé tout son mordant. Comme quoi on peut aimer les chiens et ne pas tenir à se faire 30 millions d'amis !

Dans une conversation avec Beigbeder, d'abord publiée dans le magazine *Lui*, on apprend qu'il arrive à Houellebecq d'oublier son dentier chez les gens qui l'invitent à dîner. En sort-il ramolli ? Pas franchement : les textes réunis dans *Interventions 2020* s'illustrent à peu près tous par leur ton grinçant. Le recueil s'ouvre par un article intitulé « Jacques Prévert est un con ». Le terme semble plaire à Houellebecq, qui l'emploie aussi au féminin quand il analyse la pensée des féministes. Quant à Manuel Valls, il se trouve simplement qualifié de *« crétin »*. L'homme à la parka n'est pas plus tendre avec ses confrères, qu'il s'agisse de Jean Genet, *« écrivain médiocre »*, ou de Victor Hugo – *« Ça me fait du bien, de temps en temps, de critiquer Victor Hugo. »* Qui sauve-t-il ? Neil Young, qu'il compare à Schubert, Éric Zemmour, dont il loue l'intelligence, et Donald Trump, *« un des meilleurs présidents qu'ait connus l'Amérique »*. Nous sommes bien chez Houellebecq…

Si ce recueil de provocations est amusant, un mystère demeure : comment des progressistes peuvent-ils continuer à soutenir à longueur de pages un homme qui les fustige depuis si longtemps ? D'autres plumes, talentueuses et plus modérées, ont été honnies pour moins que ça… Dans *Interventions 2020*, on trouve ainsi un texte de 2003, « L'homme de gauche est mal parti », où Houellebecq – désormais très proche de la rédaction de *Valeurs actuelles* – s'y félicitait d'avoir été étiqueté par Daniel Lindenberg, dans son pamphlet *Le Rappel à l'ordre*, de *« nouveau réactionnaire »*. Après tout, les compliments ne seraient-ils pas une affaire de subjectivité ?

Louis-Henri de La Rochefoucauld

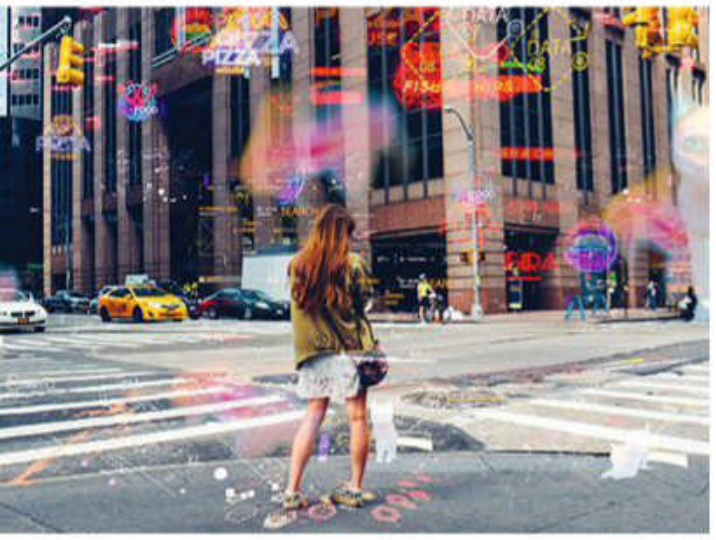
★★★☆☆
INTERVENTIONS 2020,
MICHEL HOUELLEBECQ,
464 P., FLAMMARION, 21 €

Sur la toile

Littérature augmentée

Près de deux ans après la parution des *Furtifs*, l'avertissement d'Alain Damasio contre les dangers du tout-technologique résonne encore avec force. L'auteur se sert aujourd'hui du numérique pour faire entendre plus loin et plus fort son appel à la résistance.

« *Il y a certaines idées que j'essaye de ne pas mettre dans mes livres, de trop bonnes idées qui sont vraiment angoissantes.* » Dans le premier épisode de la nouvelle saison de *21 cm*, l'écrivain Alain Damasio exprimait par ces mots à quel point la littérature de science-fiction pouvait influencer nos réalités futures. Une manière très politique d'alerter sur l'emprise des nouvelles technologies sur nos vies et d'appeler à la résistance face à ce qu'il appelle le « techno-cocon ». Pour sensibiliser le public à son combat, l'écrivain a toujours été soucieux de faire évoluer la littérature vers des formes innovantes. Retourner le pouvoir de séduction du numérique contre lui-même : c'est tout le principe de son nouveau projet.



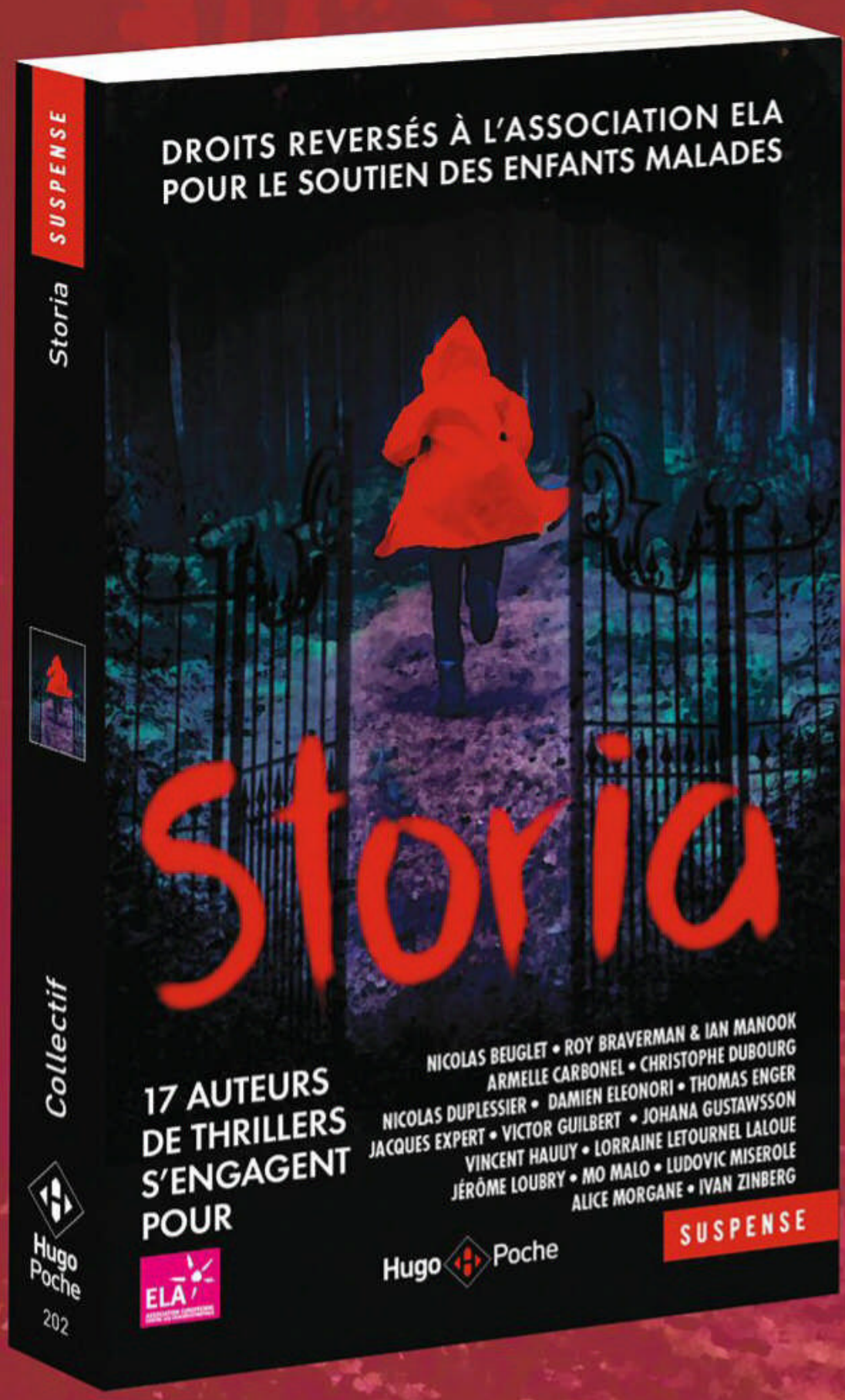
MOA (My Own Assistant) est une application smartphone de réalité augmentée, inspirée de son roman *Les Furtifs*, qui insistait notamment sur la mutation profonde et menaçante qui guette nos grandes villes. En passe de devenir les lieux du tout-technologique et du marketing roi où s'exprimerait le rêve totalitaire de surveillance généralisée, de notation sociale et d'abolition des données privées. L'auteur nous offre une plongée absolue dans cet avenir dystopique : une ville du futur divisée en trois catégories où votre quotidien est déterminé par votre statut. Standard, Premium, Privilège : plus votre notation sociale est bonne, plus vous accédez à des commodités et à des zones étendues. À l'ouverture de l'application, la ville se modélise sous vos yeux et vous êtes accueilli par la voix douce et délicate d'une intelligence artificielle Derrière les suggestions bienveillantes se cachent en fait des incitations autoritaires à agir dans le but d'améliorer une note qui détermine vos vies.

L'expérience est glaçante et l'immersion lui confère un réalisme terrifiant. Mais, on y voit aussi un incroyable échantillon d'une nouvelle manière d'adapter la littérature. Une preuve, s'il en fallait, qu'Alain Damasio a bien raison et que le charme des nouvelles technologies est irrésistible et dangereux.

Léonard Desbrières

PHILIPPE MATSAS/FLAMMARION – RED CORNER

17 AUTEURS DE THRILLERS
DÉTOURNENT DES CONTES POUR ENFANTS
AU PROFIT DE L'ASSOCIATION ELA



ELA
ASSOCIATION EUROPÉENNE CONTRE LES LEUCODYSTROPHIES

ELA-ASSO.COM

Hugo Poche SUSPENSE

HUGOTHRILLER

DISPONIBLE EN LIBRAIRIE
7,60€

Toutou sur Chien Pourri

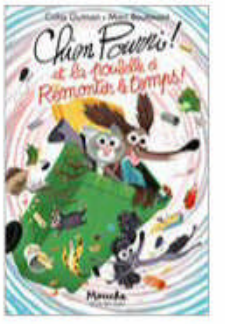
Plébiscité par les petits, le célèbre héros canin imaginé par Colas Gutman envahit les librairies et les écrans. Un punk chien ?

Il est bête. Il est moche. Il n'a peut-être rien pour plaire… Et pourtant, celui qui est curieusement très fier d'avoir un jour été baptisé Chien Pourri par son ami Chaplapla est l'une des stars de l'automne. Il est adoré des enfants parce qu'il sent la sardine, certainement, et des adultes, pour son côté punk, peut-être ! Colas Gutman l'a inventé en 2013 avec un premier livre. Douze titres ont suivi, le quatorzième, *Chien Pourri et la Poubelle à remonter le temps*, sort ce mois-ci. En réalité, cet antihéros existait déjà depuis 2009 avec une subtile apparition dans *Rose* (il était le personnage du livre lu par l'héroïne), autre roman de l'auteur. La série lui a offert une exposition à la mesure de sa personnalité hors norme.

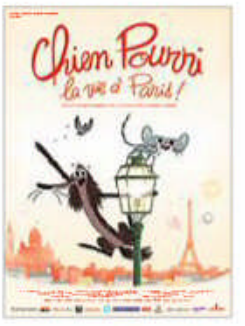
Dessiné par Marc Boutavant, Chien Pourri a la classe ! Neuf cent mille exemplaires vendus, des produits dérivés, des traductions en neuf langues, et en cette rentrée… une sortie au cinéma et à la télé. Il faut le voir avec ses longues oreilles informes et son pelage miteux en train de deviser avec son vieil ami, Chaplapla…

La saveur du duo Gutman-Boutavant se retrouve dans le film d'animation, *Chien Pourri. La vie à Paris,* réalisé par Davy Durand et découpé en cinq courtes histoires. Le scénariste, Jean Regnaud, qui a travaillé sur cette adaptation, présente Chien Pourri comme *« un cousin de Pierre Richard »*. Il y a de ça ! Gaffeur, malchanceux, pas toujours très vif… mais gentil. Toujours infiniment gentil !

Raphaële Botte



★★★☆☆
CHIEN POURRI ET LA POUBELLE À REMONTER LE TEMPS, **COLAS GUTMAN** ET **MARC BOUTAVANT,** 88 P., L'ÉCOLE DES LOISIRS/MOUCHE, 8 €



CHIEN POURRI. LA VIE À PARIS, **DAVY DURAND.** (EN SALLES)

À noter la sortie en DVD de *Chien Pourri et Chaplapla* et du *Noël de Chien Pourri* (Arte éditions), ainsi que la diffusion de la série animée sur la chaîne Okoo.

Théâtre

Label personne

En attendant de pouvoir redécouvrir son spectacle proustien *Du côté de Guermantes*, sous l'égide de la Comédie-Française, Christophe Honoré fait l'objet d'un essai signé Mathieu Champalaune.

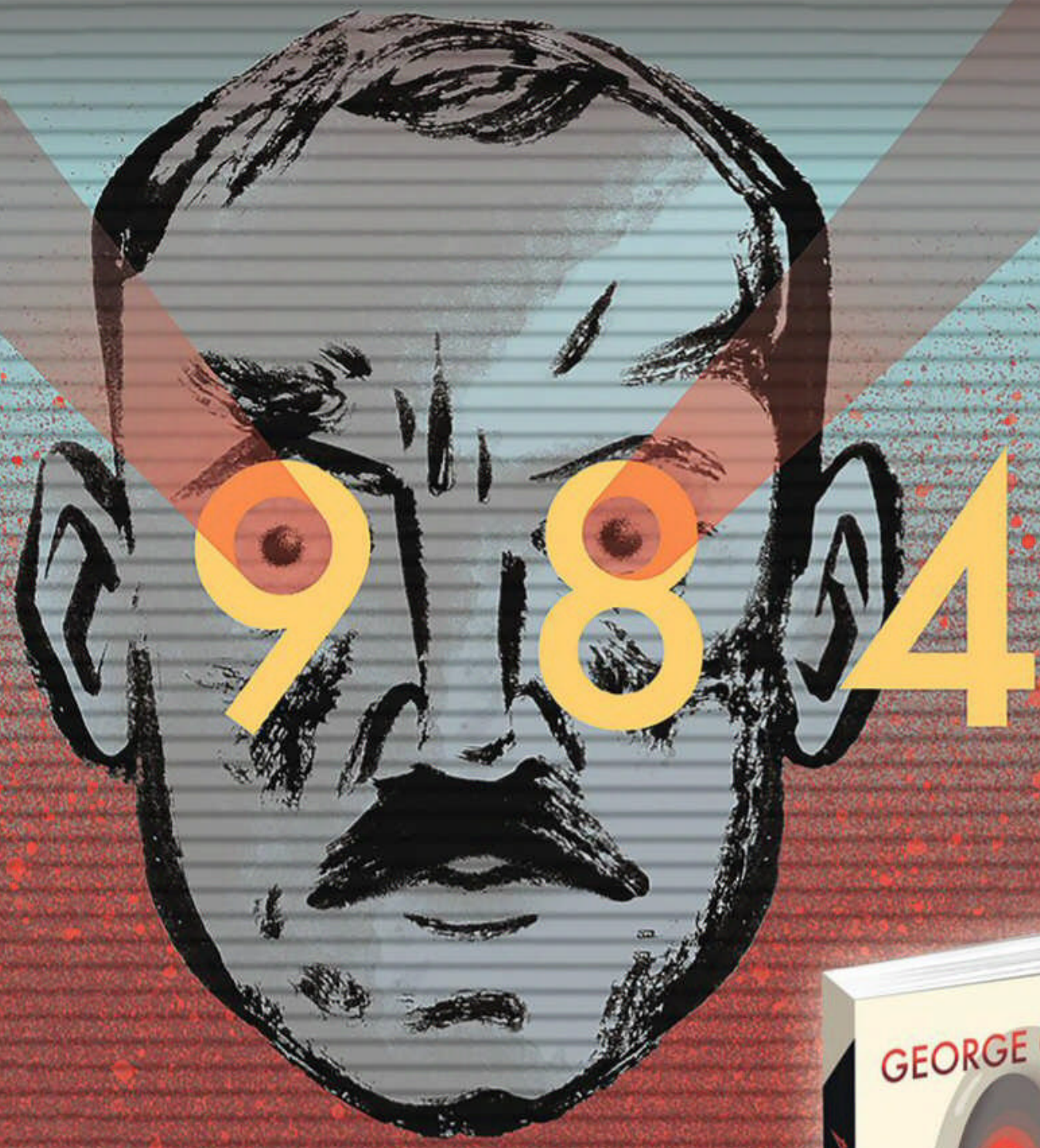
Libre, culotté, inclassable, homosexuel revendiqué : Christophe Honoré occupe une place unique dans le paysage culturel français. Parce qu'il vécut d'abord de sa plume, on le considéra longtemps comme « un écrivain faisant des films ». Et puis, il fallut bien admettre que cette appellation devenait inappropriée pour cet artiste insatiable qui, avec une belle liberté, s'aventurait dans tous les champs de la création. Avec le même engagement, le même souffle et le même flamboiement. Moderne, le réalisateur de *Plaire, aimer et courir vite* (2018), l'auteur de *Ton père* (2017), le dramaturge de la pièce *Les Idoles* (2018) ? Oui, assurément, dans son obstination à interroger, parfois avec une joyeuse irrévérence, le monde d'aujourd'hui, mais en même temps, nostalgique dans sa façon de ne jamais oublier ceux qui le « constituèrent » et dont il se sent orphelin : Duras, Proust, Guibert, Robbe-Grillet, Koltès, Demy, Truffaut, etc. Parce qu'il se joue des genres, dialogue aussi bien avec l'intime qu'avec l'universel, refuse toute imitation du réel et revendique le droit à la transgression tout en s'interdisant l'insincérité, on « cale » parfois devant la tâche d'appréhender cet artiste si pluriel et si complexe.

Dans l'essai *Christophe Honoré, les corps libérés,* Mathieu Champalaune éclaire le parcours de l'insaisissable et prolifique créateur, avec un découpage correspondant à une forme narrative qu'il affectionne – des « parties » distinctes qui se font écho les unes les autres, sans aucun souci chronologique. Il est ici question de l'enfance, de la famille, des corps, de l'art du dialogue… Au fil de la lecture, passionnante, l'artiste se révèle alors, et l'on découvre un enfant hanté par la mort, fasciné par la fragilité des corps, mélancolique à jamais. Mais, pourtant, tellement vivant, sensuel et chahuteur.

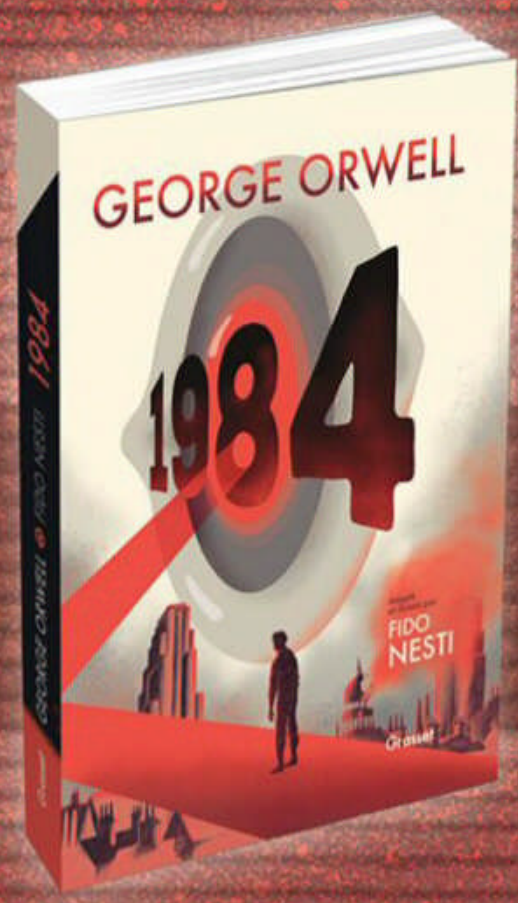
Dominique Poncet

★★★☆☆
CHRISTOPHE HONORÉ, LES CORPS LIBÉRÉS, **MATHIEU CHAMPALAUNE,** 136 P., PLAYLIST SOCIETY, 14 €

LE ROMAN GRAPHIQUE
DU LIVRE CULTE DE
GEORGE ORWELL



Adapté
et illustré par
FIDO NESTI



SORTIE MONDIALE
EN LIBRAIRIE LE 4 NOVEMBRE

Grasset

3 QUESTIONS À... Yves Douet

Le créateur des Rencontres littéraires nordiques, qui se dérouleront du 4 au 7 décembre à Nantes, nous dévoile le programme de la manifestation.

En quoi consiste votre travail avec Impressions d'Europe ?

• **Y.D.** Impressions d'Europe est une structure associative qui, depuis seize ans, met en valeur la littérature sous toutes ses formes. Nous organisons à Nantes deux manifestations par an : au printemps et en automne, avec à chaque fois une portée internationale. Cette année, nous célébrons une nouvelle fois la vitalité des plumes scandinaves, finlandaises et islandaises.

C'est déjà la quatrième édition de ces rencontres, avez-vous un tropisme particulier pour cette littérature ?

• **Y.D.** L'an prochain, nous ferons l'Italie de Moravia et de Morante, l'an dernier, c'était Stevenson et l'Écosse. Nous sommes passionnés par toutes les littératures, mais il est vrai que chacune des éditions des RLN a été un moment rare de convivialité et même d'amitié. J'ai été éditeur et j'ai publié un certain nombre d'auteurs nordiques, j'ai voulu mettre en avant leur richesse et leur diversité.

Quel est le programme de cette édition 2020 ?

• **Y.D.** Avec toutes les précautions qu'exige la crise sanitaire, nous avons établi un programme riche et varié. Le célèbre opéra Graslin de Nantes nous ouvrira ses portes pour rendre un hommage à l'œuvre d'Ibsen, où se mêleront des débats, un concert de jazz et une projection du film *La Maison de poupée.* Puis, le lendemain, des rencontres seront organisées autour du *nature writing*, du polar ou encore de la place des femmes dans le roman. Une quinzaine d'écrivains nordiques nous font l'honneur de leur présence, dont Jón Kalman Stefánsson. En parallèle du festival, vous pourrez aussi assister à plusieurs expositions photo et à un hommage au cinéaste suédois Bo Widerberg. Une manière de célébrer cette culture méconnue sous toutes ses formes.

Propos recueillis par Léonard Desbrières

impressionsdeurope.com

Toulon à l'horizon

Du 20 au 22 novembre, le département du Var vous invite à participer à la 23e édition de sa Fête du livre.

Bienvenue dans le 8-3 : c'est ainsi qu'on pourrait résumer l'esprit de la Fête du livre du Var, qui réunit déjà depuis plus d'une vingtaine d'années des plumes de tous les genres au cœur de Toulon. Ayant cette année pour thème « Horizons proches et lointains », la manifestation varoise peut se targuer d'avoir pour président du cru 2020 l'un des auteurs contemporains préférés des Français : Joël Dicker. L'auteur ô combien populaire de *La Vérité sur l'affaire Harry Quebert* et de *L'Énigme de la chambre 622* participera d'ailleurs à une rencontre publique, le samedi, de 15 heures à 17 heures à l'Opéra de Toulon.

D'autres débats ou entretiens auront lieu du côté de la place d'Armes. Parmi les quelque 200 invités, vous pourrez ainsi croiser les vedettes de la rentrée (Muriel Barbery, Raphaël Enthoven, Serge Joncour, Jean Teulé, Irène Frain…) ou des auteurs très remarqués lors du premier semestre (Vanessa Springora, Douglas Kennedy), sans oublier quelques collaborateurs de *Lire Magazine littéraire* (Daniel Picouly, Stéphanie Hochet, Éric Libiot). La bande dessinée et la littérature jeunesse seront par ailleurs mises à l'honneur, au-delà des seules dédicaces, grâce à des ateliers. Ajoutez à cela des événements plus inattendus comme un spectacle-lecture, un concert illustré ou une battle BD autour des super-héros. Bref, de quoi combler les amoureux des livres. Bien au-delà du 8-3…

Baptiste Liger

var.fr

En petit comité

Du 10 au 29 novembre, venez célébrer les 30 ans du festival Lettres d'automne à Mautauban.

Aceux que décourage le spectacle d'écrivains invités à la tonne et alignés comme oignons en potager derrière leurs piles de livres, dans l'attente d'un improbable acheteur, nous conseillons le festival Lettres d'automne. Depuis trois décennies, l'événement montalbanais organisé par l'association Confluences a su imposer sa formule : un invité principal – Lydie Salvayre, en 2008, Laurent Mauvignier en 2017 – est convié à participer à l'élaboration du programme et de la liste des auteurs invités. Pour les lecteurs spectateurs, c'est l'occasion de se familiariser avec l'univers de cet invité dans la durée.

Cette année, le festival fête ses 30 ans et, pour célébrer l'événement, il s'est doté de trois invités principaux : Léonora Miano, dont le roman afrofuturiste *Rouge impératrice* a été très remarqué l'an dernier ; Patrick Chamoiseau, et enfin Mathias Énard, dont le *Banquet annuel de la confrérie des fossoyeurs* nous a ravis. Autour d'eux, une galaxie d'auteurs : Diane Meur, Pierre Ducrozet, Cécile Ladjali, Thimothée de Fombelle, Claro… On y retrouvera aussi ces lectures théâtrales, musicales ou picturales, et cette inventivité programmatique qui font le sel de cette manifestation, illustré cette année par une prometteuse adaptation théâtrale de *Zaï Zaï Zaï,* le roman graphique et kafkaïen de Fabcaro.

Alexis Brocas

confluences.org

Les surréalistes Breton, Hilsum, Aragon et Éluard en janvier 1919, pour la sortie de *Dada 3*.

Poètes en quête d'absolu

L'exposition de la BnF François-Mitterrand se penche sur les premiers pas du mouvement surréaliste. Et sur ses grandes figures.

Ils n'ont cessé de repousser les limites et d'expérimenter. En s'emparant de l'écriture automatique, une pratique spirite apparue à la fin du XIXe siècle et qui consiste à noircir une page blanche sans avoir conscience de ce qu'on inscrit dessus, les surréalistes bouleversent la création littéraire sans retour en arrière possible, afin de s'émanciper de la contrainte de la logique et de l'étroitesse de la pensée régie par la raison. Celui qui se livre à cette performance accepte de lâcher prise, parfois même sous hypnose, pour libérer ses rêves, ses désirs, ce que refoule son inconscient. Ainsi naît *Les Champs magnétiques,* le premier ouvrage d'André Breton et Philippe Soupault employant cette méthode révolutionnaire, qui célèbre son centenaire en 2020.

La BnF François-Mitterrand et la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet s'associent le temps d'une exposition autour de ce thème avec, à l'appui, 200 pièces (manuscrits, cadavres exquis, collages, tableaux, dessins, photographies, films, costumes). Le parcours revient sur dix ans (de 1918 à 1928) d'aventures des jeunes poètes de la revue *Littérature,* les dadaïstes Louis Aragon, André Breton et Philippe Soupault, rejoints par Paul Éluard, à l'origine du mouvement surréaliste qui propose une vision décalée du monde.

Pour sensibiliser leurs contemporains, ils organisent des manifestations et des happenings, distribuent des tracts et des papillons, des petits billets colorés qu'ils diffusent dans Paris. Parmi les œuvres les plus emblématiques, le récit autobiographique *Nadja* (1928), dans lequel André Breton retrace, façon carnet de bord, une passion amoureuse qui finit mal.

Gabrielle Martin

L'INVENTION DU SURRÉALISME, **BNF FRANÇOIS-MITTERRAND** (PARIS 13e). DU 17 NOVEMBRE AU 7 FÉVRIER. ***bnf.fr***

PARIS, BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE JACQUES-DOUCET/CLICHÉ SUZANNE NAGY

CONCOURS DE NOUVELLES

LA FRANCE

Adressez-nous vos textes avant le 15 décembre
à contact@lafabriquedelacite.com.
Vos nouvelles auront pour thème ou pour décor
principal une ville moyenne française
de votre choix.

1er prix —— 3000 €

DES VILLES

Jury présidé par
Aurélien Bellanger
L'aménagement du territoire, Le Grand Paris
et *Le Continent de la douceur*

Intrigue libre. 10 000 à 30 000 signes.
Règlement et informations sur :
www.lafabriquedelacite.com

MOYENNES

La Fabrique de la Cité

LiRE magazine littéraire

LA COMPA-
GNIE
DES
ŒUVRES.

Matthieu
Garrigou-
Lagrange

Du lundi
au jeudi
15H-16H

En
partenariat
avec

LiRE
magazine
littéraire

france
culture

L'esprit
d'ouver-
ture.

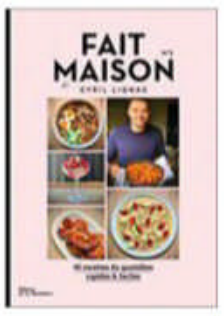
© Radio France / Ch. Abramowitz

34/Cyril Lignac

Prenez un chef qui vous a accompagné en cuisine durant tout le confinement, choisissez-le bien car il doit être connu et, si possible, star cathodique. Ajoutez-y des recettes faciles à réaliser à la maison, des spécialités régionales ou plus exotiques, et une pincée de photos ultra-léchées. Mélangez le tout dans du papier glacé et vous obtiendrez l'une des meilleures ventes de ces derniers mois : *Fait maison,* signé Cyril Lignac. Ou, plus précisément, le tome 2 ! Un plat encore tout chaud venu se placer en tête des ventes dans toutes les librairies en seulement quelques semaines – déjà 150 000 exemplaires en un mois, soit autant que *Yoga* d'Emmanuel Carrère ! (même si ce dernier caracole à la première place du côté des enseignes indépendantes). Après le succès du premier ouvrage, le chef Cyril Lignac a donc doublé la mise avec un second recueil sorti le mois dernier. Même carton, même dosage de 45 recettes faciles à réaliser chez soi, comme un saumon croustillant, riz à la mangue, vinaigrette sésame oignons, des crêpes au jambon ou la version personnelle du chef de la bouillabaisse, sans oublier des desserts : riz au lait à la vanille, soufflé au chocolat, riz soufflé caramélisé et palmiers à la cannelle.

La recette de ce succès : des plats du quotidien – et surtout des ingrédients faciles à trouver ! – élaborés par le chef le plus connu de France, qui tombent à pic à une époque où la cuisine est revenue au centre de tous les foyers. Il ne faudrait pas oublier des apparitions médiatiques bien choisies pour le charismatique maestro de l'émission *Tous en cuisine* (dont la troisième saison devrait débuter à la fin de l'année). Qui, c'est certain, sera symboliquement sur plus d'une table, pendant les fêtes…

Mina Soundiram



★★★☆☆
FAIT MAISON N° 2,
CYRIL LIGNAC,
112 P.,
LA MARTINIÈRE, 12,90 €

JÉRÔME GALLAND/M6

LES MEILLEURES VENTES

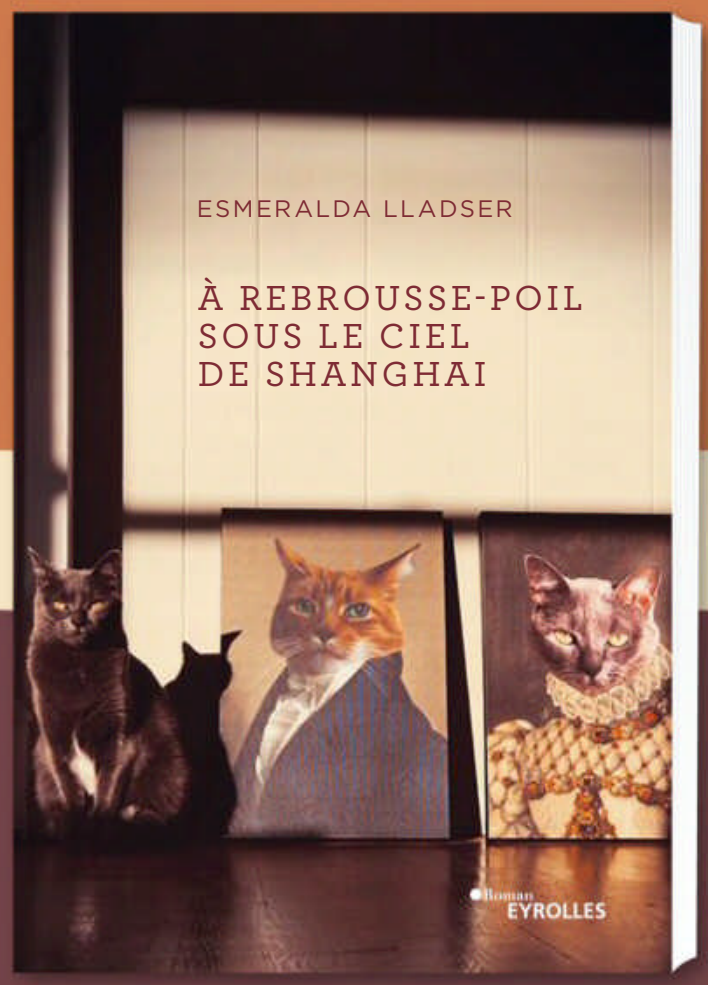
Palmarès réalisé par Datalib et l'Adelc – Association pour le développement de la librairie de création –, du 1er au 15 octobre 2020, à partir des ventes d'un réseau de 270 librairies indépendantes.

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	**Emmanuel Carrère**	Yoga	Pol	Littérature
2	**Léna Situations**	Toujours plus, + +	Robert Laffont	Divers
3	**Laure Adler**	La Voyageuse de nuit	Grasset	Littérature
4	**Ken Follett**	Le Crépuscule et l'Aube	Robert Laffont	Littérature
5	**Philippe Labro**	J'irais nager dans plus de rivières	Gallimard	Littérature
6	**Gisèle Halimi & Annick Cojean**	Une farouche liberté	Grasset	Essais
7	**Collectif**	*Charlie Hebdo.* 50 ans de liberté d'expression	Les Échappés	Divers
8	**Erri De Luca**	Impossible	Gallimard	Littérature
9	**Tiffany McDaniel**	Betty	Gallmeister	Littérature
10	**Laurent Mauvignier**	Histoires de la nuit	Minuit	Littérature
11	**Cynthia Fleury**	Ci gît l'amer	Gallimard	Littérature
12	**Elizabeth Jane Howard**	La Saga des Cazalet (t. 2). À rude épreuve	La Table ronde	Littérature
13	**Jean Teulé**	Crénom, Baudelaire !	Mialet Barrault	Littérature
14	**Marc Levy**	C'est arrivé la nuit	Robert Laffont	Littérature
15	**Revue America**	America n° 15	Revue America	Documents
16	**Margaux Motin**	Le Printemps suivant (t. 1). Vent lointain	Casterman	BD
17	**David Foenkinos**	La Famille Martin	Gallimard	Littérature
18	**Camille Laurens**	Fille	Gallimard	Littérature
19	**Pauline Harmange**	Moi les hommes, je les déteste	Seuil	Essais
20	**Fabrice Caro**	Broadway	Gallimard	Littérature
21	**Yuval Noah Harari/ David Vandermeulen & Daniel Casanave**	Sapiens (t.1). La naissance de l'humanité	Albin Michel	BD
22	**Marie-Hélène Lafon**	Histoire du fils	Buchet Chastel	Littérature
23	**Guillaume Musso**	Skidamarink	Calmann Lévy	Littérature
24	**Lola Lafon**	Chavirer	Actes Sud	Littérature
25	**Alice Zeniter**	Comme un empire dans un empire	Flammarion	Littérature
26	**Philippe Sands**	La Filière. Chronique de la fuite d'un haut dignitaire nazi	Albin Michel	Essais
27	**Muriel Barbery**	Une rose seule	Actes Sud	Littérature
28	**Colson Whitehead**	Nickel Boys	Albin Michel	Littérature
29	**Amélie Nothomb**	Les Aérostats	Albin Michel	Littérature
30	**Aharon Appelfeld**	Mon père et ma mère	L'Olivier	Littérature
31	**Alice Coffin**	Le Génie lesbien	Grasset	Essais
32	**Patti Smith**	L'Année du singe	Gallimard	Littérature
33	**Michel Houellebecq**	Interventions 2020	Flammarion	Essais
34	**Cyril Lignac**	Fait maison n° 2	La Martinière	Pratique
35	**Léa Salamé**	Femmes puissantes	Arènes	Documents
36	**Fatima Daas**	La Petite Dernière	Noir sur blanc	Littérature
37	**Laurent Gaudé**	Paris, mille vies	Actes Sud	Littérature
38	**Mathieu Bablet**	Carbone et Silicium	Ankama	BD
39	**June Pla**	Jouissance Club. Une cartographie du plaisir	Marabout	Pratique
40	**Valentin Gendrot**	Flic. Un journaliste a infiltré la police	Goutte d'or	Documents

LES MEILLEURES VENTES DE POCHES

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	**Jean-Christophe Rufin**	Les Sept Mariages d'Edgar et Ludmilla	Folio	Littérature
2	**Eiichiro Oda**	One Piece. Édition originale T96	Glénat	BD
3	**Franck Bouysse**	Né d'aucune femme	LGF	Littérature
4	**Nicolas Mathieu**	Leurs enfants après eux	Babel	Littérature
5	**Gaël Faye**	Petit pays	LGF	Littérature
6	**Michel Houellebecq**	Sérotonine	J'ai lu	Littérature
7	**Kaiu Shirai & Posuka Demizu**	The Promised Neverland (t. 16)	Kaze	BD
8	**Fabrice Caro**	Le Discours	Folio	Littérature
9	**Michael Connelly**	Une vérité à deux visages	LGF	Polars
10	**Delphine de Vigan**	Les Gratitudes	LGF	Littérature

TROIS PORTRAITS DE CHATS DÉSOPILANTS !



320 pages - 16 €

Partez à la rencontre
de Melchior, Spot et Doudou,
et suivez leurs aventures félines,
ignorantes du drame qui se joue
pour leurs domestiques humains.

Un roman drôle et fantasque sur
la dérision dont se parent nos vies,
contemplées avec des yeux de chats.

Roman EYROLLES

De l'eau dans le vase

La prochaine vente-événement du dessin de couverture de l'album d'Hergé, *Le Lotus bleu*, suscite la polémique.

Projet de couverture réalisé par Hergé, qui a mis le feu aux enchères.

Depuis des années, les ventes aux enchères annuelles de la maison Artcurial consacrées à l'univers du créateur de Tintin sont devenues légendaires. Alors qu'elle détient huit des dix plus hautes enchères pour une œuvre d'Hergé, dont le record mondial pour un dessin de bande dessinée tous auteurs confondus (2,6 millions d'euros pour les première pages de garde des aventures de Tintin en 2014), la société du rond-point des Champs-Élysées devrait à nouveau faire grimper la fièvre collectionneuse qui entoure les œuvres d'Hergé avec la vente, le 21 novembre prochain, d'une pièce historique : une gouache surgie de l'oubli, réalisée par Hergé en 1936 et décrite par le catalogue comme la couverture initiale du cinquième album des aventures du mythique reporter à la houpette, *Le Lotus bleu* (estimation de 2 à 3 millions d'euros).

À vrai dire, la fièvre est déja montée d'un cran depuis plusieurs semaines dans le cercle très fermé des experts en tintinophilie. Deux versions s'opposent pour remonter l'histoire de cette relique inédite (Tintin et Milou dans un grand vase Ming surplombé d'un grand dragon, ici rouge sur fond noir et non l'inverse comme sur la couverture finalement publiée). Selon Artcurial, il s'agirait d'un projet initial de couverture qui, refusé par Casterman car trop coûteux à reproduire avec les moyens de colorisation de l'époque, aurait été offert par l'auteur au fils de l'éditeur, lequel l'aurait « soigneusement » plié en six et rangé dans un tiroir avant de le revendre à un mystérieux collectionneur dans les année 1980. Mais pour les spécialistes mondiaux d'Hergé, cette légende d'un trésor ressurgi d'un bureau d'écolier ne tient pas : il s'agirait en fait d'une simple ébauche préparatoire, à peine finie, envoyée par Hergé à son éditeur et qui n'aurait jamais été destinée à être publiée telle quelle.

UN JOYAU GRAPHIQUE

Avant le feu des enchères, c'est donc le feu de la polémique qui s'est emparé de ce joyau graphique qui, quelle qu'en soit l'histoire, réelle ou romancée, demeure un pur chef-d'oeuvre de l'art hergéen, tant par sa dimension iconique que par la manière dont l'auteur y affirme le génie tout en puissance et légèreté de son trait. Les querelles, pourtant, sont loin d'être terminées : alors que la toute-puissante société Moulinsart, toujours prompte à imposer ses droits en matière de reliques tintinophiliques, a poussé son traditionnel cri d'orfraie, la maison mère Casterman elle-même s'est fendue d'un communiqué de presse cinglant. Se disant *« parfaitement étrangères à la vente de cet original »,* les éditions Casterman espèrent *« qu'un accord pourra être trouvé entre les vendeurs et l'ayant droit d'Hergé car cette pièce exceptionnelle pourrait parfaitement trouver sa place dans les collections du musée Hergé de Louvain-la-Neuve. »* Quelle que soit l'issue de cette vente orageuse, on peut être sûr qu'un tonnerre de Brest s'abattra sur la salle au moment d'adjuger – ou pas – ce petit morceau de mythologie hergéenne.

Vincent Malausa

LA CHASSE AU TRÉSOR DE ROMAIN ROLLAND

Le plaisir de la littérature peut dépasser la seule lecture. Ainsi, le musée d'art et d'histoire Romain-Rolland, à Clamecy, se transformera le samedi 14 novembre en résidence de chasseurs de trésors. À la manière d'Indiana Jones bibliophiles, les visiteurs auront pour mission de retrouver un manuscrit dissimulé dans un coffre de Romain Rolland, natif de la ville et prix Nobel de littérature en 1915 (pour ses écrits pacifistes décisifs publiés durant la Première Guerre mondiale). Un jeu de piste qui permettra de découvrir de salle en salle, outre les souvenirs de l'écrivain qui garnissent les collections du musée, des reliques de l'art gallo-romain, mérovingien et autres merveilles des beaux-arts du XVIIe siècle à nos jours.

V. M.

musee-clamecy.com/

HERGÉ/MOULINSART 2020 – MUSÉE DE CLAMECY

GÉRARD OBERLÉ

VAUDEVILLE BRANQUIGNOL

Au début du XVe siècle, Olivier Basselin, un ouvrier foulon du Val-de-Vire, composait des chansons à boire qui furent publiées au XVIe siècle par son compatriote Jean Le Houx sous le nom de *Vaux-de-Vire*. Aux siècles suivants, ces chansons ont mué en vaudevilles, airs joyeux et faciles qui courent les rues des villes. Bachiques à l'origine, elles ont viré petit à petit à la satire sociale et politique.

DE VIRE, ON CONNAÎT SURTOUT LA FAMEUSE ANDOUILLE, MOINS LE GENRE THÉÂTRAL DONT ELLE EST À L'ORIGINE

Au XVIIIe siècle, les vaudevilles ont gagné les tréteaux, d'abord comme couplets à la fin des actes, puis comme dialogues entièrement chantés. Un genre était né. En 1792, deux vaudevillistes ont fondé à Paris le premier théâtre du Vaudeville. De cette époque, je conserve, parmi les hétéroclites de ma bibliothèque, un petit livret anonyme, très rare et très saugrenu, intitulé : *La Passion de N. S. Jésus-Christ. Tragédie en trois actes et en vaudevilles, à grand spectacle, et terminée par une pluie de feu, à l'adresse imaginaire de Jérusalem, de l'imprimerie des Israélites, an…* (Paris, vers 1794-1800). L'arrivée de Jésus à Jérusalem, la trahison de Judas, la Cène, Caïphe, Ponce Pilate, le reniement de l'apôtre Pierre, la Flagellation, le Calvaire… dialogués avec chœurs de pharisiens, chœurs de disciples et orchestre, tout cela sur des airs de chansons profanes en vogue : *Cadet Rousselle, La Faridondaine, J'ai du bon tabac, Courons de la brune à la blonde*. À Jésus qui leur présente la coupe de vin : « *C'est mon sang que vous voyez là* », les apôtres en pleurant répondent : « *Tra la déridera, tra la déridera* ». À Simon tirant l'épée pour trancher l'oreille de Malchus, Jésus ténorise : « *Turlututu, rengaine ton sabre dans le fourreau.* » Sur l'air d'*Il pleut, il pleut, bergère,* Ponce Pilate déclare : « *Je ne suis pas complice/ De vos vils attentats* », au peuple qui répond : « *Que Jésus-Christ périsse/ Délivrez Barabbas.* » La turlupinade, sans doute jamais jouée, a été attribuée à tort à Sylvain Maréchal, le chef babouviste qui codifia l'athéisme. Dans la préface, le vaudevilliste anonyme évoquait les représentations médiévales des *Mystères de la Passion.* L'anecdote messine démasque le jeune Charles-Augustin Bassompierre, né à Metz en 1771 et débarqué à Paris en 1792. Sous le pseudonyme de Sewrin, le luron lorrain fera une brillante carrière dans le vaudeville, l'opéra-comique et la parodie, sous le Consulat, l'Empire et la Restauration.

Les métromanes brindezingues se bousculent dans le Charenton littéraire. Louis Barthélémy de Grenoble a mis la grammaire en musique en 1788 sous le titre *La Cantatrice grammairienne.* Un certain Cadart de Douai a alexandriné l'histoire romaine. En 1857, un citoyen de Vic a rimé les départements sur l'air de *Cadet Rousselle* : « *De la Meuse, la préfecture/C'est Bar-le-Duc assurément/On y fait de la confiture/Oh ! quel heureux département !* » Je n'ai plus de place pour célébrer la prosodie judiciaire de Benoît-Michel de Comberousse, qui rima en 1811 tout le Code civil de Napoléon. Une autre fois peut-être. En attendant, voici un vrai, un magnifique poète : Jean-Claude Pirotte, qui chroniquait dans ces pages, nous a quittés en 2014. Jusqu'à sa dernière heure, il écrivait sans repos ni trêve : 40 carnets inédits, 5 000 poèmes dédiés à Sylvie Doizelet, la compagne qui ne lui a jamais lâché la main. Grand testament poétique somptueux. Le Cherche-Midi vient de le publier intégralement en un copieux volume.

AUDREY SOVIGNET

Le charme discret de la bourgeoisie

Alice Ferney

Les beaux quartiers parisiens passent pour soporifiques ? C'est oublier que les appartements à moulures peuvent abriter des esprits hauts en couleur. La preuve avec cette romancière bien plus poil à gratter qu'il n'y paraît.

Pourquoi les auteurs actuels fuient-ils le 16e arrondissement de Paris ? Craignent-ils que cela leur donne mauvais genre ? Rappelons que notre écrivain national, Victor Hugo, est mort dans ce quartier en l'avenue portant son nom. Plus récemment, François Nourissier avait sa maison dans les parages. Depuis sa disparition, on n'y croise plus trop de romanciers. Lorsque l'attachée de presse d'Actes Sud a proposé à Alice Ferney que nous fassions cette rubrique avec elle, celle-ci a pris peur : s'agissait-il d'un guet-apens ? Allions-nous vilipender son adresse chic ? Mme Ferney à la lanterne, Mme Ferney on la pendra ? Ladite attachée de presse l'a rassurée : *Lire Magazine littéraire* n'avait pas l'intention de lui envoyer un pigiste robespierriste.

Le jour dit, on arrive en début d'après-midi dans un coin calme du 16e – car oui, le 16e comporte aussi des coupe-gorge. Alice Ferney nous accueille dans un appartement lumineux acquis grâce au succès de *La Conversation amoureuse* il y a vingt ans (plus de 150 000 exemplaires en grand format, une quinzaine de traductions). La peinture de la cuisine n'a pas été refaite depuis un bail, elle craquelle de partout.

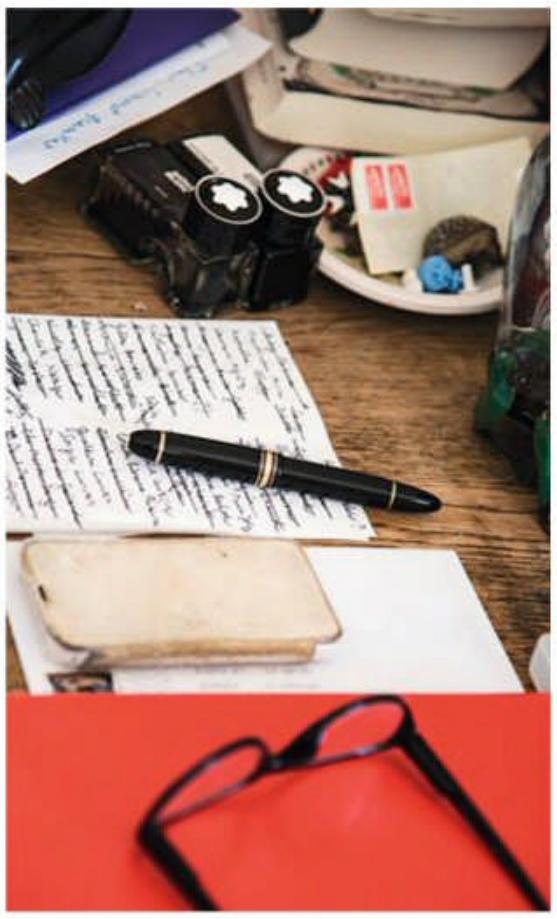
On raconte à Alice Ferney un reportage cocasse chez un auteur dont on taira le nom pour ne pas lui coller le fisc aux trousses : il possédait de somptueux tableaux qu'on avait dû décrocher des murs avant de photographier les lieux. Ici, le problème ne se pose pas : sont exposés à touche-touche de vieux dessins de ses enfants. Enfants qui ont grandi. La veille, la fille d'Alice Ferney fêtait la soutenance de sa thèse de droit.

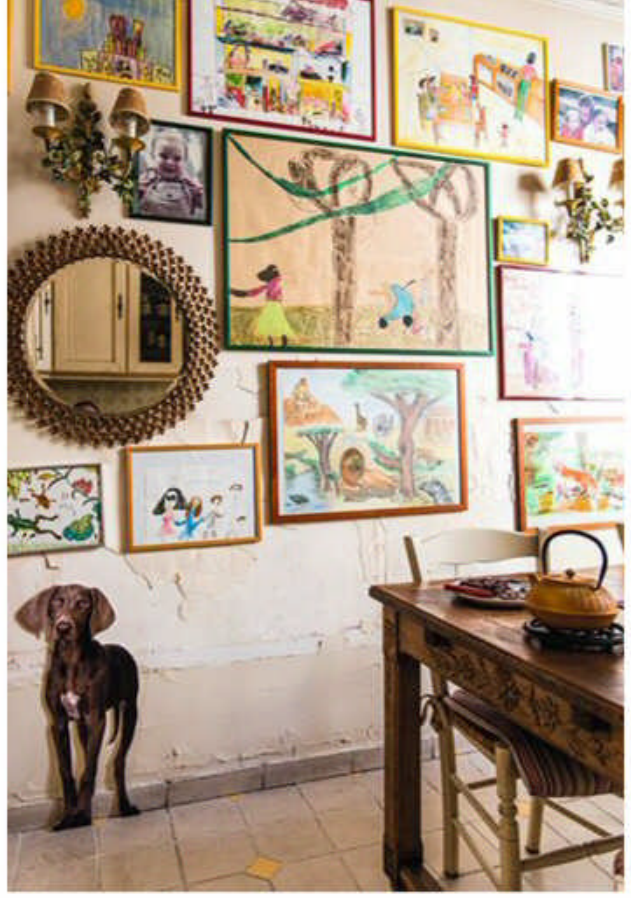
Il y a des restes à finir. Elle nous sert une part de gâteau au chocolat en nous proposant d'improbables jus de fruits. Avec amusement, elle nous fait part de la situation qui est la sienne, la traversée d'une sorte de trou noir. Il est vrai que, dans les années 2000, elle figura sur les listes du Goncourt et du Renaudot, ce qui n'est plus le cas – et ce dont elle semble sincèrement se moquer. Ceci étant dit, elle n'est pas à plaindre : depuis vingt ans, elle n'a jamais vendu moins de 30 000 exemplaires d'un titre, et le précédent, sa grande fresque familiale *Les Bourgeois*, en est à 100 000 exemplaires, poches compris. Bref, elle reste une romancière à succès, suivie par des lecteurs fidèles. Est-elle moins bien lue par les journalistes ? Son nouveau livre, *L'Intimité*, qui aurait pu être sous-titré « Les pérégrinations d'un homme au pays des féministes d'aujourd'hui », a été reçu avec politesse alors qu'il aurait dû susciter l'indignation des partisans de la GPA – nous y reviendrons.

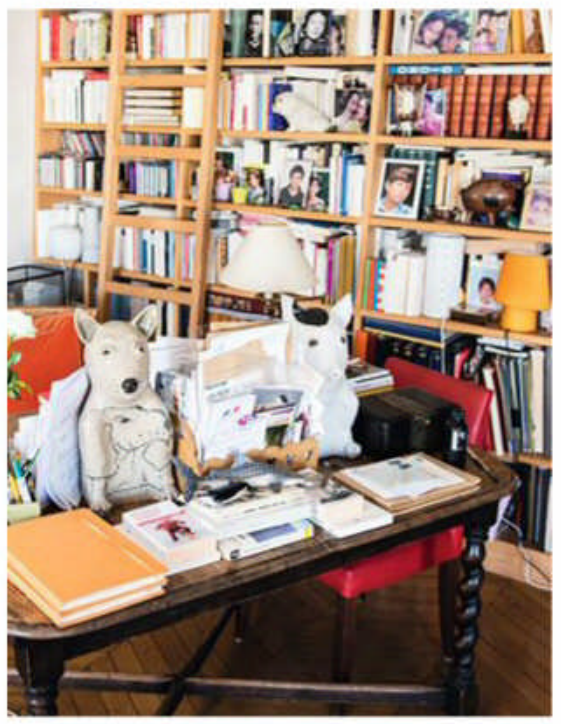
DÉMARCHE FOUCALDIENNE

En attendant, on repasse par l'entrée, où trône un petit tableau décrit au début de *L'Intimité*, puis on va au salon, où se trouve l'un des deux bureaux d'Alice Ferney, encadré par une bibliothèque à échelle qui donne une idée de son principal passe-temps : *« Vous vouliez voir mon univers ? Eh bien mon univers, c'est la lecture. Je lis énormément – une centaine de livres par an. Et depuis 1986, je prends des notes dans des carnets. J'ai la maladie de vouloir tout consigner. Je me souviens d'une conférence de Pierre Bergounioux où il expliquait que l'écriture est fille de la richesse : c'est quand on a commencé à accumuler du patrimoine qu'on s'est mis à noter sur des tablettes d'argile tout ce qu'on possédait, ce qu'on avait prêté. C'était pour ne pas oublier. L'écriture est un support de la mémoire, et ça me désolerait qu'il ne reste rien de la lecture. »*

Sur la table, on remarque deux baleines, qui rappellent *Le Règne du vivant*, son roman maritime inspiré par le militant écologiste radical Paul Watson. Quand on







Des dessins d'enfants dans la cuisine, un salon où se trouvent une belle bibliothèque et l'un des bureaux d'Alice Ferney. Dans l'entrée, le tableau (en haut) décrit au début de *L'Intimité*.

ignore qu'Alice Ferney a *« relu six ou sept fois* Lord Jim de *Conrad »*, on pourrait être surpris qu'elle s'empare d'un tel thème : *« Ce qui m'intéresse dans l'écriture, c'est beaucoup plus l'exploration que l'expression. Je ne cherche pas à exprimer mes angoisses. Ce qui m'intéresse, c'est ce que je ne connais pas bien. Je me documente le plus largement possible, et mon roman est l'externalité de mon travail de recherche. C'est assez foucaldien, comme démarche : écrire ce qu'on ne savait pas qu'on écrirait… Les baleines m'avaient éloignée du couple et de la famille. Quand je n'ai pas un sujet comme ça, ou comme l'attentat du Petit-Clamart dans* Passé sous silence, *je reviens sur mon autoroute. »*

Le couple et la famille, parlons-en : ils sont au cœur de ses best-sellers et de son parcours universitaire. Rappelons que cette femme aux multiples talents, diplômée de l'Essec (comme Philippe Sollers), a enseigné pendant vingt-cinq ans l'économie à la faculté d'Orléans. N'a-t-elle pas tourné autour du même sujet artistiquement et scientifiquement ?

LA VIE PROSAÏQUE DES FEMMES

Étudiante, elle avait travaillé sur l'épargne féminine avant de faire une thèse d'économie qui cherchait à comprendre les fondements de la division du travail au sein des ménages, et ce qu'avait changé l'entrée des femmes sur le marché. Bien avant *L'Intimité*, en décidant d'en découdre sur le ring si concurrentiel de la littérature, elle s'était aussi penchée sur le sort de ses semblables : *« Quand j'avais commencé, je m'étais aperçue que parmi les auteurs qui m'avaient le plus marquée, comme Virginia Woolf, Carson McCullers, Jane Austen, Marguerite*

Le vrai bureau de l'auteure, au sixième étage. Notes et photos sont épinglées au mur.

Yourcenar ou Elizabeth Taylor, la plupart n'avaient pas eu d'enfants. Ça me préoccupait beaucoup. Est-ce que, quand on a des enfants, on ne peut pas écrire ? Malgré ma passion pour la littérature et mon obsession d'écrire, je n'étais pas prête à sacrifier la maternité, c'était trop triste. Où avais-je lu des histoires de naissance ? Dans Guerre et Paix *ou dans* L'Assommoir, *où la fille accouche dans le placard. Les femmes n'avaient jamais écrit sur cet événement capital. Yvonne Knibiehler disait que les intellectuelles françaises souffraient du syndrome Beauvoir : tout ce qui touche aux enfants, les conversations couches-culottes, c'était la honte absolue, on éradiquait ça du champ de la pensée. Mon défi était le suivant : pourrais-je faire de la vie prosaïque des femmes un objet littéraire ? »*

UNE CHAMBRE DE BONNE À SOI

Il est temps de quitter son appartement pour monter voir son vrai bureau, installé au sixième étage, une pièce exiguë qui doit tourner à l'étuve dès qu'arrive le printemps. Une photo de Virginia Woolf est épinglée sur le mur : une chambre de bonne à soi ? Il y a des papiers, des dossiers, sa thèse, des chaussures de ses enfants quand ils étaient petits, un Mac vieux comme Mathusalem sur lequel elle travaille toujours (avantage : il n'est pas connecté à Internet). On s'arrête sur une autre photo : son amie la psychanalyste Elsa Cayat, assassinée lors de l'attentat contre *Charlie Hebdo*, dont le cabinet n'était pas loin d'ici, avenue Mozart. Sur le rebord de la fenêtre, une phrase de Beckett est écrite au crayon de papier : *« Quand je ne peux pas continuer, je continue. »*

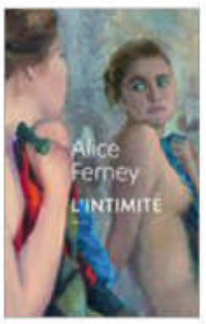
HALTE À LA GPA ?

Nous n'avons pas encore rendu justice à un trait de caractère d'Alice Ferney : elle est très spirituelle. Ainsi, sur l'après-MeToo, elle apporte une voix dissonante alors que nous redescendons l'escalier de service : *« J'ai du mal avec les pasionarias, leur colère n'est pas très subtile. L'été dernier, j'ai lu* La Domination masculine *de Bourdieu. Y en a-t-il tant que ça ? Certaines choses sont des choix des femmes. Et je n'aime pas qu'on enferme les femmes dans ce statut de victimes. Je préférerais qu'on les éduque à se défendre. »* L'auteure de *La Conversation amoureuse* se souvient alors d'un passage d'Élisabeth Badinter chez François Busnel. *« Elle disait qu'il ne faut pas non plus faire des femmes des anges ou des saintes. La séduction et la sexualité, qui sont prédatrices par nature, le sont dans les deux camps. Les femmes aussi veulent avoir un homme, il existe une manipulation féminine. Je crois que notre société est de plus en plus douce. Vigarello le montre dans son* Histoire du viol *: sur le temps long, on voit clairement que ça s'améliore. La manière la plus optimiste d'envisager MeToo, c'est de penser que cela va apporter plus de délicatesse. »*

Notre photographe range ses affaires et décampe. Alice Ferney n'en a pas fini avec la GPA, thème central de *L'Intimité : « Les discours de ses défenseurs tiennent la route en théorie, pas dans la pratique. Duras disait que l'homosexualité est un amour qui va avec la mort puisqu'il n'y a pas d'enfantement possible. Et la limite de tous les droits, c'est l'instrumentalisation de l'autre. Donc pour moi, concrètement, la GPA est inacceptable, et même sordide. Quand vous lisez un contrat de gestation pour autrui, vous avez presque envie de vomir. Croire à une GPA éthique, c'est d'une extraordinaire naïveté. De nos jours, on appose le qualificatif d'"éthique" à tout ce qui précisément ne l'est pas, c'est assez troublant… »* Provocation ou pas, on retourne là-dessus à la cuisine finir le gâteau, décidément intrigué par le charme de cette drôle de dame qui a l'air d'être anglaise, pense librement, rit de tout, cite Simon Leys, a lu le *Journal littéraire* de Léautaud et écoute religieusement l'émission *Répliques* de Finkielkraut. Notre conversation amicale se prolongera une ou deux heures, mais de ce off, rien ne filtrera ici : ce qui se passe dans le 16e arrondissement reste dans le 16e arrondissement.

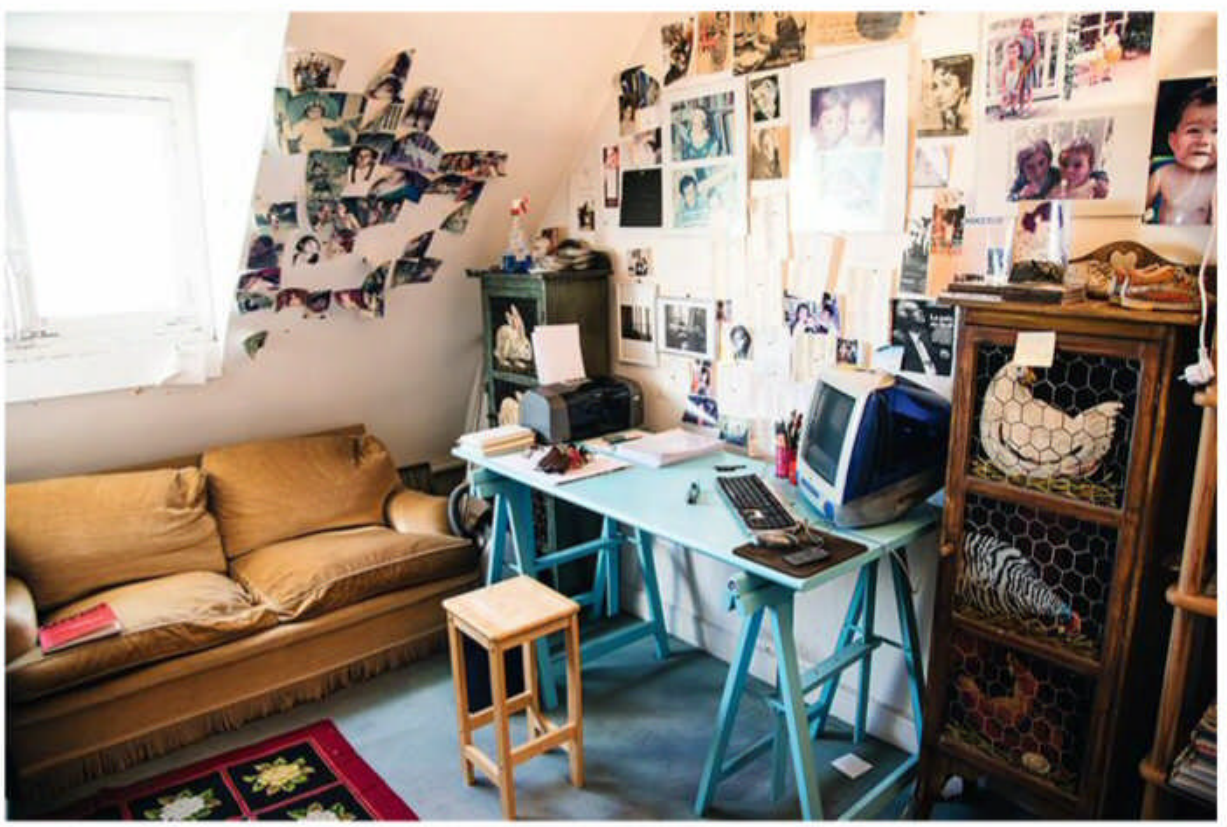
Louis-Henri de La Rochefoucauld

Photos : Alexandre Isard pour *Lire Magazine littéraire*



★★★☆☆

***L'INTIMITÉ*, ALICE FERNEY,**
368 P.,
ACTES SUD, 22 €



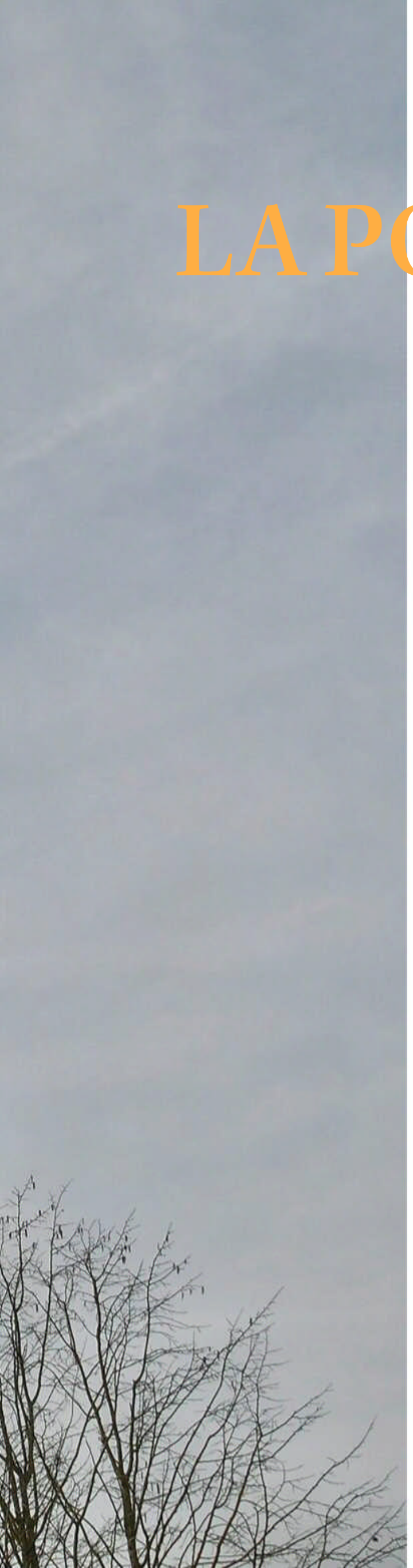
LA CULTURE FRAPPE FORT

LA CLAQUE FNAC

CLOU • DELPHINE DE VIGAN • VINCENT DELERM • JULIEN DORÉ • ALBERT DUPONTEL • MATHIAS ENARD • DAVID FOENKINOS • KEN FOLLETT • THIBAUT GARCIA • MELODY GARDOT • GRAND CORPS MALADE • GRINGE • IAM • INDOCHINE • LOLA LAFON • FABRICE LUCHINI • LOUS AND THE YAKUZA • MATHIAS MALZIEU • TIFFANY MCDANIEL • MARGAUX MOTIN • OLIVIER NOREK • JOYCE CAROL OATES • JOANN SFAR • SUZANE • TESSAE • ALEXANDRE THARAUD • TSEW THE KID • VIANNEY • BASTIEN VIVÈS • JEAN-PASCAL ZADI

RETROUVEZ VOS ARTISTES PRÉFÉRÉS SUR

LACLAQUEFNAC.COM



KARL ALLEN LUGMAYER/SHUTTERSTOCK

STOÏCISME
LA POSSIBILITÉ DU BONHEUR

Les *Pensées pour moi-même* de Marc Aurèle ne quitteraient pas, selon un quotidien de ce début d'octobre, le bureau du ministre de la Santé. Au printemps, un article de *M le Mag* nous apprenait qu'Arianna Huffington avait donné des noms de philosophes stoïciens aux salles de réunions de ses nouveaux bureaux : Marc Aurèle et Sénèque. Toujours selon l'hebdomadaire du *Monde*, outre-Atlantique, les ventes du journal de l'empereur auraient bondi de 28 % au premier trimestre 2020. Quant aux classiques *Lettres à Lucilius*, de Sénèque, elles cartonneraient en format numérique. En France, en pleine crise du coronavirus, de très sérieux magazines ont publié des séries d'articles de coaches et autre psychologues sur le stoïcisme à notre secours pour gérer crises et émotions… Sans doute pour se sentir mieux grâce à l'influenceur Épictète. Disparu il y a mille huit cents ans, le stoïcisme a influencé de nombreux philosophes et nous a laissé cette image du sage doté d'une volonté de fer sur lequel les passions n'ont pas de prises. Alors le stoïcisme, une philosophie pour nos temps troublés ? Pas si simple, car il ne suffit pas de dissocier ce qui dépend de nous, de ce qui n'en dépend pas pour être stoïcien ! Alors, replongeons aux racines de cette philosophie antique à la mode, mais heureusement tellement plus riche et exigeante qu'une méthode de développement personnel. **Aurélie Marcireau**

SOMMAIRE

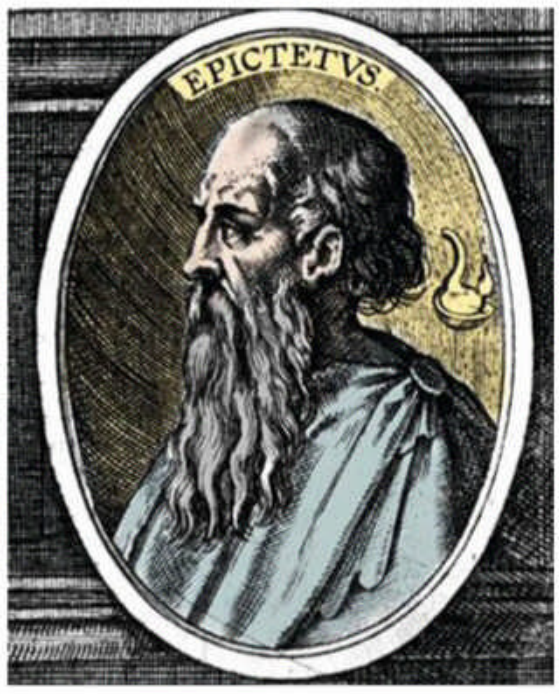
Aux fondements d'une philosophie 42
Sagesse pratique pour temps de crise 44
Petite histoire des *Entretiens* 46
Marc Aurèle par Benoît Rossignol 50
Un rempart contre la tyrannie 52
Sénèque, le suicidé magnifique 55
Le stoïcisme en héritage 56
Le droit de ne pas savoir par Marylin Maeso 59

AUX FONDEMENTS D'UNE PHILOSOPHIE

Le stoïcisme antique se développe en Grèce grâce à l'enseignement de Zénon de Citium, son fondateur, puis de ses successeurs qui l'introduisirent à Rome. De ce courant de pensée émergeront de grands noms de la philosophie, de Sénèque à Épictète sans oublier l'empereur Marc Aurèle qui fera sien ses préceptes.

À l'origine, le terme « stoïcisme » désigne une école de philosophie fondée par Zénon de Citium à Athènes au IIIe siècle av. J.-C. Né à Citium, sur l'île de Chypre, Zénon arriva dans la cité grecque vers 304 av. J.-C. Il donnait ses cours, apparemment de façon assez informelle, sous une colonnade ornée de peintures qui se trouvait sur la place publique d'Athènes. On appelait l'édifice entouré de cette colonnade le « portique bariolé », *Stoa poikilê,* en grec. Les premiers disciples furent d'abord appelés les « zénoniens » puis, très vite, l'école fut appelée la *Stoa* (« Portique »), et ses adeptes, *oi stoikoi* (« ceux du Portique »).

Le stoïcisme fut une philosophie vivante pendant environ cinq siècles, d'abord de façon institutionnelle à Athènes, du IIIe au Ier siècle av. J.-C. Avant sa mort (vers 262 av. J.-C.), Zénon désigna Cléanthe d'Assos (331-230 av. J.-C.) comme son successeur, moins pour ses talents intellectuels que parce qu'il possédait de grandes qualités morales : très pauvre, il travaillait la nuit pour pouvoir suivre les leçons de Zénon et était surnommé « le second Héraclès » à cause de son endurance. Chrysippe de Soles (280-204 av. J.-C.) succéda à Cléanthe : philosophe très prolixe, il écrivit environ sept cents « livres » ; brillant logicien, il systématisa et approfondit la doctrine de Zénon pour la défendre contre certains de ses disciples hétérodoxes et, surtout, contre les adversaires du Portique, en particulier les épicuriens et les sceptiques académiciens.



Portrait d'Épictète, gravure de 1632.

COSTA/LEEMAGE - HERVÉ LEWANDOWSKI/RMN/GRAND PALAIS (MUSÉE DU LOUVRE) - MARIE-LAN NGUYEN/CREATIVE COMMONS ATTRIBUTION - DR

DES TEXTES PERDUS

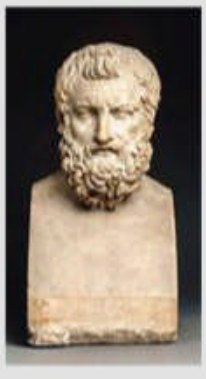
Avec la conquête romaine, l'école d'Athènes semble avoir disparu, peu après la mort de Panétius de Rhodes (185-110 av. J.-C.), qui introduisit le stoïcisme à Rome grâce à ses liens avec les aristocrates du cercle des Scipions férus de culture grecque. Un autre stoïcien connu à Rome, en particulier de Cicéron, fut Posidonius d'Apamée (140-50 av. J.-C.), qui ouvrit une école à Rhodes et s'illustra non seulement par sa tentative de rapprocher le stoïcisme du platonisme mais aussi par son œuvre scientifique d'historien, de géographe et de physicien. Il développa,

L'HISTOIRE ANTIQUE DU STOÏCISME EN QUELQUES NOMS

• 350 av. J.-C.

LES STOÏCIENS GRECS

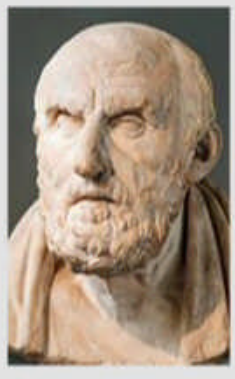
Zénon de Citium, *ci-contre* (334-262) : Né à Chypre, il fonda l'école stoïcienne à Athènes.



Cléanthe d'Assos (331-230) : L'auteur de l'*Hymne à Zeus.*

• - 300

Chrysippe de Soles, *ci-contre* (280-204) : Grand logicien, il systématise et approfondit tous les aspects de la doctrine stoïcienne et réfute ses adversaires.



• - 200

LES STOÏCIENS À ROME

Panétius de Rhodes (185-110) : il introduisit le stoïcisme à Rome.

Posidonius d'Apamée, *ci-contre* (140-50) : Historien, géographe, savant et philosophe stoïcien grec établi à Rhodes et admiré par Pompée et Cicéron.

par exemple, une théorie des marées. Tous les ouvrages de ces stoïciens grecs de l'époque hellénistique sont perdus. Pour connaître leur pensée, on doit se contenter de citations et de résumés par des auteurs postérieurs non stoïciens, en particulier Cicéron et Diogène Laërce[1].

En revanche, il nous reste des œuvres de plusieurs stoïciens de l'époque impériale. Sénèque d'abord (4-65 ap. J.-C.), précepteur de Néron, écrivit en latin de nombreux ouvrages éthiques[2], insistant sur l'attention et la méditation quotidiennes nécessaires à l'apprentissage de la sagesse stoïcienne, mais aussi un ouvrage de physique (astronomie et météorologie), les *Questions naturelles*. Cornutus (Ier siècle), professeur de grammaire et de rhétorique, fut le maître des poètes Lucain et Perse. On conserve de lui un *Manuel de théologie grecque,* qui recense les interprétations allégoriques de la mythologie grâce auxquelles les stoïciens montraient que les mythes remontant à Hésiode et Homère étaient des exposés imagés de la nature du monde et des dieux, c'est-à-dire de la physique stoïcienne.

Musonius Rufus (Ier siècle), chevalier romain et philosophe stoïcien, fut exilé par Néron puis Vespasien, ainsi que de nombreux autres philosophes perçus comme liés à l'opposition républicaine à l'Empire. Musonius a laissé de brèves leçons en grec sur l'apprentissage de la philosophie, sur son utilité politique ou sur l'importance du mariage, dont il propose une théorie très originale. Il fut aussi le maître d'Épictète (55-135 ap. J.-C.), qui fut d'abord esclave avant d'ouvrir une école stoïcienne à Nicopolis. Fidèle au modèle de Socrate, Épictète n'écrivit aucun ouvrage, mais son élève Arrien a consigné ses leçons dans les *Entretiens [lire page 46]* et proposé une courte anthologie de ses enseignements dans le fameux *Manuel*.

LEÇON STOÏCIENNE

« Laissant donc de côté les anciennes définitions de la sagesse, et pour embrasser le système entier de la vie humaine, je peux m'en tenir à ceci : "Qu'est-ce que la sagesse ? C'est de toujours vouloir ou ne pas vouloir les mêmes choses." »

SÉNÈQUE

CHAIRE IMPÉRIALE

Ces écrits eurent une influence non négligeable sur Marc Aurèle (121-180 ap. J.-C.), empereur à partir de 161 ap. J.-C. et adepte de la philosophie dès sa jeunesse *[lire page 50]*. Il fonda à Athènes des chaires impériales de philosophie, destinées à l'enseignement des grandes philosophies grecques – le platonisme, l'aristotélisme, le stoïcisme et l'épicurisme – et a laissé une sorte de journal philosophique personnel en grec, les *Pensées*. À partir du IIIe siècle, le stoïcisme perd rapidement son influence au profit du platonisme et de l'aristotélisme, si bien que les ouvrages des premiers stoïciens sont de moins en moins diffusés dans l'Empire et qu'ils finissent par disparaître, comme en témoigne le néoplatonicien Simplicius au VIe siècle ap. J.-C., qui ne dispose plus que des ouvrages d'Épictète : il écrivit d'ailleurs un commentaire détaillé du *Manuel* en le présentant comme une sorte d'introduction à la dimension morale, pratique et quotidienne de la vie philosophique.

Thomas Bénatouïl et Jean-Baptiste Gourinat
(article initialement paru en février 2007 dans *Le Magazine littéraire*)

---

1. Un grand nombre de ces témoignages sont recueillis, traduits et expliqués dans A. Long et D. Sedley, *Les Philosophes hellénistiques* (t. II). *Les stoïciens,* Flammarion/GF.
2. Voir Sénèque, *Entretiens. Lettres à Lucilius,* Robert Laffont/Bouquins.

HERVÉ LEWANDOWSKI/RMN-GRAND PALAIS (MUSÉE DU LOUVRE)

• -100

Caton d'Utique (94-46) : Homme politique romain, il défendit la République contre César et se suicida à Utique pour ne pas se rendre.

Musonius Rufus (Ier siècle) : Chevalier romain, exilé par Néron puis Vespasien, et maître d'Épictète.

• 0

Sénèque, *ci-contre* (4-65) : Précepteur de Néron, il se suicida sur ordre de celui-ci. Dans *La Vie heureuse* et *Les Lettres à Lucilius*, il mêle morale stoïcienne, défense de sa propre vie et exhortation à la philosophie.

• 100 ap. J.-C.

Épictète (55-135) : Esclave affranchi, il vécut à Rome avant d'être banni par Domitien. Il se retira à Nicopolis et continua à enseigner la philosophie. Son disciple Arrien consigna ses leçons.

• 200

Marc Aurèle, *ci-contre* (121-180) : L'empereur romain a laissé une sorte de journal philosophique et personnel, les *Pensées,* dernier grand témoignage sur le stoïcisme antique.

SAGESSE PRATIQUE POUR TEMPS DE CRISE

Si le stoïcisme a inspiré, au fil des siècles, nombre de grands penseurs tels que Montaigne, Descartes, Pascal ou encore Nietzsche, notre époque le voit surtout plébiscité par la littérature consacrée au développement personnel. Du « prêt-à-penser » ou à panser sa vie en se tournant vers soi. Loin, au fond, de la doctrine originelle…

L'industrie florissante du bien-être, qui promet d'éclairer la voie de l'épanouissement du corps et de l'âme, a trouvé auprès des penseurs du Portique une sagesse de vie qui serait propre à nous restituer à nous-mêmes, en nous fournissant de précieux outils pour retrouver un équilibre au sein d'une existence qui, parce qu'elle va trop vite, nous laisse souvent dans l'incapacité de savoir où nous allons.

UN REMÈDE CONTRE TOUS LES MAUX

Il n'y a rien d'étonnant à voir Épictète, Marc Aurèle et même Sénèque érigés en coqueluches de ce que les anglophones préfèrent appeler les *« self-help books »* : ces philosophes nous enseignent, précisément, qu'on n'est jamais aussi bien aidé que par soi-même. Qu'il ne faut faire dépendre son bonheur que de ce qui dépend de nous, et que notre for intérieur est, pour peu qu'on apprenne à explorer ses richesses, un remède contre tous les maux sociaux, physiques, psychiques et métaphysiques qui se mettent en travers de notre félicité. Une philosophie qui fait miroiter aux yeux de ses disciples la possibilité d'une totale maîtrise de soi a de quoi séduire. À quoi bon saliver d'admiration et soupirer d'impuissance devant le panthéon des super-héros fictifs si l'invulnérabilité s'avère à la portée de nous autres, simples mortels ?

Que cherchent ceux qui fréquentent le rayon « développement personnel » des librairies ? Des repères perdus. Un sens à donner à leur existence. Des moyens concrets de lutter contre les habitudes toxiques dont ils ont du mal à s'extirper parce qu'ils en sont, pour ainsi dire,

devenus prisonniers. Autant de choses que l'on trouve dans les pages éclectiques qui composent la doctrine stoïcienne. Voir le monde comme un cosmos, où chaque chose est à sa place et où notre rôle consiste simplement à découvrir la nôtre, nous arrache aux silences éternels du monde infini de la physique moderne qui effrayaient tant Pascal pour nous ramener dans le giron rassurant d'une cosmologie de type aristotélicien, où l'harmonie naturelle règne.

DÉTRUIRE L'ACROPOLE INTÉRIEURE

La notion de « sympathie universelle », qui découle de la physique continuiste développée par les premiers stoïciens, génère le sentiment grisant d'appartenir à un grand Tout dont nous ne sommes qu'un élément, et dont il nous incombe de prendre soin – une idée qui pourra également parler aux écologistes. Quant à la célèbre distinction entre « ce qui dépend de moi » et « ce qui ne dépend pas de moi » sur laquelle s'ouvre le *Manuel* d'Épictète, sa clarté et sa simplicité désarmante fournissent aux désorientés une feuille de route éthique toute tracée. La métaphore martiale que ce dernier file au début du livre IV de ses *Entretiens*, en nous invitant à *« détruire l'acropole »* intérieure où siègent les *« tyrans »* que sont nos opinions infondées, nos passions et toutes nos servitudes volontaires, ne manquera pas de motiver les amateurs de *boot camp*, cet entraînement physique qui emprunte volontiers les codes militaires et donne l'impression de mener une guerre juste contre un adversaire intérieur.

Oui, le stoïcisme, par sa nature syncrétique et totalisante comme par l'accent qu'il met, en particulier à partir de sa période impériale, sur l'accomplissement de soi, peut aisément se fondre dans le narratif contemporain du développement personnel. Mais pas sans perdre, dans le processus, en relief voire en authenticité. Car si les livres et pratiques dédiés au bien-être personnel construisent généralement une atmosphère agréable, apaisante, qui nous protège des agressions extérieures, et doivent pour bonne part leur attrait à la facilité des méthodes proposées et à la rapidité des résultats garantis, le stoïcisme, lui, est tout sauf une promenade de santé. Un entraîneur sportif peut certes revêtir les couleurs de l'armée et nous soumettre à une routine physique éreintante, cette guerre demeure symbolique, et son intensité compensée par sa brièveté. Tout autre est l'ambition d'une philosophie qui fait de la vie entière une mise à l'épreuve permanente, où notre propre corps, par ses désirs et ses affects, peut devenir notre pire ennemi, et où l'idéal qui nous est donné comme horizon, celui du sage invulnérable, semblera vite hors de portée à quiconque prendra la pleine mesure des efforts requis. À lire la virulence avec laquelle, dans ses *Entretiens*, Épictète houspille sans merci ses interlocuteurs qui lui exposent des malheurs et des drames qui ne nous sont que trop familiers, on ne peut qu'être refroidi par la dureté de l'approche et l'énormité de la tâche à accomplir. Comment ne pas trembler en lisant ce dernier déclarer qu'on ne doit pas s'émouvoir de la mort de nos proches, puisqu'il est dans leur nature d'être mortels comme il est dans celle de la cruche d'être fragile et donc de pouvoir se briser ? Et quand bien même ce serait possible, est-il seulement souhaitable de renoncer de cette façon à notre vulnérabilité ainsi qu'à notre empathie pour gagner la paix de l'âme ? Notre humanité ne tient-elle pas au moins autant à notre capacité à souffrir et à ressentir la souffrance d'autrui qu'à notre faculté rationnelle ?

Ces dilemmes-là sont rarement abordés par les discours à la mode sur le bien-être et l'épanouissement de soi. Les solutions se vendent mieux que les problèmes. Et pourtant, le stoïcisme en est indissociable, puisque son degré d'exigence extrême est la conséquence d'une prise de conscience de l'ampleur du défi. Il n'y a pas de recette minute ni d'astuce clé en main pour faire face à la condition humaine, à ses tensions et ses épreuves. Et aucun livre, aucun cours de yoga, aucun stage randonnée et jeûne hydrique dans les Alpes ne peut réellement nous préparer à affronter l'horreur de la maladie ou du deuil, et encore moins suffire à désamorcer la bombe émotionnelle que ces expériences traumatiques déclenchent en nous. Et si le stoïcisme se croit capable d'accomplir un tel prodige, la question demeure : sommes-nous capables, quant à nous, d'être stoïciens ?

LEÇON STOÏCIENNE

> « Plutôt qu'à la danse, l'art de vivre est comparable à l'art du lutteur, en ce qu'il faut se tenir prêt, sans broncher, à répondre aux coups qui fondent sur nous, même s'ils sont imprévus. »
>
> **MARC AURÈLE**

> LE SENTIMENT GRISANT D'APPARTENIR À UN GRAND TOUT DONT NOUS NE SOMMES QU'UN ÉLÉMENT

LE PORTIQUE N'EST QU'UN SEUIL

La finalité éthique que se donne le stoïcisme peut certes décourager, et même décevoir ceux d'entre nous qui ne peuvent envisager l'humanité indépendamment de la chair et de la fragilité qui lui est inhérente. Mais ce qu'on apprend invariablement à son école, c'est à exiger de nous-même plutôt que du monde et d'autrui. À articuler l'indépendance, qui seule permet de forger son propre diapason au lieu de se mettre à celui des autres, et la sociabilité qui maintient entre tous, au-delà des frontières géographiques et des barbelés partisans, le sens du commun qui fait l'humain. Et à donner sens à la formule camusienne qui conclut *Le Mythe de Sisyphe : « La lutte elle-même vers les sommets suffit à remplir un cœur d'homme. »* Le Portique n'est qu'un seuil. On ne philosophe qu'en marchant, pensait Nietzsche. Probablement parce qu'exister, c'est être toujours en chemin.

Marylin Maeso

GEOFFROY VAN DER HASSELT/AFP

PETITE HISTOIRE DES « ENTRETIENS »

Avec Musonius Rufus, son maître, et Marc Aurèle, l'empereur philosophe, Épictète est, au début de notre ère, une figure centrale du stoïcisme impérial, troisième grande époque de la philosophie du Portique. Retour sur *Les Entretiens*, l'œuvre principale du Socrate stoïcien.

De l'esclave affranchi devenu philosophe, on lit surtout le *Manuel* (*Enchiridion* en grec : « ce qui est à portée de main », comme un « poignard »), résumé en cinquante-trois courts textes de la sagesse d'Épictète. On connaît moins les quatre livres conservés (sur les cinq, les huit, voire les douze de l'original ?) des *Entretiens* (*Diatribai* en grec – dont vient le mot français « diatribe » mais qui, dans cet usage, signifie plutôt « passe-temps » ou « conversation »). Il y a là un premier paradoxe : le *Manuel*, écrit pour populariser les *Entretiens*, a fini par éclipser l'œuvre qu'il était censé faire connaître. À quoi s'ajoute un second : ni le *Manuel* ni *Les Entretiens* n'ont été rédigés par le philosophe. Comme son lointain modèle Socrate, dont l'empreinte est omniprésente dans *Les Entretiens*, et comme Musonius, son maître, Épictète n'a laissé aucun écrit. Ce que nous lisons sous son nom est une transcription des discussions variées qu'il avait avec son auditoire. Le rédacteur, sinon donc l'auteur des *Entretiens* s'appelait en fait Arrien *[voir encadré ci-contre]*.

Conversation entre l'empereur Hadrien et Épictète. Miniature tirée d'un manuscrit du XVe siècle.

LE DISCIPLE BOITEUX DE MUSONIUS RUFUS

De la vie d'Épictète, justement, on ne sait pas grand-chose de sûr. Son nom, *Epiktêtos*, signifie « homme acheté », « serviteur », « esclave », mais il devait peut-être ce nom à une contrée de sa Phrygie natale. Il serait né vers 50 ap. J.-C. à Hiérapolis (dans l'actuelle Turquie, entre Izmir et Antalya) et, si l'on en croit la Souda, compilation peu fiable du Xe siècle, il aurait vécu jusqu'à l'accession de Marc Aurèle à la tête de l'Empire en 161 ap. J.-C. Le stoïcien a beau être endurant, sa mort se situerait plutôt entre 125 et 135 ap. J.-C.

Emmené comme jeune esclave à Rome, il est au service d'Épaphrodite, un affranchi intime de Néron. Évoqué plutôt en mauvaise part dans *Les Entretiens*[1] (I, 1 et I, 26), il est un maître brutal que *« gonflent ses vapeurs d'orgueil »* (IV, I). Celse (cité par Origène, *Contre Celse*, VII) et d'autres lui attribuent la boiterie d'Épictète. Épaphrodite, alors qu'il tordait la jambe de son serviteur, se serait vu signifier par ce dernier en souriant : *« Tu vas la casser ! »* La chose s'étant produite, il ajouta : *« Tu l'as cassée ! »* Vraie ou fausse, l'anecdote est censée témoigner de la force d'âme et du caractère stoïque d'Épictète avant même qu'il ne devienne philosophe. Impressionné, le maître aurait affranchi son esclave.

LA PÉDAGOGIE DOLORISTE D'UN SAINT PAÏEN

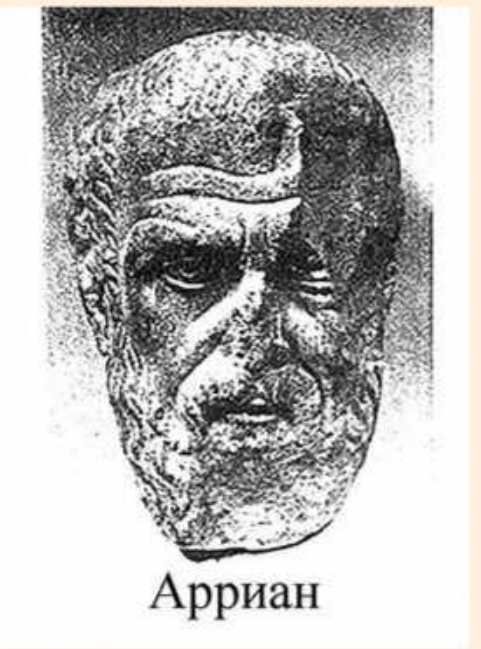
Après la mort de Néron, date présumée de son affranchissement, ou plus tard, sous Titus, Épictète suivit le sévère enseignement de Musonius Rufus, chevalier romain qui enseignait la doctrine stoïcienne. Les principes des pères fondateurs du stoïcisme, Zénon de Citium et Chrysippe, étaient alors en vogue dans une ville qui ne manquait pas de héros pour incarner les vertus stoïciennes, à l'instar de Caton d'Utique. Dans *Les Entretiens*, Épictète décrit Musonius comme une sorte de directeur de conscience : *« Il parlait de telle façon que chacun de nous qui étions assis auprès de lui croyait que quelqu'un lui avait révélé nos défauts, tellement il touchait juste lorsqu'il parlait de ce qui nous arrivait, tellement bien il mettait devant les yeux de chacun ses propres maux »* (II, 23).

Épictète a hérité de Musonius une conception clinique de la philosophie : *« L'école de philosophie est comme un cabinet médical. Quand on en sort, on ne doit pas éprouver du plaisir, mais de la douleur. Car vous n'y entrez pas en bonne santé, mais l'un avec une épaule démise,*

AISA/LEEMAGE

ARRIEN ET LA PARRÊSIA D'ÉPICTÈTE

Auditeur assidu des cours d'Épictète à Nicopolis, Arrien de Nicomédie (85-146 ap. J.-C.) devint par la suite un proche de l'empereur Hadrien. Historien et philosophe reconnu, ce haut fonctionnaire, rédacteur du *Manuel,* dit avoir recueilli avec soin les paroles d'Épictète. En témoigne la lettre d'envoi adressée à un certain Lucius Gellius, dont les éditeurs se sont servis en guise de préface au premier livre des *Entretiens* : *« Je n'ai pas donné à ces propos d'Épictète la forme littéraire qu'on donnerait aux ouvrages de ce genre, et je ne les ai pas non plus livrés au public en mon nom puisque je n'affirme même pas que j'ai fait œuvre littéraire. Mais tout ce que j'ai entendu de la bouche d'Épictète, j'ai essayé de le transcrire dans ses propres termes, autant que possible, afin de me conserver pour l'avenir des souvenirs* [hupomnêmata] *de sa pensée et de son franc-parler* [parrêsia] ». Épictète analyse la *parrêsia* des cyniques (*Entretiens* III, 22) dans un chapitre difficile qui retint l'attention de Michel Foucault à la toute fin de sa vie parce qu'il permet de pointer, par-delà les divergences, les liens de proximité entre le franc-dire cynique et la roide franchise d'Épictète. Toutes deux ont leur origine dans la figure tutélaire de Socrate. **J.M.**



Arrien de Nicomédie.

l'autre avec un abcès, un autre avec une fistule, un autre avec un mal de tête » (II, 23). Une théorie philosophique est avant tout une thérapeutique qui exige la mise en pratique des préceptes enseignés. Être philosophe ne consiste pas à porter le manteau du philosophe (comme c'était l'usage dans l'Antiquité) ni à se laisser pousser la barbe (pratique courante chez les cyniques, mais aussi chez les stoïciens).

> DES ANECDOTES PRÉCIEUSES QUI DONNENT CHAIR AUX PRINCIPES DES PÈRES FONDATEURS DU STOÏCISME

On ne sait trop quand Épictète a ouvert sa propre école. Mais, quand en 94 ap. J.-C., l'empereur Domitien bannit de Rome par décret toutes les écoles philosophiques, il se réfugia à Nicopolis, en Épire, le port du nord de la Grèce où transitaient les voyageurs en provenance ou en partance pour Rome. Il y transféra son école où les auditeurs de passage côtoyaient les disciples assidus. À Nicopolis comme à Rome, il vécut pauvre sans se marier, sinon, selon Simplicius, peut-être à la fin de sa vie pour élever un orphelin qu'il avait adopté. Si la philosophie est un art de vivre et si l'on juge un philosophe à sa conduite plus que par ce qu'il professe, la vie d'Épictète semble avoir été exemplaire de constance, de piété et d'abnégation, bien loin de celle d'un Sénèque pris dans les contradictions d'agissements qui ne coïncidaient pas toujours avec les principes du Portique. Dans le contexte de la concurrence entre la philosophie et le christianisme naissant, Épictète a même pu passer pour une sorte de saint païen.

QU'EST-CE DONC QUE *LES ENTRETIENS* ?

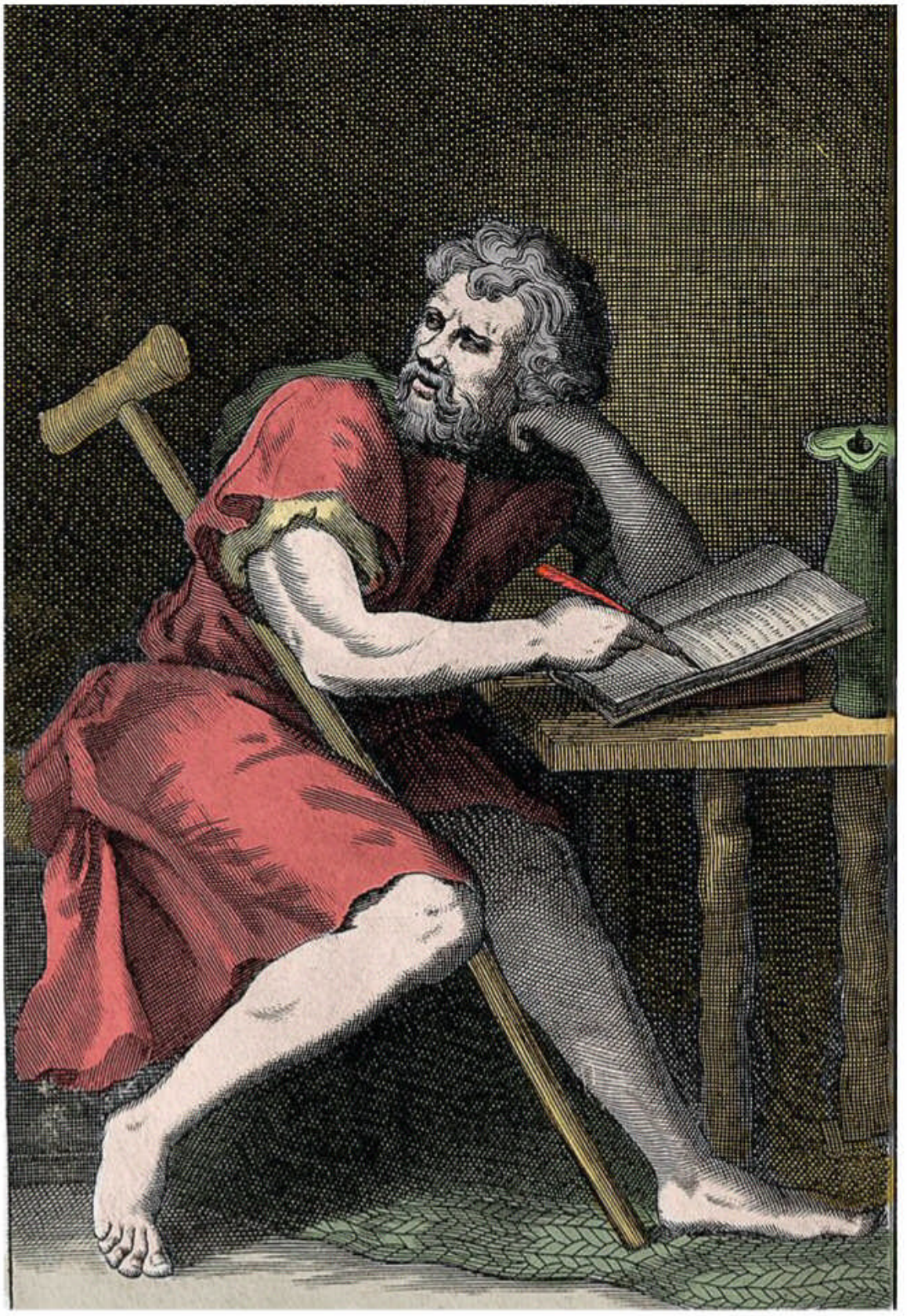
Les quatre livres des *Entretiens* sont donc l'essentiel de ce que nous pouvons connaître de la pensée propre d'Épictète, encore qu'il ne faille pas s'imaginer qu'un stoïcien (ou, à l'époque, tout autre sectateur d'une école de philosophie) ait jamais cherché à cultiver son originalité. Chaque livre comprend une série de chapitres (30 pour le premier, 26 pour les deux suivants, 13 pour le dernier avec son long premier chapitre – un tiers du livre – traitant de la liberté). On ne saurait dire qu'on y trouve un ordre ou une progression méthodiques : les mêmes questions peuvent être développées parfois en termes très voisins à divers endroits. Le lecteur a ainsi l'impression d'avoir affaire à un florilège de pensées et de réflexions plutôt qu'à un traité à l'architecture rigoureuse.

Du point de vue formel, ces « leçons » consistent en des conversations ou des causeries dialectiques roulant sur divers sujets, sans doute suscitées par les circonstances les plus variées : la question d'un élève, la visite d'un personnage important ou le commentaire d'un texte fondateur examiné dans ses conséquences pratiques. Aussi les livres des *Entretiens* fourmillent-ils d'anecdotes exemplaires. Elles sont précieuses dans la mesure où elles donnent chair au corpus de principes des pères du stoïcisme, Zénon et Chrysippe, auxquels se réfère Épictète. Comme Musonius et comme, après lui, Marc Aurèle dans ses *Pensées pour moi-même*, Épictète s'exprime en grec, un grec populaire, parfois rocailleux, sans apprêt inutile, ni afféterie, qu'Arrien s'efforce de rapporter fidèlement. Enfin, Épictète semble s'adresser à un interlocuteur qui n'est jamais nommé, certains ont pu en conclure qu'il s'agit de l'homme en général. Plus sûrement, le philosophe s'adresse à chacun en particulier.

LE BON USAGE DES REPRÉSENTATIONS

Comme tout stoïcien orthodoxe, Épictète part de cette distinction fondamentale : il y a, dans le monde, des choses qui dépendent de nous *(eph'émin)* et des choses qui n'en dépendent pas *(ouk eph'émin)* – ces dernières sont prises dans l'enchaînement nécessaire d'événements dont les causes et les effets sont régis par un déterminisme strict. Il s'agit donc de cerner *« un îlot*

DR



Épictète.

inexpugnable de liberté au centre du fleuve immense des événements du Destin[2] *»*, le fameux *fatum stoïcum*.

Dès le premier chapitre, Épictète s'interroge sur la souveraineté de notre raison. Que peut-elle faire si tout ce qui arrive est par avance déterminé ? Régler le bon usage de nos pensées. *« Les dieux ont fait dépendre de nous uniquement ce qui est supérieur à tout et commande à tout le reste, à savoir le bon usage des représentations, les autres choses, ils ne les ont pas fait dépendre de nous »* (I, 7-8). Pour cela, il faut travailler sur soi : par exemple, *« s'être préparé à avoir des désirs et des aversions exemptes d'empêchement » (ibid.)*. Dans un esprit assez voisin, Descartes écrira : *« Tâcher toujours à me vaincre plutôt que la fortune, et à changer mes désirs plutôt que l'ordre du monde*[3]*. »*

L'ORIGINALITÉ D'ÉPICTÈTE

Si les honneurs, notre corps, les richesses, les événements auxquels le destin nous confronte ne dépendent pas de nous, il en va autrement de nos pensées : notre âme, et plus spécifiquement sa partie hégémonique, est même le seul principe directeur sur lequel nous ayons prise. C'est là la *« citadelle »* imprenable de notre esprit (IV, 5) et, comme *« l'âme d'un homme, ce n'est rien d'autre que ses jugements » (ibid.)*, il est essentiel de s'exercer à bien juger.

NOTRE ÂME EST LE SEUL PRINCIPE DIRECTEUR SUR LEQUEL NOUS AYONS PRISE

Dans le *Manuel* (I, 1), Épictète classe les opérations de l'âme qui dépendent de nous : *« Le jugement de valeur* [hupolèpsis], *l'impulsion vers l'action* [hormè], *le désir* [orexis] *et l'aversion, en un mot tout ce qui est notre œuvre propre. »* Cette triade, propre à Épictète – les anciens stoïciens tenant le désir pour une espèce de l'impulsion – sera reprise ensuite par Marc Aurèle. Le plus important est le jugement. Nous cédons à tel désir ou nous nous portons vers telle action, toujours, selon Épictète, parce que nous avons préalablement jugé bon ce qui est désirable ou ce qui doit être accompli. Ce n'est pas l'esprit en lui-même qui importe, mais le jugement de celui-ci réglé sur la raison en tant qu'il permet de faire un bon usage des objets qui ne dépendent pas de nous.

LA VERTU, SEUL BIEN VÉRITABLE

Épictète ne prêche donc pas le repli sur soi. Au contraire, le jugement, sorte de discours intérieur émis sur nos représentations parce que nous en avons conscience, nous permet de jouer correctement notre rôle vis-à-vis d'autrui dans le monde auquel nous assigne le destin. Il faut donc apprendre à bien penser pour tenir sa place. Dans les termes de l'école, il s'agit de s'en tenir aux représentations de la réalité qui ne dépassent pas le donné perçu : les stoïciens (dont Épictète) les appellent des « représentations compréhensives » (en grec, la *phantasia kataleptikè*) parce qu'elles sont adéquates au réel qu'elles

COSTA/LEEMAGE – GRANGER COLLECTION/BRIDGEMAN IMAGES

font connaître et sont à elles-mêmes leur marque de vérité. *Les Entretiens* en donnent diverses illustrations concrètes : *« Le fils d'un tel est mort. Réponds : "Cela ne relève pas de notre choix, ce n'est pas un mal". César l'a condamné ? "Cela ne relève pas de notre choix, ce n'est pas un mal". Il s'en est affligé. "Cela dépend de notre choix, c'est un mal". Il l'a supporté noblement. "Cela dépend de notre choix, c'est un bien". Si nous prenons l'habitude de réagir ainsi, nous ferons des progrès ; car nous ne donnerons jamais notre assentiment qu'à ce dont nous aurons une représentation compréhensive »* (III, 8).

« AJUSTER NOTRE VOLONTÉ AUX ÉVÉNEMENTS »

Seule la vertu est un bien véritable et celle-ci ne consiste que dans la rectitude de la pensée, le reste est indifférent. Le philosophe se gardera avant tout des erreurs de jugement, se comportant vis-à-vis des désirs de telle sorte de ne pas se sentir frustré, et des aversions, afin de ne pas rencontrer ce qu'il tient à éviter. Pour ce qui concerne les impulsions débouchant sur des actions, il lui faut agir d'une façon convenable – les fameux *kathêkonta* qui préfigurent nos « devoirs envers autrui » – et cela, conformément à la nature qui

Le philosophe Épictète. Gravure sur bois en couleur du XVIe siècle.

LEÇON STOÏCIENNE

« Ce qui trouble les hommes, ce ne sont pas les choses, mais les jugements qu'ils portent sur les choses. Par exemple, la mort n'a rien de redoutable, car alors elle serait apparue telle à Socrate. Mais le jugement que nous portons sur la mort, à savoir qu'elle est redoutable, c'est cela qui est redoutable dans la mort. »

ÉPICTÈTE

nous lie aux êtres raisonnables et selon la vraisemblance.

Il en résulte que les hommes sont malheureux parce qu'ils désirent des choses qu'ils croient être des biens et fuient des choses qu'ils tiennent pour des maux, alors qu'acquérir ces biens apparemment désirables (honneur, richesse, santé, etc.) ne dépend pas d'eux, pas plus qu'il n'est en leur pouvoir d'éviter les maux (pauvreté, maladie). S'il faut donc veiller à bien juger, c'est que tout désir comme toute impulsion à l'action ont, à leur origine, un jugement de valeur auquel le sage ne doit pas donner son assentiment au sans raison : *« Nous nous représentons à peu près comme suit la tâche de celui qui se consacre à la philosophie : il faut ajuster notre volonté aux événements de telle manière qu'aucun d'entre eux n'arrive contre notre gré et que jamais nous n'ayons à déplorer l'absence d'un événement que nous voulions voir arriver »* (II, 14).

FORMER DES HOMMES, PAS INSTRUIRE DES PHILOSOPHES

Épictète propose ainsi une conception de la liberté aux antipodes de ceux qui la placent dans la satisfaction immédiate de leurs désirs capricieux : *« Puisque l'homme libre est celui à qui tout arrive comme il le désire, me dit un fou, je veux aussi que tout m'arrive comme il me plaît. — Eh ! mon ami, la folie et la liberté ne se trouvent jamais ensemble. La liberté est une chose non seulement très belle, mais très raisonnable, et il n'y a rien de plus absurde ni de plus déraisonnable que de former des désirs téméraires et de vouloir que les choses arrivent comme nous les avons pensées. […] Non, mon ami : la liberté consiste à vouloir que les choses arrivent, non comme il te plaît, mais comme elles arrivent »* (I, 12). Épictète, dans *Les Entretiens*, n'a cure de fabriquer de bons connaisseurs de la doctrine des stoïciens, il vise à former des hommes libres *« prêts pour tous les événements »* (III, 10). L'exercice droit du jugement et le bon usage des représentations affermissent l'âme et forgent le caractère de l'auditeur d'Épictète. Il apprenait à son contact à se libérer de la servitude des passions. Sans doute est-ce aussi le cas de nombre de lecteurs qui, ayant médité *Les Entretiens*, se sont engagés sur cette voie.

Jean Montenot

---

1. Épictète, *Entretiens. Fragments et sentences*, trad. Robert Muller, Vrin, 2015. Toutes les autres citations proviennent de cette édition.
2. Pierre Hadot, *Introduction aux* Pensées *de Marc Aurèle*, Livre de Poche, 1997.
3. René Descartes, *Discours de la méthode*, Vrin, 1984.

« MARC AURÈLE NOUS INSPIRE PAR SA MANIÈRE D'AGIR SUR SA VIE »

Maître de conférences à l'université Paris-I Panthéon-Sorbonne, Benoît Rossignol publie son premier livre, *Marc Aurèle*, qu'il consacre à l'empereur philosophe. Comment l'auteur des *Pensées* a-t-il allié exercice du pouvoir et sagesse stoïcienne dans l'un des empires les plus puissants de l'Histoire, et que reste-t-il aujourd'hui de sa philosophie ? Entretien.

Comment Marc Aurèle devient-il stoïcien ?

• **Benoît Rossignol** C'est lors de son éducation que Marc Aurèle adhère à l'une des doctrines croisées du stoïcisme. Beaucoup ne vont pas au-delà d'une initiation et ne choisissent pas une pratique philosophique. Il est donc difficile d'éclairer les raisons fondamentales, intimes, de ce choix de vivre les préceptes de l'un des grands courants de la philosophie. Le rôle de ses maîtres est sans doute important.

Qui sont ses maîtres ?

• **B.R.** Il en a de très nombreux dans de différentes disciplines. Son maître de peinture, Diognète, semble être à l'origine de sa première passion pour la philosophie. Ensuite, des philosophes le forment avec une influence forte, surtout Rusticus, un stoïcien. Marc Aurèle a ainsi une formation assez complète. Sa correspondance avec Fronton, son maître de rhétorique latine, montre un lien fort, amoureux même, évoluant en affection plus distante. Presque tous ces maîtres sont avant tout de grands aristocrates, engagés dans la vie politique et à la cour.

Marc Aurèle a-t-il vraiment eu une pratique du pouvoir empreinte de ces préceptes ?

• **B.R.** On doit lui accorder une certaine sincérité dans ses convictions, car il s'efforçait à mettre en accord sa pratique du pouvoir et ses préceptes. Mais il faut se demander ce que peut être une pratique du pouvoir empreinte de stoïcisme. Il ne s'agit pas de bouleverser le monde, mais d'une adhésion raisonnée et vertueuse à la providence et donc au monde tel qu'il est, à la place que l'on a reçue en naissant. D'une part Marc Aurèle sait bien « ce qui ne dépend pas de lui » et n'envisage pas

***Dernières paroles de l'empereur Marc Aurèle*, tableau d'Eugène Delacroix (1844).**

une action transformatrice. D'autre part, il adhère aux valeurs de son temps car elles lui semblent naturelles, et que le stoïcisme recommande de suivre la nature. Enfin, il est doté d'un sens politique fort : il accepte très bien les honneurs qu'un empereur reçoit – sa pratique du pouvoir n'est pas particulière, sans basculer dans les exagérations de certains – mais, individuellement, il s'exhorte à les mépriser. Pratiquer le pouvoir ainsi est son rôle dans le monde et constitue ses devoirs.

Vous écrivez qu'il était plus « *romain que stoïcien* » mais également que l'originalité de ce stoïcisme était « *moins dans sa doctrine que dans son expression* », que voulez-vous dire ?

• **B.R.** L'adhésion de Marc Aurèle à la doctrine stoïcienne ne se fait jamais contre sa romanité. En tant qu'enfant né au sommet de l'aristocratie, il a reçu l'éducation « idéale » qu'un Romain du début du IIe siècle pouvait imaginer. Il adhère sincèrement à ces valeurs, il les a fortement incorporées. Elles définissent sa nature, ce qui doit guider ses impulsions raisonnables. Du point de vue du stoïcisme, Marc Aurèle se distingue moins, à nos yeux, par le contenu de la doctrine très conforme au reste de l'école, pour ce que l'on peut en juger, que par la forme de son expression, par ce dialogue avec lui-même.

Jusqu'à la Révolution, il reste « *l'étalon politique du prince parfait* », la « *figure du sage philosophe* », incarnant la rencontre de la vertu et du politique. Comment cette représentation a-t-elle évolué selon les époques ?

• **B.R.** Très vite après sa mort, Marc Aurèle devient une référence politique, qu'on instrumentalise aussi, en prétendant l'imiter. À partir de la fin de l'Antiquité, c'est d'abord par ses biographes, avec surtout l'*Histoire auguste,* que cette figure du prince idéal se construit et se transmet. À Byzance, à travers ses écrits, c'est moins le prince que le moraliste qui est mis en avant, en le faisant entrer, quitte à forcer, dans une perspective chrétienne. Avec la Renaissance, il redevient une figure politique modèle. D'abord dans la continuité des « miroirs des Princes » avec l'œuvre de Guevara, qui s'inspire des historiens antiques pour dresser, à l'intention de Charles Quint, une figure idéale. La redécouverte de ses écrits lui donne ensuite un contenu particulier, mettant en évidence la réalité de sa pratique philosophique. Ses écrits peuvent sembler parler à tous, être un accès à sa personne, à son exemplarité. Marc Aurèle incarne alors un gouvernant sage et dévoué, tourné vers le bien commun. Avec les Lumières, Voltaire, Diderot ou Thomas, sa figure peut être mobilisée pour critiquer, avec modération, les dirigeants ou les religieux de l'époque. La fin du XIXe siècle est revenue à l'individu qu'il est et à ses vertus.

Pourquoi faut-il, selon vous, « *désanctifier* » Marc Aurèle ? Et en quoi peut-il être inspirant aujourd'hui ?

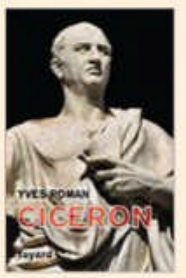
• **B.R.** Cela signifie qu'il faut le restituer à son époque en le dégageant des relectures chrétiennes qui se sont accumulées de Byzance à Renan ; mais aussi le comparer aux autres empereurs, comprendre qu'il n'est pas forcément exceptionnel. Marc Aurèle est un polythéiste et sa pratique philosophique n'est pas une ascèse chrétienne. On peut aussi s'interroger sur ses actions politiques, ses guerres, son comportement face à la cour ou à ses enfants, en évitant de projeter les jugements de notre époque. S'il peut nous inspirer aujourd'hui, c'est peut-être par sa manière d'agir sur sa vie, par les moyens qu'il déploie pour la construire, ce que Baptiste Morizot appelle, dans *Manière d'être vivant,* sa « mésoéthique », l'aménagement de son temps, les exercices pour se transformer. Alors que nous sommes constamment bombardés d'informations, une discipline de travail sur nos représentations – les stoïciens disaient « nos impressions » – peut aussi être inspirante, sans nécessairement adhérer à son providentialisme et avec nos outils intellectuels contemporains. Prendre du recul, voir les choses à distance, adopter le point de vue du cosmos, ce sont aussi des éléments qui peuvent parler en ces temps d'accélération, où la question de notre place dans la nature se pose de manière urgente. Malgré la distance avec son époque, une partie de ses réflexions nous parlent encore : à nous aussi, il nous faut toujours trouver des manières de vivre. Mais ce sont des questions qui échappent à l'historien…

Propos recueillis par Aurélie Marcireau

MARC AURÈLE.
BENOÎT ROSSIGNOL,
680 P.,
PERRIN, 29 €

CICÉRON, PASSEUR DE SAVOIRS

De Cicéron, on a retenu la figure de l'orateur, de l'avocat et celle de l'homme politique ambitieux. Dans le conflit qui oppose les *populares* aux *optimates* dans une République romaine déclinante, il tente en vain de faire entendre une troisième voie modérée avant d'être assassiné par Marc Antoine en 43 av. J.-C. Mais Cicéron est également philosophe ou plutôt passeur de savoirs, rédigeant en latin des ouvrages de philosophie au moment où le grec domine le monde intellectuel. Cette œuvre est largement évoquée dans la biographie très fouillée que lui consacre le grand spécialiste d'histoire ancienne Yves Roman. Tout au long de sa vie, Cicéron étudiera et dialoguera avec la pensée stoïcienne, notamment dans *Les Paradoxes des stoïciens* (46 av. J.-C.) dans lequel il critique mais également explicite certaines des propositions stoïciennes. « *Sans être totalement stoïcien, il penchait de ce côté* », écrit le biographe pour qui ce dernier « *utilisait largement cette doctrine et y voyait le fondement d'une société, d'un modèle politique, suivant en cela son idéal de vieux Romain* ». **A.M.**



CICÉRON,
YVES ROMAN,
432 P., FAYARD, 24 €

DR – BRIDGEMAN IMAGES/LEEMAGE

UN REMPART CONTRE LA TYRANNIE

L'opposition stoïcienne, qui s'est développée à Rome contre l'empereur Néron au Ier siècle ap. J.-C., a été cruellement persécutée. Les tenants du mouvement, accusés de complot, contraints à l'exil ou au suicide, prônaient notamment l'usage de la vertu et l'imitation de figures exemplaires comme forme de résistance philosophique au despotisme.

On a longtemps parlé de « l'opposition stoïcienne » comme d'un mouvement politique dirigé contre la tyrannie de Néron (37-68 ap. J.-C.), soutenu et inspiré par les idées des plus éminents représentants du stoïcisme romain. Ce terme regroupe une série d'événements, de personnages et de conceptions dans l'entourage de Rufus Musonius, ami de Sénèque et maître d'Épictète, et de Thrasea Paetus, chef de file du mouvement, dont l'intérêt est de déjouer notre manière de concevoir la politique, de nous représenter des philosophes, et donc d'appréhender les rapports entre philosophie et politique. Illustré par des figures qui marquèrent l'imaginaire occidental, ce mouvement fut cruellement persécutée, mais ses membres s'illustrèrent d'autant mieux par leur force et par leur courage.

Caton le Jeune, juste avant son suicide. Huile sur toile de Joseph Abel (1764-1818).

FINEARTIMAGES/LEEMAGE

L'EXERCICE DE LA LIBERTÉ

Si l'existence de « l'opposition stoïcienne » est aujourd'hui controversée, c'est parce que nous ne disposons pas d'un corpus de doctrines politiques tel que les universitaires contemporains aimeraient en avoir. En effet, dès lors que l'on conçoit la philosophie comme un système de propositions articulées, on attend des stoïciens qu'ils fournissent des éléments susceptibles d'être rangés sous le chapitre « conceptions politiques », afin de pouvoir observer ensuite comment les partisans de la secte les ont appliquées. Mais, d'une part, nous avons perdu les deux ouvrages nommés *La République,* rédigés par les deux grands représentants du stoïcisme grec, Zénon et Chrysippe. D'autre part, les stoïciens romains ne conçoivent pas leur engagement philosophique à partir d'un corpus idéologique ; la division entre théorie et pratique serait pour eux la négation même de leur philosophie ; et de la même manière qu'ils insistent sur le rôle de l'exemple et de l'imitation pour pratiquer une vie morale et progresser dans son chemin individuel vers la sagesse, ils abordent la politique à partir de grandes figures exemplaires, dont l'imitation oriente leurs pratiques. S'il n'y a donc rien à classer sous le registre « politique » dans le stoïcisme romain, c'est que l'action politique est conçue par eux comme immédiatement éthique, c'est-à-dire inscrite dans un cadre cosmique plus large que les institutions. Dans cette perspective, la cité où l'on vit n'est qu'un « hasard de naissance », l'univers lui-même étant conçu comme une cité plus vaste où cohabitent les dieux et les hommes (Sénèque, *Du loisir,* IV, 1). Il est donc possible et nécessaire de discuter des lois et de participer à la vie commune – ce qui oppose frontalement, et souvent violemment, les stoïciens aux épicuriens, partisans du retrait de la cité dans une communauté de philosophes – à condition de garder son objectif en tête : tenir dignement le rôle attribué par les destins, autrement dit remplir son devoir cosmique.

Par conséquent, bien que cela nous semble paradoxal, la liberté n'apparaît plus vraiment comme une question *politique*. Définie comme *« la possibilité d'être maître de ses actes »,* elle est conditionnée à la sagesse. Il ne suffit donc pas de défendre telle ou telle loi pour obtenir la liberté (encore moins pour la « préserver », comme si nous en jouissions déjà !), il faut s'y exercer sans cesse, quelles que soient les lois, y compris en imprimant dans ces lois l'esprit des grands hommes.

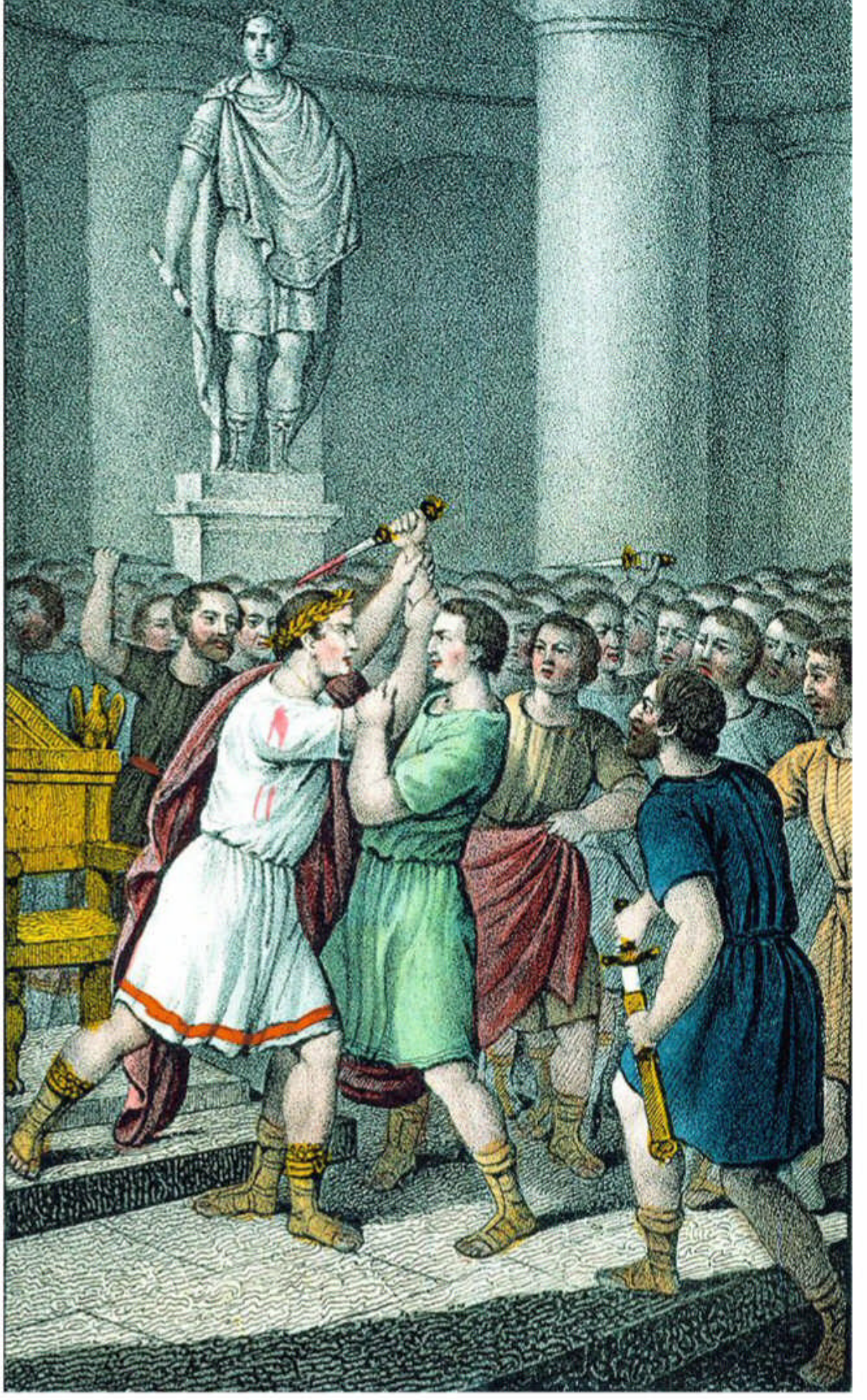
REMPLIR SON DEVOIR COSMIQUE

L'intérêt de cette conception est qu'elle rend secondaires les questions formelles de la politique (quel régime est le meilleur ?) et les subordonne à la seule question qui vaille : comment pratiquer la vertu ? Lorsqu'il s'agit d'y répondre, les membres de l'élite romaine, souvent issus des familles de l'ordre équestre, se tournent vers deux modèles de la fin de la République, ardents opposants à Jules César : Caton le Jeune, défenseur de Rome contre le coup militaire, qui se suicida en

LEÇON STOÏCIENNE

« Chrysippe dit : “Rien n’empêche une goutte unique de vin de se mêler avec la mer” ; et pour que nous n’en soyons pas stupéfaits, il dit que dans ce mélange intégral, la goutte de vin s’étendra aux dimensions du monde entier. »

PLUTARQUE



Brutus et Cassius tentant de tuer leur empereur, lithographie de Roland Weibezahl (1832).

AKG-IMAGES

46 av. J.-C. pour ne pas négocier avec son vainqueur ; et Brutus, défenseur de la République face à Jules César, son père adoptif, qui participa au complot fatal contre l’aspirant tyran en 44 av. J.-C.

Non seulement « l’opposition stoïcienne » revendique contre l’empereur l’héritage de ces figures républicaines mais, dès l’arrivée au pouvoir de Néron en 54 ap. J.-C., elle se structure au long de publications qui vont sans cesse les réactualiser. En ce sens, l’opposition stoïcienne s’unifie moins autour de livres de philosophie au sens strict qu’autour de livres d’histoire ou, plus exactement, de biographies qui, en faisant en quelque sorte le portrait des vertus, sont autant d’interventions directes sur le terrain éthique et politique. C’est ainsi que Thrasea Paetus, gendre d’un adversaire de l’empereur Claude, ne craint pas d’écrire une *Vie de Caton* et de célébrer publiquement la mémoire de Brutus et de Cassius. Comme son ami Rufus Musonius, issu d’une famille étrusque de grands propriétaires, le Toscan Thrasea incarne la combinaison que recherchent alors les philosophes de l’Empire : un équilibre parfait entre l’héritage grec (une spiritualité profondément intellectualisée, une exigence logique impeccable, etc.) et l’esprit de la Rome républicaine (mœurs austères, frugalité, endurance, etc.). Défendant l’unité de la vertu pour tous, Musonius prodigue cet enseignement aux femmes et aux hommes sans distinction, entrant dans les détails les plus concrets de la vie quotidienne, élevant au rang d’authentiques enjeux philosophiques des questions comme la désobéissance à ses parents ou l’alimentation du sage.

Pendant ce temps, Thrasea obtient – peut-être grâce à l’appui de Sénèque – les charges les plus prestigieuses de l’Empire : il est consul suffect en 56 ap. J.-C., puis gardien des livres sibyllins, sénateur enfin. À l’annonce du meurtre d’Agrippine, il quitte le sénat avec fracas et, en représailles, il est empêché de participer à plusieurs cérémonies officielles. L’incompatibilité entre son exigence éthique et l’attitude artiste de Néron face à ses responsabilités est patente. À partir de 63 ap. J.-C., Thrasea opte pour la stratégie de la chaise vide : il n’apparaît plus au sénat et vit retiré dans sa campagne padouane. Quant à Musonius, son opposition à l’empereur se noue autour du sanglant ménage dynastique auquel

se livre Néron, comme tous les Césars avant et après lui, à plusieurs moments de son règne.

LA CONJURATION DE PISON

En 62 ap. J.-C., lorsque l'empereur « recommande » fermement à son cousin Rubellius Plautus – sénateur lui aussi fortement teinté de stoïcisme, très populaire au sénat – et à sa femme Pollitta de s'éloigner de Rome, Musonius décide d'accompagner ses amis dans leur exil. Ensemble, ils se rendent en Asie, où le proconsul Barea Soranus appartient, lui aussi, à la secte stoïcienne. À l'occasion, Soranus ne craint pas de désobéir à l'empereur : Néron lui ayant ordonné de retirer de Pergame les statues des temples pour les amener à Rome, Soranus n'en a rien fait. Bientôt, l'empereur redoute qu'une rébellion ne s'organise depuis l'Asie. Il envoie l'ordre de faire assassiner celui qu'elle pourrait porter au pouvoir, Plautus. Mais l'ordre est intercepté. L'ancien consul Lucius Antistius Vetus, le père de Pollitta, parvient à avertir son gendre du danger ; il l'assure qu'il est prêt à soulever plusieurs légions pour garantir sa sécurité, marcher sur Rome et renverser Néron. On voit comment se met en place la spirale d'émotions symétriques (méfiance, peur, nécessité d'agir avant l'adversaire) qui emporte régulièrement l'Empire dans d'irrésistibles tourbillons de violence.

Selon certains auteurs, Musonius aurait encouragé Plautus à accepter son destin plutôt qu'à plonger Rome dans la guerre civile. Cela n'est pas impossible : la philosophie stoïcienne, du fait de son légalisme cosmique, aspire aux réformes, pas aux révolutions. Mais, de retour à Rome, Musonius assiste bientôt à une purge de grande échelle. La découverte en 65 ap. J.-C. d'une authentique conjuration, connue comme la « conjuration de Pison », achève de convaincre Néron de l'imminence du danger et du nombre important de ses ennemis. Non seulement il veut punir les conjurés, mais il veut aussi prévenir les possibilités de futurs complots – et pas seulement parmi les stoïciens. Sénèque, son frère aîné Gallion, son frère cadet Annaeus Mela, son neveu le poète Lucain sont condamnés à mort. Antistius Vetus et Pollitta, ayant perdu tout espoir, se suicident en secret sans attendre leur sentence (le sénat les condamne à être enterrés vivants, peine commuée par l'empereur en « libre choix de leur mort »).

EXEMPLES ILLUSTRES DE RÉSISTANCE QUOTIDIENNE

Ce n'est pas tout. *« Après avoir massacré tant d'hommes distingués,* écrit Tacite, *Néron voulut à la fin exterminer la vertu même. »* Recourant aux procédures biaisées qui contraignent les sénateurs à voter selon ses directives, il obtient que l'on condamne à mort Barea Soranus et même sa fille Servilia, âgée de 18 ans. Le procès de Thrasea est plus improbable, plus risqué ; mais parmi les sénateurs, chacun est désormais terrifié à l'idée d'être le prochain sur la liste. L'orateur Marcellus, qui mène l'accusation, ose soutenir que *« c'est la révolte des subordonnés qui aigrit un chef naturellement doux »,* et laisse espérer l'accalmie après les sacrifices. Du côté des stoïciens, un ami de Thrasea, Arulenus Rusticus, propose d'utiliser son droit de tribun de la plèbe pour mettre son veto sur la sentence ; mais c'est alors Thrasea qui le convainc de n'en rien faire, car il se condamnerait lui-même sans sauver son ami.

Au moment de s'ouvrir les veines, Thrasea discute paisiblement avec le philosophe cynique Démétrius de la destination de l'âme. Parmi les proches qui les entourent, Arulenus Rusticus est présent. Il écrira plus tard une *Vie de Thrasea* ; pour cela, il sera condamné à mort en 93 ap. J.-C. par Domitien. Il y a aussi le jeune Helvidius Priscus, qui épousera Fannia, la fille de Thrasea, et qui sera, lui, condamné à mort par Vespasien. Fannia, à son tour, fera écrire une *Vie de Helvidius Priscus* ; cela lui

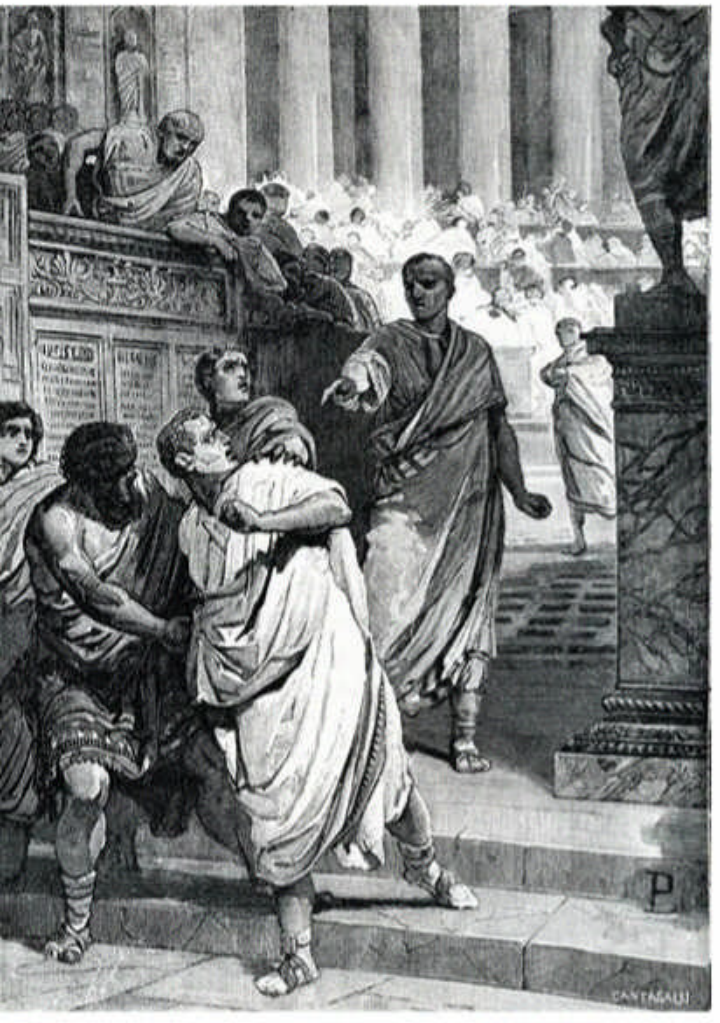
L'OPPOSITION STOÏCIENNE, SANS CESSE VAINCUE TOUJOURS RENAISSANTE, TRAVERSERA LES GÉNÉRATIONS

vaudra l'exil. Et c'est ainsi, dans une tragique complémentarité entre les livres et les morts, entre les exemples illustres et la résistance quotidienne, que l'opposition stoïcienne, sans cesse vaincue et toujours renaissante, traversera plusieurs générations jusqu'à ce que Marc Aurèle (121-180 ap. J.-C.) incarne son triomphe.

Quant à Musonius, la purge de 65 l'envoie dans un exil très dur sur l'île déserte de Gyaros. Il ne reviendra à Rome qu'après la mort de Néron et, à partir de 69 ap. J.-C., tentera d'orienter Vespasien vers la vertu, en vain. Exilé quelques années après l'expulsion générale de tous les philosophes en 71 ap. J.-C., il est le seul stoïcien de son temps à avoir rendu sa philosophie plus exemplaire par sa vie que par sa mort – et surtout par son indifférence à cette alternative. Épictète nous en a gardé le souvenir : *« Thrasea disait qu'il aimait mieux être tué aujourd'hui, qu'exilé demain. Que lui répondit à cela Musonius ? "Si tu choisis la mort comme plus pénible, quelle folie ! Si tu la choisis comme plus douce, qui t'a donné le choix ?" »*

Maxime Rovère

« Jules César faisant arrêter Caton d'Utique », illustration de Lodovico Pogliaghi (1890).



THE HOLBARN ARCHIVE/LEEMAGE

SÉNÈQUE, LE SUICIDÉ MAGNIFIQUE

Lié à l'empereur Néron, dont il fut le professeur, puis l'ami, le philosophe aura su appliquer durant toute son existence les préceptes les plus exigeants du stoïcisme. En renonçant, librement, à la vie.

Le suicide de Sénèque, en 65 ap. J.-C., est l'un des moments les plus dramatiques de toute l'histoire de la philosophie. Presque cinq siècles après le procès de Socrate (399 av. J.-C.), il symbolise à la fois la lutte inlassable des philosophes contre les pouvoirs tyranniques, et donne un exemple admirable de courage face à la mort.

Pourquoi, parmi toutes les morts de l'Histoire, celle-ci est-elle si célèbre ? Parce que Sénèque, dans ses moments ultimes, sut incarner avec panache les principes du stoïcisme qui semblaient les plus austères, voire les plus exigeants. Il n'accomplit pas son geste en victime injustement condamnée à mort, selon le modèle de Socrate acceptant, par loyauté envers les lois d'Athènes, une sentence inique. Sénèque, lui, ne se considère pas comme une victime de Néron, mais comme un philosophe qui, au moment venu, embrasse librement, et même avec une certaine désinvolture, le choix de renoncer à la vie pour préserver sa dignité.

***La Mort de Sénèque*, tableau de Rubens (1614).**

AISA/LEEMAGE

EXILÉ POUR ADULTÈRE

Sa mort est aussi l'aboutissement d'une histoire personnelle qui le lie intimement à Néron, et qui jette une lumière fascinante sur l'ensemble de sa vie et de sa production littéraire. Né à Cordoue vers l'an 1 de notre ère parmi la noblesse romaine d'Andalousie, Sénèque a grandi à Rome avec son père et ses frères. Célèbre pour ses tragédies et pour son mode de vie philosophique, il a commencé sa carrière politique tard, à 35 ans, mais il a pu entrer rapidement au sénat. Évoluant à la cour de l'empereur Caligula (dont les trois sœurs l'adoraient), il est ensuite éloigné par Claude, qui le fait condamner et exiler pour un adultère avec l'une des sœurs d'Agrippine.

Pendant huit ans, Sénèque étudie en Corse la philosophie, la nature et les mœurs locales, jusqu'à ce qu'en 49 ap. J.-C. Agrippine obtienne sa grâce. Il s'agit d'une stratégie politique : en faisant venir près d'elle le dramaturge et philosophe le plus aimé de Rome, elle se donne une bonne image publique. Et, en lui confiant son fils pour élève, elle place le jeune Néron dans une situation qui légitime de grandes ambitions : un autre philosophe, Aristote, n'a-t-il pas été précepteur d'Alexandre le Grand ? Lorsque Néron accède au trône à 17 ans, Sénèque écrit pour lui un manifeste éthique et politique sous le titre *De clementia (De la clémence)* : il s'agit d'encourager le jeune empereur à montrer l'exemple du contrôle de soi en pardonnant, plutôt qu'en condamnant, ceux qui pourraient attenter à son pouvoir.

CONDAMNÉ À L'AMITIÉ

Pendant cinq ans, les rapports de l'empereur avec le sénat semblent apaisés, mais les intrigues de cour le rattrapent : lassé de sa tutelle, Néron fait assassiner Agrippine en 59 ap. J.-C., douchant les espoirs du philosophe. Néanmoins, il est difficile pour un « ami » de l'empereur (statut officiel qui impose notamment de le suivre dans ses déplacements) de s'éloigner de lui et de ses « bienfaits », qui ont fait de Sénèque l'un des hommes les plus riches de Rome.

En 62 ap. J.-C., ayant achevé son mandat de sénateur et perdu un ami précieux, le préfet du prétoire Burrus, Sénèque sexagénaire demande la permission de se retirer de la vie publique. Réponse de Néron (sous la plume de Tacite) : *« Si tu me rends tes richesses et préfères ta retraite à mon amitié, l'opinion en rendra responsables ma cupidité et ta peur de ma cruauté. »* Contraint de ne pas s'éloigner trop, Sénèque écrit ses *Lettres à Lucilius* depuis sa maison aux portes de Rome. Toute l'élégance philosophique qu'il y déploie est une préparation au jour fixé par les destins, lorsque les dieux lui donneront l'occasion d'offrir au monde une mort exemplaire. **M.R.**

LE STOÏCISME EN HÉRITAGE

Largement critiqué, y compris par les penseurs qui y ont puisé, le stoïcisme n'en est pas devenu périmé pour autant. Il persiste à travers des maximes communes ou les injonctions au développement personnel, et sert de recours dans les périodes troubles.

René Descartes (1596-1650), d'après Frans Hal l'Ancien (1581/1585-1666).

À la disparition de Marc Aurèle, le christianisme et le renouveau du platonisme commencent à éclipser la pensée stoïcienne alors dominante à Rome. La fermeture (529 ap. J.-C.) par l'empereur Justinien des écoles philosophiques d'Athènes achève de rompre, au moins symboliquement, une tradition qui ne tenait qu'à un fil, Simplicius, commentateur néoplatonicien, remarquant qu'à cette époque les œuvres des fondateurs du stoïcisme en circulation étaient rares.

Si la pensée stoïcienne s'est maintenue au Moyen Âge grâce aux textes de Cicéron et de Sénèque, il faut attendre la Renaissance et ceux que Calvin a appelés les néo-stoïciens pour que se diffuse, dans un contexte nouveau, la doctrine du Portique.

En ces temps troublés de guerres civiles et religieuses se détache notamment la figure héroïque du sage stoïcien, préfiguration (et prototype inaccompli) du saint chrétien. Juste Lipse (1547-1606), l'humaniste flamand, éditeur et traducteur d'Épictète et auteur d'un *De Constantia* (1584) dans lequel il fonde la constance du sage stoïcien sur une reconstruction des principes logiques et physiques de la doctrine, et Guillaume du Vair (1556-1621), auteur en français d'un *Traité de la constance et de la consolation ès calamités publiques* (1590) sont les figures principales du néostoïcisme. Leurs reconstructions christiano-compatibles de la doctrine ont servi de fonds de sauce aux reviviscences stoïciennes de l'âge classique et au-delà. Elles se sont cristallisées autour de questions de morale et du principe fondamental du Portique : « vivre en accord avec la nature ».

RENAISSANCE ET NÉO-STOICISME

Descartes semble beaucoup emprunter au stoïcisme : en morale, la deuxième maxime de la « morale par provision », qui exige de rester ferme et constant dans ses résolutions, et surtout la troisième, qui stipule qu'il vaut mieux changer ses désirs plutôt que l'ordre du monde, ou encore la thèse qui identifie la béatitude naturelle à la vertu (développée dans les lettres à la princesse Élisabeth). On relève aussi l'affirmation de l'existence de *« semences de science »* – *semina scientæ* – ou encore des *« notions communes »*. Et une formule comme *« comprendre, c'est embrasser par la pensée »* (Descartes à Mersenne, 27 mai 1630) est perçue comme un écho direct de la *phantasia katalêptikê* (« représentation compréhensive) chère aux stoïciens.

Soutenir des thèses apparemment stoïciennes ne fait pas pour autant de Descartes un épigone de Zénon et de Cléanthe. Sa conception d'un Dieu extérieur et transcendant au monde, modelée sur le Dieu chrétien, n'est guère conciliable avec le Dieu provident et immanent du stoïcisme. Il y a plus : la nouvelle physique mécaniste promue par Descartes est incompatible avec la physique vitaliste à la base de la morale stoïcienne. Enfin, le manque d'humilité et l'insensibilité du sage stoïcien, *« philosophe cruel »* (à Élisabeth, 18 mai 1645), jure quelque peu avec la *« générosité »* cartésienne, *« clé de toutes les vertus »*.

LA CRITIQUE DE SPINOZA

L'auteur de l'*Éthique* a pu aussi passer pour un penseur aux accents stoïciens. En témoignent l'identification de Dieu et de la nature, la thèse d'un déterminisme strict par les causes nécessaires, derechef la référence aux notions communes, la critique des passions comme aliénation et la figure du sage qui s'en libère par un bon usage de sa raison. Pour autant, les trois allusions explicites au stoïcisme chez Spinoza (1632-1677) en sont des critiques rigoureuses : celle de la théorie sénéquéenne de l'âme dans le *Traité de la réforme de*

POUR MALEBRANCHE, LES MÉRITES DE SÉNÈQUE RÉSULTENT SURTOUT DE SON IMAGINATION DÉBORDANTE

TONY QUERREC/RMN-GRAND PALAIS (MUSÉE DU LOUVRE)

l'entendement (paragraphe 74), celle de la thèse stoïcienne de l'empire absolu de la volonté sur les passions humaines (*Éthique V)* et l'analyse philosophique du suicide de Sénèque (*Éthique IV,* 20, scolie).

Mais là encore, les similitudes sont plus apparentes que profondes. Spinoza soutient qu'un bon usage de certaines passions est possible, sinon souhaitable. C'est le cas de la joie véritable qui augmente notre puissance d'être et d'agir. Il ne faut donc pas chercher à éteindre en l'homme l'énergie d'être que certaines passions recèlent. Le déterminisme spinoziste, enfin, n'a pas besoin d'avoir recours à un *pneuma* (« souffle ») divin intelligent qui, selon les stoïciens, animerait (on ne sait trop comment) la matière.

LA CONDAMNATION JANSÉNISTE D'ÉPICTÈTE PAR PASCAL

Dans les *Entretiens avec M. de Saci* (1655), Pascal (1623-1662) est invité par son directeur spirituel à *« parler à fond »* de ses lectures philosophiques afin d'en juger du point de vue évangélique et chrétien propre aux jansénistes de Port-Royal. Pascal évoque d'abord positivement la figure du « stoïque » Épictète : *« Épictète* […] *est un des philosophes du monde qui aient mieux connu les devoirs de l'homme. Il veut, avant toutes choses, qu'il regarde Dieu comme son principal objet ; qu'il soit persuadé qu'il gouverne tout avec justice ; qu'il se soumette à lui de bon cœur, et qu'il le suive volontairement en tout, comme ne faisant rien qu'avec une très grande sagesse : qu'ainsi, cette disposition arrêtera toutes les plaintes et tous les murmures, et préparera son esprit à souffrir paisiblement tous les événements les plus fâcheux. »*

L'éloge de cette sagesse du monde se retourne vite en une critique radicale dès que Pascal la compare à la sagesse céleste révélée par le Christ. Épictète *« se perd dans la présomption »* en prétendant que *« Dieu a donné à l'homme les moyens de s'acquitter de toutes ses obligations, que ces moyens sont en notre puissance ; qu'il faut chercher la félicité par les choses qui sont en notre pouvoir,* […] *; que l'esprit ne peut être forcé de croire ce qu'il sait être faux, ni la volonté d'aimer ce qu'elle sait qui la rend malheureuse ; que ces deux puissances sont donc libres et que c'est par elles que nous pouvons nous rendre parfaits »*. L'affirmation stoïcienne de la liberté humaine sans Dieu est en fait le symptôme *« d'une superbe diabolique »,* d'autant plus pernicieuse que, paraissant aux yeux des hommes vertueux comme un chrétien, le sage stoïcien s'avère orgueilleux devant Dieu. Il croit pouvoir faire son salut par lui-même et atteindre à une forme de perfection et de sainteté par des moyens uniquement naturels et rationnels. C'est là une hérésie condamnée sous le nom de pélagianisme, depuis qu'Augustin a « réfuté » Pélage.

C'EST EN TANT QU'ART DE VIVRE ET MÉTHODE POUR SE TRANSFORMER QU'IL TOUCHE LE PLUS

CRITIQUE D'UN CARTÉSIEN CHRÉTIEN

Malebranche (1638-1715), disciple de Bérulle, s'en prend au stoïcisme au nom de son cartésianisme orthodoxe et de sa foi d'oratorien. Dans *De la recherche de la vérité* (II, 4), il considère que les mérites de Sénèque résultent surtout de son imagination débordante. Comme l'écrira Nietzsche (*Par-delà le bien et le mal,* § 9), Sénèque *« se paie de mots »* et se laisse prendre au jeu de paroles d'autant plus funestes qu'elles sont bien formulées. Le sage stoïcien ne se rend pas compte que sa quête d'impassibilité et d'insensibilité relève de l'imagination. Du fait qu'il ne se sente pas, il conclut qu'il se sent bien. Il s'imagine invulnérable à tout ce qui touche d'ordinaire les hommes, comme Caton, qui reste de marbre quand on l'insulte et va jusqu'à nier qu'on l'ait insulté, non par une quelconque ataraxie, mais mû par un orgueil qui lui permet de se

Spinoza devant les administrateurs de la communauté juive d'Amsterdam, qui le frappent d'excommunication le 27 juillet 1656.

COSTA/LEEMAGE

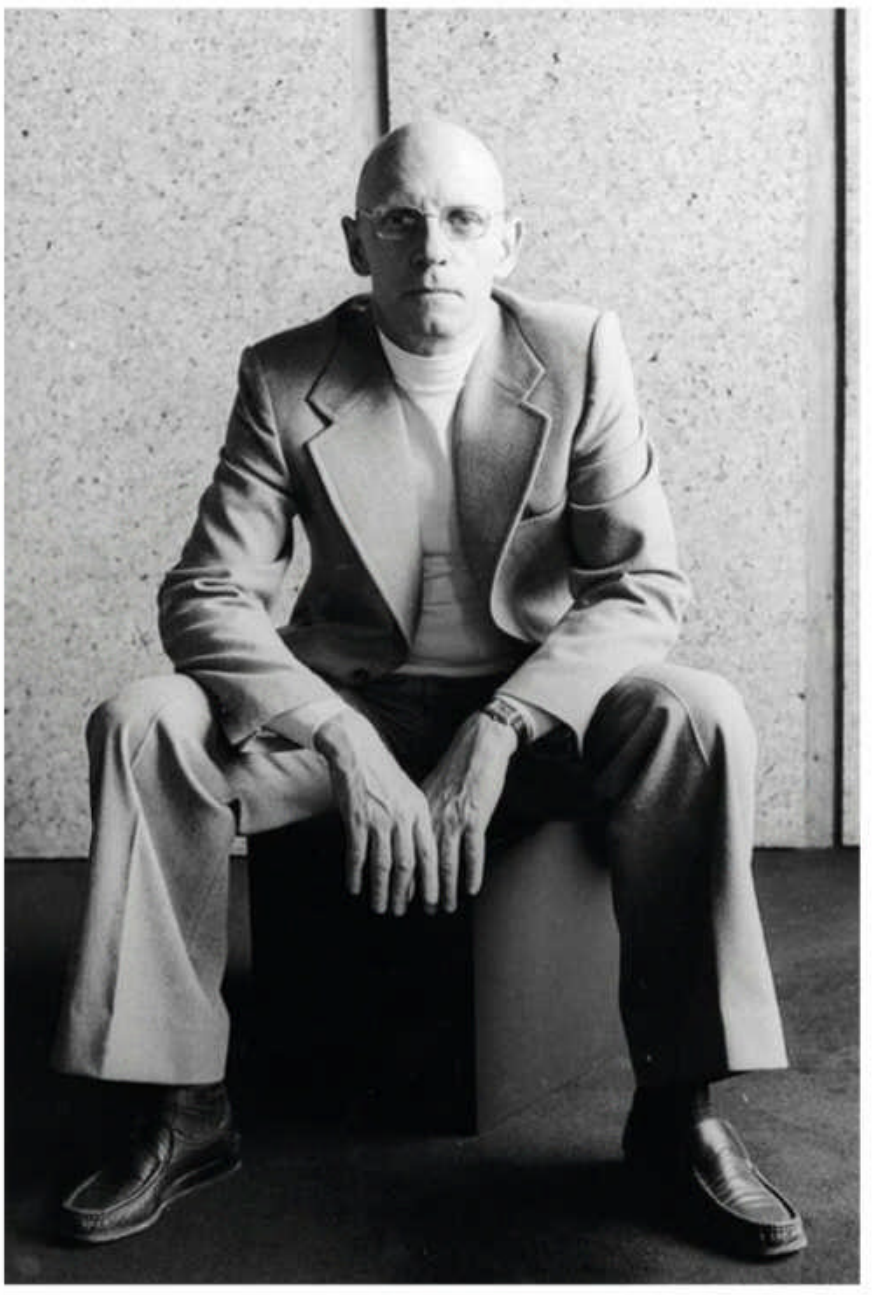
placer au-dessus de celui qui l'a insulté. Au contraire, Jésus a admis être blessé lorsqu'il a été souffleté par un serviteur du grand prêtre.

PRÉCEPTES MORAUX ET IDÉE DE LA LIBERTÉ

Dans le *Traité de morale,* Malebranche s'en prend au principe fondamental : « suivre la nature ». Comme si nous connaissions l'ordre du monde ! Ce dernier, dicté par Dieu, demeure obscur aux hommes : *« Les Décrets divins nous sont absolument inconnus, n'en faisons donc point notre règle. Laissons aux sages de la Grèce et aux stoïciens cette vertu chimérique de suivre Dieu ou la nature. »* La folie du sage stoïcien est de se prendre pour but en lieu et place de Dieu. Malebranche refuse ainsi le salut à Épictète (et à Socrate), quand bien même ces derniers ont été justes dans leur vie.

Malgré tout, on n'a jamais cessé de puiser dans les œuvres de Sénèque, d'Épictète ou de Marc Aurèle des maximes ou des exemples de conduite. C'est particulièrement le cas dans les périodes troublées quand chacun doit trouver en lui-même de quoi se tenir droit dans l'adversité. On retrouve ainsi les préceptes stoïciens dans le théâtre préclassique français, dans l'œuvre d'Agrippa d'Aubigné (1552-1630) pour qui l'impassibilité du sage stoïcien sert de modèle au mépris de la mort des martyrs, dans l'œuvre d'un Corneille *(Cinna ou la Clémence d'Auguste est redevable au De Clementia de Sénèque)* ou plus tard chez le Vigny de *La Mort du loup*. Ces références stoïciennes consistent souvent en des maximes considérées comme relevant de la morale commune.

Mais rester « stoïque » dans l'adversité ou s'en protéger en se repliant sur sa « forteresse intérieure », distinguer ce qui dépend de nous de ce qui n'en dépend pas ne fait pas *ipso facto* de vous un stoïcien. À ce compte, le narrateur craintif du *Terrier* (*Der Bau,* 1923), la nouvelle de Kafka, qui s'enterre pour se protéger d'un danger potentiel, pourrait être pris pour tel. En philosophie, Shaftesbury invite à tempérer par un *« flegme stoïcien »* très britannique le risque de fanatisme moral auquel menace de conduire un stoïcisme trop radical. Rousseau et Kant développent la liberté de pensée stoïcienne en direction d'une autonomie de la volonté.



Le philosophe Michel Foucault, vers 1980.

Quoi qu'il en soit, la doctrine stoïcienne ne séduit plus par son caractère systématique – une morale rigoureusement déduite de principes logiques et physiques –, mais par l'accent qu'elle met, depuis Épictète et Marc Aurèle, sur la mise en pratique de ces principes. C'est en tant qu'art de vivre et méthode pour se transformer que le stoïcisme touche le plus.

SE FAIRE LE COACH DE SOI-MÊME

Sans partager la doctrine, alors qu'à la fin de sa vie il écrit le troisième tome de l'*Histoire de la sexualité* et donne les fameux cours du Collège de France intitulés *L'Herméneutique du sujet* (1981-1982) ou *Le Courage de la vérité* (1984), Foucault s'intéresse aux aspects parénétiques et pratiques du stoïcisme, et surtout aux modalités concrètes de cette conversion à soi auxquelles renvoie l'expression de « souci de soi » (*epimeleia heautou* en grec, la *cura sui* latin). Car le sage stoïcien ne se retire pas en lui-même pour ne rien faire. *« S'occuper de soi n'est pas une sinécure »* (*HS III,* p. 71) : soins du corps, régime alimentaire, exercices physiques et spirituels, entretiens avec son directeur de conscience, etc. *« L'anachorèse* [la retraite] *en soi-même »,* prônée par Marc Aurèle, ne consiste pas à se réfugier dans une tour d'ivoire, c'est aussi une pratique sociale et une manière d'automédication. Là se trouve peut-être aussi la raison des modes contemporaines qui se réclament du « stoïcisme ». Troquant le culte de la vertu pour une culture de soi, il s'agit moins de suivre des règles que de s'approprier des méthodes de transformation personnelle où l'on se fait le coach de soi-même : s'emparer de son temps et en faire un bon usage, maîtriser ses émotions ou trier ses pensées.

Dans tous les cas, la capacité de bien juger demeure le point ultime et inexpugnable où se niche la liberté intérieure si chère aux stoïciens. Reste à savoir si la sagesse du Portique aurait été d'une quelconque utilité pour le Winston Smith de *1984,* traqué pour ses « mentocrimes » (crimes de pensée) dans un monde où toute liberté même intérieure est non seulement proscrite, mais impossible, le néoparler (« novlangue ») ayant *« dégraissé le langage jusqu'à l'os »*. Big Brother aurait-il eu raison d'Épictète ?

Jean Montenot

JERRY BAUER/OPALE/LEEMAGE

MARYLIN MAESO

LE DROIT DE NE PAS SAVOIR

Notre époque n'est pas à l'*époché*. Ce concept, dont on prête la paternité au fondateur du stoïcisme, Zénon de Citium, est surtout connu grâce aux sceptiques, chez lesquels il correspond à la suspension du jugement. On aurait tort, cependant, de négliger son origine stoïcienne. Dans la doctrine des philosophes du Portique, il traduit la nécessité de ne pas adhérer aveuglément à la première idée qui nous passe par la tête, à la moindre perception qui nous saute aux yeux, mais de prendre au contraire le temps d'examiner chacune de nos représentations afin d'en déterminer la valeur.

Cette éthique intellectuelle, dont on reconnaît l'héritage dans le doute méthodique de Descartes, repose sur la distinction entre le fait et l'opinion. Là où le fait est établi et non donné, puisqu'il est qualifié comme tel après avoir passé l'épreuve de l'analyse ou de la vérification, l'opinion, elle, surgit brute de décoffrage, sans se soucier de sa pertinence. Est-il bien nécessaire de préciser de quel côté notre préférence collective penche ? Si l'on se fie aux résultats d'audience des émissions qui mettent en scène le crêpage d'opinions entre « toutologues » rivalisant d'ignorance sur les sujets qu'ils abordent bruyamment, on conviendra que la philosophie du moment n'est pas le stoïcisme, mais l'« ultracrépidarianisme », frénésie de donner son opinion sur n'importe quel sujet sans prendre la peine de s'instruire auparavant.

LA PHILOSOPHIE DU MOMENT N'EST PAS LE STOÏCISME

On raille volontiers ce penchant, on s'en indigne même, et pourtant le succès de ces polémiques médiatiques grimées en débat raconte une tout autre histoire. Celle d'un plaisir coupable et d'un cercle vicieux, qui se réécrit quotidiennement sur les réseaux sociaux où l'on n'en finit pas de commenter des séquences où la vacuité le dispute au péremptoire. C'est-à-dire, de coller mécaniquement notre opinion sur l'opinion réprouvée, et s'enfoncer par là dans l'inconséquence qui consiste à donner de l'attention et de la visibilité à des prises de parole irréfléchies pour dire qu'elles sont sans intérêt et ne devraient pas jouir d'une telle publicité. Une mise en abyme qui ne cesse d'abîmer nos échanges.

Ainsi perdurent les sables mouvants de l'ultracrépidarianisme, nourris par notre incapacité à rompre la succession interminable du bien nommé commentaire, symptôme d'un esprit qui, faute de savoir apprécier la fécondité du silence, sacrifie la réflexion au réflexe. Y a-t-il seulement une issue à ce dilemme ? Ne risque-t-on pas, en choisissant l'indifférence, de laisser un boulevard aux sophistes de tout poil et de devoir renoncer au rêve de voir l'expertise reprendre la main sur une agora audiovisuelle qui carbure à la popularité et au buzz ?

Seulement si l'on fait du silence un point de non-retour, et non un point de chute. Car se taire n'est pas forcément renoncer, quand on confère au silence le pouvoir de ménager le temps nécessaire à la pensée et la place pour se déployer, au lieu d'y voir un aveu de défaite. Dans la guerre d'occupation qui se donne pour trophée la présence médiatique, l'accumulation est-elle forcément synonyme de victoire ? On peut en douter. Combien de discours sont entrés dans l'Histoire après une unique occurrence, parce que la justesse de chaque mot pesé leur a suffi pour se faire entendre avec toute la force de l'évidence ? À l'heure où parler pour ne rien dire devient un hobby, quand ce n'est pas une carrière, il faut parfois savoir se taire un temps pour mieux se faire entendre.

AUDREY SOVIGNET

L'ESTHÈTE MERCENAIRE

Il enchaîne les succès et les séries, discourt sur la préhistoire et la philosophie, verse dans l'humour et le calembour. Il aime Gotlib, Goscinny et Apollinaire. Également Lucky Luke, dont il signe le scénario du nouvel album avec Achdé au crayon, *Un cow-boy dans le coton*. Rencontre avec Jul, un homme qui a fini par trouver sa place.

L'important, dans un portrait, c'est la première phrase. Celle qui dessine rapidement l'invité du jour en une anecdote, un fait, un geste censés dépasser le croquis pour aller à l'essentiel ; une sorte de litote stylistique. Une anecdote qui fait mouche, un fait qui intrigue, un geste qui surprend. Mais *« choisir, c'est renoncer »,* comme le disait André Gide dans un moment de profonde perplexité. Décision a donc été prise de ne pas choisir une première phrase particulière pour ne pas renoncer à raconter ce Jul dont la vie n'est pas avare d'anecdotes, de faits et de gestes signifiants, partant du principe que l'addition fait le larron.

Par exemple : enfant, Jul a dessiné des centaines d'abris antiatomiques par peur d'un futur explosif. Ou : Jul a 7 ans lorsqu'il lit *Rubrique-à-brac* de Gotlib et crée un journal scolaire, *Le Julien déchaîné*. Ou : Jul a opté pour le chinois en première langue au concours de Normal-Sup auquel il a été reçu. Ou : Jul a essayé pendant plusieurs mois de placer un dessin au *Canard enchaîné,* sans jamais y parvenir. Mais aussi : lors d'un voyage en Chine, Jul a offert à Xi Jinping sa BD *La Planète des singes* alors que le leader chinois enfermait les dessinateurs de chez lui à tour de bras et, lors d'un repas au festival de la BD d'Angoulême, il a offert à Emmanuel Macron un tee-shirt dénonçant les violences policières, créant un buzz terrible après que le président français s'était fait prendre en photo en tenant entre les mains le corps du délit.

Également : il existe dans un coffre-fort des éditions Albert-René un scénario complet d'une aventure d'Astérix écrit par Jul, malheureux perdant contre le duo Conrad/Ferri qui signe aujourd'hui les albums du Gaulois, après une mise en concurrence de plusieurs auteurs ; Jul est très content de son scénario, mais ne pourra jamais l'utiliser ni même en parler à *Lire Magazine littéraire*. Ou : dans le bestiaire d'Apollinaire, qui anime les conversations avec sa fille, Jul se prend pour un poulpe.

SUR LES PODIUMS DES VENTES

Tout y est, ou presque. Jul, 46 ans au printemps confiné, est un homme pressé, prolifique, auteur de bandes dessinées, amateur de poésie et de jeux de mots, parfois laids mais souvent drôles, artiste à la tête bien faite, à la rhétorique charpentée et au succès garanti. Depuis son premier album, *Il faut tuer José Bové* – c'est une image, pas une injonction –, l'ancien dessinateur de presse enchaîne les podiums de ventes : *Silex and the City* (8 tomes), devenu un programme animé et court sur Arte, *La Planète des sages* (2 tomes) et *50 nuances de Grecs* (2 tomes) avec le philosophe Charles Pépin aux textes, et un troisième Lucky Luke, *Un cow-boy dans le coton*, avec Achdé au crayon. Sortie le 23 octobre, ce qui devrait suffire à satisfaire la lectrice, le lecteur, et les libraires julophiles.

> « GAGNER DE L'ARGENT GRÂCE AU DESSIN A ÉTÉ UNE DIVINE SURPRISE »

Mais non. Jul a profité de ses vacances sans vacances pour écrire et dessiner le tome 9 de *Silex and the City : La dérive des confinements* (tout est dans le titre, en rayon le 20 novembre), album pas vraiment prévu au programme de l'année, mais la Covid-19 non plus et l'on sait ce qu'il advint. Quelques jours après l'entretien, Jul partait se reposer, on ne sait où, lui non plus d'ailleurs, mais forcément près de la mer car il *« adore nager »*. Personne ne serait surpris s'il imaginait un nouveau scénario, ou même trois, allongé sur sa serviette, entre sable et crustacés. Il jure que non. On le croit à peine. Voilà pour la trame du scénario, il est temps de passer au dessin d'ensemble.

VIVRE DE VOYAGES ET D'AVENTURES

Jul reçoit chez lui à Paris dans un appartement ouvert sur la rue. Un long couloir court de la cuisine au salon et distribue les pièces sur la gauche. Une bibliothèque aussi longue décore ce couloir et l'on y trouve de tout : *Indélébiles*, de Luz, *Le Lièvre de Patagonie*, de Claude Lanzmann, Maupassant, Flaubert, Goscinny, Apollinaire (le voilà) et des bandes dessinées. Le salon est grand et aéré, le fauteuil en cuir et confortable, l'homme bavard et de bonne composition, les souvenirs de voyages sont nombreux.

Parce que Jul voyage. Beaucoup. Depuis toujours. Dans sa tête et avec son corps. Dans les recoins de l'Histoire, entre l'Olympe et les cavernes cromagnonnes, et hors des frontières, en Chine, à Calcutta, ou, enfant, assis sagement sur le siège arrière du minibus familial avalant les routes yougoslaves. *« Je suis un littéraire avec une grande appétence pour l'Histoire. Mes années les plus heureuses ont*

CHARLIE AMBROSE/DARGAUD

AUTANT EN EMPORTE LE COW-BOY

Dans cette nouvelle aventure d'après Morris, l'homme qui tire plus vite que son ombre s'attaque à l'Amérique raciste. Haut les flingues !

Depuis le temps qu'il traque les Dalton et les pires hors-la-loi de l'Ouest, Lucky Luke méritait bien un peu de repos. Et pourquoi pas dans une grande plantation ? Ça tombe bien puisqu'une lettre l'informe qu'une riche admiratrice lui a légué sa plantation de coton et qu'il en est aujourd'hui l'heureux propriétaire. De quoi intriguer le cow-boy qui y voit ici l'opportunité de prendre quelques jours de vacances tout en rompant avec certaines traditions sudistes inhumaines. L'homme qui tire plus vite que son ombre restera-t-il à l'abri des ennuis ? Loin de là ! À l'heure où des œuvres comme *Autant en emporte le vent* sont aujourd'hui décriées pour leur vision « édulcorée » de l'esclavage, *Un cow-boy dans le coton* fait office de salutaire pavé dans la mare en abordant frontalement la question de l'esclavagisme – et par extension du racisme –, trop souvent oubliée dans le western. Pour leur nouvelle incursion dans l'univers de Lucky Luke, Jul et Achdé n'ont donc pas choisi la facilité et nous offrent un album qui s'appréhende comme un objet à la fois ludique et politique. Truffée de références pop, cette nouvelle aventure du cow-boy solitaire multiplie les sous-entendus et les clins d'œil savoureux, comme cet esclavagiste teigneux ressemblant étrangement à Donald Trump ou ces enfants idéalistes répondant aux doux prénoms de Barack et Oprah. Aussi efficace dans sa mécanique comique que virulent dans sa manière d'épingler l'imagerie de l'Ouest, *Un cow-boy dans le coton* est une petite pépite aux multiples niveaux de lecture.

Ilan Ferry

★★★☆☆
UN COWBOY DANS LE COTON, **JUL** (SCÉNARIO) ET **ACHDÉ** (DESSIN), 48 P., LUCKY COMICS, 10,50 €

dans une école Decroly, proche de l'esprit Montessori, et y a développé l'esprit critique et le sens de la contradiction plus que l'envie de compétition et l'obéissance à l'autorité. Ce qui n'en fait évidemment pas un être supérieur, mais cela permet d'affronter l'époque avec ce qu'il faut d'engagement personnel. Encore faut-il pouvoir l'assumer.

ASSUMER LA PRISE DE PAROLE

Jul a travaillé une quinzaine d'années à *Charlie Hebdo*. *« J'y ai lié des amitiés même si je me sentais décalé par rapport aux autres dessinateurs. Cette rédaction est une addition de singularités. J'ai été embauché par Philippe Val pour apporter un peu de culture, des références historiques, etc. J'y ai toujours fait ce que j'aimais faire, mais je dois reconnaître que j'ai toujours détesté appartenir à un groupe, comme l'est une rédaction. Ce n'est pas une question de personnes mais d'état d'esprit : j'ai beaucoup d'admiration pour certains dessinateurs qui font ce que je suis incapable de faire, Luz, Charb, Catherine, ou le journaliste Antonio Fischetti. À* Charlie, *j'étais l'intello de service, et à Normal-Sup, le rigolo de service. Jamais vraiment à sa place donc. J'en ai eu ras le bol du dessin de presse, j'ai imaginé l'album* Il faut tuer José Bové, *qui est un récit dessiné, une forme qui n'existait pas à l'époque. La seule référence, c'était* L'Enquête corse *de Pétillon. Ma place professionnelle, telle que je la conçois, a tous les avantages et tous les inconvénients : j'ai la liberté mais je suis seul. Je ne m'en plains pas. De toute manière, je considère que si l'on travaille dans le domaine de l'humour, on est à part, même en bande dessinée. Voyez dans les librairies, il y a toujours un rayon spécifique pour les albums d'humour. Je n'en tire ni gloire été celles passées en hypokhâgne et en khâgne. Je ne voulais rien faire de particulier, étudier et avoir une existence sympa. Gagner de l'argent grâce au dessin a été une divine surprise. Pendant longtemps, j'ai pensé voyager, vivre des aventures et on verrait bien. »*

LES PIEDS ENTRE DEUX PORTES

Une sorte de fatalisme bienheureux, voire d'optimisme naïf, état d'esprit étrange surtout pour un garçon qui se dit de tempérament angoissé – d'où les abris antinucléaires. *« Quand je vivais, enfant, à Champigny-sur-Marne, je faisais souvent le même cauchemar : ma barre d'immeubles est réduite en poussière et je cherche mes jouets dans les ruines. J'ai fini par me calmer. Et puis le 11 septembre 2001, je me suis rendu compte que ce cauchemar était réel alors que je pensais qu'il s'agissait de délires de gamin. Mais aujourd'hui, j'ai la sagesse d'accepter ma propre fin. L'humour vient de cette inquiétude. Je ne suis d'ailleurs pas une exception dans ce domaine : la plupart des humoristes sont de grands inquiets. »*

Il faudrait maintenant s'arrêter sur une case précise de l'histoire de Jul. Dans un coin, il y a un livre présent dans la bibliothèque de l'auteur : *L'Usage du monde*, de Nicolas Bouvier, ouvrage indispensable pour qui aime arpenter les routes, regarder le ciel et suivre des pas inconnus afin de laisser l'autour venir à soi. À côté de cet ouvrage, un phylactère qui résonne de la voix de Jul : *« Dans le milieu de la bande dessinée, j'ai le cul entre deux chaises et les pieds entre deux portes, mais ça me va bien. »* Cette case est là pour signifier l'importance de trouver, justement, sa place dans le monde. Jul a passé sa scolarité

> À *CHARLIE*, J'ÉTAIS L'INTELLO DE SERVICE, ET À NORMAL-SUP, LE RIGOLO DE SERVICE

CÉCILE GABRIEL/DARGAUD

ni rancœur. J'ai toujours voulu assumer ma prise de parole ; c'est le cas aujourd'hui. »

Nous y voilà. Avec ce nouvel album de Lucky Luke, *Un cow-boy dans le coton*, Jul plonge le tireur le plus rapide de l'Ouest dans une histoire sans aucun point commun avec ses aventures précédentes : Luke hérite contre son gré d'une plantation en Louisiane et devient, de fait, « propriétaire » des Noirs qui y travaillent ; un esclavagiste, donc, au milieu d'autres Blancs qui n'y voient pas d'inconvénient alors que Luke, si. Mais l'affaire est compliquée à résoudre, le Klu Klux Klan s'en mêle, les Dalton également, au moment où débarque un pote de Luke, Bass Reeves, premier marshal adjoint noir à l'ouest du Mississippi, issu d'une famille d'esclaves et personnage ayant réellement existé. Il ne faut pas être sorti de la cuisse des dieux de l'Olympe pour se rendre compte qu'un tel album résonne singulièrement aujourd'hui, sans doute davantage que ne l'avaient imaginé les auteurs qui ont mis quatre ans pour le terminer. Jul prend donc la parole : *« Face aux clivages stériles autour de* Tintin au Congo *ou du déboulonnage de statues, on a besoin d'un album qui élabore une parole commune liée à la culture populaire. Quel que soit le sujet, il y aura des centaines de milliers de lecteurs car Lucky Luke parle à tout le monde. La responsabilité est énorme. Mais chaque élément de décor, chaque personnage est nourri par la documentation que nous avons accumulée. C'est le troisième album de Lucky Luke que j'écris et je n'ai jamais voulu être seulement divertissant. La bande dessinée apprend le monde et permet de se construire des valeurs sociales et politiques. »* Voilà une parole assumée.

Il faut maintenant avouer, alors que le point final s'annonce, que *Le Bestiaire* d'Apollinaire ne m'était pas si connu et le quatrain *Le Poulpe* encore moins. Le voici :

« DANS LE DOMAINE DE L'HUMOUR, ON EST À PART, MÊME EN BANDE DESSINÉE »

« Jetant son encre vers les cieux,
Suçant le sang de ce qu'il aime
Et le trouvant délicieux,
Ce monstre inhumain, c'est moi-même. »

Jul s'y reconnaît comme il se reconnaît dans la poésie qu'il pratique avec discrétion et constance. *« La poésie démultiplie l'intensité de l'existence. Il faut trouver le mot qui définit un moment vécu pleinement, un baiser, un rayon de soleil… Une façon d'être présent dans le monde. »* Et d'en faire bon usage. **Éric Libiot**

Hors-série LiRE magazine littéraire : L'HISTOIRE SECRÈTE DE LUCKY LUKE

Un cow-boy ne fait jamais tout à fait son âge. Et s'il y en a un qui n'a pas pris une ride, c'est bien lui : Lucky Luke. Imaginé en 1946 par Morris, cette figure de l'Ouest n'en a pas fini de séduire les générations depuis maintenant trois quarts de siècle. Au moment où sort en librairies sa nouvelle aventure, *Lire Magazine littéraire* vous propose de replonger dans la saga de cet étendard de la BD franco-belge. Outre la création de l'ennemi juré des Dalton et le rappel de tous ses albums, vous trouverez dans ce numéro hors-série de nombreuses analyses sur l'univers de ce monstre sacré de la culture populaire – décors, personnages, rapport à l'Histoire, évolution, descendance esthétique (gastronomique, musicale)… Vous pourrez également lire un entretien avec Jul et Achdé, et découvrir en exclusivité des esquisses, croquis et autres documents de travail du nouvel album, *Un cow-boy dans le coton*. Enfin, quelques grands noms du neuvième art, certains de nos chroniqueurs – Stéphanie Hochet, Daniel Picouly – ou encore la chanteuse Emma Daumas rendront hommage au génie de Morris. Alors, dégainez vite ! **I.F.**

Disponible chez votre marchand de journaux ou sur *lire.fr*

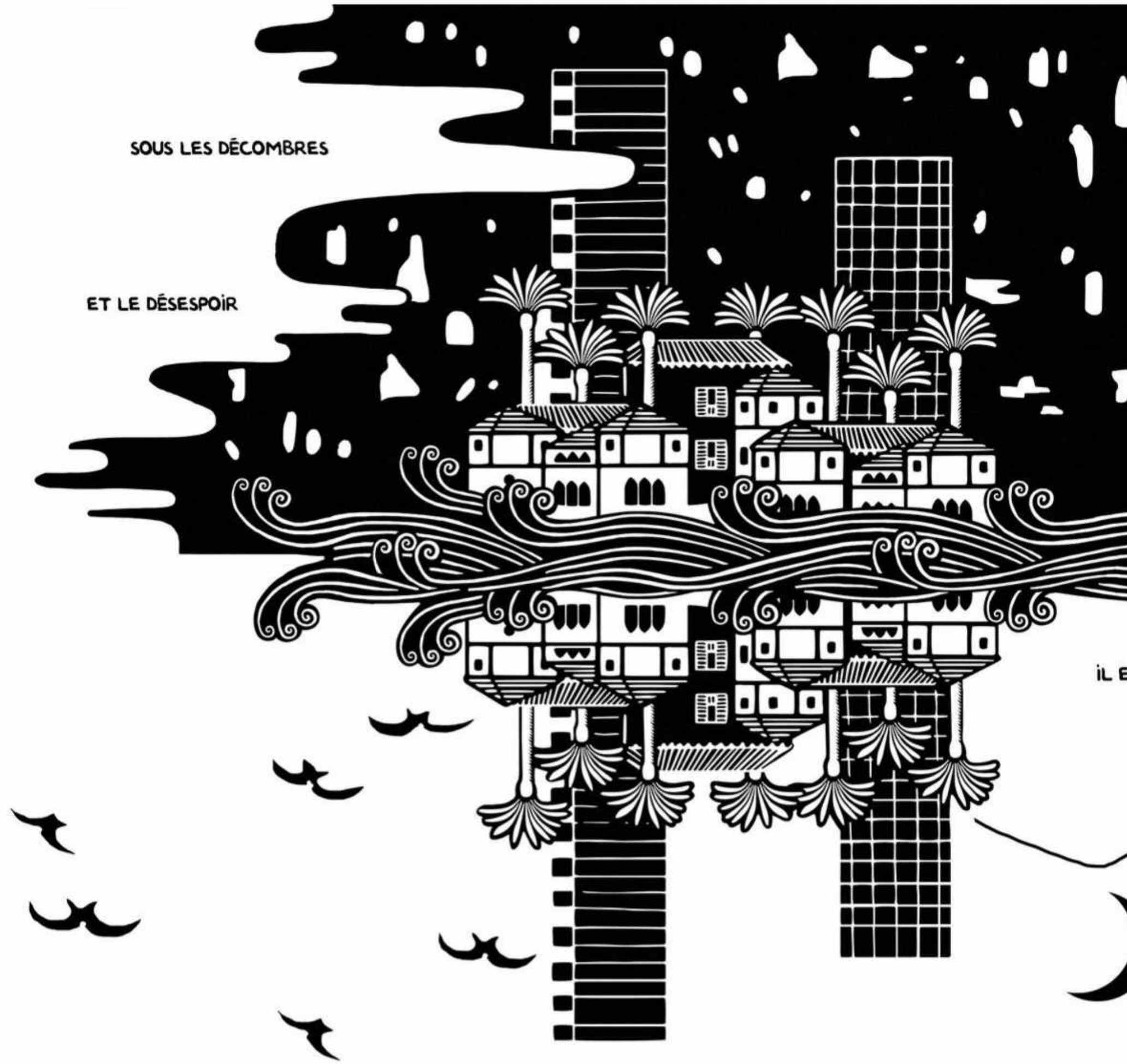


Illustration de la dessinatrice et auteure de bandes dessinées franco-libanaise Zeina Abirached, parue dans *L'Orient-Le Jour*, le 1er octobre 2020.

ZEINA ABIRACHED

SURVIVRE À L'EFFONDREMENT

À l'heure où le Liban, ravagé par la faillite économique et foudroyé en son cœur par l'explosion du 4 août 2020, panse difficilement ses plaies, plusieurs livres francophones parus cette année témoignent de la vitalité jamais éteinte de sa littérature.

Ce fut l'apocalypse, une apocalypse que nul prophète n'avait annoncée. Le 4 août, 2750 tonnes de nitrate d'ammonium explosaient dans le port de Beyrouth, et une tempête s'abattait sur la ville : 200 morts, 6500 blessés, des quartiers entiers dévastés… De cette catastrophe, coup ultime porté à un pays déjà mis à genoux par la crise économique et la corruption omniprésente d'une classe politique née sur les décombres de la guerre civile, un texte brûlant rend compte : *Beyrouth 2020* de Charif Majdalani. *« J'avais envie d'écrire un livre qui aurait été le récit des travaux et des jours par temps d'effondrement. Et j'avais envie d'un texte fragmenté, fait de séquences successives, un peu à la manière d'un journal. À partir du 4 août, c'est devenu davantage le récit d'une sidération devant l'horreur. »*

UNE APPROCHE DÉPASSIONNÉE DU MONDE ARABO-MUSULMAN ET DE L'OCCIDENT

Dès lors, nombreux sont les Libanais à fuir à nouveau leur ville, dont l'histoire depuis cinquante ans est celle d'un double effondrement – le premier à cause d'une guerre civile démarrée en 1975 et qui vit s'affronter les différentes confessions du pays autour du problème palestinien, le second par une reconstruction sous égide syrienne qui fit croître de façon extrême la corruption, le Liban se retrouvant sous coupe réglée par les anciens chefs de guerre.

« Jusque-là, notre patrie offrait une qualité de vie pour laquelle nous étions prêts à toutes sortes de sacrifices, notamment supporter les dérives politiques, poursuit Majdalani. *Mais les efforts, la capacité de résistance finissent aussi par s'éroder. Je sais désormais que si mes enfants montrent des velléités d'aller faire leur vie ailleurs, je ne m'y opposerais pas. »* Alexandre Najjar, auteur du *Roman de Beyrouth* régulièrement réédité, affirme quant à lui son amour pour sa ville meurtrie. *« Beyrouth est ma ville natale, je lui appartiens. Je me dois de rester pour la soutenir dans cette nouvelle épreuve et aussi pour témoigner en partant de ce questionnement de Camus : "Qui répondrait en ce monde à la terrible obstination du crime si ce n'est l'obstination du témoignage ?" »*

UNE LITTÉRATURE DE L'EXIL

De ces crises, les écrivains libanais francophones ont rendu compte avec force, de l'intérieur ou de l'extérieur du pays du Cèdre. Parmi les 15 millions de ressortissants que compte sa diaspora à travers le monde, 230000 ont choisi la France pour terre d'exil. Cette littérature fait ainsi pleinement partie du paysage hexagonal.

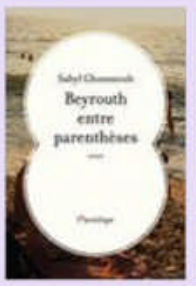
Prix Goncourt 1993 pour *Le Rocher de Tanios*, élu à l'Académie française en 2011, Amin Maalouf s'impose comme l'une des voix majeures des lettres françaises. Comme nombre d'auteurs exilés, il tient un rôle de passeur entre les cultures, son œuvre proposant une approche dépassionnée du monde arabo-musulman et de l'Occident •••

LITTÉRATURE LIBANAISE D'EXPRESSION FRANÇAISE

Le cru 2020 en quelques livres

BEYROUTH 2020. JOURNAL D'UN EFFONDREMENT, **CHARIF MAJDALANI,** 150 P., ACTES SUD, 16 €

MAUVAISES HERBES, **DIMA ABDALLAH,** 240 P., SABINE WESPIESER, 20 €



BEYROUTH ENTRE PARENTHÈSES, **SABYL GHOUSSOUB,** 144 P., L'ANTILOPE, 16 €

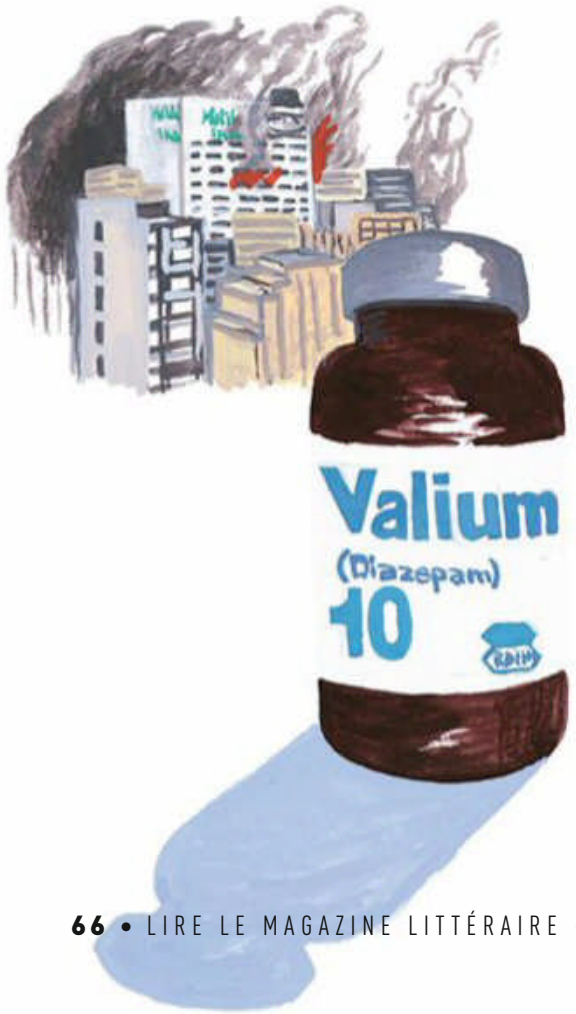
UNE PISCINE DANS LE DÉSERT, **DIANE MAZLOUM,** 200 P., JC LATTÈS, 19 €

LA COURONNE DU DIABLE, **ALEXANDRE NAJJAR,** 85 P., PLON, DISPONIBLE UNIQUEMENT EN NUMÉRIQUE À 4,99 € SUR LISEZ.COM/EBOOK/LA-COURONNE-DU-DIABLE/9782259304818

••• tout en ranimant des périodes de l'histoire auxquelles l'écrivain mêle des souvenirs personnels. D'autres parmi ses pairs sont également devenus traducteurs de l'arabe au français, à l'image d'Issa Makhlouf et de Salah Stétié.

L'exil, la quête d'identité, la culture de l'émigration, la violence et ses empreintes ont nourri des voix portées dans un premier temps par la poésie, puis par le roman.

Illustration tirée du roman graphique *Bye Bye Babylone*, de Lamia Ziadé.



« La première moitié de ce siècle d'écriture cultivait surtout la poésie ou l'essai. À partir de la guerre civile, c'est le roman qui émerge avec force. Pas le roman historique, à quelques exceptions près, mais une fiction "réaliste" qui s'inspire de la diversité libanaise, ce musée des communautés, et de la violence qui a régi cet équilibre toujours précaire. La fiction a été, depuis 1975, un moyen de donner sens à ce qui n'en a pas dans la réalité tourmentée. Nous sommes face à un genre spécifique qui prend sa particularité plus dans le sujet – crise d'identité, mémoire longue, culture de l'émigration, violence… – que dans la forme », explique Jabbour Douaihy, romancier et professeur de littérature française à l'université libanaise de Tripoli.

SE RÉAPPROPRIER L'HISTOIRE

Cette situation ne peut manquer de nourrir une littérature marquée par l'envie du départ : Khalil Gibran, Amine Rihani, Hoda Barakat, Hanane el-Cheikh ou Rabee Jaber en arabe, Amin Maalouf (*Origines, Les Désorientés*), l'auteure de romans graphiques Zeina Abirached (*Mourir partir revenir. Le jeu des hirondelles*) ou Ghassan Fawaz en français se sont interrogés sur cette envie de partir. *« Les histoires que je raconte sont travaillées par deux dynamiques opposées : d'une part, l'errance et l'aventure pour découvrir le monde, puis la nécessité impérieuse du retour ; de l'autre, le besoin d'un ancrage, d'une maison et d'une terre où vivre. À partir de ces deux "postures", j'interroge notre existence, l'Histoire et notre présence au monde »,* explique Majdalani. Et parmi celles et ceux qui ont dû fuir leur pays en guerre, beaucoup témoignent du déchirement provoqué par ce déracinement. Ainsi la poésie de Nadia Tuéni exprime-t-elle la nostalgie d'un âge d'or, ainsi Hoda Barakat signe-t-elle une œuvre singulière questionnant l'identité et la mémoire de son pays d'origine qu'elle dit haïr mais le réinventant sans cesse.

LA FICTION A ÉTÉ, DEPUIS 1975, UN MOYEN DE DONNER SENS À CE QUI N'EN A PAS

Ce Liban idéal, fantasmé, se retrouve dans l'œuvre en construction d'une nouvelle génération d'écrivains qui assiste au délitement d'une société libanaise avec laquelle elle conserve néanmoins des liens très forts. Et dont elle revisite les fondements et les obsessions. Parmi les ouvrages parus lors de la dernière rentrée littéraire, plusieurs appartiennent à cette jeune génération et évoquent la tragédie du pays du Cèdre tout en portant un regard renouvelé sur son délitement. •••

LAMIA ZIADÉ

« JE PENSAIS AVOIR TOUT DIT SUR CE PAYS »

Nées à Beyrouth, Lamia Ziadé et Zeina Abirached rendent compte, de Paris, de la crise qui frappe le Liban depuis le soulèvement du 17 octobre 2019 et l'explosion dans le port de la capitale le 4 août dernier. Avec leurs outils : le dessin et l'écrit.

Lamia Ziadé

Où étiez-vous au moment de l'explosion ?

• **Lamia Ziadé.** À Paris. J'ai tout vécu sur mon téléphone. Ça a commencé par des messages familiaux avec ma sœur le visage un peu en sang, les appartements de mes parents, de mes frères et sœurs détruits. À ce moment-là, tout le monde se demandait encore ce qu'il s'était passé. C'était peut-être un bombardement… Puis, au bout d'un quart d'heure, je crois, quelqu'un a mis en ligne une vidéo.

• **Zeina Abirached.** J'étais à Paris, au cinéma, pour échapper à la canicule monstrueuse de ce 4 août. Quand mon téléphone a commencé à vibrer, je ne me suis pas inquiétée, car je fais partie de groupes de discussions sur le Liban depuis le soulèvement du 17 octobre. J'ai réalisé que le bruit ne s'arrêtait plus. Les images de la guerre du Liban, puis de 2006 se sont superposées dans ma tête comme des strates. Sur mon téléphone, j'ai vu l'explosion. Je suis sortie et je me suis laissée glisser sur le sol. Le décalage était assez violent, tout était si tranquille ici…

Avez-vous tout de suite pris le crayon ?

• **P.H.** Non. Mon premier réflexe a été d'aller à Beyrouth. J'avais besoin de voir. J'ai fait une première balade de reconnaissance avec mon père à Gemmayzé, un quartier de librairies et de boutiques, non loin du port. D'un coup, je me suis souvenue de ce jour où mon père nous avait emmenés au centre-ville après la guerre. Il disait : *« Ici, c'était le cinéma Rivoli ! »*, *« Ici, c'était la pâtisserie suisse où l'on mangeait les meilleurs choux à la crème du monde ! »* À chaque fois, il montrait un tas de gravats. Et voilà que je me retrouvais à faire la même chose, trente ans après. *« Ici, il y a un mois encore, on buvait des bières nonchalamment accoudés au toit des voitures ! »* Quand j'ai réalisé cela, j'ai commencé à dessiner. J'avais une vignette mensuelle dans le supplément littéraire du quotidien francophone *L'Orient-Le Jour* que je devais rendre deux semaines plus tard. Cela m'a permis d'ouvrir les vannes. À cette époque, je venais de finir un livre pour enfants qui n'a rien à voir avec mes souvenirs d'enfance à Beyrouth, et je travaillais à ma première fiction. Je pensais en avoir fini avec tout ça, mais regardez, ça m'a rattrapée *[rires]* !

Zeina Abirached

JOHN FOLEY/P.O.L – MATHILDE MARC

• **L.Z.** Le lendemain de l'explosion, le magazine du *Monde*, *M le mag*, m'a contactée pour me proposer quatorze pages sur le sujet. J'ai commencé par dire non, car je ne me sentais pas capable. C'était trop dur, trop proche. De toute façon, je ne voulais plus rien écrire sur le Liban, je pensais avoir dit tout ce que j'avais à dire. J'ai changé d'avis le surlendemain, ça ne se refusait pas. Pendant trois semaines, sans aller à Beyrouth, j'ai créé à partir des récits de trente-six personnes – des membres de ma famille ou des personnes actives dans les réseaux sociaux « révolutionnaires » que je suis depuis le 17 octobre. Je n'avais absolument aucune intention de dessiner quoi que ce soit sur ce sujet. Je n'ai pas pour habitude d'être dans la réactivité et le contemporain. *Bye Bye Babylone*, c'est mon enfance dans les années 1970 et *Ma très grande mélancolie arabe* commence carrément à l'Antiquité ! Cet article illustré pour *M* était très important pour moi, mais j'ai d'autres projets maintenant, comme cette exposition sur les divas à l'Institut du monde arabe, en janvier, qui m'excite beaucoup.

Dessiner la crise du Liban, c'est une action politique ?

• **L.Z.** Oui, sûrement. Dans *M*, j'ai pris soin de dire ce que pensent les Libanais de ceux qui les gouvernent. En nommant un à un le président, le Premier ministre, le président de la chambre des députés, le chef du Hezbollah. Je m'en veux de ne pouvoir participer davantage à la vie révolutionnaire, donc je le fais comme je peux, avec mes dessins et mes textes.

• **Z.A.** J'ai participé comme je l'ai pu quand j'étais sur place et, ensuite, j'ai repris mes outils habituels. Vous savez, le programme d'histoire au Liban s'arrête en 1975. Il n'y a toujours pas de travail de mémoire sur la guerre. Or, il y a une nécessité, une urgence à garder une trace.

Propos recueillis par Gladys Marivat

★★★★☆

BYE BYE BABYLONE. BEYROUTH 1975/1979,
LAMIA ZIADÉ,
384 P., P.O.L, 36,90 €

★★★★☆

LE PIANO ORIENTAL,
ZEINA ABIRACHED,
212 P., CASTERMAN, 22 €

••• Si le premier roman de Dima Abdallah, *Mauvaises herbes* (prix Envoyé par La Poste 2020), s'ouvre à Beyrouth en 1983 dans le *« vacarme des klaxons, des sirènes et des déflagrations »*, la guerre demeure l'arrière-plan d'une histoire d'amour entre un père et sa fille, tous deux étrangers au monde qui les entoure. La guerre n'est plus ici, contrairement à nombre d'ouvrages évoquant cette même période, le rouage principal de l'intrigue, mais s'efface au profit d'un exil intérieur.

En lice pour les prix Renaudot, Médicis, Femina et Femina des lycéens au moment où nous bouclons cet article, le roman de Diane Mazloum *[lire interview page 69]*, *Une piscine dans le désert*, se déroule dans un espace hors du temps, sur une terre magnétique qui influence l'action de ses personnages mais n'est pourtant jamais nommée. Cultivant une ironie mordante, l'écrivain et photographe Sabyl Ghoussoub, né à Paris en 1988 de parents libanais, dépeint dans ses romans (*Le Nez juif, Beyrouth entre parenthèses*) de jeunes héros en quête de liberté, constamment renvoyés à une identité qui ne leur correspond pas.

Enfin, les écrivains libanais francophones ne sont pas les seuls à revisiter l'histoire libanaise, à l'image du Français Jean-René Van der Plaetsen, qui signe en cette rentrée, avec *Le Métier de mourir*, un roman prenant pour héros un soldat chargé de garder avec des mercenaires libanais un avant-poste à la frontière libano-israélienne en 1985.

Illustration tirée du roman graphique *Bye Bye Babylone*, de Lamia Ziadé.

LE FRANÇAIS COMME LANGUE D'ADOPTION

L'histoire du français au Liban remonte au XVIIIe siècle avec la signature d'une alliance politique entre la droite catholique française et l'élite chrétienne maronite. Elle s'est ancrée en 1920 quand le Liban est passé sous mandat français. Aujourd'hui, malgré la montée en puissance de l'anglais, près de la moitié des Libanais comprennent ou parlent le français, qui est perçu par les classes favorisées et intellectuelles, toutes confessions confondues, comme une langue de culture. Pour Alexandre Najjar, le français est porteur *« d'une longue tradition de lutte pour les libertés… Or ce combat-là est essentiel en Orient où les libertés sont souvent foulées aux pieds. Dès lors, l'usage de la langue française comme langue d'écriture prend une valeur symbolique, c'est une sorte d'engagement »*. L'absence de censure au Liban fait aussi du pays un lieu important de diffusion de la littérature arabophone, de nombreuses maisons d'édition du Proche et du Moyen-Orient faisant le choix de s'y installer pour faire connaître leurs auteurs.

Créé en 1992, au sortir de la guerre civile libanaise, le Salon du livre francophone de Beyrouth est devenu le troisième plus grand salon littéraire francophone au monde, après celui de Paris et de Montréal. Il a représenté un *« sanctuaire pour la liberté d'expression »* dans une région où la censure est courante. Sa programmation axée sur le débat d'idées s'étirait sur dix jours et attirait des dizaines de milliers de visiteurs. *« Aujourd'hui, le Salon est mort, et n'est pas près de revenir »*, regrette Alexandre Lemasson de l'Institut français au Liban. La crise économique a durement touché le secteur du livre en français, explique-t-il. Si elles sont *« dynamiques et de grande qualité »*, les maisons d'édition francophones au Liban sont rares. Parce que c'est un petit pays (6 millions d'habitants) qui peut difficilement concurrencer les éditeurs français hors de ses frontières. Avant la crise, elles étaient au nombre de quatre. Deux ont déjà mis la clé sous la porte, et l'Institut français prévoit d'en soutenir financièrement une troisième, les éditions Samir, spécialisées dans le livre jeunesse.

Autre conséquence de l'effondrement de la livre libanaise, il est aujourd'hui impossible d'acheter des ouvrages. Ce qui risque de pousser de nombreuses librairies francophones à fermer, à plus ou moins brève échéance. Là encore, l'Institut français est en discussion avec la ministre française de la Culture pour apporter une aide spécifique. *« Il ne faut pas que ce réseau disparaisse car il est essentiel à la diffusion de la Francophonie »*, conclut Alexandre Lemasson. Dispersée sur plusieurs continents, la littérature libanaise, elle, survivra à cette nouvelle crise, comme aux précédentes.

Laëtitia Favro, Gladys Marivat et Hubert Prolongeau

LAMIA ZIADÉ

« TOUTE MON ÉNERGIE EST DIRIGÉE VERS LE LIBAN FUTUR »

L'écrivaine Diane Mazloum, qui se trouvait à Beyrouth lors de la double explosion du 4 août, revient pour *Lire Magazine littéraire* sur le mirage d'un âge d'or libanais et le délitement actuel d'une société en crise.

Diane Mazloum

PATRICE NORMAND/JC LATTÈS

***« Il fut un Liban des jardins, comme il est une saison douce. »* Que vous évoquent ces deux vers de Nadia Tuéni ?**

• **Diane Mazloum.** Ces vers me ramènent à période éphémère que le Liban a connue entre la fin des années 1960 et les prémices de la guerre du Liban, une époque qui demeure idéale pour beaucoup d'entre nous mais qui relève peut-être davantage du fantasme que de la réalité. Les Libanais qui ont connu cet âge d'or étaient issus de la frange chrétienne, éduquée, cosmopolite du pays, qui ne représentait en aucun cas la majeure partie de la population. Ils symbolisaient néanmoins cet alliage magnifique entre l'Orient et l'Occident, cette diversité et ce multiculturalisme qui constituent l'identité de ce petit pays.

Vous êtes née en 1980 à Paris et n'avez donc pas connu cette époque, qui est pourtant au cœur de votre second roman, *L'Âge d'or [2017]…*

• **D.M.** Tout s'est joué dans l'enfance, au cours des vacances d'été passées, dans ce pays alors en guerre, à écouter les histoires de mes grands-parents, à fouiller dans les placards où des photographies qui témoignaient de cette époque enfouie prenaient la poussière. Adulte, je suis tombée sur un article évoquant la lune de miel à Disney World, en Floride, de Georgina Rizk, la première Miss Liban à recevoir le titre de Miss Univers, et d'Ali Hassan Salameh, le fils d'un leader palestinien, qui sont devenus les personnages principaux de *L'Âge d'or*. À eux seuls, ils symbolisaient toute la complexité du Liban, une complexité que ce pays n'a pas réussi à assumer par la suite.

Avez-vous le sentiment, comme le héros d'*Une piscine dans le désert*, d'être une étrangère quand vous êtes au Liban ?

• **D.M.** Parfois oui, et cela tient d'abord à la langue puisque je ne lis pas l'arabe ni ne parle parfaitement le dialecte libanais. Combien de fois me suis-je retrouvée, au volant dans Beyrouth, face à un panneau que j'étais incapable de déchiffrer ! On a pu me reprocher également d'être née et d'avoir grandi à l'étranger, et donc de ne pas avoir connu la guerre, mais la guerre faisait partie de mon quotidien, quand mes parents, par exemple, tentaient désespérément de joindre leur famille. Je suis imprégnée de deux cultures, un peu comme le croissant au zaatar !

Il y a également, dans ce livre, l'idée d'une influence directe de la terre, de son magnétisme, est-ce aussi ce que vous ressentez quand vous pensez au Liban ?

• **D.M.** Paris me permet d'écrire sans me laisser distraire alors que le Liban est un lieu de contemplation. Paris est une ville aboutie alors que Beyrouth est inachevée, et mon imagination s'emploie à combler chacun des trous, chacune des lézardes dans les murs de la cité.

La double explosion du 4 août a-t-elle modifié le rapport que vous entreteniez avec le Liban ?

• **D.M.** Sur le moment, j'ai vécu ce drame comme une trahison et je me suis dit que jamais plus je ne pourrais aimer ce pays comme je l'avais aimé. Le Liban doit se réformer, car il ne peut fonctionner tel qu'il est. Au lendemain de la catastrophe, quand j'ai vu tous ces gens déblayer les rues, cela m'a mise en colère car, une fois de plus, la population se substituait aux pouvoirs publics pour reconstruire. Il y a un an, les Libanais manifestaient pour dénoncer l'échec du gouvernement à trouver une solution à la crise économique, et la chute, depuis, est vertigineuse ! Il faut penser un nouveau Liban, d'un point de vue politique mais aussi romanesque. Même si cela relève de l'utopie, toute mon énergie est dirigée vers cela, vers le Liban futur, pour continuer à en faire vivre la lumière.

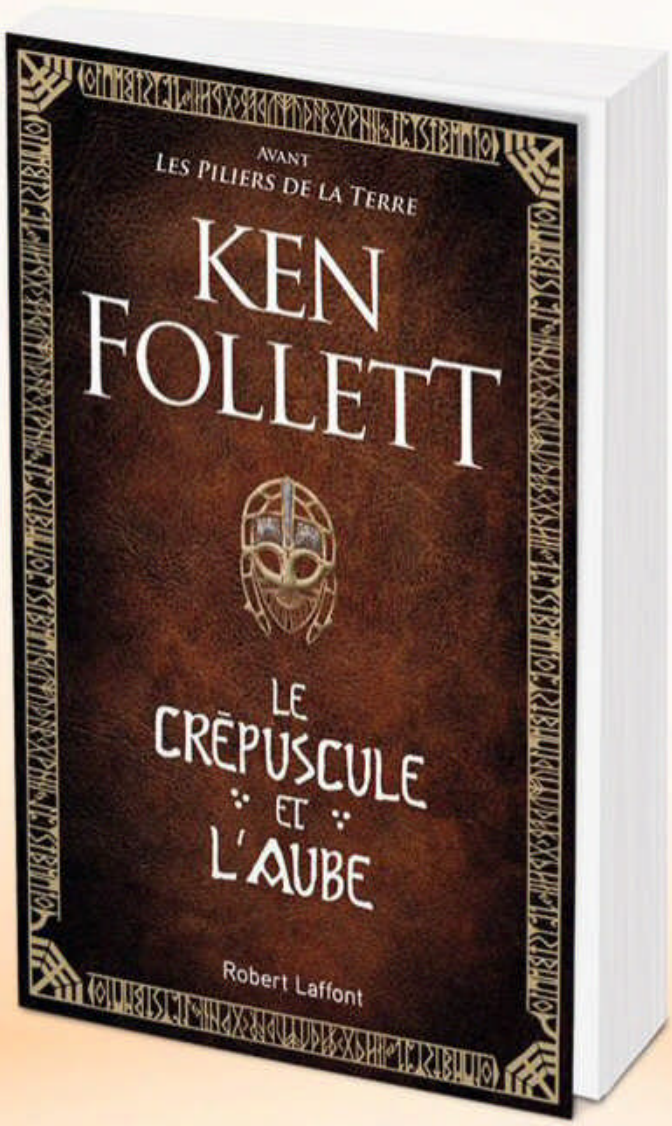
Propos recueillis par L.F.

★★★☆☆

***UNE PISCINE DANS LE DÉSERT*, DIANE MAZLOUM,** 200 P., JC LATTÈS, 19 €

Abonnez-vous à

LIRE magazine littéraire



OFFRE EXCEPTIONNELLE
1 AN
49€
SEULEMENT

+

EN CADEAU

LE NOUVEAU ROMAN DE KEN FOLLETT

Le crépuscule et l'aube

L'auteur de la saga de Kingsbridge revient avec un nouveau roman palpitant et addictif dont l'intrigue se situe avant celle des *Piliers de la Terre*, à l'aube d'une nouvelle ère.

JE M'ABONNE À LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE - 45, avenue du Général Leclerc - 60643 Chantilly Cedex

OUI, je désire bénéficier de votre offre spéciale : 1 an d'abonnement à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE (10 numéros) + ***Le crépuscule et l'aube*** pour 49€ seulement au lieu de ~~93,50€~~

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2 ☐ Carte bancaire

N° : |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

Expire fin : |_|_| |_|_|

Date et signature obligatoires :

|_|_| |_|_| |_|_|

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 31/12/2020 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci contre ☐ Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE, service des abonnements, 45, avenue du Général Leclerc - 60643 Chantilly Cedex.

OMLML490

LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 325 000 € - 15, RUE DE LA FONTAINE AU ROI, 75011 PARIS

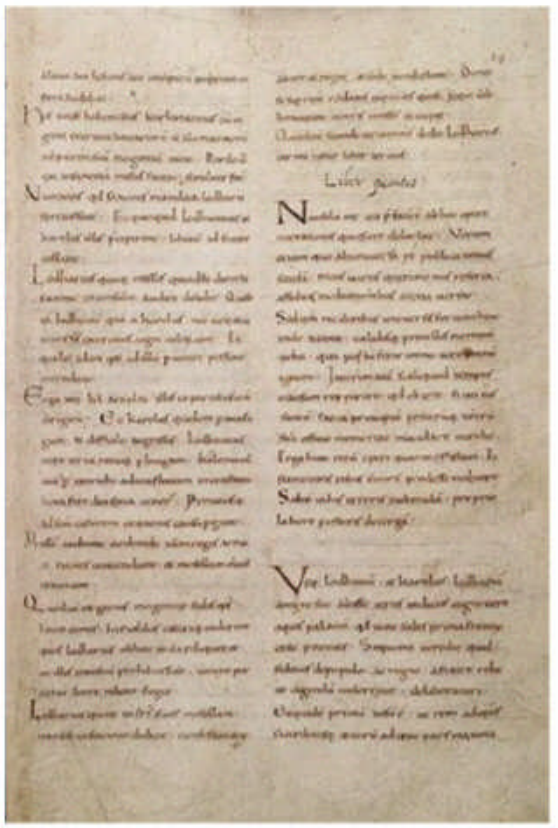
CAHIER CRITIQUE

C'EST DANS L'AIR
HERVÉ LE TELLIER

78

72

GEORGE ORWELL
LE GRAND FRÈRE



104

LA PHRASE FRANÇAISE : TOUTE UNE HISTOIRE

97

QUAND **RÉBECCA DAUTREMER** S'EMPARE DE JOHN STEINBECK

ULLSTEIN BILD/AKG-IMAGES – F. MANTOVANI/GALLIMARD
BNF – RÉBECCA DAUTREMER/TISHINA

SOMME ANTITOTALITAIRE

Par Alexis Brocas

Les éditions Gallimard publient une sélection d'œuvres de George Orwell en Pléiade. L'occasion de découvrir ses grands reportages et romans oubliés, qui nourrirent *La Ferme des animaux* et ses cochons tyranniques, ainsi que le monde grisâtre de *Mil neuf cent quatre-vingt-quatre.*

George Orwell en 1940.

Contrairement à son modèle génocidaire et moustachu, Napoléon, le cochon stalinien de *La Ferme des animaux* n'avait pas prévu de programme spatial. Le voilà tout de même parmi les étoiles en compagnie du pauvre Winston Smith et des télécrans de *Mil neuf cent quatre-vingt-quatre* – intitulé en toutes lettres, comme le voulait Orwell – et d'une foule de personnages réels ou inventés issus d'autres textes moins connus. Le geste n'est pas anodin : en publiant Orwell en Pléiade, les éditions Gallimard rappellent la valeur littéraire d'un auteur dont on fait, aujourd'hui, un usage essentiellement politique. Quand on compare les technologies de surveillance déployées dans *Mil neuf cent quatre-vingt-quatre* à la prison de transparence que seraient en train de fabriquer nos grandes entreprises de haute technologie. Quand on relie le triste phénomène des *fake news* aux falsifications du passé mises en scène dans ce même roman. Quand on s'interroge, enfin, sur le curieux destin de ce livre, écrit pour dénoncer les dictatures d'autrefois et éclairer leurs fondamentaux, et devenu la matrice de toutes les dystopies mises en scène par la science-fiction écrite ou filmée, du *Fahrenheit 451* de Ray Bradbury au film *Brazil* de Terry Gilliam jusqu'à leurs avatars actuels qui peuplent la littérature jeunesse.

« TOUTE LITTÉRATURE EST POLITIQUE »

Dès l'introduction, Philippe Jaworski, maître d'œuvre de cette édition, rappelle les fondamentaux de la littérature orwellienne. Oui, pour Orwell, *« Toute littérature est politique, et toute politique est mensonge et propagande ».* Oui, la *« décence commune »* – cette idée qu'il existe, en tout homme, un *« instinct moral et social intangible »* qui seul pourrait faire pièce à la tyrannie – est une idée centrale chez Orwell, et traduit son optimisme – qui le différencie de Swift, son maître avec Dickens. Oui, Orwell est un génie bien anglais en ce sens qu'il se fonde sur l'expérience plus que sur la pensée abstraite. Certaines affirmations pourront être discutées : *« On peut renoncer une fois pour toutes à définir* Mil neuf cent quatre-vingt-quatre *comme un ouvrage de science-fiction ou d'anticipation, et à le réduire à une utopie (ou plutôt à une dystopie), sauf à considérer qu'Orwell a écrit là une utopie pour en finir avec toutes les utopies* […]. *Le roman est à coup sûr une satire de la pensée utopique. »* Exact, mais pourquoi lui refuser le label « science-fiction » ? Certes, les technologies fictives inventées par Orwell ne sont pas spectaculaires et le monde du roman ressemble assez à l'Angleterre des années 1950, mais il n'empêche : la lecture de *Mil neuf cent quatre-vingt-quatre*, ici retraduit par Jaworski, suscite en l'esprit du lecteur d'aujourd'hui de puissantes visions d'avenir – de fonctionnaires portant l'uniforme du parti, déambulant dans les couloirs d'un bâtiment infini traversé de tuyaux menant à des chaudières où brûlent les *« vérités »* périmées et d'où s'écoulent les informations à réécrire…

Cette imagerie mentale se retrouve d'ailleurs dans la belle et très fidèle adaptation en bande dessinée du Brésilien Fido Nesti *[lire extraits page 74]* : elle représente en effet un futur, mais tel qu'on pouvait l'envisager dans les années 1950. Satire anti-utopique, ouvrage pionnier de science-fiction, roman poignant sur l'écrasement d'un individu amoureux dans un monde qui hait l'individualité et l'amour, le roman paraît tout cela – et sans doute l'ouvrage révèlera-t-il encore d'autres dimensions dans l'avenir. De même, *La Ferme des animaux*, écrit deux ans plus tôt, et avec lequel *Mil neuf cent quatre-vingt-quatre* forme un sidérant diptyque, n'est pas qu'une fable anticommuniste : comme l'écrit joliment Jaworski dans sa notice, cette fable politique peut être relue comme une parabole sur la part noire commune à chacun, ce qui *« en nous peut vouloir prendre l'apparence du Maître animal de la ferme. Exit Staline, entre l'homme ».* Une part noire que l'on peut interpréter comme l'antithèse de la « décence commune », et que *1984* éclaire aussi à sa façon – notamment à travers la jouissance avec laquelle O'Brien, faux résistant et vrai tortionnaire, impose à Winston l'idée que *« deux et deux font cinq »* si le parti en décide ainsi.

La volonté d'éclaircir la nature morale de l'homme semble avoir aussi guidé la vie d'Eric Blair. Né dans les Indes britanniques (son père était un petit fonctionnaire), passé par la prestigieuse université d'Eton (où il

PICTURES FROM HISTORY/AKG-IMAGES

reçut l'enseignement d'Aldous Huxley), Eric Blair fut un temps commissaire adjoint de la police coloniale en Birmanie – et ce qu'il vit alors heurta assez sa « décence commune » pour qu'il en fasse le sujet de son premier roman, *En Birmanie*, paru en 1936 et contenu dans ce Pléiade. On y assiste à l'ascension d'un magistrat local machiavélique et corrompu, U Po Kyin, qui rêve de devenir le premier membre asiatique du Club des Européens, et s'affronte à son antithèse, un médecin indien honnêtement convaincu des bienfaits de la colonisation. Le roman est réussi mais, comme l'observe justement la notice, ses personnages sont des « types » dickensiens. Hercule, l'infatigable cheval de *La Ferme des animaux*, qui *« redouble d'effort »* jusqu'à en mourir, apparaît beaucoup plus humain qu'eux…

DES BAS-FONDS DE PARIS À LA GUERRE D'ESPAGNE

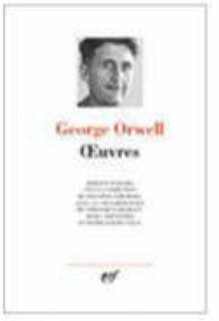
Avant de s'en aller désespérer en Birmanie, Orwell a fait l'expérience de la pauvreté, en France et en Angleterre. Il en a tiré *Dans la dèche à Paris et à Londres*, essai qui peut se lire comme un reportage au long cours, et texte inaugural de ce Pléiade. Et c'est une perle ! En 200 pages très denses, Orwell relate d'abord son séjour au bien nommé « *Hôtel des trois moineaux* » rue du Coq-d'Or, dans le Paris de 1927-1928, où il découvre les effets de la faim (*« C'est comme si on vous avait changé en méduse »*), les mœurs des monts-de-piété, et se fait un ami : Boris, énorme émigré russe boiteux, benoîtement antisémite, désespérément misérable, et cependant jamais à court d'espoir. Grâce à Boris, Orwell devient plongeur à *« l'hôtel X »,* l'un des dix plus grands établissements parisiens, qui cache dans ses caves labyrinthiques, crasseuses et surchauffées, tout un peuple de serveurs, cuisiniers et cafetiers (les responsables du petit déjeuner). Orwell y découvre, ébahi, le contraste entre le luxe que l'hôtel exhibe aux clients, et ses coulisses répugnantes, où les plats sont posés à même le sol – et quel sol ! *« Nous circulions sur un mélange glissant d'eau savonneuse, de feuilles de laitue, de bouts de papiers piétinés et d'aliments déchirés. »* Mais il ne se limite pas à constater : il théorise et détaille les mœurs de chaque corporation. S'interroge sur l'utilité de cet esclavage moderne et de ce luxe qui n'est qu'apparence. Puis il file en Angleterre où il recommence avec les vagabonds – assez longtemps pour pouvoir établir une typologie des asiles de nuit… Autre trésor contenu dans ce volume : l'*Hommage à la Catalogne*, où Orwell raconte sa drôle de guerre d'Espagne, en 1937. Drôle de guerre car, après un séjour dans la Barcelone libérée qui l'enthousiasme, il se retrouve, avec une milice du POUM, sur un front immobile en altitude, où les positions républicaine et franquiste se font face à distance, sans pouvoir s'atteindre faute d'artillerie. Résultat : *« Nous nous battons contre la pneumonie, pas contre des hommes. »* Plus souvent, on se crie des slogans et des appels à la désertion. *« L'arme n'est pas le fusil mais le mégaphone. »* Orwell détaille les réalités de la guerre : le froid, les munitions espagnoles foireuses qui enrayent les armes de récupération des républicains, les obus qui n'éclatent pas toujours, la camaraderie et la bonne volonté des Espagnols, les tirs qui ne font jamais mouche et les balles perdues qui touchent parfois… Le pire, il le verra quand il retournera à Barcelone, et assistera à l'anéantissement du POUM, accusé d'œuvrer pour les fascistes, par le Parti communiste, avant de se retrouver traqué. *« Le pire, quand on est recherché par la police dans une ville comme Barcelone, c'est que tout ouvre très tard. »*

Orwell (le plus grand au centre) à Huesca, Espagne 1937.

LA SAGESSE D'ORWELL PROCÈDE DIRECTEMENT D'UNE VIE D'EXPÉRIENCES PARFOIS EXTRÊMES

Jaworski a raison d'écrire que, sans les chefs-d'œuvre de ses dernières années, *La Ferme des animaux* et *Mil neuf cent quatre-vingt-quatre*, on se souviendrait d'Orwell comme d'un *« essayiste de talent ». « La fortune de l'œuvre s'est construite par une réévaluation de l'ensemble à l'aune de son épilogue »* : en effet. Et il est passionnant de découvrir, dans les textes précités – mais aussi dans son reportage sur les ouvriers de Wigan, inclus dans ce volume –, le substrat de réalité sur lequel se fonderont le monde futuriste de Big Brother et celui, fabuleux, de *La Ferme*. La sagesse d'Orwell ne vient pas de réflexion hors-sol : elle procède directement d'une vie d'expériences parfois extrêmes. C'est ce qui la rend si pertinente.

A.B.



★★★★★

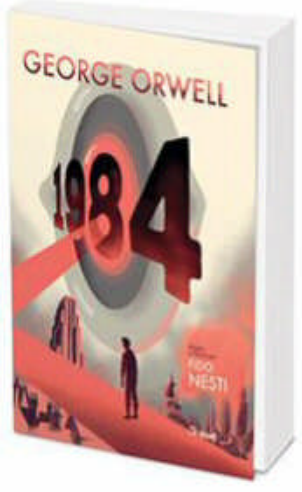
ŒUVRES,
GEORGE ORWELL,
PHILIPPE JAWORSKI (DIR),
1 664 P., GALLIMARD/LA PLÉIADE, 72 €

À noter aussi la parution de la biographie *Orwell, à sa guise. La vie et l'œuvre d'un esprit libre* de George Woodcock (Lux), et la réédition d'une autre biographie, signée Bernard Crick, simplement intitulée *George Orwell* (Flammarion).

HOOVER INSTITUTION ARCHIVES/HARRY MILTON PAPERS

George Orwell - Fido Nesti
1984

Alors que nous sommes plongés depuis plusieurs mois dans un monde terriblement dystopique, cet automne consacre l'œuvre foisonnante et inquiétante de l'écrivain britannique George Orwell. Après son entrée il y a quelques semaines dans la prestigieuse bibliothèque de la Pléiade, sous la houlette de Philippe Jaworski, c'est désormais au tour de la bande dessinée de s'emparer de son formidable univers. Après une rude bataille, Grasset a acquis les droits de traduction de l'ouvrage très attendu de l'illustrateur brésilien Fido Nesti, et fera paraître le 4 novembre cette toute première adaptation en roman graphique de *1984*, l'œuvre culte de George Orwell. Un très bel objet et une preuve, s'il en fallait, qu'on peut concevoir l'adaptation d'un classique en bande dessinée sans pour autant sacrifier la richesse littéraire d'un texte iconique. En s'appuyant sur la traduction de Josée Kamoun, qui fait autorité depuis la nouvelle publication de ce classique en 2018 et qui se veut moins aseptisée, plus soucieuse de retranscrire la brutalité et la terreur du Londres orwellien, cette adaptation réussit le pari d'allier le fond et la forme. Les mots de George Orwell prennent une tout autre ampleur sous les traits de crayon menaçants de Fido Nesti. Un traitement graphique réussi, à la croisée du rouge et du noir, qui retranscrit à merveille l'atmosphère oppressante du régime totalitaire de Big Brother. Pour les uns, une porte d'entrée différente, plus accessible, plus pop culture, vers ce chef-d'œuvre incontournable ; pour les autres, une nouvelle manière de profiter de leur roman préféré. **Léonard Desbrières**



LE LIVRE

***1984 (NINETEEN EIGHTY-FOUR)*, GEORGE ORWELL, FIDO NESTI** (ADAPTATION ET ILLUSTRATION), TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR JOSÉE KAMOUN, 224 P., 22 €. COPYRIGHT GRASSET. EN LIBRAIRIES LE 4 NOVEMBRE.

RENATO PARADA/GRASSET

Bio express

1971
Fido Nesti naît à Sao Paulo. Autodidacte, il fait ses armes dans la presse brésilienne avant de collaborer à certains prestigieux magazines internationaux. Il est aujourd'hui un contributeur régulier du *New Yorker*, et réalise des couvertures pour les éditions Penguin Books.

1984
L'illustrateur découvre l'œuvre culte de George Orwell, *1984*, alors qu'il est au collège. Depuis ce moment, il éprouve une fascination sans limites pour ce monde dystopique, parfois si cruellement proche de la réalité brésilienne.

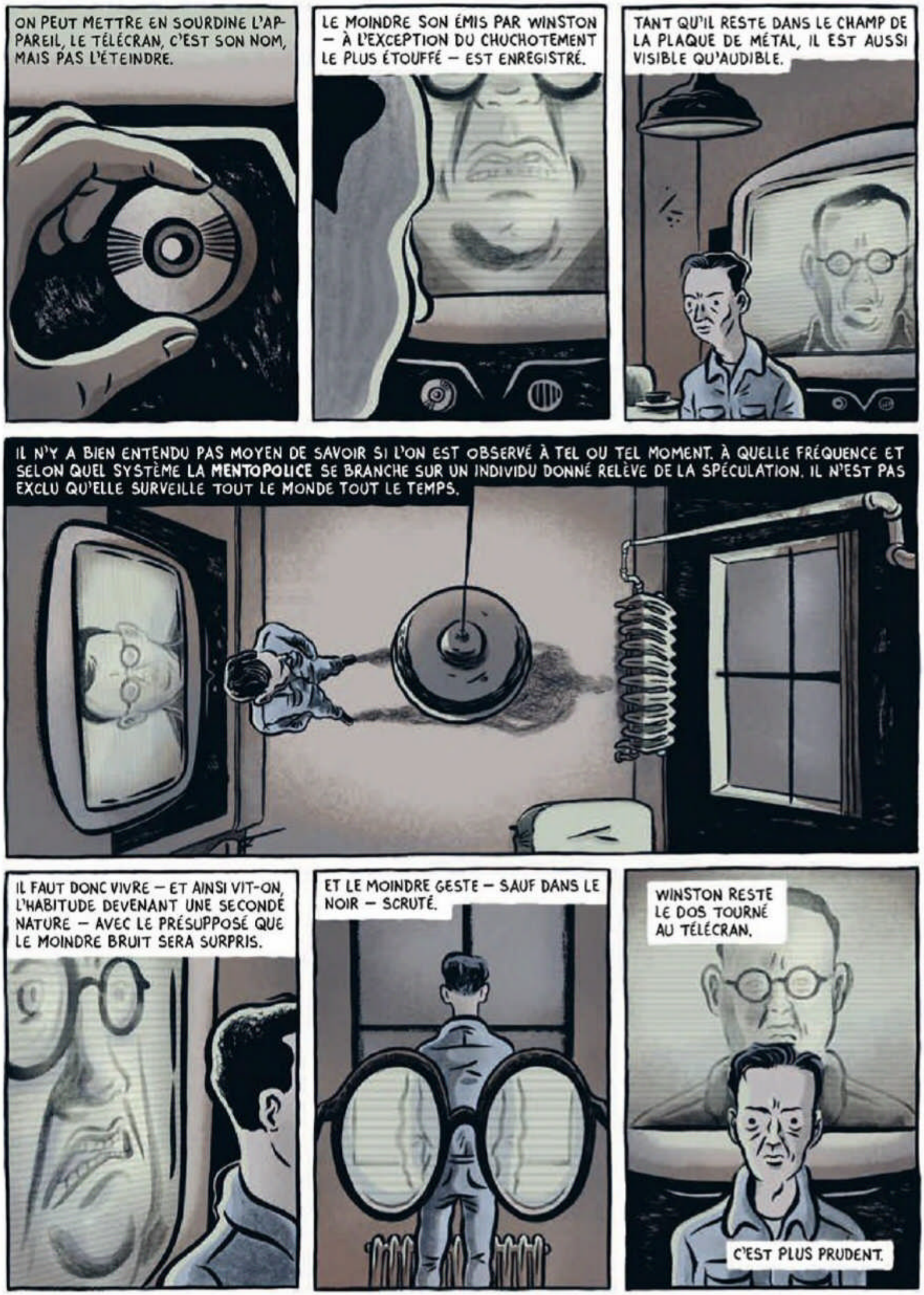
2006
Fido Nesti adapte pour la première fois un classique en roman graphique. Son ouvrage, *Os Lusiadas em quadrinhos*, est une retranscription fantasmée des *Lusiades*, poème épique de Luís de Camões, publié en 1572. Un texte fondateur de la littérature portugaise.

C'EST UN JOUR D'AVRIL FROID ET LUMINEUX, LES PENDULES SONNENT 13H. WINSTON SMITH SE GLISSE À TOUTE VITESSE PAR LES PORTES VITRÉES DE LA **RÉSIDENCE DE LA VICTOIRE**, PAS ASSEZ VITE TOUT DE MÊME POUR EMPÊCHER UNE BOURRASQUE DE S'ENGOUFFRER AVEC LUI.

7

IL EST INUTILE DE CHERCHER À PRENDRE L'ASCENSEUR QUI FONCTIONNE RAREMENT, MÊME EN PÉRIODE FASTE : EN CE MOMENT LE COURANT EST COUPÉ EN PLEIN JOUR PAR MESURE D'ÉCONOMIE À L'APPROCHE DE LA SEMAINE DE LA HAINE.
BIG BROTHER IS WATCHING YOU
L'APPARTEMENT EST AU SEPTIÈME.
WINSTON, QUI A TRENTE-NEUF ANS ET UN ULCÈRE VARIQUEUX AU-DESSUS DE LA CHEVILLE DROITE, MONTE LENTEMENT...
SE MÉNAGEANT PLUSIEURS HALTES EN ROUTE.
UNE VOIX DÉVIDE UNE LISTE DE CHIFFRES RELATIFS AU NEUVIÈME PLAN TRIENNAL.
LA PRODUCTION DE FONTE...

8


ON PEUT METTRE EN SOURDINE L'APPAREIL, LE TÉLÉCRAN, C'EST SON NOM, MAIS PAS L'ÉTEINDRE.
LE MOINDRE SON ÉMIS PAR WINSTON – À L'EXCEPTION DU CHUCHOTEMENT LE PLUS ÉTOUFFÉ – EST ENREGISTRÉ.
TANT QU'IL RESTE DANS LE CHAMP DE LA PLAQUE DE MÉTAL, IL EST AUSSI VISIBLE QU'AUDIBLE.
IL N'Y A BIEN ENTENDU PAS MOYEN DE SAVOIR SI L'ON EST OBSERVÉ À TEL OU TEL MOMENT. À QUELLE FRÉQUENCE ET SELON QUEL SYSTÈME LA **MENTOPOLICE** SE BRANCHE SUR UN INDIVIDU DONNÉ RELÈVE DE LA SPÉCULATION. IL N'EST PAS EXCLU QU'ELLE SURVEILLE TOUT LE MONDE TOUT LE TEMPS.
IL FAUT DONC VIVRE – ET AINSI VIT-ON, L'HABITUDE DEVENANT UNE SECONDE NATURE – AVEC LE PRÉSUPPOSÉ QUE LE MOINDRE BRUIT SERA SURPRIS.
ET LE MOINDRE GESTE – SAUF DANS LE NOIR – SCRUTÉ.
WINSTON RESTE LE DOS TOURNÉ AU TÉLÉCRAN.
C'EST PLUS PRUDENT.

9

Hervé Le Tellier

COMME UN AVION SANS « L »

Avec ce *« roman de romans »*, l'oulipien réussit encore à surprendre ses lecteurs, qu'il met à contribution dans un récit virtuose mêlant genres et contraintes, données scientifiques et références littéraires. Une prouesse.

Même pas cap ! C'est avec cette formule de cour d'école qu'il convient d'entamer un article sur Hervé Le Tellier. L'auteur nous met en effet au défi d'y intégrer un incipit de roman, exemple typique de contrainte chère aux membres de l'Oulipo, dont il est l'un des membres les plus éminents. Avant de rejoindre ce courant ludique de la littérature française – et même de devenir écrivain –, Hervé Le Tellier a fait des études de mathématiques. On peut se réjouir qu'il ait choisi les lettres. Dans *Toutes les familles heureuses,* il confie ainsi n'être qu'*« un mathématicien médiocre »* et affirme humblement qu'*« aucun théorème ne portera son nom »*. Pourtant, le dernier roman de cet auteur discret, *L'Anomalie,* propose une véritable science romanesque, dont les lois multiplient les possibles. À l'Oulipo, d'ailleurs, les mathématiques et l'écriture ont toujours fait bon ménage. On pense notamment à Queneau, dont le livre de poésie combinatoire permet de réaliser cent mille milliards de sonnets, ou à *La Vie mode d'emploi* de Perec, qui balade le lecteur selon les mouvements d'un cavalier sur un jeu d'échecs. En s'imposant des contraintes d'écriture, les auteurs oulipiens révèlent des potentiels créatifs insoupçonnés.

COMME UN SCOUBIDOU

Hervé Le Tellier écrit depuis l'âge de 15 ans. Rapidement, il s'intéresse aux récits courts, aux contes absurdes et aux jeux littéraires. *« À l'Ouvroir, j'ai découvert que j'étais oulipien depuis vraiment longtemps »,* nous dit-il. *« Leur tournure d'esprit était la mienne, un cocktail de sérieux absolu et d'éclats de rire, d'humour parfois noir et de goût pour l'érudition encyclopédiste. »* Sans le savoir, Hervé Le Tellier tendait vers l'Oulipo *« par anticipation »,* comme Boris Vian dont le Collège de pataphysique inspira le groupe.

« Je suis né dans le très modianesque 18e arrondissement de Paris » – et plus précisément boulevard Ornano, où habitait Dora Bruder. Appartenant à ses yeux à *« cette*

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

L'instant LiRE: à la fnac

Retrouvez tous les mois nos conseils lecture en vidéo sur fnac.com/conseils-experts

dernière génération qui a grandi sans télévision », Le Tellier eut la chance, enfant, de vivre au-dessus d'une librairie. Il se souvient de ce monde de livres comme d'un paradis. Il dévore *Le Club des cinq,* Jules Verne et le Larousse encyclopédique. Par la suite, il découvre Philip K. Dick, Daniel Keyes et Clifford D. Simak. La science-fiction irrigue alors tout son imaginaire. Après avoir obtenu le concours du CFJ, il devient journaliste scientifique, tout en écrivant des textes plus fictionnels pour la presse. *« Certains ont constitué la matière de mon premier livre,* Sonates de bar, *publié chez Seghers par Paul Fournel,* raconte-t-il. *Il était à l'Oulipo, travaillait aux* Papous dans la tête, *et c'est grâce à lui que j'ai intégré ce cercle, avant d'être coopté à*

« L'OULIPO PERMET D'OSER ET D'ÉCRIRE SANS MÊME SE POSER LA QUESTION DU PROJET »

l'Ouvroir. » La célèbre émission, diffusée de 1984 à 2018 sur France Culture, rassemblait des écrivains, des journalistes et des artistes autour de jeux radiophoniques et poétiques, souvent élaborés par l'Oulipo.

LE LECTEUR, CE HÉROS

Guidé par des « cahiers des charges », Hervé Le Tellier prend particulièrement soin de la construction de ses romans. C'est *« comme une tresse, un scoubidou,* explique-t-il. L'Anomalie *n'échappe pas à cette règle* ». La structure du livre repose en effet sur un enchevêtrement complexe d'histoires, qui n'entache en rien la fluidité de la narration. Invisibles pour le lecteur, les prescriptions qu'il s'est données lui dictaient par exemple de transposer l'incipit de *La Promesse de l'aube* sans qu'il n'y paraisse. Si Hervé Le Tellier réussit à dissimuler son processus de fabrication, il parvient aussi à rebondir sur ses contraintes pour créer des espaces de liberté. *« L'Oulipo permet d'oser. »* Et d'écrire sans parfois même *« se poser la question du projet »*.

Dans *L'Anomalie,* les passagers d'un vol Paris-New York (comptant, de manière non exhaustive, un tueur à gages nommé d'après William Blake, une petite fille incollable sur les batraciens, une avocate diplômée de Stanford et un couple intergénérationnel) voient leur existence transformée après un mystérieux bouleversement atmosphérique. Parmi eux, le romancier Victor Miesel écrit un livre qui s'avère être précisément celui que le lecteur est en train de lire. Cette participation active du public à la création littéraire est essentielle pour l'Oulipo. Hervé Le Tellier explique que « L'Anomalie *est né du désir d'écrire un roman de romans, en partie un hommage lointain à* Si par une nuit d'hiver un voyageur, *d'Italo Calvino »*. Mentionné par Hervé Le Tellier dans *Electrico W,* le fameux écrivain italien faisait du lecteur le principal personnage du livre, explorant ainsi les mécanismes qui le relient à l'histoire. En outre, *L'Anomalie* multiplie les références à la pop culture, histoire d'entretenir une certaine forme de complicité avec son lectorat, dont il faisait déjà état dans *Esthétique de l'Oulipo*. Ce dispositif malicieux n'empiète pas sur la force du récit ni sur le simple plaisir de lecture – bien au contraire…

Pour Hervé Le Tellier, *L'Anomalie* n'est pas un roman de science-fiction. *« C'est de la science, c'est de la fiction, mais cela se passe aujourd'hui. L'hypothèse de Nick Bostrom que j'évoque n'est pas une impossibilité. »* Ce philosophe suédois a théorisé l'idée que, dans le futur, des civilisations technologiquement avancées pourraient être capables de simuler des intelligences et des mondes virtuels. Dès lors, rien ne pourrait garantir l'existence physique des personnages du livre. Matérialiste et désespérément lucide, ce roman est aussi celui de la sacro-sainte « seconde chance », si souvent exploitée, mais pas d'une manière aussi originale. *« Le* kairos *sonne parfois deux fois »,* s'amuse Hervé Le Tellier, épuisant les ambiguïtés pour mieux toucher à la vérité.

Champion inattendu des sélections des grands prix d'automne – au grand dam d'autres « candidats » Gallimard –, *L'Anomalie* a intéressé (et même « optionné ») très tôt des producteurs de cinéma. Ce qui ne surprend pas vraiment Hervé Le Tellier, lui qui a envisagé son roman *« de manière filmique »*. À moins que tout ceci ne soit le fruit *« d'une immense blague concoctée par la simulation dont nous sommes les acteurs »* ? Vous qui êtes sur le point de commencer *L'Anomalie,* laissez votre réalité se dissoudre dans la pluralité des mondes à habiter. Et à vous, chers lecteurs, de retrouver un incipit de roman dans ce modeste article…

Camille-Élise Chuquet (avec B.L.)

★★★★★

L'ANOMALIE,
HERVÉ LE TELLIER,
336 P., GALLIMARD, 20 €

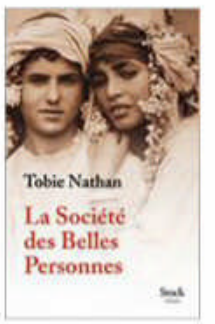
MARQUE-PAGE

par Baptiste Liger

LA VENGEANCE DE ZOHAR

On partage parfois ce que l'on peut, avec son père. Ainsi François Zohar a-t-il en commun avec son géniteur sa date de naissance, avec quarante années d'écart – à savoir le 25 octobre. Ce genre de choses, on y pense particulièrement quand il est trop tard. C'est ce que constate le fils, lors des obsèques de celui qui lui a donné la vie. Lors de la cérémonie, à l'heure du Kaddish, qui sont donc toutes ces personnes entonnant un air aux accents égyptiens ? Et cette étrange Italienne, Livia, qui semble connaître bien des secrets ? Ce sera, pour l'homme en deuil, l'occasion d'en savoir plus sur cette mystérieuse (et trop absente) figure paternelle nommée Zohar Zohar, partie en 1952 du Caire, cette *« ville des folies infinies »* où il ne fait plus bon être juif. Le roi Farouk doit laisser place à Nasser, les Frères musulmans sont en pleine ascension et l'armée accueille nombre d'anciens nazis. Zohar Zohar trouvera refuge du côté de Naples, avant de rejoindre la France où, en compagnie d'autres victimes, il va pouvoir assouvir son désir de vengeance.

Il y a, dans *La Société des Belles Personnes*, un goût du romanesque fort appréciable. Mais si l'entreprise de Tobie Nathan ne manque ni de fougue ni de scènes fortes, le côté trop foisonnant du récit, une narration maladroitement éclatée et un style manquant de folie empêchent l'histoire de décoller pleinement. Reste un personnage formidable, à la Monte-Cristo, qui emporte tout sur son passage. Vous avez dit Zohar ?



★★☆☆☆

LA SOCIÉTÉ DES BELLES PERSONNES,
TOBIE NATHAN,
432 P., STOCK, 22 €

AUDREY SOVIGNET

Celia Levi
COLÈRE FEUTRÉE

La Tannerie, quatrième roman de l'écrivaine de 39 ans, évoque un établissement culturel qui se veut innovant et ouvert à tous. C'est aussi le miroir fascinant de ce qui cloche dans notre époque – de notre aliénation au travail à cette révolte qui gronde sous une chape d'indifférence. Édifiant.

BRUNO DEWAELE/TRISTRAM

Celia Levi est discrète et précieuse. Elle ne le devrait pas, tant son regard révèle avec acuité les emballements et les impasses de notre époque. Ses débuts en 2009 avec *Les Insoumises*, suivi d'*Intermittences* l'année suivante, saisissaient les destins de jeunes gens malmenés par la précarité et la cruauté du monde. Même quand elle prend Shanghai pour décor (*Dix yuans un kilo de concombres*, en 2014), l'écrivaine pose la même question : entre la lutte et la chimère, quelle voie emprunter pour ne pas se fourvoyer ?

LA FAUTE À FLAUBERT ET AU CINÉMA

La Tannerie ramène Celia Levi à Paris dans un lieu culturel fictif : 60 000 mètres carrés, pensé comme *« une métaphore de la société sociale-démocrate d'aujourd'hui, avec ses hiérarchies et une forme de passivité de la part de ceux qui subissent les inégalités et l'oppression »*, dit-elle. La silhouette gracile de l'écrivaine née à Paris d'un père italien et d'une mère chinoise avance dans les allées du parc des Buttes-Chaumont. Elle raconte comment ce livre lui est venu en 2016 quand la capitale vivait au rythme des évacuations des campements de migrants, des manifestations contre la loi travail et du mouvement contestataire Nuit Debout, place de la République. *« J'ai vraiment cru à Nuit Debout, comme j'ai pu croire au mouvement contre le CPE en 2006. Il y avait parfois un côté ridicule qui faisait penser aux clubs dans* L'Éducation sentimentale. *Et en même temps, la parole se libérait. »*

La référence à Flaubert fait mouche tant il y a chez son héroïne, Jeanne – jeune Bretonne qui « monte à la capitale », noue des amitiés fortes, tombe amoureuse, se frotte à l'art et à la politique, puis brûle ses illusions –, quelque chose de Frédéric Moreau. L'auteur d'*Un cœur simple* est partout, jusque dans ce phrasé court et la précision des descriptions qui ramassent en une volée de mots le ciel de Paris, l'automne ou les ambitions contrariées. Celia Levi hésite avant de répondre franchement. *« Je fais en sorte qu'on ne ressente pas le style, parce que je ne crois pas en avoir. »* Disons plutôt qu'elle n'en fait pas étalage, préférant le mettre au service du récit. Comme dans l'incipit de *La Tannerie*, un long travelling qui nous embarque aux côtés de l'héroïne pour son premier jour de travail. La naïve Jeanne fonctionne comme une sonde qui absorbe tout : le magnétisme des lieux, les discours de ses collègues dont l'attitude et l'aisance oratoire la fascinent.

LA RELIGION DU « PROJET »

Celia Levi aurait dû faire du cinéma. Elle avait étudié dans ce but quand, un jour, un film ne se fait pas, et le scénario devient un roman. C'était *Les Insoumises*. L'œil très « nouvelle vague » de la cinéaste transparaît dans les descriptions des errances solitaires de Jeanne dont Paris – ses ciels, ses terrasses qui débordent sur les trottoirs, ses berges inondées par la Seine en mai 2016 – constitue l'horizon inatteignable et l'arrière-plan évocateur. L'auteure désirait décrire Paris, quand bien même il paraît impossible de s'approprier cette ville cinématographique et littéraire où, *« bizarrement »*, elle a ses *« racines »* et a presque toujours vécu, du 5e au 19e arrondissement.

Longtemps, Celia Levi a travaillé dans un établissement culturel comparable à La Tannerie. Le travail est le sujet de son roman qui, paradoxalement, n'est jamais militant. On s'y indigne des licenciements et des cas de harcèlement, mais pas trop, et surtout pas trop longtemps. *« En même temps que le travail est remis en question, le discours entrepreneurial nous aliène. Chacun doit être un collaborateur et porter en soi le "projet" du lieu qui l'emploie – même si on est payé au lance-pierre. Tout le monde a intégré les notions d'ordre et de servitude. La répression, elle, est feutrée. Le monde actuel fonctionne un peu sur l'autocensure. Et au travail, c'est pareil. »* *La Tannerie* se situe en 2016, mais pourrait tout aussi bien parler de l'après-Covid. Preuve définitive du talent de Celia Levi.

Gladys Marivat

★★★★☆

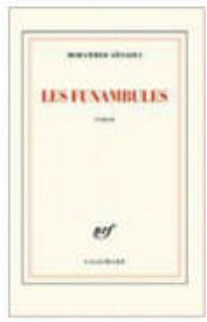
LA TANNERIE,
CELIA LEVI,
376 P.,
TRISTRAM, 21,90 €

Halo de pauvres

Dans un roman assez émouvant, le journaliste du *Figaro* Mohammed Aïssaoui retrace les parcours de gens malmenés par la vie.

Contrairement à ce que croient les complotistes, être critique littéraire ne se réduit pas à trinquer au Café de Flore avec quelque penseur cheveux au vent : on peut arpenter des terrains moins balisés. C'est ce que Mohammed Aïssaoui, plume bien connue des lecteurs du *Figaro littéraire* (et lauréat du Renaudot de l'essai 2001 pour *L'Affaire de l'esclave Furcy*), fait dans *Les Funambules*. Il y met en scène Kateb, un biographe pour anonymes qui préfère recueillir la parole des sans-grades que celle des nantis. André Breton avait Nadja ; Kateb a Nadia. Voulant retrouver cet amour de jeunesse, et sachant qu'elle travaille dans le milieu associatif, il part sur sa trace entre Paris et Lyon, infiltre les Petits Frères des pauvres, ATD Quart Monde, Les Restos du Cœur… *Les Funambules,* c'est un peu Modiano au pays de Coluche. Si un personnage burlesque s'appelle le Philosophe avec un grand P, il ne s'agit pas d'un idéologue en chemise blanche – Kateb ne croise ici que des gens « cabossés », peints avec une indéniable empathie. Après tout, n'est-on pas le pays des *Misérables* ?

Louis-Henri de La Rochefoucauld



★★☆☆☆
LES FUNAMBULES,
MOHAMMED AÏSSAOUI,
224 P.,
GALLIMARD, 18 €

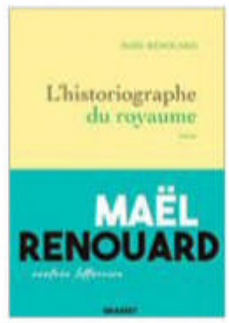
Maroquin marocain

Ce premier roman de Maël Renouard brosse un portrait du roi Hassan II. Pure fiction ?

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD – J.-F. PAGA/GRASSET

Le « royaume » du titre est celui du Maroc, sous le règne de Hassan II qu'a bien connu le narrateur. Après avoir été son condisciple au collège royal, où les futurs monarques sont traditionnellement éduqués parmi des jeunes gens de la société civile, notre homme intègre l'administration où il mène une carrière en dents de scie, suivant les foucades de l'imprévisible Hassan : un temps relégué dans un poste minable au fond du désert, un temps élevé à la dignité d'historiographe du royaume, fonction inspirée de l'Ancien Régime français…

Maël Renouard raconte ainsi les aventures et mésaventures de son personnage au fil des années 1960 et 1970, en peignant un vaste tableau de l'histoire politique du Maroc et de ses rapports avec la France pompidolienne. L'auteur, incollable, brasse une documentation spectaculaire, quitte à multiplier les digressions. Ses références, elles, sont affichées : les *Mémoires* de Saint-Simon, les contes des *Mille et Une Nuits, Le Rivage des Syrtes*. De là le style, classique, empesé, plein de componction, délicatement amidonné. La pirouette finale apporte alors à *L'Historiographe du royaume* une touche plus légère, presque ludique, et accentue le côté inclassable de ce roman savant, mi-fresque, mi-pastiche. **Bernard Quiriny**



★★☆☆☆
L'HISTORIOGRAPHE DU ROYAUME,
MAËL RENOUARD,
336 P.,
GRASSET, 22 €

QUE VAUT… LE NOUVEAU ROMAN DE CAMILLE PASCAL ?

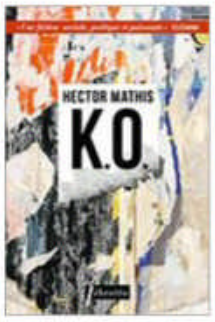
Louis XV eut beau être un roi populaire, son penchant assez peu dissimulé pour la séduction ne manqua pas de faire toussoter la cour, et rire le peuple. Combien de chansons satiriques furent inspirées par sa passion pour Marie-Anne de Mailly-Nesle, qu'il fit duchesse de Châteauroux après avoir séduit deux de ses sœurs ! Camille Pascal, historien et romancier, offre avec malice quelques-unes de ces vacheries. Comme d'authentiques correspondances, elles rythment *La Chambre des dupes*, roman – aussi sourcé qu'un essai rigoureux – du couple adultérin qui apprit à danser entre les complots, sur fond de guerre de succession d'Autriche.

Marie-Anne, ayant des ambitions tant matérielles qu'affectives, commence par éconduire son prétendant pour faire monter le prix de sa vertu. Sa Majesté le roi tape du pied, confine au pathétique. L'auteur le malmène en le rendant *« plus beau et doré que l'archange Gabriel »*, pour, l'instant d'après, le réduire à ses plus bas instincts : une cathédrale s'effondre alors comme un château de cartes. Et cela ne manque pas de cocasserie. À bout, le roi cède aux exigences de sa favorite qui, non satisfaite de pouvoir enfin signer des lettres enregistrées au Parlement de Paris, entend bien placer tout son beau monde à la cour. Ainsi son oncle le duc de Richelieu pourrait-il bien devenir premier gentilhomme. Puis ne manquant pas d'air, elle tente de faire accéder à l'Académie française l'esprit anticlérical le plus aiguisé de l'époque… Dans le salon de la marquise du Châtelet, Voltaire pérore, moque une guerre aux ressorts que plus personne ne comprend… Après le succès de *L'Été des quatre rois*, Camille Pascal confirme son appartenance à cette catégorie de romanciers qui, un peu comme Alexandre Dumas, démocratisent l'Histoire en en faisant la matière d'une littérature populaire exigeante.

Simon Bentolila

★★★☆☆-
LA CHAMBRE DES DUPES,
CAMILLE PASCAL,
512 P., PLON, 22 €

RAYON POCHES



★★★★☆

***K.O.*, HECTOR MATHIS,** 128 P., LIBRETTO, 7,10 €

« La grâce est dans le désespoir. » Ces mots attribués au jazz par le jeune narrateur pourraient s'appliquer à l'ensemble de ce premier roman aux fulgurances maldororiennes et aux accents céliniens. Fuyant un Paris dévasté par des attentats, Sitam et sa dulcinée errent d'une banlieue à un Amsterdam prolétaire. Sitam traque la matière d'un roman et, comme pour l'auteur, une maladie grave participe de son processus créatif.
K.O. est un bel exemple d'expérience limite de l'écriture. **Simon Bentolila**

★★★☆☆

***RIEN N'EST NOIR*, CLAIRE BEREST,** 240 P., LE LIVRE DE POCHE, 7,40 €

L'amour passionnel et destructeur qui lia Frida Kahlo et Diego Rivera a été abondamment abordé par la littérature. Plus romanesque que l'ouvrage de J.-M.G. Le Clézio, *Rien n'est noir* raconte leurs excès en tout, plonge dans la pensée de Frida, éclaire sur la façon dont les deux artistes se sont inspirés… De Mexico à Paris, en passant par les États-Unis, on y croise Dora Maar ou la photographe Tina Modotti, sous la plume sensuelle de Claire Berest. « Bleu de cobalt », « gris cendres »…, les chapitres portent judicieusement des noms de couleurs. **S.B.**

★★☆☆☆

***LES PETITS SOLDATS*, YANNICK HAENEL,** 224 P., LA TABLE RONDE/VERMILLON, 6,90 €

Yannik Haenel fit de son expérience dans un pensionnat militaire la matière de son premier roman. Son double littéraire raconte l'injonction de ses supérieurs à la virilité, dresse une galerie de portraits sensibles… *« Je crois ainsi qu'on peut lire* Les Petits Soldats *comme un traité sur les vertus renversantes de la timidité »,* estime l'auteur dans une préface rédigée vingt cinq ans après la première parution de l'ouvrage. **S.B.**

La mort invisible

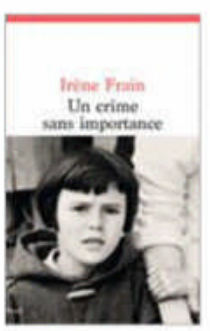
Dans ce livre poignant – qui a déjà surpris plus d'un lecteur –, Irène Frain érige un tombeau pour sa sœur, morte sous les coups d'un cambrioleur.

Il faisait beau ce samedi-là. Pendant longtemps, cette donnée météorologique fut la seule certitude relative à ce « crime sans importance », celui d'une vieille dame vivant seule dans une petite maison, au bout d'une impasse, à 25 kilomètres de Paris. *« Banalement, c'est sa solitude qui aura fragilisé la victime »* échangeant peu avec ses voisins, fermant chaque jour ses volets avant la tombée de la nuit. Denise était une invisible comme les faits divers en dénombrent tant, mais sa mort ne resterait pas sans voix.

Quatorze mois après le décès de sa sœur, alors que le rapport de police constatant les faits n'a toujours pas été remis à la justice, Irène Frain entreprend l'écriture de ce livre *« pour mettre du rationnel dans cette affaire »* et conjurer un silence devenu insupportable. Ce silence, c'est d'abord celui d'une famille désunie dont la tragédie *« met immanquablement à nu les ressorts les plus archaïques »*, à savoir ici le rejet et le silence. Faut-il attendre la mort d'un proche pour comprendre la place qu'il occupait parmi ceux qui lui survivent ? Issue d'un milieu pauvre, Denise, l'aînée des sœurs et brillante élève, était l'espoir de la famille avant que la maladie l'enferme progressivement en elle-même et la condamne à la solitude, à cette même solitude qui aura permis à l'assassin de s'introduire chez elle et de la *« massacrer »*. *« Sans elle, Denise, je ne serais pas devant cet écran à écrire ce livre »,* confie Irène Frain, la puînée. *« J'ignore ce que je serais devenue, mais je suis convaincue que mon parcours aurait été différent et, à coup sûr, beaucoup plus difficile. »*

Un crime sans importance n'est pas un hommage à la sœur défunte, mais un cri contre l'inertie d'une justice à deux vitesses face à laquelle toute démarche, toute tentative de comprendre, s'avère kafkaïenne. Avec toute la retenue et la dignité que sa colère, émanant à chaque ligne, permet, l'auteure donne une voix aux invisibles dont le sort n'offre *« aucune prise pour l'imagination »,* mais reflète pourtant le monde tel qu'il est : *« rien que de la réalité à l'état brut »*.

Laëtitia Favro



★★★★☆

***UN CRIME SANS IMPORTANCE*, IRÈNE FRAIN,** 256 P., SEUIL, 18 €

ANTOINE LEGRAND/SEUIL

Objets de légende

Emmanuel Ruben et Oriane Jeancourt Galignani font d'un sabre et d'une gravure les témoins de destins engloutis.

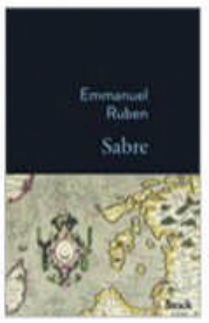
À défaut de se contenter d'un ailleurs exotique et lointain, deux romans de cette rentrée littéraire allient au dépaysement géographique celui des siècles passés, au moyen d'un objet exhumant des vies enfouies.

Le sabre, qui donne son titre au roman d'Emmanuel Ruben, n'a jamais échoué entre les mains de Samuel Vidouble, qui s'est *« contenté de le décrocher du regard, de le brandir en rêve »* jusqu'à sa mystérieuse disparition. Ce souvenir d'enfance donne lieu à une enquête au cours de laquelle Samuel, aidé par sa tante Esther, libraire à la retraite, remonte le temps à la rencontre de ceux qui l'ont précédé, peuplant une mythologie familiale que notre héros aime privilégier aux faits avérés – et de ce fait, décevants. Le sabre a-t-il appartenu à Victor Vidouble Rex Livorum, ce *« Roi des Livres »* qui aurait régné sur un archipel de la Baltique ? Ou peut-être au baron Victor Vidouble de Saint-Pesant, dont les veillées familiales ont réinventé la légende à l'envi ? *« On invente toujours en racontant »*, mais les histoires, aussi farfelues soient-elles, qui ont survécu au passage du temps ne sont-elles pas porteuses de vérité ?

L'ART À L'ŒUVRE

Dans *La Femme-écrevisse* d'Oriane Jeancourt Galignani, c'est avec une gravure représentant le corps d'une femme à tête et pattes d'écrevisse que le voyage opère, une gravure dont le pouvoir de fascination défie la patine qui la recouvre. La femme-écrevisse apparaît d'abord à Amsterdam en 1642 et rencontre le destin de Margot Von Hauser, l'amante d'un peintre célèbre au cœur d'une époque qui reconnaît le talent des hommes mais étouffe celui des femmes. Elle cheminera ensuite jusqu'à Ferdinand Von Hauser, lointain descendant de Margot, qui réalisera sa vocation artistique en devenant acteur dans le Berlin des années 1920, avant de captiver son petit-fils, Grégoire, qui sera le seul à comprendre le secret que la femme-écrevisse colporte avec elle de siècle en siècle. Avec cette gravure qui métamorphose l'existence de ces trois personnages transparaît l'étrange don des œuvres d'art à révéler ce qui sommeille en chacun de nous, et ce, à travers les âges.

L.F.



★★☆☆☆

***SABRE,* EMMANUEL RUBEN,** 400 P., STOCK, 20,90 €

★★★☆☆

***LA FEMME-ÉCREVISSE,* ORIANE JEANCOURT GALIGNANI,** 400 P., GRASSET, 22 €

Fous à lire

Et si avoir du cœur était un signe de folie ? Après tout, si Sandor, le narrateur de *Mes fous,* se trouve en arrêt maladie, c'est qu'on lui a diagnostiqué une *« empathie excessive »*. Depuis, il *« marche dans la ville comme jamais »*, et *« étudie la folie »*. Forcément, il voit des fous partout, se demandant pourquoi il les attire tant. Le voilà qui les écoute, devient le scribe de leurs récits extravagants. Avec lui et par lui, nous croiserons donc des fous des villes, des fous des champs, une folle aigrie, un *« fou météo »*, des fous dangereux et même raisonnés. La langue joue avec l'absurde, le décalage, avec la mélancolie de son héros et la solidarité entre les fous. On pense forcément à *Un certain Plume* d'Henri Michaux, dont l'essayiste et romancier Martin est un spécialiste. C'est fou à lier, et c'est à lire !

Hubert Artus

★★★☆☆

***MES FOUS,* JEAN-PIERRE MARTIN,** 160 P., L'OLIVIER, 17 €

Enfer conjugal

Difficile de ne pas songer à *Une si longue lettre,* le succès mondial de Mariama Bâ, en lisant *Les Impatientes* de Djaïli Amadou Amal. Entre les deux romans qui s'emparent du sujet complexe de la condition des femmes en Afrique, quarante ans d'écart et une colère grandissante face aux mêmes questions : à quoi bon étudier, puis rêver son bonheur quand une union forcée, la polygamie ou un mari abusif peuvent tout ruiner ? Il leur faut accepter la honte, endurer les coups, obéir au devoir conjugal, à la volonté de Dieu. Depuis la prison de leur foyer, elles décrivent leur liberté empêchée. Faut-il fuir, devenir folle, feindre la soumission ? Le style est vif, le verbe est cru. C'est une si longue nuit…

Gladys Marivat

★★★☆☆

***LES IMPATIENTES,* DJAÏLI AMADOU AMAL,** 252 P., EMMANUELLE COLLAS, 17 €

THÉOPHILE TROSSAT/STOCK – J.-F. PAGA/GRASSET

Karl Ove Knausgaard

LE DERNIER COMBAT

Conclusion de son entreprise autobiographique, ce dernier volet donne toutes les clés théoriques pour saisir la démarche littéraire de l'auteur norvégien. Entre scandale autour de la publication et évocation sulfureuse d'Hitler. Dérangeant et passionnant.

« Pourquoi écrire ? » : telle est, au fond, la question posée par tout auteur. On trouve ainsi, à la page 275 de *Fin de combat,* cette interrogation, toute simple et pourtant si essentielle, qui est l'enjeu principal de l'immense entreprise autobiographique de Karl Ove Knausgaard. À la publication du premier tome dans son pays, en 2009, l'écrivain norvégien n'imaginait pas que non seulement il ferait scandale mais qu'il deviendrait une figure majeure de la littérature européenne, une référence dans l'écriture à la première personne et une véritable vedette éditoriale dans le monde entier. Sauf… en France ! Disons-le : aujourd'hui, à l'international, la cote publique et critique (universitaire, aussi) du Scandinave ferait passer, pour prendre une image footballistique, notre Emmanuel Carrère national pour un petit club de Ligue 2 ! Pourquoi celui qu'on surnomme KOK enthousiasme-t-il des millions de lecteurs sur la planète alors qu'il ne passionne que quelques petites dizaines de milliers de personnes en France ?

UN ÉCLAIRAGE VERTIGINEUX

Il y a quelque chose qui, toutefois, n'a rien d'un mystère : le titre du projet littéraire de Knausgaard ne laisse pas insensible. Il n'est guère besoin de maîtriser les langues scandinaves pour comprendre que la version originale, *Min Kamp*, qu'on traduirait par « Mon combat », fait explicitement référence à Hitler et son *Mein Kampf*. Provocation ? Si l'on trouve des bribes d'explication dans les cinq premiers tomes, c'est bel et bien cette *Fin de combat* qui nous l'explique. Et qui offre un éclairage vertigineux sur l'ensemble de cette œuvre majeure, jusque dans le moindre détail, d'apparence anodin, de la vie de l'écrivain. Qu'il s'agisse de son enfance banale, de sa liaison avec une adolescente quand il était jeune enseignant, de son amour du rock et de la bouteille, de son quotidien avec une épouse bipolaire,

MT SLANZI/DENOËL

de son expérience de la paternité ou, bien sûr, de la pulsion d'écriture.

Dans *Fin de combat*, il revient, comme pour se mettre en abyme, sur la publication du premier volet, *La Mort d'un père*, autour du décès de son géniteur, notable colérique et alcoolique, avec lequel l'écrivain entretenait une relation chaotique. Troublé par la parution et ses conséquences, Knausgaard choisit alors de faire lire le manuscrit à ses proches. Il n'imaginait pas (enfin, si…) quelles seraient les réactions de ceux-ci. Les foudres ne tardent pas à s'abattre sur lui avec la fureur de son oncle Gunnar, voyant dans ce texte un authentique *« viol verbal »* et lançant des procédures juridiques auprès de l'éditeur. Les retours, évidemment, varieront, selon qu'il s'agisse de sa mère, son frère ou d'une amie d'antan.

« ÉCRIRE, C'EST PERDRE SON MOI »

L'auteur, dès lors, s'interroge sur ce qui l'a poussé à tout coucher sur le papier et sur la forme choisie : *« Pourquoi j'avais écrit ce roman ? Pourquoi j'avais utilisé les noms exacts et n'avais pas cherché à les dissimuler, comme on avait coutume de le faire dans les romans abordant des événements réels depuis que ce genre existait ? Pourquoi la réalité ? Qu'est-ce qu'elle apportait ? »*

Cette dernière, d'ailleurs, est aussi une affaire de langue, au départ inspirée par *Le Malheur indifférent* de Peter Handke, *« sinon sèche, du moins crue, brute, c'est-à-dire directe, sans métaphores, ni ornements littéraires. Ces derniers apporteraient certes de la beauté à la langue, mais dans la description de la réalité, surtout celle que j'avais l'intention de décrire, ce serait un mensonge »*. En s'interrogeant sur ses influences, les méandres de la création et dans une volonté de mise en perspective, Knausgaard, passionné par les livres sur la Seconde Guerre mondiale, pense alors à s'affranchir d'un tabou : faire un parallèle entre son destin et celui d'Adolf Hitler. Et de confronter, donc, *Min Kamp* et *Mein Kampf*.

Entre évocation de la vie du Fürher et analyse de son livre-programme (qu'il aborde à la manière aussi bien d'un philosophe que d'un historien ou d'un critique littéraire) et de ses conséquences, *Fin de combat* nous propose un morceau de bravoure sur l'altérité et l'identification aussi dérangeant que fascinant, tant par son contenu que par son écriture directe, forte, implacable. Jusqu'à aller trop loin ? Ne serait-ce pas aussi la raison d'être de l'écrivain ? Écrire, selon Knausgaard, c'est *« avant tout se perdre soi-même, ou perdre son moi. À cet égard, cela ressemble à l'acte de lire, mais alors que la perte de soi dans la lecture se fait pour un "je" étranger qui, parce qu'il est clairement défini comme extérieur, ne menace pas sérieusement l'intégrité du "je" du lecteur, dans l'écriture, la perte de soi est tout autre, comme quand la neige disparaît dans la neige, pourrait-on dire, comme un monochrome, sans point saillant, ni premier plan ni arrière-plan, ni haut ni bas, où tout est uniforme. Ainsi en est-il de l'essence de l'écriture »*.

Baptiste Liger

★★★★★
***FIN DE COMBAT (MIN KAMP, SJETTE BOK),* KARL OVE KNAUSGAARD,** TRADUIT DU NORVÉGIEN PAR C. BERLIOZ, L. FLINK THULLESEN, J.-B. COURSAUD, M.-P. FIQUET, 1 408 P., DENOËL, 32 €

En complément
LE BÛCHER DES OPPRIMÉES

Après Knausgaard, restons en Norvège, avec un autre combat évoqué dans *Les Graciées* : celui pour les droits des femmes. À Vardø, village du nord du pays, les hommes ont disparu en mer, victimes d'une tempête. Privée de son père, son frère et de son prétendant, Maren est du groupe qui décide de reprendre la pêche, ce que les « dévotes » voient comme une offense faite à Dieu et aux traditions. Le rapport de force s'inverse lorsque le seigneur local dépêche un homme impitoyable pour rétablir l'autorité de l'Église. Maren y gagne une amie chère, l'épouse du délégué, mais comprend vite le danger qui pèse sur ses camarades. Leur lutte désespérée, narrée d'une plume précise et engagée par la Britannique Kiran Millwood Hargrave, entre de manière troublante en résonance avec l'actualité. **Antoine Faure**

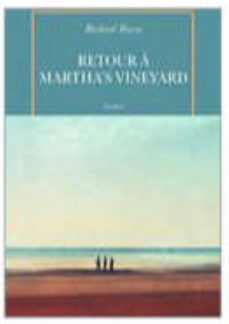
★★★☆☆
***LES GRACIÉES (THE MERCIES),* KIRAN MILLWOOD HARGRAVE,** TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR SARAH TARDY, 400 P., ROBERT LAFFONT, 21 €

AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE
par Alexis Brocas

DE VIEUX ENFANTS

Parfois, un seul livre suffit à faire un écrivain. Pour l'Américain Richard Russo, c'était *Le Déclin de l'empire Whiting*, p-rix Pulitzer 2002 et chronique du temps qui passe et des rêves qui meurent dans les petites villes américaines d'où l'on ne part jamais. Depuis, c'est comme s'il avait mis au jour un inépuisable gisement de mélancolie qu'il exploite dans ses romans suivants. Ainsi ce *Retour à Martha's Vineyard* : trois ex-copains de fac sexagénaires se retrouvent dans la station balnéaire où ils avaient festoyé jadis, et où la fille dont tous trois étaient amoureux a disparu. Un canevas presque générique… Ce qui l'est moins, c'est l'art du roman selon Russo. Cette façon américaine et néanmoins balzacienne de présenter les personnages non pas par une réplique ou une attitude qui les définiraient, mais par leur état d'origine, leurs parents, leur scolarité – tant il est vrai qu'un fils de profs de gauche égarés dans le Midwest et un fils d'immigrés italiens et irlandais du Connecticut ne débutent pas avec les mêmes cartes. Cette façon, aussi, de précipiter sans cesse les années 1960-1970 de leur jeunesse dans l'année 2015 de leurs retrouvailles. Certes, d'anciennes rivalités ressurgiront, le mystère de la disparition de Jacy sera éclairci, mais ce que l'on en garde, là encore, c'est une poignante mélancolie. Il n'y a pas de grandes personnes, semble nous dire ce roman, juste de perpétuels jeunes gens qui regardent, impuissants, la vie les enfouir sous les rides.



★★★★☆
***RETOUR À MARTHA'S VINEYARD (CHANCES ARE…),* RICHARD RUSSO,** TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JEAN ESCH, 380 P., QUAI VOLTAIRE, 24 €

3 RAISONS DE DÉCOUVRIR L'ANNÉE DU SINGE de Patti Smith

LA LITTÉRATURE EST SA LANGUE

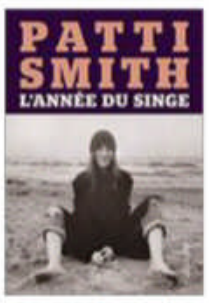
La musicienne, chanteuse et poétesse Patti Smith a publié presque autant de livres (treize) que d'albums (quinze) : *Présages d'innocence* (2007), *Just Kids* (2010, National Book Award), *Glaneurs de rêves* (2014), *M. Train* (2016), *Dévotion* (2018), entre autres, forment un puzzle. Où elle mixe récits de tournées, hommages à ses égéries beatniks (Ginsberg, Burroughs) et à ses modèles (Rimbaud, Genet).

LE RÉCIT D'UNE ANNÉE SOMBRE…

Dans l'horoscope chinois, 2016 était l'année du singe. Ce fut aussi celle où mourut Sandy Pearlman, celui qui, en 1971, persuada Patti Smith de fonder un groupe de rock. L'amitié perdura, et son ombre est omniprésente dans ce livre.
Comme celle de son ancien partenaire Sam Shepard, presque cloué au lit (mort en 2017). Quelques scènes montrent leurs séances de travail sur le dernier livre du dramaturge, *Ce qui est au-dedans*, qui paraît également en France.

… ET CHARNIÈRE

Cette année-là, Patti Smith allait avoir 70 ans. Un horizon qui l'apeure autant qu'il la dope, et lui fait écrire sur la perte d'amis, la saleté de la campagne électorale américaine, mais aussi les coulisses de ses concerts en Arizona, en Californie, au Kentucky, ou encore une virée au Portugal. Entre microfictions, carnets de route et de lectures, les seize récits de *L'Année du singe* sont une méditation sur la puissance de l'art et de la littérature pour nommer ce qui fut, est et demeurera. **Hubert Artus**



★★★☆☆

***L'ANNÉE DU SINGE (YEAR OF THE MONKEY),* PATTI SMITH,** TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR NICOLAS RICHARD, 192 P., GALLIMARD, 18 €

À noter aussi la parution de *Ce qui est au-dedans*, de Sam Shepard, préface de Patti Smith (Robert Laffont).

La fureur de vivre

L'auteure portugaise Dulce Maria Cardoso met en scène une femme dans la quarantaine, désireuse d'exister enfin, dans le droit fil de la société moderne.

« *Mariée depuis plus de vingt ans, deux filles adultes, agente immobilière, orpheline du fameux Antoninho depuis l'âge de cinq ans, femme avec une tendance aux extinctions* », ainsi se résume Eliete, portée par une lucidité nouvelle. Pour évoquer cette vie stable, « normale », qu'elle a souhaité construire avec Jorge, elle parle maintenant de « *bonheur moyen* », de « *famille disloquée* » au milieu de laquelle rien ne bouge, rien n'explose. À mesure que sa grand-mère adorée perd la mémoire, Eliete retrouve la sienne, comme rattrapée par sa propre vie. Grâce à Tinder, elle s'invente un jeu, devient Mónica, assumant pleinement ce besoin de se sentir à nouveau désirée. Ce faisant, elle rompt l'inertie et « *le va-et-vient monotone des jours et des marées* ». Avec *Eliete. La vie normale*, récit d'une grande fluidité et d'une jolie poésie – dont on attend la seconde partie –, Dulce Maria Cardoso questionne la propension à l'oubli de soi et les rôles qu'on s'attribue sans y penser dans une société moderne portugaise, elle-même indifférente au passé salazariste et à ceux qui l'ont vécu. **Juliette Savard**

★★★☆☆

***ELIETE. LA VIE NORMALE (ELIETE),* DULCE MARIA CARDOSO,** TRADUIT DU PORTUGAIS PAR ÉLODIE DUPAU, 352 P., CHANDEIGNE, 22 €

Fille de Persane

Nazanine Hozar nous plonge dans l'histoire mouvementée de l'Iran par le biais d'une femme, abandonnée à sa naissance, et dont le destin se construit au rythme de celui de son pays.

Lorsque Behrouz adopte un bébé abandonné dans les quartiers sud de Téhéran, il est loin d'imaginer la suite. Trente ans après, dans un Iran déchiré par le régime du shah et la révolution islamique, Aria, dont le nom signifie « Iran », aura traversé l'histoire moderne de son pays. Martyrisée, élevée par l'héritière d'orfèvres royaux, cette gamine que ne désavouerait pas Elena Ferrante résiste à tout jusqu'à découvrir ses origines, dans ce pays qui tente d'oublier les siennes, et où il n'est pas bon être zoroastrien, juif, bahaï ou chrétien, ami du shah, communiste, religieux ou laïc. Enfants, puis adultes, Aria et ses amis évoluent sur un échiquier sanglant, hantés par la violence de cette « *nation de cannibales* ». À Téhéran, veillés par le mont Damavand et Rostam, le roi unificateur des anciens Aryens, entre les souks et les terrasses sous les étoiles, ils rêvent à un avenir pour leur grand pays. L'auteure, née à Téhéran en 1978, l'a quitté pour le Canada en 1985. Elle a vécu la dualité terrible de la Révolution et de la guerre Iran-Irak. *Aria* est une fresque poétique aux accents de vérité. **Patricia Reznikov**

★★★★☆

***ARIA (ID.),* NAZANINE HOZAR,** TRADUIT DE L'ANGLAIS (CANADA) PAR MARC AMFREVILLE, 522 P., STOCK/ LA COSMOPOLITE, 24 €

EDWARD MAPPLETHORPE/GALLIMARD – ALFREDO CUNHA/CHANDEIGNE

David Grossman

LA MÉMOIRE DES LIEUX

Suivant la trajectoire de trois héroïnes inoubliables, le grand écrivain israélien, avec *La vie joue avec moi,* conjugue le destin d'une famille à celui d'une Europe morcelée, et explore les répercussions que la guerre peut avoir sur la vie intime des individus.

CLAUDIO SFORZA/SEUIL

« *Je souhaite remonter à la genèse, à l'incubateur de la famille.* » En notant cette phrase dans son journal, Guili sait que le temps presse. Véra, sa grand-mère, vient de fêter ses 90 ans et semble la seule à pouvoir la libérer des questions qui l'empêchent de se réaliser. Mais où débute-t-elle, l'histoire de cette famille malmenée par les tragédies du XXe siècle : dans ce village des Balkans où Véra s'est retirée pendant la guerre ? ou sur l'île-goulag de Goli Otok où elle a été condamnée à trois ans de travaux forcés pour avoir refusé de faire de son défunt mari un traître à la patrie ?

Afin de convoquer la mémoire des lieux, Guili entraîne sa grand-mère, son père, Raphaël, et sa mère, Nina, dans un pèlerinage familial vers la maison natale de Véra, en Croatie, sur l'île de Goli Otok, dont la roche renferme le terrible secret liant l'existence des quatre voyageurs. *« C'est l'île* […] *où une grande partie de mon enfance et de mon adolescence s'est déroulée, même si je n'y ai jamais mis les pieds, et c'est là que s'achèvera ce périple et que je pourrai enfin être de nouveau moi-même »,* espère Guili, qui n'a jamais pardonné à Nina son absence, tout comme Nina n'a jamais pardonné à sa mère de l'avoir abandonnée.

DES BLESSURES PARTAGÉES

Au fil des confidences recueillies par la caméra de Guili, le lecteur recompose la trajectoire de trois femmes unies par une même blessure dans laquelle s'est forgée leur personnalité singulière. Pilier de la famille, Véra a tout sacrifié par amour, jusqu'au bonheur de sa propre fille. Éternelle absente, Nina est restée cette fillette de 6 ans jetée à la rue du jour au lendemain. Trait d'union entre ces deux destins, Guili apparaît comme la seule capable de les réconcilier et de libérer sa famille des mensonges qui l'empoisonnent.

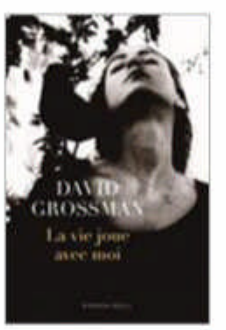
À l'origine de ce roman, il y a un coup de téléphone et la voix d'une femme, Eva, née juive en Europe centrale, qui a cru au communisme et dont le grand amour est mort dans les geôles de Tito. À sa mort, Eva est devenue Véra, et *La vie joue avec moi* le testament d'une destinée hors du commun, l'hommage d'un écrivain qui fut son ami pendant vingt ans.

BALLOTTÉS PAR L'HISTOIRE

Intellectuel engagé, ténor des lettres israéliennes, David Grossman transforme dans ce douzième roman le récit d'Eva en une matière romanesque d'une densité vertigineuse, où le sort des individus se mêle à celui d'une Europe morcelée, dont les peuples s'aiment et se font la guerre, épousent le ressac perpétuel de l'Histoire. Disséquant les relations mère-fille, le romancier donne vie à trois héroïnes aux côtés desquelles le lecteur tremble quand, par exemple, Véra tient tête à son père, bien décidée à épouser l'homme qu'elle aime : « *Avant que tu me fasses une honte pareille, je sauterai par la fenêtre* », la menace-t-il. « *Tiens, je t'ouvre la fenêtre* », lui répond-elle ; quand ensuite, au terme de leur voyage, Guili charge sa grand-mère de reproches au cours d'une séquence qui a tout d'un interrogatoire ; quand enfin Nina décrit, dans un rare moment de complicité avec sa fille, son errance sur une île de Scandinavie où il se murmure qu'un ours polaire rôde.

Au fil des pages, les murs dressés entre ces trois femmes s'effondrent pour laisser place au pardon, dans un crescendo final d'une prodigieuse intensité qui vient résonner avec chacun des traits de leur personnalité, avec chacune de leurs expériences, heureuses ou traumatiques. Au diapason de leur histoire et de celle d'une Europe déchirée, David Grossman traduit les répercussions dévastatrices que les guerres peuvent entraîner dans la vie intime des individus, rappelant que si la mémoire peut être douloureuse, l'oubli constitue le pire des aveuglements.

Laëtitia Favro



★★★★☆

***LA VIE JOUE AVEC MOI*, DAVID GROSSMAN,** TRADUIT DE L'HÉBREU PAR JEAN-LUC ALLOUCHE, 336 P., SEUIL, 22 €

Femme en fuite

Au-delà de la polémique, le portrait sans pitié d'une mère prête à tout pour survivre, signé Jeanine Cummins.

L'écrivain Don Winslow compare *American Dirt* aux *Raisins de la colère*. Ce n'est pas un service à rendre à Jeanine Cummins, qui n'est évidemment pas Steinbeck et qui a dû faire face, outre-Atlantique, à de violentes critiques sur le thème désormais rebattu de l'appropriation culturelle. Métisse, mais pas assez « brune », l'auteure tente de se justifier dans une postface lunaire, dont on devine qu'elle n'a pas arrangé son cas. Au passage, son roman s'est vendu à plus d'un million d'exemplaires… On en tirera les leçons qu'on veut.

Ici, la seule question qui vaille est : est-ce un bon livre ? Les premiers chapitres impressionnent. Épouse d'un journaliste s'intéressant d'un peu trop près aux cartels, Lydia, libraire à Acapulco, échappe de justesse, avec son jeune fils Luca, à une effroyable fusillade qui emporte sa famille et ses proches – détruisant « *son univers* ». Or Javier, le commanditaire suave du massacre (« *je ne pourrais jamais te faire de mal* »), était son meilleur client. Il faut fuir, à tout prix, gagner les États-Unis, « *el norte* », l'unique horizon. Le reste se résume alors à une course-poursuite. Douleur et foi aveugle, trahisons et amitiés miraculeuses, viols, meurtres, train fou et, pour finir, l'inévitable traversée du désert : le salut, ça se mérite. Si, en définitive, *American Dirt* relève davantage du divertissement haletant que de la réflexion profonde sur le sort des migrants, les amateurs de thrillers et d'émotions vraies y trouveront leur compte en égale mesure.

Fabrice Colin

★★☆☆☆

***AMERICAN DIRT (ID.)*, JEANINE CUMMINS,** TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR FRANÇOIS ADELSTAIN ET CHRISTINE AUCHÉ, 542 P. PHILIPPE REY, 23 €

Un art vénéneux

Au travers de son personnage féminin, que tout ramène au bord du gouffre, la journaliste et écrivaine britannique Annalena McAfee en profite pour dénoncer les dérives de l'art contemporain.

Dans la nuit, à quelques jours de Noël, devant une maison située à l'ouest de Londres, nous rejoignons Eve, artiste peintre qui vient de terminer l'*« œuvre majeure »* de sa carrière : une reproduction très approfondie de sept fleurs magnifiquement vénéneuses. À ses côtés, nous marchons vers l'est, et chaque pas – chaque phrase, chaque chapitre – se fait l'écho du récit de sa *« chute libre »*, enclenchée huit mois auparavant, et dont l'impulsion a été donnée par Luka, jeune homme à la beauté envoûtante. Avec distance et sans apitoiement, Eve en profite pour se pencher sur toute sa vie ; elle évoque son mariage avec Kristof, *« qui la prend pour une plante verte »*, et convoque les souvenirs de sa jeunesse pour introduire ces mauvaises herbes tenaces que sont Mara, Wanda et Florian. Nourri d'une atmosphère singulière empoisonnée par la mesquinerie et le déni, *Poison Florilegium* multiplie les allées et venues comme pour certifier l'impossibilité de revenir en arrière. On pourrait en douter… N'était la fin irrévocable – terrible, donc savoureuse – de ce roman qui, au passage, en profite pour singer une partie du monde de l'art et mettre au jour une cécité propre à notre époque.

Juliette Savard

★★★☆☆

***POISON FLORILEGIUM (NIGHTSHADE)*, ANNALENA MCAFEE,** TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR SARAH TARDY, 304 P., BELFOND, 21 €

Le don de la terre

À la mort de sa mère, une fillette se découvre un don qui lui vaut son surnom : Mangeterre. En avalant cette terre que les adultes disent *« sale »*, elle entrevoit les derniers instants de ceux qui l'ont foulée, comme Ana, la maîtresse d'école que l'on retrouve assassinée, Florensia, son amie d'enfance au destin tragique, et des anonymes dont les proches déposent bientôt dans le jardin de Mangeterre des bouteilles remplies de la terre que les disparus ont pu toucher avant de se volatiliser. La violence de ces visions s'accompagne néanmoins d'un sentiment d'impuissance qui incite l'enfant à se détourner de son pouvoir, jusqu'au jour où elle parvient à sauver la vie d'une jeune femme séquestrée. À travers cette fable onirique, Dolores Reyes évoque dans *Mangeterre*, un singulier premier roman, le fléau des féminicides, omniprésents en Argentine. Sa plume, empreinte tour à tour de réalisme magique et de rugosité, dessine la trajectoire d'une héroïne mi-sorcière, mi-sibylle, dont les visions n'ont pas fini de vous hanter.

Laëtitia Favro

★★★☆☆

***MANGETERRE (COMETIERRA)*, DOLORES REYES,** TRADUIT DE L'ESPAGNOL (ARGENTINE) PAR ISABELLE GUGNON, 224 P. L'OBSERVATOIRE, 20 €

DR/BELFOND

Highway to elles

La tradition romanesque du *road trip* se décline cet automne sous deux formes singulières : chez Eduardo Fernando Varela, une femme en est l'enjeu ; chez Grady Hendrix, c'en est une autre qui part à la reconquête de sa dignité perdue.

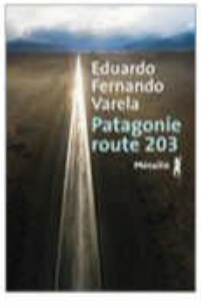
Camionneur solitaire, Parker achemine des cargaisons louches dans l'immensité lunaire et venteuse de *« cet étrange animal allongé sur la terre »* qu'est la Patagonie. Les cartes routières s'envolent ou se déchirent ; boussole, sextant, odeurs ou carcasses au bord des routes font des repères plus sûrs. Alors qu'il s'emploie d'ordinaire à éviter ses semblables, son coup de foudre pour une foraine itinérante entraîne Parker jusqu'aux confins de la steppe australe, peu importe ce qu'en penseront le patron ou le mari jaloux… Il fuit Buenos Aires, mais Maytén en rêve. Chacun saura-t-il incarner l'ailleurs auquel l'autre aspire ?

Tout au long du périple, les descriptions oniriques de *Patagonie route 203* suggèrent le bercement du camion sur des routes qui n'en finissent pas, instaurant une temporalité insaisissable. Les dialogues, eux, se teintent d'absurde et d'un comique de répétition, que Parker s'adresse à des villageois goguenards ou aux êtres en errance qu'il croise et recroise sans cesse, routiers, gitans, saisonniers, voire un ami journaliste obsédé par les sous-marins nazis. On ne quitte qu'à regret cet envoûtant premier roman au rythme languide.

ODYSSÉE TAPAGEUSE

Pas question de langueur, en revanche, pour l'héroïne de *Détruire tous les monstres* : ancienne guitariste d'un groupe de heavy metal, Kris a touché le fond et compte se venger avec fracas. Non content d'avoir causé la dissolution de Dürt Würk puis entrepris une lucrative carrière en solo, Terry ose annoncer une monumentale tournée d'adieux. De sa Pennsylvanie rurale, Kris part pour la Côte Ouest lui demander des comptes. Mais alors qu'elle tente de rallier leurs anciens partenaires, le récit bascule dans l'horreur. En plus de vendre son âme aux dieux du marketing, c'est au sens littéral que Terry semble avoir conclu un pacte avec des forces occultes…

Truffée de références au folklore d'un genre musical défini par son refus du compromis, l'odyssée tapageuse de Kris apporte un angle original à la critique d'une société qui se fissure. Tandis que les élites se replient dans des bulles de félicité artificielle, l'Amérique qu'elle traverse est surendettée, paranoïaque et défoncée aux opioïdes, ses infrastructures tombent en ruine et sa colère latente s'avère aisément manipulable par la technologie. Mais le roman ne se réduit pas à la promesse d'une catastrophe, y mêlant quelques notes d'un espoir auquel le féminisme n'est pas étranger. *« Une fille avec une guitare n'a jamais besoin de s'excuser de rien. »* **Antoine Faure**



★★★★☆

***PATAGONIE ROUTE 203 (LA MARCA DEL VIENTO),* EDUARDO FERNANDO VARELA,** TRADUIT DE L'ESPAGNOL (ARGENTINE) PAR FRANÇOIS GAUDRY, 368 P., MÉTAILIÉ, 22,50 €

★★★☆☆

***DÉTRUIRE TOUS LES MONSTRES (WE SOLD OUR SOULS),* GRADY HENDRIX,** TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR HÉLOÏSE ESQUIÉ, 352 P., SONATINE, 21 €

ALBERT MITCHELLE/SONATINE – DR/MÉTAILIÉ

RAYON POCHES

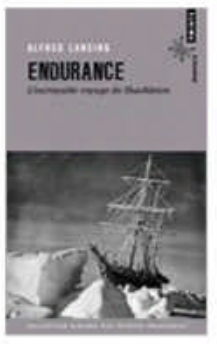
★★★☆☆

***MARX DANS LE JARDIN DE DARWIN,* ILONA JERGER,**
304 P., POCKET, 6,95 €

Ils sont contemporains et auraient pu se croiser à Londres, au pub ou au marché. Mais c'est le docteur Beckett (rien à voir avec Samuel), médecin des deux hommes, qui les fait se rencontrer sachant l'estime qu'ils se portaient mutuellement. C'est surtout grâce à l'imagination documentée d'Ilona Jerger que le philosophe et le scientifique passent une soirée ensemble, en 1881, dans *Marx dans le jardin de Darwin*. Un dîner, une promenade et quelques pages. Le reste se lit entre les lignes d'un roman qui construit les résonances entre ces deux illustres savants. Très original. **Éric Libiot**

★★★★☆

***ENDURANCE,* ALFRED LANSING,**
360 P., POINTS, 8 €



Alors que la guerre fait rage en Europe, l'équipage de l'*Endurance* avec, à sa tête, l'explorateur britannique Ernest Shackleton, doit abandonner le navire en janvier 1915, pris par les glaces en Antarctique. Il fait - 45 degrés dehors et les hommes vont vivre vingt-deux mois sur la glace avant d'être sauvés. Le journaliste américain Alfred Lansing raconte cette incroyable survie en un style simple et factuel, mais l'aventure impressionne suffisamment. **E.L.**

★★★☆☆

***LES RÉFUGIÉS,* VIET THANH NGUYEN,**
230 P., 10/18, 7,50 €

Après une entrée fracassante en littérature en obtenant le Pulitzer de la fiction avec *Le Sympathisant*, roman d'espionnage historique, Viet Thanh Nguyen change de registre : *Les Réfugiés* dresse des portraits d'hommes et de femmes ayant fui le Vietnam communiste dans les années 1970 pour s'installer en Californie. Portraits singuliers qui éclairent la façon dont chacun appréhende le poids de l'Histoire et des préjugés, pour se perdre dans un chemin hanté par les fantômes du passé ou envisager d'embrasser enfin la liberté. **E.L.**

Nouvelles dimensions

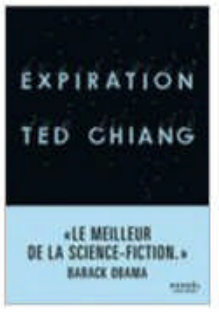
L'auteur américain Ted Chiang – détenteur de nombre de prix récompensant les meilleures œuvres en science-fiction – confirme la nature protéiforme d'un talent hors norme. Avec un second recueil éminemment cérébral, souvent angoissant.

Ted Chiang est un écrivain rare : moins d'une vingtaine de nouvelles en trente ans de carrière (et pas un seul roman), mais une moisson de prix Hugo et Nebula déjà spectaculaire. *Expiration* est son second recueil et, si certaines productions peuvent paraître anecdotiques – les plus brèves, en vérité : « Ce qu'on attend de nous », notamment, relève de la potacherie métaphysique, et « Le grand silence », méditation sur l'extinction des perroquets et la *« certaine grandeur »* des humains, vaut surtout par sa poésie résignée –, d'autres, au contraire, brillent par la puissance des concepts déployés. C'est le cas du texte éponyme, qui voit le scientifique d'un monde voué à un inéluctable ralentissement disséquer son propre cerveau et en tirer de lugubres conclusions sur l'état de l'univers (*« Admirez cette merveille qu'est l'existence, et réjouissez-vous de pouvoir le faire »*, assène-t-il en conclusion – à bon entendeur, salut !), et de « L'angoisse est le vertige de la liberté », dans lequel un gadget baptisé « prisme » permet à tout un chacun

de communiquer avec une autre version de soi-même existant dans un monde parallèle.

Que devient le libre arbitre lorsque nous connaissons d'avance les conséquences de nos actes ? « Le cycle de vie des objets logiciels », troisième pierre angulaire de l'ouvrage, est un joyau de cent cinquante pages consacré aux digimos, petits animaux de compagnie dotés d'une intelligence artificielle, mais capables d'évoluer et *« d'apprendre le métier de la vie »*. Les droits de ces créatures, leur conscience, leur valeur marchande… Tout est questionnable, tout est dûment questionné. Quatrième morceau de bravoure ? *« Le marchand et la porte de l'alchimiste »*, récit de voyage dans le temps façon *Mille et Une Nuits*. Ici, la technologie du futur le cède aux prodiges alchimiques, ouvrant la voie à de nouveaux paradoxes, mais la sidération demeure. *« Comprenez-vous désormais pourquoi j'affirme que l'avenir et le présent ne forment qu'un ? »* Aux confins de la science et de la philosophie, l'art de Chiang palpite tel un monolithe noir.

Fabrice Colin



★★★★★

EXPIRATION (EXHALATION), TED CHIANG, TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR THÉOPHILE SERSIRON, 464 P., DENOËL, 23 €

Romance

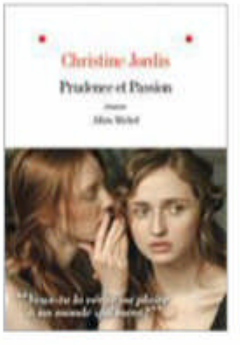
Retour vers le futur

Christine Jordis signe une transposition contemporaine très réussie du roman *Raison et Sentiments* de Jane Austen.

Les sœurs Dashwood devenues Dalambert, étudiantes parisiennes aux tempéraments diamétralement opposés, se confrontent aux enjeux et problématiques de notre société en mutation, à ses crises sociales et environnementales. Éléna/Elinor, la raisonnable, est en contradiction avec les excès de notre temps et privilégie la mesure et le retrait à l'embrasement des débats, ayant conscience d'évoluer dans un tapage environnant incessant. Elle s'oppose aux réseaux sociaux, qui, prônant la liberté d'expression, la déversent dans un *« tout-à-l'égout »*. Revendiquant une modération innée, Éléna demeure dans l'incompréhension de ce monde en perpétuelle polémique, et condamne son intolérance et sa violence. Marianne, quant à elle, explose d'indignation, assumant publiquement ses prises de position et opinions écologistes. Exaltée, elle se noie dans sa relation avec Raphaël, un arriviste familier des cercles politiques parisiens…

Fidèle à l'esprit de *Raison et Sentiments*, Christine Jordis conserve dans *Prudence et Passion* les intrigues et péripéties romanesques qui en ont fait le succès. Avec une grande finesse, la romancière recommande la sauvegarde de l'indépendance intellectuelle face au despotisme de la pensée moralisatrice engendrée par les grands bouleversements de notre siècle.

Marie Lechevalier



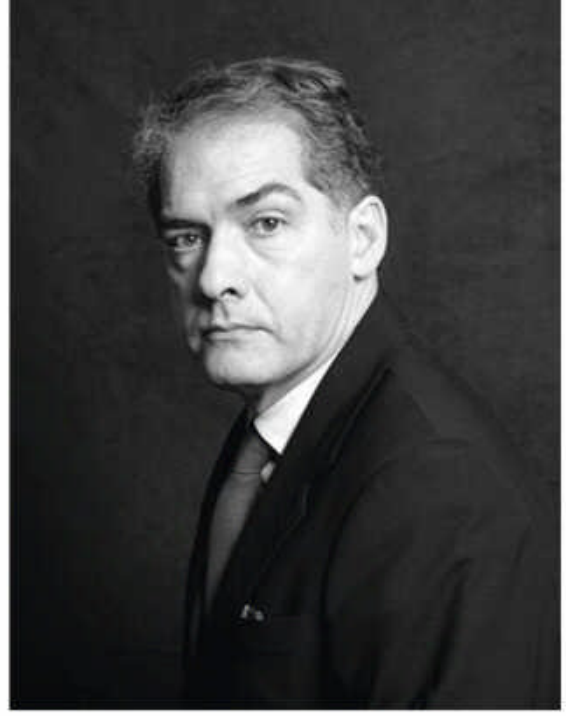
★★★★☆

PRUDENCE ET PASSION , CHRISTINE JORDIS, 384 P., ALBIN MICHEL, 21,90 €

ALAN BERNER/DENOËL – MATSAS/LEEXTRA VIA LEEMAGE/ALBIN MICHEL

La bête immonde

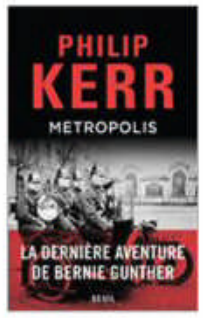
L'ultime ouvrage de Philip Kerr met en scène son héros, Bernie Gunther, au tout début de ses aventures.



Un scoop : c'est Bernie Gunther, héros des romans de Philip Kerr, qui a soufflé à Fritz Lang le thème de *M le maudit* en l'incitant à parler d'un tueur d'enfants, sujet plus provocant que celui d'un tueur de prostituées, auquel pensait le cinéaste. Gunther sait de quoi il parle, puisqu'il enquête justement à Berlin sur l'assassinat de *« filles de joie »* retrouvées scalpées ; affaire à laquelle va bientôt succéder (y a-t-il un lien ?) le meurtre de soldats handicapés de la guerre 14-18.

L'action de *Metropolis*, cet ultime roman de Philip Kerr, décédé en mars 2018, se situe à Berlin en 1928, alors que Bernie entre à la criminelle. En une ironie un peu macabre, cette dernière aventure écrite par Kerr est la première de la vie littéraire de Gunther. Comme toujours, il y a l'intrigue charpentée de Kerr mais, surtout, en écrivain consciencieux et passionnant qu'il est, une description de l'Allemagne qui plonge petit à petit dans l'horreur et la folie nazie. Kerr se fait romancier d'aujourd'hui : c'est parce que le nazisme est une gangrène que *« la bête immonde sommeille toujours »*.

Éric Libiot



★★★☆☆

METROPOLIS. LA DERNIÈRE AVENTURE DE BERNIE GUNTHER (METROPOLIS), **PHILIP KERR,** TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉCOSSE) PAR JEAN ESCH, 400 P., SEUIL, 22 €. EN LIBRAIRIES LE 5 NOVEMBRE.

Souriez, vous êtes filmés

U. ANDERSEN/SEUIL – DR/MICHEL LAFON – J-M BOND/ SONATINE

Jeune monteuse *borderline,* Marissa Dahl (« comme Roald ») est invitée, au pied levé, à travailler sur le nouveau long-métrage de Tony Rees, *« le réalisateur le plus exigeant de Hollywood »* – accessoirement le plus caractériel. Transformer des images en histoire, c'est la spécialité de notre anti-héroïne, dont le langage cinématographique, elle en convient volontiers, *« a infiltré une partie primaire indispensable de* [son] *cerveau. »* Le tournage a lieu dans un hôtel, sur une île du Delaware. Le film, pour le peu qu'on en sait, est consacré au meurtre jamais élucidé d'une jeune femme, perpétré ici-même vingt ans plus tôt. Très vite, Marissa comprend que sa chance n'en est pas une : l'atmosphère est exécrable, des gens sont virés, d'autres aimeraient l'être. Rumeurs inquiétantes, scandales annoncés… Toute une petite faune mesquine s'agite en coulisses, jusqu'à ce qu'un second corps soit découvert sur la plage. Sauf que cette fois, pas de caméra. Flanquée de deux adolescentes pathologiquement indiscrètes, Marissa va mener l'enquête quasi malgré elle.

Si l'intrigue de *Les filles mortes ne sont pas aussi jolies* ne révolutionne rien, le deuxième roman d'Elizabeth Little séduit par son personnage principal, Marissa, aussi futée que socialement déficiente, et par la savoureuse description d'un microcosme hollywoodien infernal. Agents, techniciens, acteurs, etc. : pas un pour rattraper l'autre. Les répliques fusent, féroces, drolatiques. Marissa, qui végète d'ordinaire dans un monde d'illusions, va devoir affronter la vraie vie et jouer enfin son meilleur rôle : elle-même.

F.C.

★★★★☆

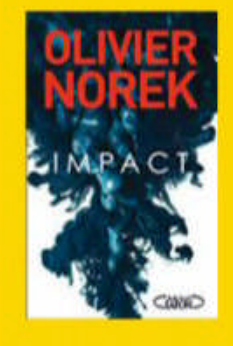
LES FILLES MORTES NE SONT PAS AUSSI JOLIES, **ELIZABETH LITTLE,** 350 P., SONATINE, 22 €

QUE VAUT… LE NOUVEAU ROMAN DE OLIVIER NOREK ?

S'il est une loi du genre que, dans chaque livre, Norek respecte à la lettre et dans l'esprit, c'est bien celle-ci : une scène d'exposition qui soit marquante. Dans *Impact*, elle nous plonge dans le delta du Niger, en 2020 : il fait 46 degrés, un commandant militaire français exfiltre une responsable humanitaire, et le tout finit sur une vision d'horreur. La suite se déroule en 2022, et consiste en un compte à rebours : un homme a décidé de kidnapper les dirigeants de grandes entreprises françaises. Il réclame des rançons très originales, sortes de cautions qu'il serait prêt à rendre si lesdites entreprises financières se convertissent illico aux énergies vertes plutôt qu'aux énergies fossiles.

Quelques rebondissements plus tard, le kidnappeur, portant un masque de panda balafré, devient une icône. Bientôt, ce sont les enquêteurs, les profileurs et les magistrats qui sont partagés entre cette cause, l'avenir du monde et leur propre mission. S'ensuivront des performances de « pandas », des exactions militantes, des catastrophes naturelles à la chaîne. S'appuyant sur une documentation colossale (trop, parfois), Norek applique la recette testée d'*Entre deux mondes* (2017) : des personnages émouvants ballottés entre la violence et la résilience, une trame d'actualité et de solidarités. Mais il joue finement la carte de la légère anticipation, qui lui permet de pousser les curseurs sur l'urgence écologique, sur le « monde d'après » la Covid-19, et équilibre subtilement la colère et la subversion.

Hubert Artus



★★★☆☆

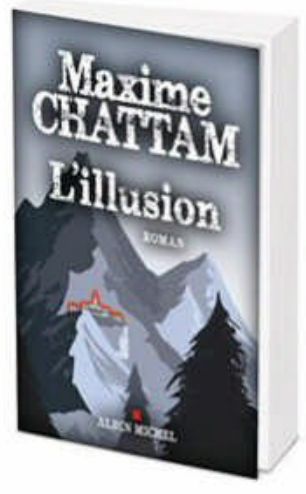
IMPACT, **OLIVIER NOREK,** 368 P., MICHEL LAFON, 19,95 €

Maxime Chattam
L'ILLUSION

Lucien Strafa est *« le plus grand magicien qui se soit produit devant des mortels »* car, apprendra-t-on au cours du récit, il a révolutionné l'art de la prestidigitation. Jusqu'à se faire disparaître lui-même. Qu'a-t-il révolutionné au juste ? La réponse sur sa vie, son œuvre et son essence se trouve au fil de cette *Illusion,* et au fin fond d'une vallée montagneuse. À 34 ans, Hugo voudrait bien disparaître, lui qui vient de se faire plaquer par sa copine. Alors, il s'échappe. Mais il aurait dû se méfier d'avoir été embauché si vite après avoir répondu à une annonce : devenir homme à tout faire à Val-Quarios, station de ski perdue au fond des Alpes, en plein été… Ils sont quatorze à travailler là. Alors qu'il n'y a rien d'autre à faire qu'à tuer le temps. En scrutant cette maison, là-haut, qui fait peur. Une légende vit là, dit-on. Depuis quarante ans. Il s'agit de Lucien Strafa. Il est là, mais personne ne l'a jamais vu. Ni entendu. Alors, d'où sortent ces voix qu'Hugo croit entendre ? Après deux ou trois événements et une disparition, ses comparses et lui se retrouvent plongés dans une course contre la montre. Dans un jeu de rôles, également, qu'Hugo a du mal à saisir. D'autant qu'il est fatalement attiré par cette maison, tout en haut…

Le vingt-septième roman de Maxime Chattam est un *whodunit* qui respecte les codes du genre. Si le suspense est moins maléfique que dans la plupart des thrillers de l'auteur, *L'Illusion* est une composition où le fond rejoint la forme : apparitions, évasions, révélations, disparitions, pour un jeu de dupes avec le lecteur.

Hubert Artus



LE LIVRE

L'ILLUSION,
MAXIME CHATTAM,
464 P., 22,90 €.
COPYRIGHT ALBIN MICHEL.

Bio express

2002
Maxime Chattam a 26 ans lorsqu'il publie son premier roman, *L'Âme du mal*. Tueurs en série, profileurs, actions situées aux États-Unis, voilà les ingrédients des thrillers imaginés par celui qui avait auparavant suivi une formation en criminologie.

2006
Devenu un auteur en vue, Chattam signe chez Albin Michel. Il enchaîne les cycles et les sagas : *Le Cycle de l'homme et de la vérité* (2006-2008), la série fantasy *Autre-Monde* (2008-2018), *Le Diptyque du temps* (2010-2011) ou encore *Ludivine Vancker* (2012-2017).

2019
Son éditeur indique avoir écoulé 7 millions d'exemplaires de ses ouvrages depuis 2001. Aux cycles s'ajoutent sept romans « indépendants », où l'auteur alterne entre suspense gore, thriller fantastique ou ésotérique, voire roman noir.

RICHARD DUMAS/ALBIN MICHEL

Prologue

La salle sentait la cire fraîche et le bois des décors ; le velours des sièges ayant capturé autant de fragrances qu'ils avaient accueilli de visiteurs, les projecteurs en chauffaient les émanations, les amplifiant, jusqu'à y révéler les touches les plus subtiles : bouquet de poudre à maquillage, lotions des costumes, et tout ce que l'arrière-scène pouvait dégager comme odeurs quasi imperceptibles. Alchimie capiteuse des parfums de théâtres qui conditionnait déjà le public impatient de voir le rideau se lever.

L'audience frissonnait et piaffait, partageant le sentiment un peu excitant d'être parmi les élus, les favorisés qui avaient *mérité* leur place ce soir. Car Lucien Strafa se produisait sans annonce, sans réclame dans les journaux ou même à la radio, il délivrait sa performance sans une affiche, il avait fallu être attentif, connaître quelqu'un qui en avait entendu parler, le bouche-à-oreille suffisait à faire salle comble, il n'était pas une soirée qui ne se jouait à guichets fermés.

Ainsi en allait-il de la réputation du plus grand des magiciens jamais montés sur une scène. Il se murmurait même que son succès dépassait de loin les frontières françaises, à New York ou Las Vegas, à Tokyo et même en URSS semblait-il malgré les tensions diplomatiques.

Les lampes s'éteignirent d'un coup, les cigarettes furent écrasées au sol et le rideau s'effaça dans un silence de mort.

Lucien Strafa se tenait au centre de la scène, immense dans son costume noir, le dos tourné à son public, les bras tendus vers le plafond, poings serrés.

Il fallut plus de dix secondes pour que la salle réalise, dans un même souffle de stupéfaction, que le magicien flottait au-dessus du parquet, vingt centimètres au moins d'air pur séparaient ses semelles des lattes dans un équilibre parfaitement maîtrisé.

Et dans les faisceaux de lumière où dansait la fumée, aucun câble n'était visible.

Puis Strafa ouvrit les poings, dans un geste presque colérique, et tous les projecteurs explosèrent, arrosant la scène de débris de verre en même temps qu'un cri collectif de stupeur trahissait l'unanimité de la surprise.

L'instant d'après, Strafa retouchait terre et baissait lentement les bras. Les mèches de lanternes à huile s'embrasèrent simultanément, elles se succédaient jusqu'à dresser un mur derrière le magicien, remplissant tout le fond, et pour chacune un miroir carré amplifiait leur éclat, créant en quelques secondes une vaste fenêtre palpitante aux éclats d'ambre et d'argent.

L'image de Lucien Strafa s'y démultipliait presque à l'infini.

Le vrai, lui, se retourna pour faire face à ses spectateurs du soir.

Il était jeune, pas encore trente ans, toison d'ébène plaquée en arrière, joues creuses et menton saillant. Mais son charisme, le magnétisme de ses pupilles brillantes, était sans rapport avec son âge. Celles et ceux qui espéraient croiser son regard baissaient le leur lorsqu'il revenait dans leur direction. Il y avait une forme de démence maîtrisée dans la manière qu'il avait d'écarquiller ses yeux, de les agrandir, billes rondes et fiévreuses, et une détermination acérée lorsqu'il vous fixait plus de quelques secondes. Un sentiment de malaise se diffusait, comme si sa folie pouvait être contagieuse, et les premiers rangs poussèrent un soupir de soulagement lorsqu'il recula enfin pour toiser la cavité obscure qu'il avait devant lui.

Son bras gauche se leva au ralenti dans une étrange composition, bientôt suivi du droit, ils semblaient flotter dans un liquide invisible ; puis les jambes de Strafa en firent de même et il se souleva, porté par un flot que personne ne pouvait distinguer, il grimpa de plus d'un demi-mètre de haut, là encore dans une forme de lévitation qui, cette fois, rappelait un corps dérivant dans une rivière spectrale.

L'assistance retenait son souffle, ébahie.

Les lampes à huile se mirent à briller de plus en plus fort, jusqu'à ce que les miroirs réfléchissent un mur aveuglant, digne du soleil en pleine après-midi d'été, laissant Strafa flotter dans ce bouillon d'or, forme insaisissable, et jusqu'à ce que tous dans la salle soient obligés de se protéger d'un bras, d'un chapeau ou d'un foulard dressé devant le visage.

Les lampes revinrent à leur éclairage naturel brusquement, la foule encore toute saisie par cet embrasement.

Strafa n'était plus là. Nulle part.

Des voix montèrent près des portes de sortie, dans le dos des spectateurs, et chacun se retourna pour apercevoir Lucien Strafa qui descendait la travée centrale d'un pas léger, sûr de lui.

Il rendait aux plus proches un regard étourdissant et lorsqu'il s'avançait vers une dame ou un homme, ceux-là déglutissaient et leur souffle s'accélérait. Strafa cherchait quelqu'un.

Les mains des spectateurs assis non loin de l'allée commençaient à se lever pour couvrir les bouches et les nez.

Et l'odeur se répandait rapidement.

Acide. Pénétrante.

Le magicien déversait dans son sillage l'odeur du soufre.

Il s'immobilisa devant une femme se tenant bien droite, semblant le défier d'oser la surprendre. Strafa la toisa, ses commissures de lèvres remontèrent en un rictus cruel. Dans la pénombre, le blanc et le noir de ses yeux semblaient se mêler étrangement.

Il se pencha vers la femme et dévoila ses dents avec une telle ardeur qu'il parut sur le point de la dévorer. Des flammes jaillirent sur sa langue et l'assemblée recula de peur. Strafa émit un gloussement satisfait et retourna sur scène dans le bruissement d'une salle qui s'inquiétait. L'homme n'avait pas volé sa réputation.

Un sentiment de malaise se diffusait, comme si sa folie pouvait être contagieuse

Unique. Affolant. Inégalable. Le monde était scindé en deux : ceux qui avaient vu Lucien Strafa les éblouir de ses mystères, et les autres. De nouveau au centre de son promontoire, le magicien prit le temps que le silence revienne. La tension était palpable. De quoi était-il encore capable ? Comment faisait-il ? Et surtout : jusqu'où irait-il ?

Une fois toute l'attention retrouvée, il croisa ses doigts sur son ventre et baissa la tête. En pleine concentration. Une longue minute d'attente en craignant le pire, hommes et femmes se serraient un peu plus les uns contre les autres, fascinés malgré tout.

Puis Strafa releva lentement le menton, très lentement, paupières fermées. Le sol se mit à trembler, suivi d'un grondement sourd, un ronflement provenant de loin dans les entrailles de la terre, et qui remontait. Plusieurs personnes poussèrent un cri. Les globes de verres de lampe sur les côtés tintaient, le bord du rideau s'agitait frénétiquement, les strapontins grinçaient, les chapeaux tombaient au sol et le grondement qui s'élevait des abysses se rapprochait toujours plus ; ça ne pouvait pas être un métro, c'était bien plus gros, plus sonore et plus angoissant. L'impression collective qu'une masse immense allait faire ployer le théâtre, rompre ses fondations et tous les engloutir.

Strafa ouvrit les yeux, déploya ses bras, et dans un claquement de doigts le rugissement grave se dissipa aussi sec tandis que les lampes à huile s'illuminaient vivement et que le rideau tombait pour clore cette première démonstration.

Le monde était scindé en deux : ceux qui avaient vu Lucien Strafa les éblouir de ses mystères, et les autres

Ainsi naquit la légende de Lucien Strafa. Le plus grand magicien qui se soit produit devant des mortels.

Aux premiers rangs, les gens saignaient du nez, l'air hagards, presque terrifiés.

Ce n'était que le début du spectacle.

1.

« On dit que l'amour dure trois ans, que c'est bien assez pour faire le tour complet de l'autre. Toi et moi, ça fait plus de sept ans maintenant, et je n'en peux plus d'être ton satellite. »

Cette phrase le hantait.

Elle résonnait sans fin, à chaque affiche qu'il apercevait avec une femme dessus, à chaque regard échangé avec une passante, dès qu'une chanson de sa playlist le renvoyait à leur vie passée. C'était une phrase qui n'avait presque pas de sens dans la réalité, digne d'une série télé ou d'un roman à la rigueur. Hugo suspectait d'ailleurs son esprit gavé de clichés et de raccourcis d'être capable d'en pondre une similaire si lui-même avait écrit sur le thème de la séparation, mais cela faisait plusieurs mois qu'il n'écrivait plus rien.

Pourtant, c'était exactement ce qu'elle lui avait dit le jour fatidique. Il se souvenait de chaque intonation, de la moindre respiration. À vrai dire, il n'y en avait eu qu'une de respiration, celle de Lucie. Lui était en suspension. Le souffle coupé, comme si inspirer allait rendre cet instant réel, mais que s'il parvenait à ne plus vivre tout à fait, alors ça n'aurait pas lieu, les mots demeureraient des formes éthérées sans impact sur son monde.

Il avait fini par remplir ses poumons.

Ce qui l'avait vidé de sens.

Depuis, il ne savait plus rien. Pas même si ses fonctions essentielles s'accomplissaient pleinement, il traversait l'existence, il n'était que de passage, partout, y compris en lui-même.

Trois mois pour vider l'appartement commun, le rendre, se déchirer sur un tableau acheté ensemble, pour une plante verte. Pas pour le chat. Hugo le lui avait laissé. Il ne se sentait plus apte à aimer, pas même un chat, et cette pauvre bête méritait mieux.

Trois mois de descente sans jamais parvenir à toucher le fond, Hugo ne s'était jamais su si profond, et en d'autres circonstances il aurait pu en faire une fierté. Il recelait en lui une telle quantité de vide, d'abysses, que même Nietzsche en aurait été admiratif, de la contemplation à l'infini. Mais était-ce vraiment un triomphe ? Tout le monde connaît les plus hauts sommets de la planète, qui peut citer ses fosses les plus lointaines ? Il n'y a aucune gloire dans l'obscurité. Seulement les ténèbres et le froid. L'apparat de la mort. Hugo se sentait rempli de mort.

Ce furent les trois mois les plus difficiles jamais affrontés. Pour un bilan catastrophique.

Sept ans de relation résumés en quelques reproches cruellement macérés. Lucie ne voulait plus être sa béquille émotionnelle, ne plus graviter autour de lui et ses ambitions sans cesse avortées, elle aspirait à pénétrer une autre atmosphère pour s'y épanouir. La sienne, il n'avait jamais laissé Lucie y entrer, la tenant à l'écart de ce qu'il était véritablement, refus d'un engagement total. Elle n'avait pas tort sur ce point. Il avait usé de son attraction pour la garder toute proche, sans l'autoriser à se poser, à semer, à germer ensemble. Et à présent que Lucie l'avait sondé en large et en travers, elle savait que c'était probablement mieux ainsi. L'atmosphère d'Hugo était toxique.

Venant de quelqu'un que l'on aime, avec qui on a tant partagé pendant sept ans, c'était presser le bouton rouge de l'arme nucléaire.

Lucie était partie laissant un champ de ruines, et trois mois plus tard la radioactivité de ses mots infestait encore tout son être.

Hugo avait été un égoïste vaniteux, ne doutant pas de son charme pour garder sa conquête, convaincu qu'être suffisait à l'avoir, sans faire, sans donner. Autocentré sur son accomplissement, du moins ses tentatives.

Il était seul désormais.

Avec un constat terrible de surcroît. Il n'avait rien où investir son chagrin. À trente-quatre ans, sa carrière de comédien n'avait toujours pas décollé, pas plus que celle de romancier. Il n'était que des mots que personne n'entend ou ne lit. Ses petits boulots alimentaires ne seraient d'aucun secours, ne lui renvoyant sans cesse que ses échecs. Ses amis, il les avait perdus au fil du temps. D'abord ceux d'enfance en quittant sa Normandie avec des rêves de grandeur, juste après le lycée, puis ceux auxquels il s'était attaché ici, dans la capitale ; des connaissances de passage, des « collègues », des ratés, des concurrents, des talentueux qui

Il recelait en lui une telle quantité de vide, d'abysses, que même Nietzsche en aurait été admiratif

oubliaient, il en avait connu beaucoup. Gardé peu. Avec le recul, il admettait en avoir perdu, les meilleurs, par sa propre faute, en n'en prenant pas soin. Lucie avait raison. Il faisait de chacun ses satellites, sans droit d'approche, les laissant sur orbite, jamais aucune autorisation de se poser. Par ricochet, entrechocs et par le jeu d'autres attractions cosmiques, la plupart s'étaient éloignés. Il n'en restait qu'une poignée, du même acabit que lui, à peine capables de s'observer à distance, sans vraiment se parcourir, seulement en se devinant.

Se faire larguer à l'âge où l'on érige normalement sur les fondations de son couple lui faisait mal. Mais reconnaître à quel point il était devenu un « sale con » l'avait terrassé. Il n'était pas mauvais, ça n'avait jamais été l'intention, pas plus que de se positionner au centre de l'univers ; ça s'était fait sournoisement, à force de petits oublis, de facilités, nourri insidieusement par le quotidien d'un travail sur soi, où *sa* personne était le centre de l'attention. Il avait perdu de vue l'essentiel, l'autre. C'était cet aspect-là des révélations fracassantes qui le détruisait le plus lorsqu'il y pensait. Réaliser qu'il se dégoûtait lui-même.

Alors, il avait tout plaqué. Absolument tout. Sauf un sac de marin en toile qui contenait ses derniers liens avec le monde concret.

Hugo avait trouvé l'annonce sur Internet, via un forum de discussion sur la musique, le genre de sites qu'il arpentait longuement la nuit, dans le seul but de brûler les heures d'une manière ou d'une autre. Un forumeur à qui il confiait être à la dérive professionnellement l'avait renvoyé vers une petite annonce qu'il avait vue passer sur un site quelconque de news. Elle était au sein d'un article sur les jobs originaux pour l'été. Une station de ski cherchait un homme à tout faire pour aider à l'entretien estival. « Lieu isolé, peu de contacts avec l'extérieur », précisait le texte. C'était ce qui avait poussé Hugo à soumettre sa candidature.

Une réponse dès le lendemain lui demandant davantage de précisions avait fait naître une émotion en lui et cela lui fut étrange. Il pouvait encore en ressentir. Il se sentait... *curieux*. C'était un bon début ça, la curiosité, un embryon de désir, et Hugo passa la soirée assis sur le lit de la chambre d'hôtel qu'il louait à Montreuil à ressasser ce goût pour quelque chose qui renaissait lentement. Et de la motivation survint en même temps que de l'impatience. C'était agréable. Ils l'appelèrent au bout de quarante-huit heures. Il mentit sans aucune gêne sur ses qualifications. Hugo était débrouillard, un peu bricoleur, il saurait bien faire fonctionner une tronçonneuse ou grimper dans un arbre comme on le lui demanda. Deux autres entretiens téléphoniques dont un entier sur son état mental, pour jauger sa capacité à tenir cinq mois là-haut en tout petit comité, et pour une fois son expérience de comédien fut utile : il eut le poste. Départ sous une quinzaine, max.

Ce fut la première fois qu'il décocha un sourire depuis plus de quatre-vingt-dix jours. Son esprit ne se souvenait plus comment on faisait, mais son visage, lui, en fut si ravi qu'il l'accentua largement.

Plusieurs nuits d'un sommeil lourd, comme si son inconscient était enfin rassuré par cette promesse. L'attente, longue, où il n'arrivait pas à lire, incapable de s'occuper autrement qu'en épuisant son corps grâce au sport, s'abrutissant devant des programmes insipides de la télévision. Il n'avait même plus accès à Netflix, c'était le compte de son ex, et la dernière chose dont il avait besoin c'était de voir surgir son prénom sur le menu d'accueil.

La date du départ lui fut communiquée en fin de semaine. Plus que quelques jours. Il était prêt.

L'INFO EN PLUS

Maxime Chattam est membre de la Ligue de l'imaginaire, collectif fondé en 2008 pour *« la promotion et la défense de la littérature liée à l'imaginaire ».* Elle rassemble aujourd'hui une vingtaine d'auteurs parmi lesquels : Barbara Abel, Henri Lœvenbruck, Éric Giacometti et Jacques Ravenne, Bernard Minier, Mathias Malzieu, Olivier Norek, Franck Thilliez ou Bernard Werber. Une variété de plumes qui permet à la Ligue de participer à de très nombreux salons du livre, ou encore au Festival international du film fantastique de Gérardmer.

3 RAISONS DE LIRE LA COMMUNAUTÉ DES ESPRITS de Philip Pullman

UN RÉCIT TOUJOURS AUSSI DENSE

Il y a plus vingt ans paraissait le premier tome d'*À la croisée des mondes,* série qui rendit Philip Pullman célèbre dans le monde entier. Avec *La Trilogie de la poussière,* la joie de retrouver cet univers demeure ! Le scénario s'enchevêtre encore et encore : les lecteurs découvriront une Lyra moins « parfaite », plus capricieuse ; les liens avec Pantalaimon, son dæmon, se complexifient.

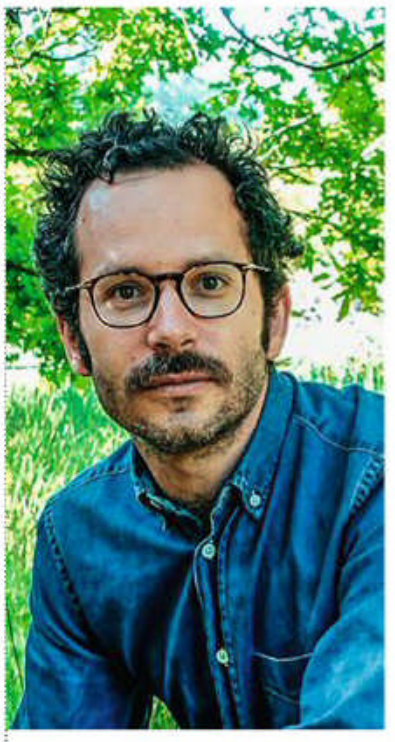
LA VOIX DE L'AUTEUR SE FAIT PLUS ENTENDRE

La force de Pullman est de nous emporter dans son récit tout en réussissant à convoquer le présent. Dans *La Belle Sauvage,* l'action se situait avant les événements du dernier tome de *La Croisée des mondes* (pour retrouver Lyra, l'héroïne, bébé) ; dans *La Communauté des esprits,* Lyra a 20 ans, elle est étudiante. Ici, l'auteur poursuit sa critique de la religion, du fanatisme, et les allusions aux maux contemporains sont nombreuses.

UN OPUS PROPICE AU DÉBAT

La Communauté des esprits s'adresse à un lectorat plus âgé. Le style de l'auteur est toujours aussi agréable mais il n'empêche pas quelques longueurs (malgré les nombreux rebondissements, parfois un peu « gros »). Certaines scènes sont difficiles et des passages risquent de dérouter plus d'une lectrice (et lecteur !) à l'aune des réflexions et positions féministes actuelles. **R.B.**

★★☆☆☆
LA TRILOGIE DE LA POUSSIÈRE (T. 2). LA COMMUNAUTÉ DES ESPRITS,
PHILIP PULLMAN,
656 P., GALLIMARD JEUNESSE, 22 € (DÈS 12 ANS)



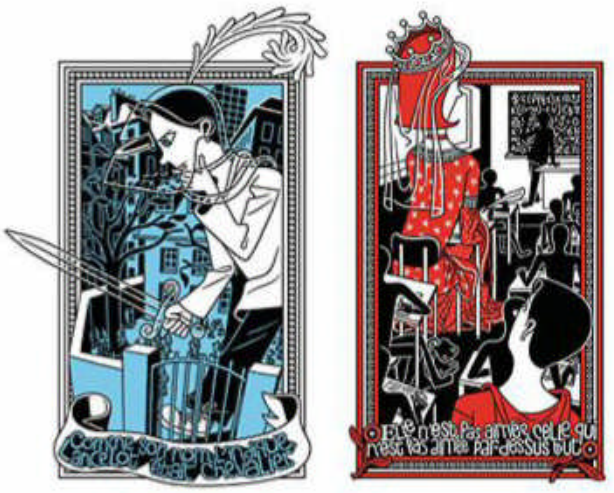
Un chevalier en herbe

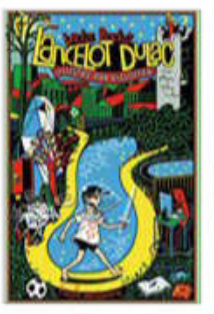
Élève en classe de sixième, Lancelot, le jeune héros de Victor Pouchet, se rêve et se conduit en preux chevalier. Un texte réconfortant.

« *Connaître les divisions à trois chiffres ne permet pas de dépasser ses peurs ; ce n'est pas en accordant comme il faut les participes passés qu'on réussit à vivre un grand amour.* » Ce livre jeunesse ose dire la vérité (c'est une adulte qui ne sait plus faire les divisions à trois chiffres qui parle) ! *Lancelot Dulac* est une petite pépite à l'image des couleurs éclatantes de sa couverture signée Killoffer. Voici l'histoire d'un modeste élève de sixième, fils d'une pharmacienne qui a baptisé son fils d'un prénom de chevalier parce que c'était celui de son grand-père… Mais « Lancelot » se révèle bien pénible à porter ! Dans quelle mesure cela peut-il l'aider à trouver sa destinée ? Le jeune adolescent va suivre son propre chemin initiatique pour éprouver à sa manière ce que signifie le mot « valeureux ».

Victor Pouchet (qui signe aussi cette rentrée en littérature générale avec *Autoportrait en chevreuil,* chez Finitude) semble s'être beaucoup amusé avec son chevaleresque personnage. Ce n'est pas parce que Guenièvre se prénomme ici Jennifer que la quête pour la retrouver n'en sera pas moins ardue et méritoire. Les clins d'œil aux légendes de la Table ronde sont délicieux. Ce livre sur les grands malheurs de la sixième réussit à proposer un nouveau ton sur un sujet maintes fois traité. Victor Pouchet rend ce texte unique, drôle et réconfortant. Surtout quand on ne sait plus faire les divisions à trois chiffres…

Raphaële Botte





★★★★☆
LANCELOT DULAC,
VICTOR POUCHET,
ILLUSTRÉ PAR KILLOFFER, 118 P., L'ÉCOLE DES LOISIRS, 11 € (DÈS 9 ANS)

Jour de rentrée

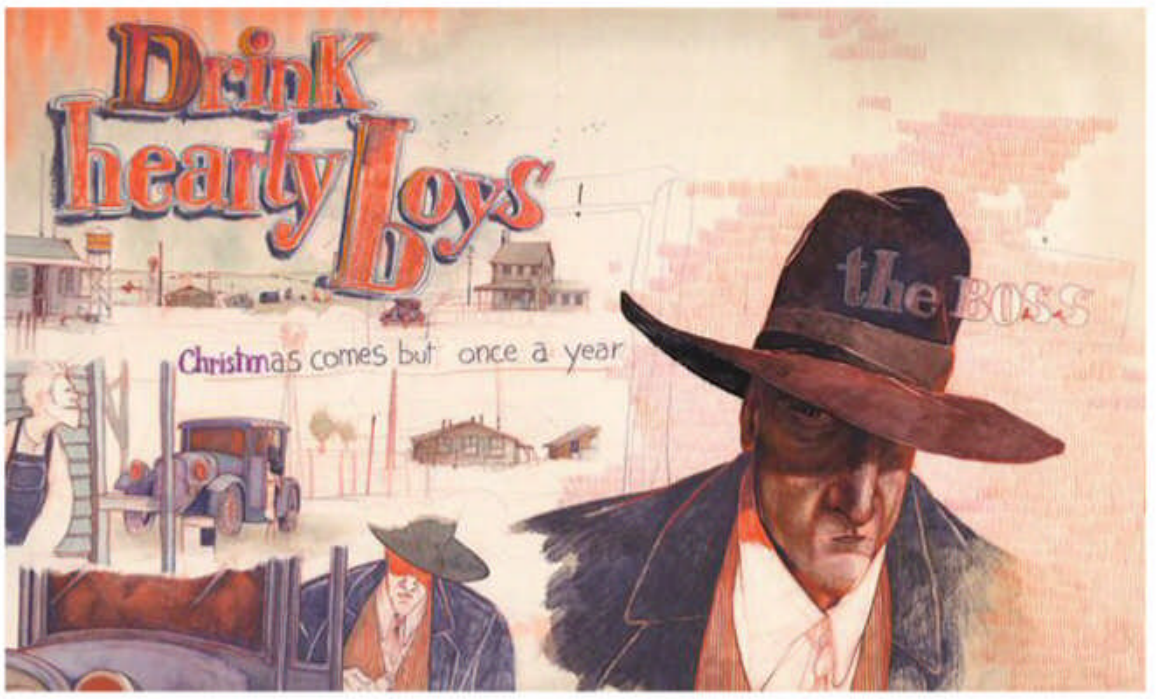
Le père tient la porte, l'enfant passe la tête, médusé et confiant à la fois, tel un oisillon poussé hors du nid… C'est LA rentrée, celle à l'école primaire. Nicolas Mathieu (*Leurs enfants après eux*) signe son premier album et les traits de Pierre-Henry Gomont apportent une belle légèreté à ce texte émouvant né sur le compte Instagram de l'auteur. Le découpage de *La Grande École* offre par petites touches impressionnistes le récit du quotidien d'un père divorcé et de son fils. Nicolas Mathieu parvient à faire entendre pleinement la voix ce petit gamin qui a un avis sur tout !

R.B.

★★★☆☆
LA GRANDE ÉCOLE,
NICOLAS MATHIEU,
ILLUSTRÉ PAR PIERRE-HENRY GOMONT, 32 P., ACTES SUD JUNIOR, 16,50 € (DÈS 3 ANS)

CLÉMENTINE MÉLOIS/ÉCOLE DES LOISIRS

★★★★★
DES SOURIS ET DES HOMMES (OF MICE AND MEN), **JOHN STEINBECK, RÉBECCA DAUTREMER,** TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR MAURICE-EDGAR COINDREAU, 420 P., TISHINA, 37 €



La force du trait

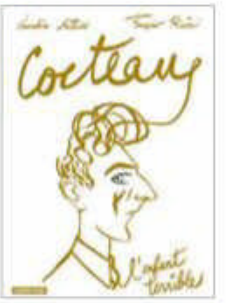
Rébecca Dautremer adapte en roman graphique le chef-d'œuvre de John Steinbeck. Un travail titanesque et une vraie réussite.

Oui, c'est de toute beauté, et il faut saluer le courage d'un petit éditeur exigeant, Tishina, qui nous offre ce superbe cadeau de quatre cent vingt pages, relié dos carré. Cette version de *Des souris et des hommes*, adossée à la sobre traduction de Maurice-Edgar Coindreau, laisse toute sa place au texte de John Steinbeck, entièrement conservé, en particulier à ses dialogues, où s'exprime toute la tristesse d'une société de survie. Mais, de même que le talent réaliste de l'écrivain réussit à transcender cette atmosphère de débine où l'homme est un loup pour l'homme par la bonté et la noblesse qui brillent encore, comme la paille au fond de l'étable, de même, la force graphique et l'imagination stylistique de Rébecca Dautremer (*Soie*, chez le même éditeur) donnent à ce récit sans fioritures un prolongement d'une étonnante richesse sensible.

L'art de la dessinatrice est sans limite. On y reconnaîtrait pêle-mêle les leçons d'Edward Hopper comme celles, apparemment tout opposées, des maîtres de l'art brut, avec une fine connaissance de l'art graphique « rétro » et tout le génie des grands illustrateurs anglo-saxons de littérature pour la jeunesse. L'auteure se paye même le luxe de délicieuses fausses citations de bandes d'époque. Bref : on est sous le charme. Voilà qui est dit. **Pascal Ory**

RÉBECCA DAUTREMER/TISHINA

★★★★☆
BELLA CIAO, **BARU,** 136 P., FUTUROPOLIS, 20 €
Comme le dit Baru, la logique de cet album est celle du *« marabout/bout de ficelle »*. La ficelle est ici un fil rouge qui lui permet de remonter sa généalogie paternelle, celle de l'immigration italienne en France. Et les mythes y passent un mauvais quart d'heure, du massacre d'Aigues-Mortes – dont tout le monde semble oublier qu'il fut l'œuvre non de l'État français mais du « peuple » populiste – jusqu'à l'origine du chant *Bella Ciao*. *« Print the legend »*... Et c'est très beau, puisque c'est signé Baru. P.O.



★★★☆☆
COCTEAU, L'ENFANT TERRIBLE, **FRANÇOIS RIVIÈRE** (TEXTE) ET **LAURELINE MATTIUSSI** (DESSIN), 256 P., CASTERMAN, 24 €
Cocteau, plus connu que par sa biographie et ses films, aura quand même eu la chance d'avoir reçu du destin un François Rivière et une Laureline Mattiussi pour *Cocteau, l'enfant terrible*, le premier roman graphique qui lui est consacré. L'intelligence du premier et l'exceptionnel talent de la seconde rendent justice à cet insupportable qui aura réussi à faire de sa vie une œuvre d'art, y compris avec ce que ces trois derniers mots peuvent signifier d'indifférence au monde « tel qu'il est ». P.O.

★★★☆☆
LA CAGE AUX CONS, **MATTHIEU ANGOTTI** (SCÉNARIO) ET **ROBIN RECHT** (DESSIN), 152 P., DELCOURT, 18,95 €
Adapté d'un roman du grand Franz Bartelt, *La Cage aux cons* est savoureux et l'histoire, de page en page, de plus en plus dingue. Mais, puisqu'il s'agit ici de bande dessinée, il faut saluer le traitement graphique de l'ensemble. Le narrateur, un vieux voyou *« basé sur l'idée de gauche »*, avance à l'aveugle dans un univers glauque, très bien rendu par un dessin solidement réaliste mais ancré, et encré, dans le noir de chez noir. Pertinent, et jouissif. P.O.

3 RAISONS DE REDÉCOUVRIR SUITE FRANÇAISE d'Irène Némirovsky

LES MYSTÈRES D'UN CHEF-D'ŒUVRE

Suite française, le roman d'Irène Némirovsky publié en 2004 chez Denoël et qui obtint le prix Renaudot à titre posthume, était l'édition du manuscrit déchiffré par sa fille Denise. Or il existait une autre version, dactylographiée par son mari et remaniée. La voici, augmentée du troisième volet inachevé et de notes passionnantes. Un classeur emporté par deux fillettes en fuite, la découverte d'une nouvelle version, on ne peut qu'être fasciné par ce destin éditorial.

UN PLONGEON DANS LA « *LAVE BRÛLANTE* »

Réfugiée dans un village à l'automne 1940, l'auteure conçoit un grand roman sur la débâcle. On est sidéré par la justesse, la maestria, la clairvoyance de cette « Tempête en juin ». Et par l'humanité déchirante de « Dolce », qui dit la relation entre l'Occupant et des villageois. « *Que me fait ce pays ?* » note cette francophile meurtrie, voyant son destin et celui des siens basculer. Avant son arrestation en juillet 1942 et sa déportation à Auschwitz où elle mourra, cette « étrangère » offre à sa patrie intime ce chef-d'œuvre bouleversant.

LE ROMAN RUSSE CACHÉ

Irène Némirovsky fut très inspirée par *Guerre et Paix* et *Anna Karénine* de Tolstoï, mais aussi par Flaubert ou Thackeray. Grâce à ses notes émouvantes, on mesure l'ampleur du projet qui devait comporter, après les deux premières parties, « Captivité », « Guerre », puis « Paix », cinq livres qui devaient constituer un moment charnière dans sa vie d'écrivain et son grand œuvre.

Patricia Reznikov

★★★★☆

SUITE FRANÇAISE (VERSION INÉDITE), **IRÈNE NÉMIROVSKY,** 604 P., DENOËL, 22,00 €

Au bout de l'échange

Cette édition de *Lettres à un jeune poète* – publié pour la première fois en 1939, trois ans après la mort de Rainer Maria Rilke – présente la correspondance que Kappus souhaitait garder secrète.

« *Le destinataire des lettres de Rilke s'est fait connaître par elles plus que par ses propres écrits.* » Ces mots, prononcés lors d'une réunion d'amis par Franz Xaver Kappus lui-même, énoncent une vérité. Mais pour nous, lecteurs d'aujourd'hui, l'inverse ne serait-il pas tout aussi vrai ? *Lettres à un jeune poète* n'est-il pas devenu l'un des textes les plus connus de Rainer Maria Rilke, éclipsant ses poèmes, ses récits, ses autres correspondances ? Au moins Kappus n'est-il plus désormais ce destinataire sans voix, dont l'existence semblait presque impalpable et le rôle mineur.

VIVRE EN ARTISTE

Cette édition augmentée des *Lettres* en compte vingt-deux (dix-neuf échangées entre 1903 et 1904, puis trois en 1908), qui ravivent les réflexions inspirantes de Rilke sur l'engagement du poète vis-à-vis de lui-même, de la vie et de la nature. Il s'agit de « *vivre en artiste* ». « *Rentrez en vous-même* », « *cherchez la profondeur des choses* », conseille Rilke, du haut de ses 28 ans (seulement !), au jeune poète et sous-officier de 20 ans. Mais ces recommandations ne sont plus seulement le reflet de la pensée du grand poète autrichien, elles prennent valeur de réponses véritables et bienveillantes aux questionnements et aux détresses de Kappus. Plus ce dernier évoque cette solitude immense qui le ronge, plus le discours de Rilke sur les bénéfices de cette solitude se gorge de sens.

Toujours reconnaissant envers son « *bienfaiteur* » et soulagé de « *se savoir compris* », Kappus formule également ses questions sur l'amour, le sexe, l'enfance, – sujets à partir desquels Rilke développe volontiers sa pensée –, et n'hésite pas à confier ses doutes, ses peurs et les secrets qui y sont liés. S'impose alors davantage cet esprit d'une jeunesse marquée par l'incertitude, dans laquelle nombre de jeunes lecteurs des *Lettres à un jeune poète* se retrouvaient.

Mais, bien que d'une grande aide, les conseils de Rilke semblent finalement difficiles à appliquer par le jeune poète, et c'est l'image d'un Kappus amer et lassé, devenu lieutenant, et dont les poèmes ne trouvent pas preneur, qui achève la correspondance. Le froid survenu à l'été 1908 entre les deux hommes y est sûrement aussi pour quelque chose… N'en disons pas plus ! Puisse notre silence vous assurer du plaisir immense que vous aurez aussi à découvrir les dessous de cet échange singulier et passionnant.

Juliette Savard

Rainer Maria Rike en 1906.

ROGER-VIOLLET/DENOËL – AKG-IMAGES

★★★★☆

LETTRES À UN JEUNE POÈTE (BRIEFE AN EINEN JUNGEN DICHTER), **RAINER MARIA RILKE,** TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR SACHA ZILBERFARB, 160 P., SEUIL, 17,90 €

Confessions d'un collabo

La publication simultanée du *Journal de guerre* de Paul Morand et de sa première véritable biographie, par Pauline Dreyfus, constitue un double événement.

Dans le fonds légué par Paul Morand à la Bibliothèque nationale reposait une pépite : son journal, tenu de 1940 à son exil en Suisse. La publication du premier tome des notes de ce témoin privilégié de la collaboration d'État constitue un *« document pour l'histoire »*, observe à juste titre Bénédicte Vergez-Chaignon, à qui l'on doit cette édition érudite et soignée. Morand y apparaît tel qu'en lui-même, petit-bourgeois égoïste et antisémite.

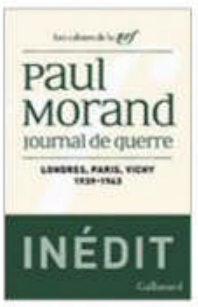
Pauline Dreyfus

Le diplomate est en poste à Londres lorsque la guerre éclate. Il méprise le *« fossoyeur »* Churchill et de Gaulle, ce général de gauche… Il n'a qu'une hâte : rentrer en France. Pacifiste, il n'est pas fâché contre l'Occupation, redoutant la guerre civile et la révolution. Mis d'office à la retraite, il redevient écrivain à part entière, angoissé par les questions d'argent : une obsession. Toujours mondain, il fréquente le Paris de la Collaboration, mais, prudent, il publie peu. De retour à Vichy, en avril 1942, Laval l'appelle à son cabinet. La collaboration est à ses yeux la seule politique raisonnable, mais son rôle sera marginal. Contrairement à ses affirmations d'après-guerre, il connaît le sort des Juifs : *« On dit à Vichy couramment qu'ils ont été gazés. »*

LE BOURGEOIS MENACÉ

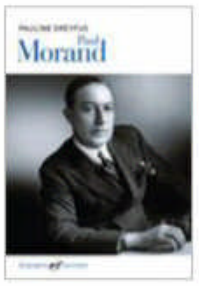
Dans *Paul Morand,* Pauline Dreyfus, tordant le cou au mythe de l'écrivain diplomate, *« autopsie »* le *« renoncement »* de celui qui ne fit jamais carrière et de cet antisémite, pur *« produit de son époque et de son milieu »,* mû par l'*« aigreur personnelle »* et la *« rancœur »* du bourgeois menacé. L'auteure déroule avec grâce cette vie dans le siècle : l'École libre des sciences politiques, l'université d'Édimbourg, les amours de jeunesse, la Grande Guerre côté salons, Hélène, l'épouse implacable, May, la maîtresse à la *« peau si fine, si blanche »*. On croise Proust, Giraudoux, Cocteau, (Alexis) Léger, Picasso… On voyage d'un continent l'autre, d'une rédaction à une maison d'édition, tandis que les emballements – un pur-sang, une automobile – font oublier les exécrations – *« nègres »,* homosexuels et francs-maçons. Toujours à bonne distance, Pauline Dreyfus a écrit la première véritable biographie de Morand.

Emmanuel Hecht



★★★★☆

***JOURNAL DE GUERRE (T. I). LONDRES, PARIS, VICHY 1939-1943,* PAUL MORAND,** PRÉSENTÉ ET ANNOTÉ PAR BÉNÉDICTE VERGEZ-CHAIGNON, 1040 P., GALLIMARD, 27 €. EN LIBRAIRIES LE 5 NOVEMBRE.



★★★★☆

***PAUL MORAND,* PAULINE DREYFUS,** 496 P., GALLIMARD, 24 €. EN LIBRAIRIES LE 5 NOVEMBRE.

Poésie

Des spectres urbains

C'est comme un flash stroboscopique qui crépite à toute vitesse dans l'obscurité. À chaque clignement, une image apparaît, dessinant dans ses contours mouvants les bribes d'une faune festive et fauchée qui rappelle celle de *Nino dans la nuit,* le second roman du jeune Simon Johannin. *Nous sommes maintenant nos êtres chers* est son premier recueil de poèmes.

Dans une atmosphère incandescente et sinistrée, on suit le parcours d'un « je » qui recompose une série d'instantanés urbains faits de galères, de bastons et de plaisirs à nu. Où le sublime côtoie le sordide, et la délicatesse jaillit dans l'âpreté : *« Les grands moments sont rares/Dans les ruelles confuses/Mais certains/Sur le rebord du risque/Chuchotent aux crans qui s'ouvrent/Le long de la cambrure. »* Les poèmes sont brefs, composés en vers libres. La ponctuation souvent s'efface pour mieux surprendre les émotions logées dans l'*« énorme rage qui ne dort pas »*. Émergent des fantômes fugaces de la nuit, figures en détresse dans un monde meurtri : *« Il fonce vers moi/La bouche édentée hurlant pour faire peur/Le torse et le visage lacéré de grandes entailles/Et s'arrête d'un coup pour m'embrasser presque. »*

Avec la rage de la mélancolie, Simon Johannin célèbre aussi l'amour qui brûle mais persiste, autant que le désir de vivre, envers et contre tout. *« Si je meurs/donne mes livres aux amis/mes vêtements aux pauvres/ma mémoire aux enfants/mais garde les bijoux/car mon âme amoureuse/sera noyée dans l'or. »*

Estelle Lenartowicz

★★☆☆☆

***NOUS SOMMES MAINTENANT NOS ÊTRES CHERS,* SIMON JOHANNIN,** 96 P., ALLIA, 9 €

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

Pierre Bayard

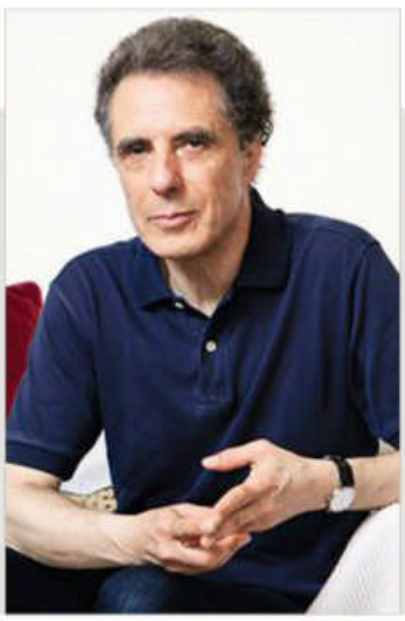
COMMENT PARLER DES FAITS QUI NE SE SONT PAS PRODUITS ?

Le phénomène des fake news est-il si grave ? Sans doute, quand il s'agit de journalisme. Mais dans d'autres domaines, les fausses nouvelles et mensonges peuvent n'être que des péchés véniels ; il arrive même qu'ils permettent de cerner la réalité de manière plus vivante et communicative que les faits authentiques, voire qu'ils fassent progresser la science ! Telle est la thèse défendue par Pierre Bayard dans *Comment parler des faits qui ne se sont pas produits ?,* faisant suite à *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?* et *Comment parler des lieux où l'on n'a pas été ?* À partir de cas célèbres, comme les voyages imaginaires de Chateaubriand ou la biographie arrangée de Saint-John Perse, il prend à contre-pied le discours contemporain sur *« l'entrée dans l'ère de la post-vérité »,* phénomène qui, pour lui, n'est pas nouveau et, surtout, nullement nocif. Plausible en matière littéraire, où la vérité factuelle n'est qu'un enjeu secondaire, sa thèse est plus inattendue dans d'autres domaines comme les sciences humaines, où elle se vérifie cependant. Ainsi l'affaire Kitty Genovese, à l'origine de l'importante théorie de l'« effet témoin » en psychologie sociale, reposait-elle sur des faits largement démentis par la suite. CQFD : la vérité la plus féconde n'est pas toujours la plus congruente au réel. Léger sans être superficiel, cet essai anticonformiste – au risque de la mauvaise foi, qui fait partie du jeu – ravira les amateurs de paradoxes et de points de vue décalés, tout en justifiant par avance nos petits arrangements quotidiens avec le vrai.

Bernard Quiriny

LE LIVRE

COMMENT PARLER DES FAITS QUI NE SE SONT PAS PRODUITS ?,
PIERRE BAYARD, 176 P., 16,50 €. COPYRIGHT MINUIT. EN LIBRAIRIES LE 5 NOVEMBRE.



PATRICE NORMAND/MINUIT

Bio express

1954

Fils de cheminot né à Amiens, Pierre Bayard voyage beaucoup durant son enfance, au gré des affectations de son père. Entré à Normale-Sup, il se lance dans un doctorat en littérature, soutient deux thèses, et commence en 1986 à enseigner à Paris-VIII.

1998

Après des publications sur Balzac, Stendhal ou Gary, Bayard se fait connaître grâce à *Qui a tué Roger Ackroyd ?,* son premier livre – pas le dernier – avec un point d'interrogation dans le titre. Il persévère en 2000 avec *Comment améliorer les œuvres ratées ?.*

2007

Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ? étend la notoriété de l'auteur bien au-delà du cercle des universitaires, sans doute grâce à son titre choc. *Le Plagiat par anticipation,* deux ans plus tard, bouleverse avec humour la chronologie littéraire habituelle.

CHAPITRE PREMIER

DE LA VÉRITÉ SUBJECTIVE

Où l'on apprend qu'il arrive aux loups d'embaucher des enfants pour faire du baby-sitting.

Parmi tous les récits de la Seconde Guerre mondiale qui sont parvenus jusqu'à nous et nous la font revivre, l'un des plus émouvants est indiscutablement l'ouvrage de Misha Defonseca, Survivre avec les loups – adapté au cinéma par Véra Belmont –, où elle raconte comment, petite fille abandonnée des siens, elle a traversé une partie de l'Europe à la recherche de sa famille.

*

En 1941, Misha Defonseca, âgée de sept ans, vit à Bruxelles avec ses parents. Ceux-ci, d'origine juive, prennent toutes les précautions pour échapper aux rafles, mais finissent par se faire arrêter et disparaissent dans la tourmente de la guerre.

Recueillie par une amie de sa famille, Misha ne se sent pas bien traitée, sinon par son grand-père qu'elle voit de temps en temps, et s'inquiète du sort de ses parents. Ayant entendu dire qu'ils se trouvaient à l'est de l'Europe, elle décide de prendre cette direction approximative, armée d'une simple boussole, et de partir à leur recherche.

Évitant les villages, où elle risque d'être arrêtée ou tuée, et circulant principalement dans les bois qu'elle ne quitte qu'à la nuit tombée, la petite fille parvient à survivre en se nourrissant de plantes, de fruits, de vers de terre et de carcasses d'animaux morts, ainsi que du produit des vols qu'elle commet quand elle s'aventure dans les fermes.

Cette traversée à pied de l'Europe la confronte aux pires horreurs de la Seconde Guerre mondiale. Après avoir été recueillie un temps par un groupe de partisans polonais, elle les suit jusqu'à Varsovie et passe une nuit dans le ghetto, où elle assiste à des exécutions sommaires, avant de s'en échapper en accompagnant jusqu'au cimetière une charrette de cadavres.

Un peu plus tard, elle est témoin du viol d'une jeune fille par un soldat allemand, qui exécute ensuite sa victime d'une balle dans la tête. Surprise à son tour par l'assassin, elle n'a d'autre ressource pour sauver sa vie que de le poignarder à mort. Elle assiste aussi à un meurtre collectif d'enfants, que des soldats font descendre d'un camion avant de les fusiller et de les jeter dans des fosses.

Son périple ne comprend pas que des épisodes malheureux. Elle est ainsi recueillie un temps par une famille de paysans ukrainiens qui la nourrit et lui permet même, pour la première fois depuis longtemps, de prendre un bain. Mais, n'ayant toujours pas renoncé à retrouver sa famille, elle refuse de les suivre quand ils partent en direction du front pour se battre.

Cet interminable voyage de plusieurs milliers de kilomètres dans une Europe à feu et à sang la conduit à traverser l'Allemagne, puis la Pologne, à atteindre l'URSS avant, résignée à l'idée qu'elle ne retrouvera jamais ses parents, de prendre un train qui la mène en Yougoslavie, d'où elle gagne l'Italie puis la Belgique.

*

Si ces différents épisodes de la traversée de l'Europe par une petite fille solitaire auraient pu suffire à attirer l'attention du public, celle-ci a évidemment été encore plus mobilisée par les épisodes – qui donnent son titre au livre – où l'enfant rencontre des loups.

La première confrontation avec ces animaux a lieu alors que Misha se trouve en Pologne. Blessée par un homme alors qu'elle tentait de commettre un vol, elle s'est réfugiée dans un bois, où elle aperçoit un grand chien qui la suit un moment et se révèle être un loup, ou plus exactement une louve.

Baptisée Rita par la petite fille, comme l'une des chiennes de son grand-père, la louve la prend en charge, allant chasser pour lui rapporter du gibier, la protégeant la nuit en dormant contre elle, lui enseignant patiemment les règles et les coutumes qui régissent la société des loups.

La louve la prend en charge, allant chasser pour lui rapporter du gibier

Un jour, la louve revient avec l'un de ses congénères, qu'elle présente à la petite fille. Le nouvel arrivant est d'abord réticent devant l'inconnue, mais se laisse peu à peu convaincre et Misha est finalement adoptée par les deux animaux, qui deviennent ses nouveaux parents et se chargent de son éducation :

> Je ne devais surtout pas le regarder dans les yeux, il n'aimait pas, mais si je baissais la tête il cessait de grogner, et s'en allait. C'était un signe de soumission qu'il comprenait, et je le faisais instinctivement, pour l'avoir déjà expérimenté avec elle. C'est une éducation différente mais qui ressemble un peu à celle des hommes. Elle est simplement plus directe. Je considérais que si l'un ou l'autre me grondait, je devais baisser la tête comme un enfant puni. Il est arrivé que j'essaie encore de me redresser parce que j'en avais tout simplement besoin, alors il avançait aussitôt et je me laissais retomber en émettant des petits grognements comme je le faisais avec elle, et il s'arrêtait déconcerté. Lorsqu'il se mettait à hurler, c'était bien différent d'elle, et je me suis dit : moi je n'ai pas le même hurlement qu'eux, je suis petite, c'est normal, chacun a le sien[1].

Mais la louve est tuée par un chasseur et Misha voit avec effroi son cadavre porté par son assassin. Elle entreprend de le suivre et, saisissant une barre de fer, le frappe aux jambes à plusieurs reprises avant de s'emparer de la dépouille, puis repart vers la forêt où elle passe la nuit contre le corps de sa mère adoptive, qu'elle veille pendant trois journées.

Ce n'est pas là sa seule rencontre avec les loups. Quelque temps plus tard, grimpant sur un amas de rochers, elle découvre une caverne avec des louveteaux surveillés à distance par une vieille louve qui, après avoir reniflé la fillette, la laisse jouer avec ses petits-enfants. Puis arrivent trois autres loups :

Il y avait deux mâles derrière elle et une autre femelle. Lorsqu'elle a eu terminé son inspection, ils ont grogné en s'approchant de moi tout comme l'avait fait Ita. Je me suis couchée immédiatement sur le dos en poussant de petits cris, et la louve grise s'est mise au-dessus de moi, pattes écartées. Les deux mâles et la femelle sont restés autour de nous, ils semblaient se concerter, en allées et venues, comme une discussion. Je ne bougeais pas, le cérémonial d'acceptation se déroulait normalement. […]

Je suivais mon instinct, et j'adoptais les mêmes attitudes qui m'avaient réussi avec Ita et Rita. Pendant un long temps, je suis restée sur le dos, les pattes en l'air, au milieu de ces bêtes splendides, je voyais leurs grandes dents passer au-dessus de moi, leurs yeux magnifiques, c'était plus de l'émerveillement que de la crainte. Je voulais qu'ils m'adoptent, faire partie d'eux, et pour cela j'avais les bons gestes, les bonnes attitudes. Je savais très bien qu'il ne fallait pas brusquer un animal.[2]

La procédure se déroule dans les règles et la petite fille, finalement adoptée, participe à la vie de la meute. Elle parvient même à se faire nourrir par la mère des louveteaux, qui accepte de régurgiter devant elle les aliments qu'elle est allée chercher pour ses petits. La confiance que lui font les loups est telle qu'ils n'hésitent pas un jour à partir à la chasse en lui laissant la garde des louveteaux.

*

Le récit de cette petite fille traversant à pied l'Europe et survivant grâce à l'aide de familles de loups obligeantes va connaître un succès immense. Le livre n'avait eu qu'une audience limitée aux États-Unis, mais sa traduction en France le transforme en un véritable best-seller, que son adaptation au cinéma par Véra Belmont popularise encore plus.

Dans le concert unanime de louanges, quelques voix se font timidement entendre, mais en vain. Il en va ainsi des historiens, qui trouvent étrange que les parents de Misha prennent en 1941 des mesures pour se protéger des persécutions nazies contre les Juifs, lesquelles ne commenceront en Belgique qu'en 1942.

Quant aux spécialistes des loups, leur réaction première est – si l'on peut dire dans ce contexte animalier – de hurler, mais sans être écoutés. Serge Aroles entreprend ainsi de recenser les invraisemblances que le livre accumule lors des scènes avec les loups, la plus extrême étant celle où les animaux confient à l'enfant la garde de leurs louveteaux lorsqu'ils partent chasser[3].

En dépit des remarques des spécialistes de la Shoah et de ceux des loups, la mystification aurait sans doute pu continuer longtemps si Misha Defonseca – ce qu'il faut toujours éviter de faire – ne s'était pas disputée avec son éditrice, Jane Daniel, sur une question de droits d'auteur.

Condamnée par la justice américaine à lui verser plusieurs millions de dollars, l'éditrice décide de mener l'enquête en Belgique et découvre que Misha Defonseca est un pseudonyme, que sa famille n'est pas juive et que l'ensemble de son récit – loups compris – est une pure affabulation.

Le scandale est considérable, en particulier chez les survivants de la Shoah et les descendants des victimes, blessés de voir que celle-ci a été instrumentalisée à des fins romanesques, et ce d'autant plus que cette supercherie prend le risque d'alimenter les négationnismes.

*

Je comprends tout à fait les réactions scandalisées qui ont accueilli la révélation de cette mystification et la manière dont la Shoah a été instrumentalisée par l'écrivaine. Il convient cependant d'ajouter deux remarques si l'on veut penser cette affaire dans son ensemble et en avoir une vision aussi juste que possible.

Le scandale est considérable, en particulier chez les survivants de la Shoah et les descendants des victimes

On peut d'abord souligner qu'il n'y a pas une mais deux histoires entremêlées et qu'il faut compléter la vie de Misha Defonseca par celle de la femme qui a pris ce nom pour pseudonyme, Monique De Wael. La révélation de cette deuxième histoire, dissimulée par la première, est due à l'écrivain Lionel Duroy[4].

Duroy se trouvait par hasard dans le bureau de Bernard Fixot quand l'éditeur, qui avait publié le best-seller, apprit qu'il avait été victime d'une supercherie. Désireux de comprendre ce qui s'est passé, Duroy décide immédiatement d'enquêter sur Misha Defonseca et sur les raisons pour lesquelles celle-ci s'est lancée dans cette entreprise d'affabulation littéraire.

Duroy rencontre alors Monique De Wael qui lui remet un certain nombre de documents conservés dans une malle, lesquels vont lui servir de point de départ pour son enquête. Il découvre alors que les parents de Monique De Wael ont bien disparu pendant la Shoah, mais dans des conditions tout à fait différentes de celles que l'on pouvait imaginer.

Peu de temps après la défaite belge, le père de Monique, Robert De Wael, militaire démobilisé, accepte d'organiser un réseau de résistance, dont la première activité sera de constituer une réserve d'armes en prévision de la libération du pays. Mais il est trahi par l'un de ses compagnons et arrêté, ainsi que sa femme, pourtant non résistante mais surprise alors qu'elle cachait un fusil.

Les parents disparaissent donc pendant la Seconde Guerre mondiale et la petite fille est fondée à les considérer comme des victimes du nazisme. Mais elle se sent rejetée après la guerre par son entourage et par ses camarades de classe, car elle est considérée comme la fille d'un traître, le bruit ayant couru que Robert De Wael aurait dénoncé ses camarades.

La vérité est encore plus terrible et c'est Duroy qui va la découvrir peu à peu à partir des documents que lui a confiés Monique De Wael. Pour tenter de sauver sa femme et sa fille, Robert De Wael a fait le choix de s'engager dans la Gestapo et a livré l'ensemble du réseau aux Allemands. Et il ne s'est pas contenté de donner des noms, il a sciemment piégé plusieurs de ses camarades pour faciliter leur arrestation.

Une vérité d'autant plus terrible que Monique De Wael n'y a pas eu elle-même un accès direct. Elle a eu vent de la rumeur concernant la trahison de son père, mais sans en savoir davantage avant les révélations de Duroy. Au traumatisme de la disparition de ses parents est donc venu s'ajouter le sentiment d'être rejetée, un sentiment d'autant plus violent qu'elle en ignorait les raisons profondes.

*

L'histoire de Robert De Wael n'excuse rien, mais jette une lumière nouvelle sur la fiction signée Misha Defonseca. Elle explique d'abord dans quelles circonstances traumatiques Monique De Wael en est venue à inventer tout un roman pour dire sa souffrance d'être sans nouvelles de ses parents.

Boris Cyrulnik, qui a travaillé avec Lionel Duroy sur cette histoire, estime que Monique De Wael ne serait jamais sortie de la situation de détresse où elle se trouvait si elle n'avait pas trouvé en elle-même la force de forger une fiction :

C'est un mécanisme de défense. Quand le réel est fou, qu'il n'y a plus ni papa ni maman, ni le bien ni le mal, que le père qu'on admirait devient soudain un objet de honte, un enfant se réfugie dans la mythomanie, dans la fable. Ça a sans doute été la sauvegarde de Misha. Je la comprends très bien, et je pense même qu'elle a bien fait de s'accrocher à son récit, car elle a eu, grâce à lui, un peu de beauté dans sa vie.[5]

Mais on peut même faire un pas de plus en soutenant que Misha Defonseca n'a pas menti en racontant l'histoire de cette petite fille partie à la recherche de ses parents. Car indépendamment du fait que de nombreux détails sont authentiques, l'histoire qu'elle raconte est simplement transposée de celle qu'elle a vécue.

Désespérée de la disparition des siens, se sentant maltraitée par la femme qui l'hébergeait, l'enfant passait des heures à essayer de reconstituer leur itinéraire sur les cartes de l'Europe. La petite boussole offerte par son grand-père existe et les loups représentent les deux chiens fidèles de son enfance, dont elle a conservé les noms. Bref, elle a bien fait ce voyage en esprit, mais avec une telle acuité qu'il est probablement devenu difficile pour elle au bout d'un moment de faire la séparation entre le vrai et le faux.

D'un point de vue purement factuel, les événements racontés par Misha Defonseca sont une série de mensonges, puisque l'héroïne de cette histoire n'est pas juive, qu'elle n'a pas traversé l'Europe à pied et n'a jamais été recueillie par des loups. Mais ils ont bien pourtant une forme de vérité pour la narratrice – qu'il faudrait appeler une vérité subjective –, plus puissante et inébranlable que

Monique De Waele en est venue à inventer tout un roman pour dire sa souffrance d'être sans nouvelles de ses parents

les simples faits matériels parce qu'elle possède en réalité une consistance plus forte pour le sujet qui la soutient.

La notion de vérité subjective est inacceptable au regard de celle de vérité factuelle et ne saurait lui être substituée. Elle est pourtant déterminante dans nos comportements. Refuser d'y prêter attention, c'est prendre le risque de ne rien comprendre à la manière dont nous mêlons sans cesse dans nos vies imaginaire et réalité, et aux raisons pour lesquelles nous aimons disserter inlassablement de faits qui ne se sont pas produits.

---

1. Misha Defonseca, *Survivre avec les loups,* XO Éditions, 2008, p. 132.
2. *Ibid.,* p. 172.
3. « L'énigme des enfants-loups », 2008, http://loup.org/spip/L-enigme-des-enfants-Loups,850.html.
4. Lionel Duroy, *Survivre avec les loups. La véritable histoire de Misha Defonseca,* XO Éditions, 2011.
5. Lionel Duroy, *op. cit.,* p. 192.

L'INFO EN PLUS

Pierre Bayard a plus d'une corde à son arc. Outre sa carrière universitaire, ses essais littéraires et son activité de psychanalyste, il est à l'origine de la création du CIREMM, le Centre international de recherche et d'enseignement sur les meurtres de masse. Fondé en 2015 avec l'historienne de l'art Soko Phay, cet organisme scientifique est le premier à développer en France ce que les Anglo-Saxons nomment *« genocide studies »,* à travers des travaux de recherche et des séminaires d'enseignement.

Gravure de 1823 représentant les serments de Strasbourg, considérés comme l'acte de naissance de la langue française.

Gilles Siouffi

POINT À LA LIGNE !

Une histoire au long cours, telle est celle de la phrase française scrutée ici à la lettre. Cette étude brillante met en lumière l'inéluctable évolution de notre langue.

D'aucuns, à n'en pas douter, se seront pincés avant d'y croire : il aura donc fallu un ouvrage entier pour relater l'histoire de ce qui, de mémoire d'écolier, débute par une majuscule et finit par un point ? Eh bien oui, et l'on s'étonnerait presque, au bout du compte, que quatre cents pages y eussent suffi ! C'est que nous oublions trop volontiers ce que notre langue doit au latin et combien de temps se sera écoulé avant qu'elle s'affranchisse de son prestigieux mais encombrant héritage. D'entrée de jeu, on nous démontre, extraits à l'appui, que le français des Serments de Strasbourg – premier écrit à être rédigé, en 842, en langue romane –, s'il innove par l'émergence d'un pronom sujet que l'on chercherait en vain sous la plume de Cicéron, est encore, par plus d'un côté, du latin : il en a la complexité (Christiane Marchello-Nizia note avec amusement que, quoi qu'on en pense, *« la phrase française ne commence pas de la façon la plus simple qui soit »*), la déclinaison fait çà et là de la résistance et le verbe y ferme la marche plus souvent qu'à son tour !

DE LA PÉRIODE AU TWEET

Des siècles seront d'ailleurs nécessaires pour que la phrase telle que nous l'entendons aujourd'hui (elle ne fut d'abord, au dire de Gilles Siouffi, qu'une *« manière de parler »*, un vague synonyme d'*« expression »*) devienne le mètre étalon du discours syntaxique, en lieu et place de cette sacro-sainte période que Bernard Combettes définit pour sa part comme une *« unité orale et rythmique* [progressant] *en paliers successifs* [avant de descendre] *vers un membre conclusif »*, et qui passa longtemps pour l'alpha et l'oméga de toute production écrite qui se respecte. Encore cet « aujourd'hui » mériterait-il d'être nuancé, les préceptes supposés intangibles au temps de Jules Ferry ayant depuis lors souffert mille morts sous les coups – sinon concertés, du moins conjugués – de la littérature contemporaine et de... Twitter !

BIANCHETTI/LEEMAGE

Qui n'a par exemple admiré que le point, terminus obligé de la phrase au regard des canons scolaires, puisse désormais, au terme d'un texto, se teinter d'une connotation insultante ?

UNE EXIGENCE FRANÇAISE

Entre-temps, ce livre qui, sous couvert de linguistique, nous convie à une lumineuse et passionnante relecture de la littérature (ses grands noms sont en effet convoqués tour à tour à la barre des témoins, et c'est peu dire que leur contribution éclaire d'un jour nouveau les souvenirs que nous avions gardés d'eux) rappelle des plus utilement que le fait littéraire, loin de *« planer sur la vie »*, comme on feint souvent de le croire, reste tributaire

LES PRÉCEPTES SUPPOSÉS INTANGIBLES AU TEMPS DE JULES FERRY ONT DEPUIS LORS SOUFFERT MILLE MORTS

de conditions autrement matérielles : la phrase ne saurait être la même en prose et en poésie, pas plus qu'elle n'est indépendante du destinataire. L'a fait notamment évoluer le passage d'un texte articulé (voire psalmodié) en public à une lecture silencieuse et individuelle : cette dernière ne bénéficiant ni du ton ni du rythme que lui imprimait orateur ou chanteur, elle réclame plus de clarté, de rigueur dans la ponctuation et, partant, de simplicité. Jusqu'au contexte sociopolitique qui a son mot à dire : il sera fait davantage appel à la rhétorique durant les guerres de Religion qu'au XVIIIe siècle, quand la monarchie absolue s'appliquait à étouffer dans l'œuf tout embryon d'éloquence parlementaire.

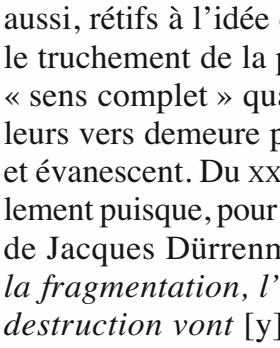
Pour le reste, on retiendra surtout que notre langue évolue au prix d'un constant écartèlement entre deux aspirations récurrentes et contradictoires. Une exigence réputée très française, d'abord, de justesse, de concision et d'efficacité, représentée en leur temps par Malherbe et le courant classique, par les Lumières au nom de la vulgarisation du savoir, par la Révolution et ce que l'abbé Grégoire appelait sa « *fierté laconique* », par l'école laïque de la IIIe République enfin : il importe à chaque fois que la phrase soit en adéquation avec ce qu'elle a mission d'exprimer et d'enseigner. Une réaction, ensuite, tant au nom de la souplesse que de la vie, contre un carcan de règles qui, si l'on n'y prenait garde, aurait tôt fait de transformer l'artiste en artisan, de substituer le savoir-faire au génie et, *in fine*, de faire le lit d'un purisme potentiellement sclérosant. Celle-ci, on s'en serait douté, trouve plus d'écho auprès des baroques, des romantiques et autres écrivains soucieux de ne pas dissoudre leur style dans le creuset commun. Des poètes modernes aussi, rétifs à l'idée que l'on puisse, par le truchement de la phrase, aboutir à un « sens complet » quand ce qu'évoquent leurs vers demeure par définition partiel et évanescent. Du XXe siècle plus généralement puisque, pour reprendre les termes de Jacques Dürrenmatt, *« l'indécision, la fragmentation, l'éclatement, l'autodestruction vont* [y] *devenir loi »*. Des linguistes enfin, par nature mieux disposés envers une langue moins jacobine, qui bouge et se réinvente.

LA PETITE PHRASE QUI TUE

Le moindre paradoxe n'étant pas que la petite phrase, celle qui tue chaque jour dans nos médias, a attendu pour triompher que la phrase tout court (fût-elle souvent moins courte) soit frappée de discrédit, que sa prétendue perfection la rende suspecte ou qu'au contraire, parce que trop dépendante de notre humaine condition, elle se révèle impuissante à traduire le foisonnement de la pensée. On peut certes rêver, à l'instar de Marie-Albane Watine et d'Antoine Gautier tout à la fin de l'ouvrage, au jour béni « *où les machines nous doteront d'une langue "de l'âme pour l'âme", qui ne nous contraindra plus à encager nos idées dans des phrases* ». N'écartons pourtant pas l'idée que, dans ce rêve, plus d'un reconnaisse un cauchemar !

Bruno Dewaele

AUDREY SOVIGNET



★★★★★

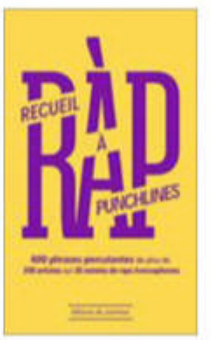
HISTOIRE DE LA PHRASE FRANÇAISE. DES SERMENTS DE STRASBOURG AUX ÉCRITURES NUMÉRIQUES, GILLES SIOUFFI (DIR.), 376 P., ACTES SUD, 39 €

MARQUE-PAGE

par Aurélie Marcireau

RAP TOUT

Il existe une catégorie de phrases françaises qui sonnent, enchantent ou heurtent parfois : les « punchlines » (pardonnez l'anglicisme), en particulier celles du rap, LA phrase choc d'un morceau. Le genre musical le plus écouté aujourd'hui, plébiscité par les jeunes, se révèle donc être une entrée dans la langue, souvent riche de poésie, de sens et de conscience. Alors oui, ce *RÀP. Recueil à punchlines* est complémentaire de l'histoire de la phrase française ! Évidemment. Ce qui apparaît d'abord comme un inconvénient se révèle une chance : pas de classement par thèmes, pas de nom de l'auteur sous la punchline. Il faut le chercher à la fin de l'ouvrage, ce qui permet de faire s'écrouler bien des a priori sur certains génies du flow. Ainsi via Booba et son *« Sur le plus haut trône du mode, on est jamais assis que sur son boule »*, on arrive à Montaigne. La poésie romantique n'est pas si loin de Cinquième Kolonne qui scande : *« Je crame mes nuits sous ivresse, perché sur mon Everest/Les rêves restent et percent les carapaces épaisses/Apaisé par la nuit qui me berce. »* Et que dire de *« Avancer sans la virgule avec nos accents aigus »* de Lino ? La journaliste Ouafa Mameche l'explique dans la préface : *« Il est difficile d'avancer dans la vie en étant pauvre, sans avoir les moyens de s'offrir une paire de Nike, la marque à virgule, et en ayant un langage, un accent, des intonations liés à son origine sociale et géographique. »* Elle est diablement bien écrite et intelligente, cette phrase. Alors, plongez dans *« cette boxe avec les mots »* si percutante !



★★★☆☆

RÀP. RECUEIL À PUNCHLINES. 600 PHRASES PERCUTANTES DE PLUS DE 250 ARTISTES SUR 30 ANNÉES DE RAPS FRANCOPHONES, COLLECTIF, 120 P., ÉDITIONS DU COMMUN, 10 €

Jean-Luc Marion

LE CIEL RÉVÉLÉ

Le philosophe, croyant et catholique, médite sur le Dieu chrétien, dans un livre admirable, embrassant des siècles de recherches sur le sujet.

Passé un titre à la Duras, légèrement précieux, six cents pages nous attendent, se déversent tels les flots de la mer Rouge sur le lecteur indigne. Six cents pages consacrées à la révélation dans les traditions juive et chrétienne. On n'en sort pas sec. Le nouvel essai de Jean-Luc Marion, l'un des philosophes français vivants les plus étudiés à l'étranger, est un torrent à côté du petit ruisseau d'idées auquel la philosophie française nous habitue.

La question qu'il pose est aiguë, pas dans l'urgence du moment, mais à l'horizon de la pensée depuis Homère : Dieu peut-il se montrer à nous ? A priori non, puisqu'il est invisible et infini. Mais à force de ne pas apparaître, les dieux antiques ont disparu de notre horizon, rappelle Marion dans des pages belles, poignantes. Zeus ou Athéna ne se révélaient qu'en se cachant, trompant leur monde ; ils en sont morts. Un seul Dieu s'est montré tel qu'il était : Jésus le Nazaréen, proclamé Christ par les Évangiles. Sa haute figure surplombe l'ouvrage. C'est à prendre ou à laisser : Marion est un philosophe croyant, catholique comme la bobinette cherra. *« Tu nous rebats les oreilles de choses étranges »,* disaient les Athéniens à saint Paul au 1er siècle. Parions que ce livre aura le même effet.

D'ailleurs, la révélation médite sur le Dieu chrétien en des termes d'une technicité redoutable, qui rappelle le Biglotron de Pierre Dac : découvrement, dépli, percée, anamorphose, etc. L'érudition de Marion – qui en rajoute un peu en grec, mais c'est de bonne guerre (sainte) – nous fait rougir de notre ignorance des choses d'en haut. Question d'époque : toute la philosophie occidentale jusqu'au XIXe siècle ne cessa de parler du mystère chrétien, d'Augustin à Hegel. Quant à la théologie, même embastillée par la modernité, elle a livré tout au long du XXe siècle des œuvres remarquables comme celles de Karl Barth ou Karl Rahner, ici honorées.

DU PLUS COMMUN VERS L'EXTRAORDINAIRE

Malgré ces hauteurs, le livre commence au ras du monde, par des expériences inoubliables qui sont autant de petites révélations : l'art, le sport, l'amour, etc. Partir du plus commun pour aller vers l'extraordinaire, c'est le mouvement qui anime les livres de Marion depuis *L'Idole et la Distance* (1977), fidèle à la phénoménologie – cette école qui étudie les phénomènes pour les reconduire à leur condition ou leur limite. La phénoménologie se reconnaît à un tic : elle commence toujours par un exemple idiot. Marion n'y résiste pas et commence par une leçon de ski – équivalent de la boîte de petit pois chez Sartre – pour définir le concept de révélation à partir du planté de bâton. L'exemple révèle surtout l'habitus du professeur, la génuflexion au service du ski alpin (« Genoux fléchis ! », entend-on sur les pistes de Courchevel). Le détour par le quotidien est ici expédié sans conviction, comme si Marion voulait s'en débarrasser au plus vite : hâte de se retrouver sur les sommets.

Et nul ne le lui reprochera car quelque chose d'inactuel impressionne, subjugue dans ces pages sur la divinité ; quelque chose d'hardi qui interroge la tâche de la philosophie aujourd'hui. Quand ses collègues méditent sur le couple, les petits bobos, l'amitié, les feuilles mortes, Marion contemple un homme en croix. Cela suffit à rendre son livre admirable, et vénielle sa mécanique céleste parfois hautaine.

Philippe Chevallier

★★★★★

D'AILLEURS, LA RÉVÉLATION,
JEAN-LUC MARION,
608 P., GRASSET,
29 €. EN LIBRAIRIES
LE 4 NOVEMBRE.

J.-F. PAGA / GRASSET

À la vie, à la mort

Le journaliste et écrivain Claude Askolovitch se livre dans un récit intime et bouleversant. Aux airs de rédemption.

Dans ses revues de presse sur France Inter, il relate ce que les journaux lui « *disent* ». Avec son récit *À son ombre*, c'est lui, Claude Askolovitch, qui nous parle et se raconte. Le journaliste écrit très bien, nous le savions déjà. Ce que l'on découvre, c'est une sorte de confession, le livre de la rédemption d'un homme qui, pourtant, n'a pas péché. Avec une fine humanité, il raconte la mort de sa femme Valérie et l'amour qui l'emporte quelques mois après cette disparition, trop peu de temps pour de nombreux proches. *« Je me lave les mains en sortant du cimetière et retourne fiévreux dans Paris où Kathleen me reprend, puisque je suis à elle. Je dois tromper quelqu'un mais je ne sais pas qui »*, écrit-il.

Comment continuer à vivre ? Aux côtés de cette jeune femme, *« qui est sa chance et son châtiment »* et qui le quittera un jour, forcément ? Dans le souvenir de celle qui l'a accompagné de longues années, dont le souvenir et l'ombre protectrice sont partout, celle dont les derniers mots furent *« laisse-moi »* ? Pour tenir, il *« étire son âme »*. Ce récit intime livre les pertes de boussole professionnelle, les petits souvenirs qui entraînent les grandes émotions, les enfants qui sont des liens et les mères qui parfois montrent les chemins. *« Je possède une capacité à me raconter des histoires, pour nier ce que j'accomplis. Je ne deviens estimable qu'en deuxième intention. »* Ou peut-être ne pouvait-il se retrouver estimable qu'après avoir écrit ce très beau livre.

Aurélie Marcireau

★★★★☆
À SON OMBRE,
CLAUDE ASKOLOVITCH,
320 P., GRASSET,
20,90 €

En première ligne

Hugo Clément plonge les lecteurs sur *« les lignes de fronts »* de la *« nouvelle guerre mondiale »* : celle de l'écologie. L'ancien journaliste star de *Quotidien* et du *Petit Journal* compile les récits de ses reportages engagés diffusés dans l'émission *Sur le front*. Ce Nicolas Hulot nouvelle génération, fort de 870 000 abonnés Instagram, enquête aux avant-postes de la catastrophe climatique : en Indonésie et au Ghana, dans des dépotoirs à ciel ouvert, no man's lands de la mondialisation ; auprès de braconniers mexicains ; en Arctique où fondent les glaciers ; dans l'océan ensanglanté des Îles Féroé après un massacre de dauphins. Dans ce *Journal de guerre écologique*, le journaliste militant raconte ses immersions auprès des *« sentinelles de l'écologie »*, comme les membres des bateaux Sea Shepherd qui luttent contre les mafias et la pêche intensive. Les *« combattants du climat »* se battent contre les industries polluantes, parfois au péril de leur vie, pour sauver la biodiversité et empêcher le réchauffement climatique. Un affrontement que l'on perçoit inégal mais essentiel.

Anne Laffeter

★★☆☆☆
JOURNAL DE GUERRE ÉCOLOGIQUE,
HUGO CLÉMENT,
216 P., FAYARD, 18 €

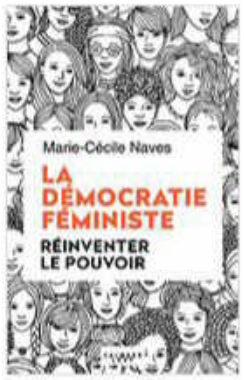
Deux genres de pouvoir

Marie-Cécile Naves analyse les différentes manières, genrées, d'envisager la politique.

Démocratie féministe met face à face deux manières polarisées d'envisager le pouvoir politique : d'un côté, celui des dirigeants néofascistes conservateurs, au comportement prédateur et viriliste ; de l'autre, un *« universalisme façonné par la multiplicité des luttes venues d'en bas »*, émancipateur et résolument féministe. Pour creuser cette alternative, Marie-Cécile Naves, politiste spécialiste des États-Unis, revient sur les mouvements et événements récents principalement dans ce pays mais aussi en Europe et en Amérique, pour insister sur *« la dimension genrée, omniprésente, des mobilisations récentes et actuelles »*.

Un dimension plutôt évidente lorsqu'elle évoque la libération de la parole contre les violences sexuelles, depuis l'affaire Anita Hill jusqu'à la tribune foudroyante de Virginie Despentes, mais l'auteure dévoile aussi les possibilités d'un féminisme intersectionnel soutenant les défenseurs de l'écologie, les luttes contre les discriminations et contre le racisme. Nourrie de l'observation d'actions concrètes, sa démonstration s'appuie sur des lectures fondatrices, et la première d'entre elles, *De la marge au centre* de Bell Hooks, permet de définir ce féminisme comme *« pouvoir constructif, positif, inclusif, entendu comme développant la capacité d'agir, les aptitudes de toutes et de tous »*.

Eugénie Bourlet



★★★☆☆
LA DÉMOCRATIE FÉMINISTE. RÉINVENTER LE POUVOIR,
MARIE-CÉCILE NAVES, 300 P.,
CALMANN-LÉVY,
18,50 €

J.-F. PAGA/GRASSET – XAVIER DESPLAS/CALMANN-LÉVY

3 RAISONS DE DÉCOUVRIR LE MAGASIN DU MONDE de Pierre Singaravélou et Sylvain Venayre

UN ANGLE NOVATEUR

En dirigeant l'*Histoire du monde au XIXe siècle* (2017), les deux universitaires s'étaient convaincus de l'importance de l'étude des objets pour saisir la circulation à l'échelle du monde. En particulier pour les sociétés sans écriture. Aussi ne se sont-ils pas limités à la diffusion des objets produits en Occident depuis le XVIIIe siècle, se penchant aussi sur les tribulations du châle du Cachemire ou du banjo de Gambie.

LE FACTEUR HUMAIN

Trop d'histoires universelles, en surplombant leur sujet, ont négligé les expériences individuelles. L'étude des objets et de leurs usages redonne à celles-ci toute leur place. Prenez le shampoing (de *shampoo* : « massage » en indien), qu'aurait-il été sans un médecin bengali de la Compagnie des Indes, marié à une Anglo-Irlandaise, qui a ouvert en 1814 à Brighton une maison de bains, avant de devenir « shampouineur » officiel de Sa Très Gracieuse Majesté ?

LA COMMENSURABILITÉ

Le défi du *Magasin du monde*, relevé par près de quatre-vingt-dix historiennes et historiens sollicités – tous Français, paradoxalement, pour prouver qu'ils ne sont pas à l'écart de la mondialisation de l'historiographie… –, est de résoudre le principal problème de la « commensurabilité ». Quelle est la mesure permettant de relier et de comparer des sociétés différentes ?

Juliette Savard

★★★★☆

LE MAGASIN DU MONDE. LA MONDIALISATION PAR LES OBJETS DU XVIIIe SIÈCLE À NOS JOURS, PIERRE SINGARAVÉLOU ET SYLVAIN VENAYRE (DIR.), 464 P., FAYARD, 25 €

Les bêtes de la politique

Sous la direction de Jean-François Marmion, psychologues, sociologues, philosophes et écrivains tentent de cerner un sujet d'une vaste amplitude.

Un titre racoleur pour un ensemble de textes de qualité inégale. Jean-François Marmion, psychologue versé dans l'étude de la connerie, a réuni vingt-neuf contributions courtes dans un nouvel « opus connologique » intitulé *Psychologie de la connerie en politique*. On croyait être allé au bout du filon du livre de Pierre Accoce et du docteur Pierre Rentchnick, *Ces malades qui nous gouvernent* (1976), mais non. Faute de donner une définition resserrée du terme « connerie », Jean-François Marmion a misé sur une acception élastique. Il découle de ce manque de rigueur un empilement de textes qui ont pour parenté la dégradation de l'organisation démocratique de nos sociétés et la crise de confiance des gouvernés envers les gouvernants. Mot fourre-tout, la connerie renvoie aux scandales de la IIIe République passés en revue par Jean Guarrigues, à la corruption au cœur de la République, aux abus de pouvoir qui montent à la tête, aux comportements irrationnels de Jérôme Cahuzac ou de Thomas Thévenoud atteint de « *phobie administrative* ».

Ce recueil est ainsi un tour d'horizon de la bêtise et de ses conséquences. Heureusement, loin de cette psychologie pop qui veut briller en amusant, Myriam Revault d'Allonnes, Didier Pourquery, Brice Teinturier, parmi d'autres, recentrent le sujet sur la véritable question de fond, qui est celle du rapport entre la politique et la vérité si mise à mal.

Olivier Cariguel

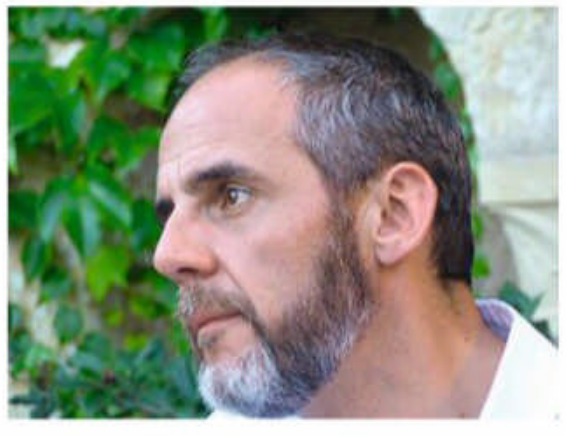
★★☆☆☆

PSYCHOLOGIE DE LA CONNERIE EN POLITIQUE, JEAN-FRANÇOIS MARMION (DIR.), 415 P., SCIENCES HUMAINES, 18 €

Éloge du doute

Spécialiste de Nietzsche, Dorian Astor signe, avec *La Passion de l'incertitude*, un ouvrage singulier, où la présence de l'auteur, ses interrogations s'expriment avec force. S'il écrit toujours sous le patronage du philosophe, en enchaînant des paragraphes courts, les *marginalia*, où de nombreux aphorismes progressent, se contredisent et se dépassent, Dorian Astor insère sa propre expérience, lorsque son fils, par exemple, remet brutalement en cause sa vision du monde, et qu'il l'en remercie. Écologie, règne de l'opinion, histoire des doctrines philosophiques, fanatisme religieux, rapport à la science, détresses psychologiques…, à chaque sujet abordé, la certitude est un écueil que l'auteur décortique. Pour mieux faire de l'incertitude, loin d'un nihilisme blasé ou d'un scepticisme désespéré, un état d'âme constant capable de tenir en son sein les contraires : « J'aime cette attente attentive, cette inquiétude tranquille, cette hésitation définitive. »

Eugénie Bourlet



★★★☆☆

LA PASSION DE L'INCERTITUDE, DORIAN ASTOR, 160 P., L'OBSERVATOIRE, 16 €

C. DELFINO/FAYARD – C. GIROUX/L'OBSERVATOIRE

François Noudelmann

SARTRE CONFIDENTIEL

Hors des sentiers battus, s'appuyant sur de nombreux documents – entretiens audio, films de voyages et correspondances –, le philosophe propose un portrait inédit de l'auteur des *Mots*.

Un biographe peut-il parvenir à embrasser toutes les vérités d'une personnalité multiple ? *« Pour une vie, il y a cent biographies possibles »,* tranche un expert en la matière, l'écrivain et psychanalyste Jean-Bertrand Pontalis. Ancien élève de Sartre, il fut à bonne école. Cette maxime tirée de *L'Amour des commencements* recoupe parfaitement le projet iconoclaste de François Noudelmann qui contrevient aux vérités et légendes installées de Sartre, totem de l'intellectuel engagé. S'il ne brise aucun tabou, son essai *Un tout autre Sartre* retrace la courbe secrète de ses *« doubles vies, non pas ses amours, déclarées, avec plusieurs compagnes, mais des existences moins publiques, et souvent contradictoires avec les récits officiels »*. Malgré la biographie majeure de Sartre par Annie Cohen-Solal parue en 1985, suivie d'une nouvelle édition augmentée en 2019, et sans compter les nombreuses études sur l'œuvre et la personnalité de ce penseur boulimique et polygraphe, tout n'aurait donc pas été dit sur lui.

UN FORCENÉ DE LA PLUME

Penché sur ses écrits depuis plusieurs décennies, François Noudelmann s'appuie sur des films inédits de voyages conservés par sa fille adoptive Arlette Elkaïm-Sartre, des centaines d'heures d'entretiens audio, des confidences glissées dans les correspondances avec ses maîtresses, et des impressions de voyages pour révéler le moi kaléidoscopique de l'écrivain. Noudelmann a activé un radar, et non un marteau-piqueur, pour détecter dans cette matière énorme les pas de côté, les séquences de relâchement, d'abattement ou de joie. Ces fines percées au cœur de l'intime font remonter à la surface les motivations personnelles de Sartre, certaines inavouables.

Derrière le visage du forcené de la plume mastiquant sans eau jusqu'à dix comprimés par jour de Corydrane à base d'amphétamine, place à la légèreté de l'être. Alors qu'il avait rompu avec le PCF après l'invasion de la Hongrie par les chars soviétiques en 1956, Sartre invente différents prétextes et occasions de se rendre en URSS. Une raison sentimentale l'explique. C'était le seul moyen de poursuivre sa relation avec sa traductrice russe Lena Zonina à laquelle il adressa une correspondance totale de neuf cents pages, divisée entre des lettres à caractère officiel envoyées par la poste et des missives privées mais prudentes, confiées à des messagers sûrs.

TOURISTE, MÉLOMANE OU *QUEER*

On suit pas à pas le cheminement de Noudelmann, qui n'hésite pas à se demander si Sartre était pleinement investi dans ce qu'il écrivait et proférait, en se contraignant à endosser le rôle de l'intellectuel engagé. Que ressentait-il en son for intérieur ? Entre états d'âme, doutes et « torsions psychiques », la pilule communiste est parfois dure à avaler. À l'une de ses longues liaisons, Michelle Vian, ex-femme de Boris qui lui avait dédié *L'Écume des jours*, il confie en 1952 depuis Rome, où il crève de chaud, combien la rédaction d'un article sur les communistes, une corvée, l'*« emmerde »*. Il se décrit en réfugié climatique dans la salle de bains de son hôtel. Le bidet lui sert de table et les livres de Marx sont posés sur l'abattant des toilettes. On savait que les poètes griffonnaient des vers sur des coins de tables de bistrots, on sait maintenant où les philosophes en vacances écrivent des pensums.

Les autres portraits de Sartre touriste, mélomane, potache, ou même *queer* tracés par François Noudelmann sont autant de courants d'air dans la maison sartrienne. Il ouvre des fenêtres, il ne regarde pas à travers une lucarne. Sans donner l'avantage à l'histoire intime, voire anecdotique sur l'histoire des idées, il réussit à équilibrer ces deux dimensions indissociables chez un individu aussi public que Sartre. Il a réussi à « sauver Sartre du sartrisme ». C'est le meilleur service qu'on peut lui rendre.

O.C.

★★★★☆

UN TOUT AUTRE SARTRE,
FRANÇOIS NOUDELMANN,
208 P., GALLIMARD, 18 €

À noter aussi la parution de *Jean-Paul Sartre, Situations, VI, mai 1958 – octobre 1964*, nouvelle édition revue et augmentée par G. Barrère, M. Berne, F. Noudelmann, et A. Sornag (Gallimard).

F.MANTOVANI/GALLIMARD

RAYON POCHES

★★★★☆

BOIRE EN GAULE,
FANETTE LAUBENHEIMER,
192 P., CNRS ÉDITIONS/BIBLIS, 10 €

Du miel et de l'eau chauffée au soleil : il n'en faut pas plus pour fabriquer de l'hydromel, une boisson alcoolisée dont raffolaient les Gaulois. Ils buvaient aussi de la bière et du vin avec délectation. Fanette Laubenheimer, archéologue qui a fouillé les ateliers de poteries gallo-romaines à Sallèles-d'Audea, a rassemblé preuves et textes pour raconter comment buvaient nos ancêtres. Avec *Boire en Gaule,* elle passe en revue la fabrication des bières, l'importation des vins, la plantation des vignes, la consommation chez soi ou lors des fêtes. **F.M.**

★★☆☆☆

***LA FIN DE L'INTELLECTUEL FRANÇAIS ?,* SHLOMO SAND,** 288 P.,
LA DÉCOUVERTE POCHE, 12 €

« Admirateur béat de Camus » et partisan enthousiaste de Sartre, l'historien Shlomo Sand avait trouvé dans *Les Mandarins* les héros de sa jeunesse. Mais la noblesse de l'intellectuel français s'est évaporée depuis Zola. La radicalisation du discours face à l'islamisme, nouveau totalitarisme, est l'expression du nouvel opium de l'intellectuel « antitotalitaire ». Si Sand zoome trop sur Finkielkraut, Houellebecq et Zemmour, la nostalgie de son regard dans *La Fin de l'intellectuel français ?* apporte une cure de jouvence. **Olivier Cariguel**

★★★★☆

LES GRANDS CAPITAINES,
ARNAUD BLIN,
480 P., PERRIN/TEMPUS, 11 €

Si la guerre est un art, ils en sont les prodiges ! Dans *Les Grands Capitaines*, l'historien Arnaud Blin dresse les portraits de quinze chefs de guerre, d'Alexandre le Grand, *« Dieu de la guerre »,* à Võ Nguyên Giáp, *« génie de la guerre asymétrique »*. La vie de ces militaires, stratèges et meneurs d'hommes, raconte une autre histoire. Comme celle de César parti à la conquête du monde pour le pouvoir. Une plongée fascinante dans des cerveaux hors norme.

Aurélie Marcireau

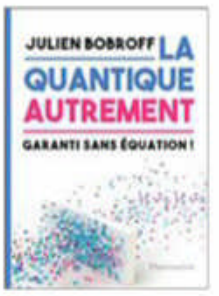
Les particules élémentaires

Le physicien et vulgarisateur scientifique Julien Bobroff nous propose une autre façon d'appréhender les théories absconses de la physique quantique, et on en redemande !

C'est une révolution dont on commence à mesurer l'ampleur. La physique quantique bouleverse nos manières de penser et d'agir. Mais elle est terriblement difficile à expliquer. Julien Bobroff, professeur à Paris-Saclay et membre d'un groupe dédié à la vulgarisation scientifique, s'y est attelé. Après un premier livre remarquable, *Mon grand mécano quantique*, qui retraçait en onze expériences et onze personnages l'histoire de cette nouvelle physique, il revient à la charge avec un document, *La Quantique autrement*, où il promet de ne publier aucune équation mais qu'il accompagne de dessins très parlants.

Il y a peu de temps que l'on navigue dans le monde de l'infiniment petit, de l'invisible, tellement éloigné de la physique classique d'Isaac Newton. Au tournant du XX^e^ siècle, un génie, Max Planck, cherche à mesurer le rayonnement du corps noir. Il affirme que l'énergie qui en sort est relâchée par paquets, qu'il nomme quanta. Peu après, Albert Einstein, autre génie, explique que la lumière, jusque-là vue comme une onde, est elle aussi composée de paquets. À son tour, Louis de Broglie affirme que la matière est également faite d'ondes. Le mouvement est lancé. Tous les grands esprits – la plupart recevront le prix Nobel pour leurs travaux – se lancent dans ce nouveau monde. Bobroff nous éclaire sur l'atome, le photon, l'électron, la dualité onde-particule, la superposition d'états, le principe d'incertitude, les qubits, l'effet tunnel, les supraconducteurs… Les uns font avancer les théories, les autres vérifient celles-ci à coups d'expériences. L'une des vedettes de la quantique disait : *« Tais-toi et calcule. »* L'auteur nous conduit dans le dédale ouvert par Planck, à la découverte des objets permis par cette nouvelle physique : les lasers, les ondes hertziennes, les nouveaux microscopes. Enfin, son dernier chapitre annonce tout ce qui sortira de la quantique. Un univers plein d'inventions très excitantes, autorisées par les ordinateurs quantiques, qui changeront nos vies.

Françoise Monier



★★★☆☆

LA QUANTIQUE AUTREMENT. GARANTIE SANS ÉQUATION !,
JULIEN BOBROFF,
256 P., FLAMMARION, 20 €

ASTRID DI CROLLALANZA/FLAMMARION

FABRICE D'ALMEIDA

SUR TOUS LES FRONTS

Adrien Goetz est bonapartiste. Il le contesterait, sûrement, préférant se penser royaliste à la manière d'un Chateaubriand dont il admire tant les *Mémoires d'outre-tombe.* Et comme écrivain, il choisirait ce haut patronage plutôt que celui des romanciers thuriféraires de l'Empereur, tel Stendhal. Et pourtant, comme dans les romans de Stendhal, l'ombre de Napoléon se retrouve à chaque page de son dernier ouvrage. Tout part de Bonaparte en Égypte, dans un prologue qui nous emporte près du Nil au côté de ces Français que même le soleil brûlant du désert ne pouvait pas vaincre. Puis nous retrouvons ses héros dans le Paris actuel : la toujours sémillante Pénélope et son compagnon Wandrille en visite au Louvre, un jour de manifestation.

Adrien Goetz est, comme eux, un historien d'art, l'un de nos grands historiens d'art, passé par tous les grands établissements, de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, à la Sorbonne, sans oublier l'Académie des beaux-arts où il siège. Pénélope, dont c'est ici la cinquième enquête, nous entraîne à la découverte de la couronne de Louis XV, de la Joconde et d'un mystérieux anneau de Néfertiti qui sont autant d'indices clés. Dans cette *Intrigue en Égypte,* la famille Bonaparte n'est jamais bien loin, et Napoléon fait sentir son poids jusque dans l'épilogue.

Homme de secret, l'Empereur est devenu le personnage le plus célèbre de notre histoire, avec le général de Gaulle. Une avalanche de livres lui est consacrée dans la perspective du bicentenaire de sa mort, le 5 mai 2021. On retrouve les plus grands spécialistes, comme Thierry Lentz, David Chanteranne, Charles-Éloi Vial et, bien sûr, le maître, Jean Tulard…

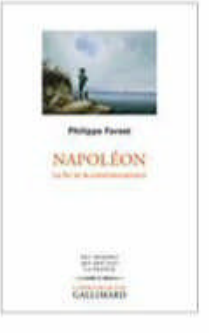
Tant d'historiens qui dissèquent l'épopée napoléonienne.

Roman ou livre d'histoire ? Lequel subsume le mieux le sens d'une époque ?

Philippe Forest, un écrivain, essayiste à ses heures, rappelle que Napoléon a pensé sa vie comme un roman, un grand livre. Un de ceux qui commencent par la fin. Dans son court ouvrage pétri de curiosité, il pose une évidence qui devient révélation. Et si la défaite finale en disait plus sur Napoléon que ses victoires ? Waterloo pour vérité. Car la disparition de l'Empire et l'éclipse de l'Empereur ont façonné notre France. Dans *Napoléon. La fin et le commencement,* Philippe Forest revisite cette histoire par les écrivains, de Chateaubriand (encore !) à Edmond Rostand, Victor Hugo, ou Jean-Marie Rouart et Jean-Paul Kauffmann et… même le psychanalyste René Laforgue. De ce dernier, il a trouvé un texte étonnant parti d'une phrase de Freud sur *« ceux qui échouent dans le succès ».* Laforgue voit en Napoléon un névrosé, prompt à détruire ce qu'il a si durement construit. Bonaparte a préparé l'échec final de Napoléon. L'imaginaire serait la clé.

Pourtant, en refermant le roman d'Adrien Goetz, l'histoire revient en tête. L'usage de technologies nouvelles, telle la comparaison d'ADN, change-t-il vraiment tout ? Goetz, en effet, met en scène un personnage qui ressemble fort au Dr Philippe Charlier, lequel s'est fait une spécialité du traçage des familles anciennes. Et soudain, le bonapartiste Goetz jette le trouble sur la descendance impériale ! Et tout est vrai. La science devient une manière de remonter à l'origine des drames et des secrets, à l'origine même de la civilisation, dans cette Égypte où nous entraîne le romancier. Pour l'intrigue, mais au nom de l'Histoire et de l'art.

★★★☆☆
INTRIGUE EN ÉGYPTE,
ADRIEN GOETZ,
304 P., GRASSET, 19,50 €



★★★☆☆
NAPOLÉON. LA FIN ET LE COMMENCEMENT,
PHILIPPE FOREST,
176 P., GALLIMARD/ L'ESPRIT DE LA CITÉ, 16 €. EN LIBRAIRIES LE 12 NOVEMBRE.

AUDREY SOVIGNET

CHRISTOPHE GUILLUY

POPULAIRE À TOUT PRIX

Creusant sans répit son sillon, le géographe continue à analyser la société française, les fractures qui la caractérisent et le retour, sur le devant de la scène, des « petites gens ». Un essai stimulant et équivoque.

Déjà formulée dans son best-seller *La France périphérique* (2014), la thèse du géographe Christophe Guilluy apparaît à première vue séduisante, sinon convaincante. *« Jusqu'à la fin des Trente Glorieuses,* martèle-t-il, *la classe populaire était si intégrée économiquement et respectée culturellement qu'elle était la référence des partis politiques, des médias, du monde de la culture. » « À partir des années 1980 »,* poursuit le géographe, dû *« à la division internationale du travail, aux mutations technologiques et à la recomposition économique des territoires »,* le *« monde ouvrier »* a été *« relégué »* en périphérie des villes. La classe politique *« de gauche comme de droite »* l'aurait *« abandonné »* au profit de *« nouvelles catégories tertiaires »* habitant les *« grandes agglomérations ».* Y régneraient les *« strates supérieures de la société »,* grandes gagnantes de la *« globalisation ultra-libérale ».* C'est dans ces *« métropoles-citadelles »* que se façonnerait la culture d'aujourd'hui : *« mainstream »* et *« mondialisée »,* elle se résumerait *« au divertissement »* et recyclerait les messages subversifs des groupes ségrégés – tels ceux diffusés par le rap – en les rendant *« parfaitement compatibles avec le marché ».*

Mais ceux que George Orwell appelle les *« gens ordinaires »* (d'où le titre de l'ouvrage) n'ont pas dit leur dernier mot : *« Fracassée »* mais *« solidaire »,* la classe populaire fait *« irruption dans le salon »,* n'hésitant pas à recourir à la *« désobéissance civile »* pour *« imposer ses valeurs ».* De quelles valeurs s'agit-il ? On ne sait trop. En tout cas pas celles d'une société *« multiculturelle »* où s'imposeraient des *« identités contraintes ».* Tout juste apprend-on que *« la préservation des valeurs traditionnelles, l'attachement à un territoire et à la nation »* sont *« aussi forts dans les milieux populaires autochtones qu'immigrés ; aussi forts dans la France périphérique qu'en banlieue ».*

LA VERVE DU POLÉMISTE

« Valeurs traditionnelles », « territoire », « nation ». Nous y voilà, se dit-on, passablement troublé par un texte qui relève plus de l'essai partisan que de l'ouvrage scientifique, comme le fut naguère le remarquable *Atlas des nouvelles fractures sociales en France,* rédigé avec le géographe Christophe Noyé (2004). D'autres livres de Guilluy ont suivi, le ton devenant d'autant plus assertif que les données empiriques s'y faisaient plus rares : *Fractures françaises* (2010), *Le Crépuscule de la France d'en haut* (2016). Plus récemment, *No Society* (2018) dans lequel le géographe prophétise la fin de la *« classe moyenne occidentale ».* Que Guilluy ait abandonné la neutralité du chercheur pour épouser la verve du polémiste, c'est son droit. On peut toutefois regretter que les analyses des géographes qui émaillaient ses premiers travaux aient peu à peu cédé la place à des citations de l'essayiste Jean-Claude Michéa ou des articles du *Figaro.* Voués aux gémonies, ces géographes – Aurélien Delpirou, Laurent Chalard ou Benoît Coquard – ne sont pas, comme Guilluy l'écrit, des *« universitaires d'État »* porte-parole d'un quelconque pouvoir occulte : ils sont au contraire peu écoutés par les politiques. Sans doute parce que, pointant les abcès de pauvreté dans les villes et de richesse dans certaines campagnes et villes moyenne, ils récusent la vision simplificatrice d'une France coupée en deux où s'affronteraient un *« peuple »* relégué dans un grand nulle part et une *« bourgeoisie »* claquemurée dans des citadelles *« ultra-libérales ».*

UN BOULEVERSEMENT SPATIAL ET TECHNOLOGIQUE

L'historien ajouterait que les disparités géographiques de la France actuelle trouvent en réalité leur source, non pas dans la « dérégulation » des années 1980, mais dans les politiques publiques lancées dans l'immédiat après-guerre par un État français confronté à un exode rural et à une pénurie de logement massifs. Un État, faut-il le rappeler, planificateur, social, hyper-centralisateur et gaulliste, pour ne pas dire « souverainiste ». Pendant trente ans, c'est en effet moins celle du *« trader mondialisé »* que la figure triomphante de *« l'ingénieur d'État »* qui a accompagné le plus grand bouleversement spatial et technologique qu'a connu l'Hexagone : création de villes nouvelles, bétonisation du littoral et des montagnes, délaissement du rail au profit de l'automobile, industrialisation de l'agriculture, mitage pavillonnaire, etc. Avec, en ligne de mire, la réalisation du rêve du Français moyen : devenir propriétaire d'un logement, et d'un véhicule motorisé capable de le conduire à l'*« hypermarché »* le plus proche, un « *temple du consumérisme »* qui fut, en Europe, une création française (1963).

Ce modèle bat de l'aile, c'est entendu. On doute que l'échec annoncé soit le fait, comme l'écrit Christophe Guilluy, d'un *« plan invisible »* ourdi par *« l'ensemble des strates supérieures de la société, grandes gagnantes de la globalisation des métropoles ».* Cédant à un complotisme « nouvelle génération », Guilluy va jusqu'à suggérer que les injonctions de la société *« à moins polluer, à moins consommer,*

PHILIPPE MATSAS/FLAMMARION

PATRICIA HUCHOT-BOISSIER/HANS LUCAS/VIA AFP

à s'ouvrir à l'Autre » viseraient *« moins à combattre la pollution et à favoriser la mixité qu'à protéger les intérêts des classes dominantes »* au détriment de ceux des *« gens ordinaires »*. On se demande au passage qui sont précisément ces « gens ordinaires » dont Guilluy fait si grand cas : « petits Blancs », « gilets jaunes » ? D'autant qu'au détour d'une phrase surgit le spectre d'une *« ethnicisation des territoires »* – ailleurs celui d'une *« victimisation des classes issues de l'immigration »*.

LES GILETS JAUNES, UNE MASSE ATOMISÉE

Notons que l'idée qu'il puisse exister un traitement différentiel de la part des pouvoirs publics entre campagne et banlieue est récusée par certains auteurs pourtant proches des analyses de Guilluy. C'est le cas notamment de Salomé Berlioux, coautrice l'an dernier avec Erkki Maillard des *Invisibles de la République* (Robert Laffont), et qui fait paraître ce mois-ci une enquête immersive passionnante dans cette France périphérique confinée (*Nos campagnes suspendues,* éditions de l'Observatoire). Des études récentes, celle de Benoît Coquard notamment[1], ont montré à ce propos que les Gilets jaunes émanaient de groupes sociaux plus divers qu'on l'a cru au premier abord : chômeurs, retraités, travailleurs précarisés, certes, mais aussi ouvriers, artisans, petits patrons du commerce et de l'industrie, voire fonctionnaires de villes moyennes, issus ou non de l'immigration. Leur point commun ? Loin de s'opposer aux *« mondialisés des grandes métropoles »* (lesquelles ont leur lot de pauvres et d'exclus), ils se trouvent démunis face à la remise en cause du modèle consumériste des Trente Glorieuses. D'où l'absence de projet politique d'un groupe réduit à une masse « atomisée ». Christophe Guilluy est d'ailleurs bien en mal de lui en trouver un, évoquant tantôt une brumeuse *« réhabilitation d'un récit national »,* tantôt s'adossant au *« small is beautiful »* pensé par l'économiste Ernst Friedrich Schumacher pour suggérer une hypothétique *« évolution vers le développement durable et local, alternative au modèle globalisé »*.

RÉCUPÉRER LES FRUSTRÉS DE TOUS BORDS

À l'arrivée, l'ouvrage, quoique stimulant, n'échappe pas à l'équivoque. Certains y verront un traité de saine politique appelant à l'émergence d'une classe populaire *« consciente d'elle-même »,* pour reprendre la vulgate marxiste dont Guilluy fait usage (*« ce qu'au fond le PC ambitionnait un jour »*, écrit-il). D'autres trouveront dans ce texte aux accents vindicatifs (pauvres « bobos parisiens » !) la justification du discours populiste d'une droite extrême qui rêve de récupérer les frustrés de tous bords. Cela ne semble pas effrayer Christophe Guilluy. Selon lui, *« Ils »* (ouvriers, paysans, employés, petits indépendants, chômeurs, jeunes et retraités) ne sont pas manipulés : *« Ce sont eux,* écrit-il, *qui instrumentalisent des marionnettes populistes pour se rendre visibles. »* Sur ce point, au moins, on prie pour que Guilluy ait raison.

Jean-François Paillard

1. *Ceux qui restent. Faire sa vie dans les campagnes en déclin,* La Découverte, 2019.

LE TEMPS DES GENS ORDINAIRES,
CHRISTOPHE GUILLUY,
208 P, FLAMMARION,
19 €

ALAIN MABANCKOU

« LES INTELLECTUELS NOIRS NE SONT PAS ÉCOUTÉS PAR L'AMÉRICAIN MOYEN »

Oscillant désormais entre Los Angeles, où il enseigne la littérature francophone, et la France, le célèbre écrivain-sapeur propose dans *Rumeurs d'Amérique* sa vision des États-Unis, parfois loin des clichés et de ses tensions raciales. Et se permet quelques digressions sur la nourriture, les vêtements et les chiens… Entretien avec un auteur entre deux avions.

Quelle est la genèse de *Rumeurs d'Amérique* ?

• **Alain Mabanckou :** Éric Fottorino et François Busnel venaient de créer le magazine *America,* et ils m'ont proposé d'écrire sur la ville de Los Angeles. J'ai écrit un petit texte et, quand il est sorti, j'ai continué à écrire et écrire, jusqu'à obtenir ces *Rumeurs d'Amérique.* Ainsi ce livre n'est pas né des tensions sociales en Amérique, mais parce qu'on m'avait demandé de regarder une partie de ce pays, et ça m'avait touché. Peut-être qu'il n'existerait pas si je n'avais pas eu cette proposition.

Quelle place tient l'Amérique – sa littérature, son histoire, sa politique – dans votre construction intellectuelle et personnelle ?

• **A.M.** L'Amérique a façonné mon imaginaire. Mon enfance s'est passée dans les années 1970, qui ont vu émerger les prémices de ce qui se joue aujourd'hui. J'étais un grand lecteur de bandes dessinées, j'aimais bien les films américains. Tout petit, j'étais amoureux de Clint Eastwood *[rires]* ! Mon époque, c'était celle de la musique de Grace Jones et sa coupe au carré, de Carl Lewis, l'homme le plus rapide du monde. J'ai aussi été marqué par les premiers films de karaté interprétés par des acteurs noirs, comme *Les Démolisseurs* avec Jim Kelly, Jim Brown et Fred Williamson. Ou par le combat du siècle entre Mohammed Ali et George Foreman à Kinshasa en 1974. En tant qu'Africain, j'avais cette image-là. Puis j'ai commencé à lire les romans américains qu'on donne aux enfants, comme *Les Aventures de Huckleberry Finn* ou *Le Vieil Homme et la Mer.* Par la suite, je me suis intéressé à la question raciale. Mais je ne connaissais rien de ce pays avant d'y aller.

« AUJOURD'HUI, LA GRANDE FIGURE, C'EST LA RUE »

Vous enseignez depuis 2006 à UCLA *[Université de Californie à Los Angeles].* Qu'a apporté cette expérience à votre parcours ?

• **A.M.** Ce parcours américain a été salutaire car cela m'a permis de m'installer dans le milieu universitaire et académique. Ce qui m'a valu d'avoir une petite place dans le monde des idées et des discussions sur les problèmes auxquels font face l'Amérique et l'Afrique. Je suis né au Congo, j'y ai puisé tous les ingrédients pour être un homme libre ; je suis venu façonner ma culture en France, où j'ai pris ce qu'il y a de mieux dans l'imaginaire français ; enfin, je suis allé aux États-Unis pour consolider l'ensemble et faire de moi ce qui me caractérise aujourd'hui. À savoir le fait de parler en toute liberté. Je bénéficie de la plateforme d'une grande université, et je viens de deux pays, le Congo et la France, qui ont deux histoires tempétueuses, mais qui sont obligés de marcher ensemble. Mon expérience américaine est une consolidation de mon parcours académique, parce que je n'étais pas destiné à l'enseignement.

Quel est l'impact des mouvements contestataires de gauche que l'on voit de plus en plus émerger, notamment dans les universités américaines ?

• **A.M.** Leur impact est très important dans les universités. Ta-Nehisi Coates et Cornel West sont des personnes dont la parole est reçue avec attention, parce qu'ils décortiquent les problèmes de l'Amérique d'aujourd'hui. De manière simple. Ces intellectuels sont écoutés dans les milieux éduqués, mais ils ne le sont pas forcément par l'Américain moyen. L'autre limite de ces intellectuels noirs, c'est qu'ils s'expriment dans un langage universitaire codé, qui est le langage de l'Occidental. Contrairement aux penseurs africains, ils ne peuvent pas réclamer une autre manière

de penser que celle de l'Amérique blanche. Black Lives Matter est un mouvement qui est né du peuple. Alors que, dans les années 1950, les Martin Luther King, Malcolm X, Mohammed Ali étaient des figures de contestation suivies par le peuple. Aujourd'hui, la grande figure, c'est la rue. On ne peut pas identifier l'instigateur des manifestations. Et le problème de la gauche, c'est qu'elle n'a pas encore trouvé comment parler à ce mouvement.

Il y a cinquante-sept ans, Martin Luther King prononçait son célèbre discours « I have a dream ». Qu'en reste-t-il ?

• **A.M.** En 1963, quand Martin Luther King a prononcé son discours, nous pensions aller vers l'apaisement. Les récents événements contredisent malheureusement ce beau désir d'un monde où il n'y aurait qu'une race humaine. Jamais l'antagonisme entre les Noirs et les Blancs n'a été aussi fort aux États-Unis. On a vu le président Donald Trump applaudir certains suprémacistes blancs. Il n'a d'ailleurs jamais rendu hommage aux Noirs victimes de la police. Il a préféré dire que les bavures policières faisaient plus de victimes chez les Blancs que chez les Noirs. Le discours « I Have a dream » semblait avoir atteint son objectif avec l'élection d'Obama. On pensait vivre un des moments les plus exaltants de notre histoire. Mais le rêve ne peut pas être plaqué sur la réalité. L'éradication du racisme ne se fera pas par décret, mais par la culture et la connaissance.

Vous parlez aussi beaucoup de nourriture dans votre livre…

• **A.M.** Oui, c'est un fil conducteur, car les États-Unis se sont toujours beaucoup interrogés sur quoi manger, quel régime adopter, comment mincir en quelques jours. Et puis, à Los Angeles, c'est un vrai business. Sans compter tous ces restaurants qui pullulent selon les ethnies. Si je veux manger éthiopien, je vais à Little Ethiopia. Si je veux manger japonais, je vais à Little Tokyo. Si je veux manger arménien, je vais à Little Armenia. À cela s'ajoutent les régimes végétariens, végétaliens, sans gluten, sans glucose… Les gens deviennent paranoïaques quant à leur image parce que Hollywood a tout simplement tracé le portrait-robot de la beauté, de l'esthétique et de ce qui pourrait vous donner la carte pour y entrer, c'est-à-dire la minceur, la forme, etc.

Et le sport ?

A.M. Pendant le confinement, les salles de sport étaient fermées. J'ai dû installer des appareils chez moi. Nous sommes en Californie, dans une société qui ne pardonne pas à ceux qui ne cherchent pas à affiner leur silhouette ou à se muscler.

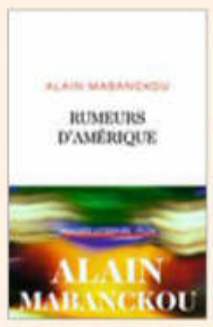
Évidemment, vous consacrez un chapitre à la Sape *[Société des ambianceurs et des personnes élégantes, qui voue un culte à l'habillement]* et à votre célèbre styliste Jocelyn, Le Bachelor. Y a-t-il des sapeurs aux États-Unis et qu'est-ce qui les différencie des sapeurs français ou congolais ?

• **A.M.** Oui, il y en a. Dans les fêtes noires américaines, les gens viennent toujours tirés à quatre épingles. Mais il y a chez eux une exagération qui parfois frise le manque de goût, tellement ils saturent les choses en ajoutant, par exemple, des clochettes en or sur des chaussures vernissées ! Le sapeur congolais sait qu'il ne faut pas marier certains vêtements ou certaines couleurs, que telle veste ne peut pas se porter en costume car il est préférable de la couper avec un pantalon d'une autre couleur – cela s'appelle le « demi-Dakar », ne me demandez pas pourquoi *[rires]* !

Enfin, vous consacrez de nombreuses pages de *Rumeurs d'Amérique* à l'un de vos deux chiens, Moki. Pourquoi ?

• **A.M.** On m'a reproché d'écrire des choses insignifiantes sur le chien. C'est pourtant toute la question de la littérature ! À un Américain, à un Européen, on va permettre de parler de leur chien, d'une rose, de la neige. Mais dès qu'un Africain parle de choses individuelles, simples, et parfois insipides – parce que c'est aussi cela, la littérature, laisser à Proust le temps de décrire sur soixante pages une église dans laquelle rien ne se passera de concret –, on dit que c'est insignifiant. La vie d'un chien est aussi importante que la vie d'un être humain ! Et ceux qui lisent mes romans savent qu'il y a un chien dans *Demain j'aurai vingt ans* et dans *Les cigognes sont immortelles.* Lorsque l'on parle des chiens, on parle de ce sentiment humain que nous avons tous en nous, du respect, de l'équité que l'on pourrait avoir à l'égard de tout ce qui vit. Ce sont des choses qui sont absentes de la littérature africaine. Parce que les écrivains africains pensent qu'il faut se prendre au sérieux quand on écrit. Mais il peut y avoir de la légèreté profonde.

Propos recueillis par
Baptiste Liger et Gladys Marivat



RUMEURS D'AMÉRIQUE,
ALAIN MABANCKOU,
256 P., PLON, 19 €

SÉBASTIEN MICKE/PLON

UN VIRUS DANS LE SYSTÈME

La « deuxième vague » de Covid-19 aujourd'hui avérée pousse à réfléchir aux liens qui existent entre cette pandémie et notre système économique et social. Trois ouvrages prennent ainsi la mesure de l'impact de l'actuelle crise sanitaire sur notre modèle capitaliste et sur son avenir.

Sur le moment, la thèse a prévalu que les confinements imposés par les États pour combattre l'épidémie de Covid-19 ne seraient, quant à leurs effets sur nos économies, que des « parenthèses », avant un rebond mécanique de celles-ci et leur retour, plus ou moins rapide mais inéluctable, à la situation antérieure. Les mesures qui accompagnaient ce « Grand Renfermement » découlaient de ce postulat : il fallait, par le financement du chômage partiel et les facilités de trésorerie et de crédit accordées aux entreprises, *« conserver l'appareil de production »* pour les beaux jours à (re)venir. Face à la pandémie, la stratégie a consisté, autrement dit, à faire le dos rond, à laisser passer la vague pour repartir ensuite de plus belle… Une attitude qui supposait que la question sanitaire ne serait que transitoire – soit, comme le soutenait le Dr Raoult, parce que toutes les épidémies s'épuisent spontanément d'elles-mêmes, soit, encore, parce que l'on disposerait assez vite d'un vaccin contre le coronavirus.

IMPROBABLE RETOUR AU STATU QUO ANTE

Or, aujourd'hui, on découvre à quel point ce scénario de rebond « en V » était une illusion. Il fut facile de geler les activités « non essentielles ». Il s'avère plus ardu de les faire repartir, le confinement ayant désarticulé certains mécanismes macroéconomiques et introduit en eux de nouveaux déséquilibres, tel celui d'une hausse de l'épargne privée aux dépens de la consommation. La fermeture de nos économies n'était donc pas un geste technique neutre ; et leur réouverture, non plus, sa simple symétrie. Sur le plan sanitaire, il semble aussi que la première vague de la pandémie ne soit pas épuisée ou que nous soyons à la merci d'une « deuxième vague », voire d'autres… Enfin, malgré les annonces triomphalistes récurrentes, on attend encore un vaccin, si tant est qu'on puisse en fabriquer un (rappelons qu'il n'en existe toujours pas pour le sida).

Cette situation soulève la question des liens entre la pandémie et notre système économique et social, et ce dans les deux sens : quant aux conséquences de la

LA DÉFORESTATION MASSIVE A FAIT DÉBORDER LE TERRITOIRE HUMAIN SUR LE MONDE SAUVAGE

première sur l'évolution du second, mais aussi vice versa. Loin des projections fantasmatiques sur « le monde d'après », l'économiste Robert Boyer tente, dans *Les Capitalismes à l'épreuve des pandémies*, de réfléchir concrètement à la première partie de cette question. L'un des représentants majeurs du courant français de l'« École de la régulation », Boyer milite depuis toujours pour une approche des faits économiques en lien avec les caractéristiques des systèmes institutionnels dans lesquels ils se déroulent. L'analyse économique se confond, pour lui, avec celle des « modèles » successifs – comme, après 1945, celui social-démocrate « fordiste », puis, après 1980, financiarisé, etc. –, donc des divers « capitalismes » au pluriel que les sociétés mettent en place pour gérer les relations entre les éléments qui les constituent.

Sous ce regard, Robert Boyer estime très improbable un retour au statu quo ante. Il note d'abord que l'emploi d'un vocabulaire inadapté (« récession », « relance », etc.) par les décideurs montre qu'ils n'ont pas saisi la spécificité de la situation. Or, celle-ci met en jeu, d'après lui, un « trilemme » formé de trois impératifs inconciliables : la préservation de la santé de la population, la minimisation des pertes économiques et le respect des droits des individus. L'un de ces objectifs doit donc être abandonné. Les États-Unis, sous l'impulsion de Donald Trump, ont fait une croix sur le premier ; la Chine, sur le troisième ; l'Europe, elle, a plus ou moins évacué la question au profit d'une voie moyenne indécise… Il en résulte des parcours à venir très différents de ces trois ensembles.

LA RESPONSABILITÉ DU CAPITALISME

Robert Boyer pense également que, avec la prise de conscience par certains pays de leur dépendance par rapport à d'autres (notamment, bien sûr, la Chine) dans l'accès à plusieurs produits indispensables, le commerce international ne peut que régresser. Et les relations géopolitiques ont toutes les chances d'en sortir bouleversées, dans le sens d'une divergence accrue entre les États-Unis et la Chine, cette dernière consolidant son modèle de capitalisme d'État. Quant à l'Europe, faute d'arriver à constituer un ensemble solidaire, elle risque de se retrouver à terme dans une position très inconfortable car coincée entre deux hégémonies rivales. Sur un plan plus général, Robert Boyer parie enfin sur l'émergence d'un nouveau modèle de développement, qu'il qualifie d'« anthropogénétique », privilégiant la santé, l'éducation et la culture sur la production des biens matériels et la finance, tout en ne cachant pas les difficultés de cette transition.

Il ne s'agit pas là à proprement parler de prévisions. Boyer rejette l'idée d'un « *right way* » valable pour tous les pays

CARL DE SOUZA/AFP

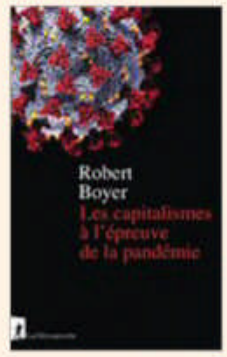
ou ensembles économico-politiques. Pour lui, rien n'est donc joué – sinon qu'avec la pandémie il voit se dessiner un nouveau monde, à propos duquel la réflexion lui paraît déjà en retard d'une bataille…

Ce d'autant que, même s'il en dit quelques mots, il n'examine pas vraiment dans son livre le lien de causalité inverse, de la responsabilité de notre modèle capitaliste dans l'émergence du coronavirus. C'est l'idée des « zoonoses », que le géographe et militant pour le climat suédois Andreas Malm explore dans *La Chauve-souris et le Capital*. Il le fait de façon outrageusement engagée – face à l'« *urgence chronique* » climatique et sanitaire, il va jusqu'à prôner un « *communisme de guerre* » inspiré par Lénine ! –, mais son constat de départ est, en un sens, irréfutable. La déforestation massive induite par l'explosion des surfaces agricoles ou dédiées à l'élevage industriel a fait, écrit-il, « *déborder de toutes parts le territoire humain sur le monde sauvage* ». Et, en rapprochant les hommes des « *animaux-réservoirs* » de virus (car non pathogènes pour eux), elle explique le déferlement depuis 1980, à un rythme jamais vu auparavant, de maladies infectieuses inédites : le sida (via le virus VIH), le SRAS (via le SARS-CoV), la grippe H1N1, etc., jusqu'à la Covid-19 via le vecteur du SARS-CoV-2. Et bien d'autres encore sont susceptibles, dans ces conditions, d'apparaître…

VERS UN AUTRE RÉGIME SOCIO-ÉCONOMIQUE

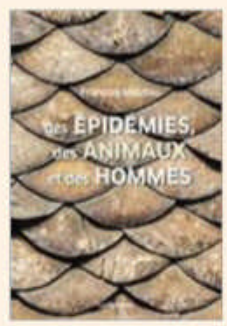
Si l'analyse se tient, il faut la relativiser. Dans *Des épidémies, des animaux et des hommes*, le vétérinaire François Moutou rappelle ainsi que le danger de « débordements zoonotiques » se pose depuis les débuts de la domestication par les hommes d'animaux, il y a de cela une vingtaine de milliers d'années (la rougeole nous vient des bovins, la rage de nos chiens, etc.) ; mais que tous les virus ne sont pas pathogènes, certains d'entre eux protégeant notre corps des agressions du monde extérieur. Ce n'est donc pas tant notre exploitation de la nature qui est en cause que le fait qu'elle s'opère sur un mode prédateur de plus en plus irresponsable. La pandémie de Covid-19 exige sans doute là aussi un autre « régime socio-économique » : les prérogatives associées à la propriété privée des sols et de leur faune doivent être étroitement contrôlées, sinon drastiquement limitées, pour le bien commun de tous.

Patrice Bollon



LES CAPITALISMES À L'ÉPREUVE DE LA PANDÉMIE, **ROBERT BOYER,** 200 P., LA DÉCOUVERTE, 19 €

LA CHAUVE-SOURIS ET LE CAPITAL. STRATÉGIE POUR L'URGENCE CHRONIQUE (CORONA, CLIMATE, CHRONIC EMERGENCY: WAR COMMUNISM IN THE TWENTY-FIRST CENTURY), **ANDREAS MALM,** TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR ÉTIENNE DOBENESQUE, 248 P., LA FABRIQUE, 15 €



DES ÉPIDÉMIES, DES ANIMAUX ET DES HOMMES **FRANÇOIS MOUTOU,** 383 P., LE POMMIER, 23 €

LA PUISSANCE INTEMPORELLE DES FEMMES

Les historiens le savent : les femmes puissantes ont toujours existé. Si Jeanne d'Arc ou Marie-Thérèse d'Autriche en sont les parangons, qu'elles sont nombreuses les oubliées de l'Histoire ! Heureusement, les grandes héroïnes d'hier à aujourd'hui sont de plus en plus présentes sur les tables des libraires.

En promotion pour son livre *Femmes puissantes,* tiré de son émission sur France Inter, Léa Salamé s'écrie : *« Vous ouvrez des bouquins d'histoire, à part Jeanne d'Arc, citez-moi une grande héroïne ? »* En réalité, notre passé ne manque pas de femmes extraordinaires.

Depuis la plus haute Antiquité, le sexe dit « faible » n'a jamais cessé de jouer avec les codes sociaux pour s'en affranchir. Mais peu de femmes ont eu l'ambition de faire de la politique ou de devenir chefs de guerre. Celles qui y sont parvenues sont l'incarnation de la puissance. Elles conjuguent le pouvoir politique et le féminin triomphant. Il faut seulement accepter l'idée que les femmes puissantes sont peu nombreuses si la puissance s'exprime au travers d'une carrière professionnelle dans des milieux réputés masculins. Leur nombre augmentera cependant au XXIe siècle puisque les femmes ont désormais accès à tous les métiers d'hommes.

Marie-Thérèse d'Autriche par Martin van Meytens (1695-1770).

Afin de faire émerger des modèles identificatoires pour la jeune génération, Léa Salamé interviewe des personnalités ayant excellé dans leurs secteurs d'activité. Chloé Bertolus, Christiane Taubira et neuf autres grandes dames s'illustrent par leur liberté. Toutes à leur manière ont refusé le conformisme. Elles ont choisi leur vie, sont indépendantes financièrement et se sont réalisées professionnellement en imposant leurs personnalités singulières sur la scène publique.

SAVOIR DIRE NON

Sous l'Ancien Régime, où la misogynie était un mode de pensée naturel, des femmes ont dirigé des empires. Élisabeth Badinter, l'une des plus importantes philosophes de notre époque, décortique la psyché de Marie-Thérèse d'Autriche dans *Les Conflits d'une mère,* son dernier essai historique. Elle a choisi, pour ce faire, l'angle de son rôle de chef d'État et de mère afin de comprendre comment une femme du XVIIIe siècle a pu concilier l'autorité politique et la fonction maternelle. L'auteure propose ainsi un autre modèle identificatoire entre tradition et modernité : celui de la femme capable de tout être simultanément, la femme « toute-puissante ». Difficile de s'identifier à la souveraine dont l'une des filles, Marie-Antoinette, a été reine de France. Et pourtant, cela fait écho au concept actuel de la charge mentale. Pour être puissante, il faut savoir dire non comme Leïla Slimani qui ferme la porte de son bureau au nez de ses enfants quand elle a besoin d'écrire.

LA MENEUSE D'HOMMES

L'historienne Valérie Toureille s'est, quant à elle, lancée dans une biographie de l'héroïne du roman national français, de la meneuse d'hommes, de la guerrière : Jeanne d'Arc. Au contraire de Marie-Thérèse, Jeanne est crédible parce qu'elle est vierge. Elle n'est pas souillée par l'homme. Sa candeur presque enfantine lui autorise une proximité particulière avec Dieu aux yeux de ses contemporains. Celle-ci n'est plus objet du désir des hommes mais de sublimation : à l'amour de la chair, elle substitue l'amour de la patrie. L'auteure jette un regard neuf sur les sources grâce à l'analyse de nouvelles archives. Il en résulte un ouvrage pointu et un brin austère en dépit de quelques efforts pour rendre la narration littéraire. Sobrement intitulé *Jeanne d'Arc,* ce livre est la nouvelle référence incontournable sur la Pucelle.

La prochaine conquête des jeunes féministes sera de rompre avec l'idée que la puissance se traduit par l'effacement des marques de féminité à l'exclusion de la maternité. Ainsi, lorsque nos lycéennes ont milité pour venir en cours habillées comme elles le souhaitent, y compris de manière sexy, le 14 septembre dernier, on ne peut qu'adhérer.

Virginie Girod

***FEMMES PUISSANTES,* LÉA SALAMÉ,**
304 P., LES ARÈNES/FRANCE INTER, 20 €

***LES CONFLITS D'UNE MÈRE. MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE ET SES ENFANTS,* ÉLISABETH BADINTER,**
272 P., FLAMMARION,20,90 €

***JEANNE D'ARC,* VALÉRIE TOUREILLE,**
432 P., PERRIN,24 €

FINEARTIMAGES/LEEMAGE

Europe 1

LE MONDE CHANGE, L'INFO AUSSI.

12H30-13H
EUROPE MIDI

PATRICK COHEN

07H-09H
EUROPE MATIN

MATTHIEU BELLIARD
08H15 - SONIA MABROUK

18H-20H
EUROPE SOIR

JULIAN BUGIER

ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT
de l'académie Goncourt

DANS QUELLE TENUE ÉCRIRE ?

La question semble curieuse, futile, voire sotte : comment s'habiller pour écrire ?

« *Aucune importance !* » répond l'intellectuel pressé, conscient que l'activité littéraire n'exige ni uniforme comme l'armée ou la police, ni protection comme l'hôpital ou l'usine, ni ergonomie comme la danse ou l'exploration sous-marine, ni élégance codée comme la banque ou le concert rock ! Pourtant, Diderot composa un texte entièrement consacré à ce sujet, *Regrets sur ma vieille robe de chambre,* où il crie son désarroi d'avoir troqué l'ancienne contre une nouvelle : « *Pourquoi ne l'avoir pas gardée ? Elle était faite à moi ; j'étais fait à elle. Elle moulait tous les plis de mon corps sans le gêner ; j'étais pittoresque et beau. L'autre, raide, empesée, me mannequine.* […] *À présent, j'ai l'air d'un riche fainéant ; on ne sait qui je suis.* » Et Rodin, lorsqu'il entreprit son *Monument à Balzac*, hésita à le montrer en citadin ; à la conventionnelle redingote, il préféra la robe de chambre inspirée de la bure des Chartreux que le romancier portait en accouchant de *La Comédie humaine* ; du coup, le sculpteur souligne le moment créateur, la puissance que dégagent le cou et la tête contrastant avec le tissu fluide, doux, négligemment drapé.

Suis-je en train de vous recommander la robe de chambre ? D'autres littérateurs ont confessé user de différents chiffons. « *Une salopette de mécanicien, le vêtement le plus pratique jamais inventé pour travailler. On l'enfile le matin, une simple fermeture Éclair et hop…* », dit Gabriel García Márquez. « *En pyjama, un babygros pour les enfants, bleu foncé* », explique Yves Navarre. « *Je garde ma cravate par respect pour la grammaire. Pas d'abandon : on ne sait jamais…* », affirme Angelo Rinaldi. À l'évidence, leur accoutrement apparaît dans leur prose, prolétarienne chez García Márquez, affective chez Navarre, corsetée chez Rinaldi. Le vêtement fait-il le style ? Ou le style le vêtement ?

J'AI RÉDIGÉ MES ROMANS EN ROBE DE CHAMBRE ET MES PIÈCES HABILLÉ

La tenue importe ! Même l'individu qui ne se pose pas la question y apporte une réponse. Mieux vaut donc s'interroger sur les impensés.

Il y a des pages que l'on écrit nu et des pages que l'on écrit cravaté. Au cours d'un livre, certains chapitres sont conçus dans le lit, d'autres au bureau. Dès qu'on pourchasse l'intime, on apprécie l'odeur du corps, la présence de la peau, la liberté de mouvement, le refus de l'apprêt. Quand on se veut offensif, on endosse une combinaison de combat. J'ai rédigé mes romans en robe de chambre et mes pièces habillé. Pourquoi ? Parce que le roman traque la voix intérieure qui raconte, pendant que le théâtre offre des personnages en costume.

Conseil : ne pas se tromper de tenue pour écrire. Votre toilette doit s'adapter au projet. Si vous souhaitez un style tenu, mettez une tenue stylée. Si vous pourfendez les contraintes, ne vous engoncez pas. Si vous recherchez la volupté d'un passage, arrachez vos fripes. Si, au contraire, l'érotisme naît selon vous de ce qu'on suggère et de ce qu'on n'exhibe pas, passez un smoking ou un fourreau. Soyez fidèle à vos élans autant qu'à vos perversités. J'exagère ? Je parle en amoureux des planches qui a constaté mille fois que certains atours permettent aux acteurs de jouer tandis que d'autres les en retiennent.

Entrez sur la scène de votre écriture avec le costume adéquat.

AUDREY SOVIGNET

EN PREMIÈRE CLASSE

Christophe Desmurger continue de faire de son expérience d'instit matière à fiction. Après nous avoir immergé en zone dite « d'éducation prioritaire », il nous fait aujourd'hui découvrir l'envers du décor d'une école parisienne réservée aux privilégiés.

Dans les autofictions de Christophe Desmurger, l'école est le théâtre d'une critique sociale où l'absurdité du monde éclate au grand jour. Paru en 2013, son premier roman, *Des plumes et du goudron*, racontait à la première personne les péripéties d'un maître d'école en herbe, Louis, durant l'année scolaire 2001-2002, période prise en étau entre les attentats du 11-Septembre et Le Pen au second tour de la présidentielle. Après avoir signé deux romans noirs, l'écrivain-instituteur revient avec un nouveau roman de l'enseignement où tout sent le vécu : nous retrouvons son double littéraire désabusé, non plus en ZEP mais dans une école parisienne très chic où ses piercings ne produisent pas la meilleure impression auprès des parents d'élèves…

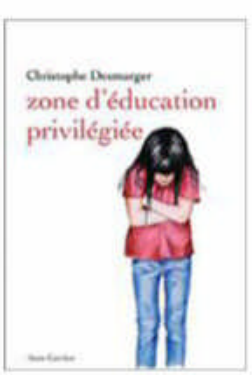
DR/ANNE CARRIÈRE – C. POUJOULAT/AFP – F. MANTOVANI/GALLIMARD

Avec humour, il en étrille certains qui prennent un peu trop l'école pour un lieu de rapport de force. Une mère d'élève écrit notamment dans *Le Figaro* des articles sur le déclin de l'école, point névralgique de *Zone d'éducation privilégiée* – une ZEP d'un autre type… Dès l'incipit, le ton est d'ailleurs donné : *« Le niveau baisse. C'est dans tous les journaux. Sur toutes les ondes. Le niveau baisse. Inexorablement. »* C'est donc le souffle court que le narrateur commence par dénoncer le déclinisme qui gagne la société qu'il dépeint. Dans l'ensemble, ses phrases sont épurées et son rythme est nerveux.

PORTRAITS D'ÉLÈVES

« Si seulement on nous libérait des grilles à remplir, des circulaires, des injonctions absurdes. » Se navrant des mesures sécuritaires imposées par une nouvelle directrice, il moque la façon dont il juge que la société produit des cataplasmes sur une jambe de bois en matière de lutte contre le terrorisme. Mais il refuse d'hurler avec la meute lorsque celle-ci se ligue injustement contre une institutrice marginale. Son portrait et celui d'une jeune élève assommée aux médocs ne sont pas sans évoquer la façon dont une société déshumanisée traite ses fous. Enfin, malgré un certain simplisme, assez vite nous le retrouvons tendrement drôle dans ses portraits d'élèves. Il ne perd pas de vue sa mission initiale : *« Instituer l'humanité en l'homme. »* Soit une belle idée de l'enseignement.

Simon Bentolila



ZONE D'ÉDUCATION PRIVILÉGIÉE, CHRISTOPHE DESMURGER, 192 P., ANNE CARRIERE, 17 €

CONCOURS DE NOUVELLES « LA FRANCE DES VILLES MOYENNES »

3 QUESTIONS À… AURÉLIEN BELLANGER, président du jury

Lancé cette année par La Fabrique de la Cité, le concours de nouvelles « La France des villes moyennes » *[lire page 31]* accueille des manuscrits jusqu'au 15 décembre. Président du jury, l'écrivain Aurélien Bellanger nous rappelle l'importance de ce thème littéraire encore à explorer.

Qu'est-ce qui fait de la France des villes moyennes un sujet d'écriture pertinent ?

• **A. B.** C'est un territoire qui a été assez peu exploré par la littérature contemporaine. Et dans « ville moyenne », il faut entendre le deuxième mot. La classe moyenne a mis un certain temps à entrer en littérature. Peut-être que c'est au tour des villes moyennes d'être considérées comme un objet littéraire.

Cette littérature peut-elle être considérée comme un genre romanesque tel, par exemple, le roman rural ?

• **A.B.** Oui, et ces territoires ont été très présents dans l'œuvre de Balzac : la ville d'Angoulême dans *Illusions perdues*, d'Alençon dans *Le Cabinet des antiques*, du Havre dans *Modeste Mignon*. La ville moyenne est un objet littéraire en tant que petit théâtre avec ses notabilités, ses rôles sociaux. Je pense spontanément aussi au travail qu'a fait Emmanuel Bove sur Bécon-les-Bruyères, paru en 1927, même si c'est plus une banlieue.

Quel conseil donneriez-vous aux participants ?

• **A.B.** Sortir des caricatures, ne pas tomber dans la joliesse historicisante, ni dans une sorte d'âpreté sociologique post-houellebecquienne des Buffalo Grill. Ce qui est intéressant, c'est de faire exister ces lieux, non pas en tant que villes moyennes, mais en tant que villes vraiment porteuses d'une identité propre.

Propos recueillis par S.B.

lafabriquedelacite.fr

PATAQUÈS, DU CUIR AU SIMILI

Le garde des Sceaux Éric Dupond-Moretti lors des questions au gouvernement à l'Assemblée nationale, le 22 septembre.

On vit une époque formidable : n'arrive-t-il pas que, d'un malheureux pataquès, on fasse tout un… pataquès ? À la lecture d'une telle phrase, plus d'un se demandera si notre langue a encore quelque chose à voir avec celle d'un Boileau pour lequel, on s'en souvient, ce qui se concevait bien s'énonçait clairement !

Le jour de la rentrée, c'est le président de la République qui croit bon de s'adresser à la gent scolaire de France et de Navarre. Ses conseillers en communication n'ont pas dû lui rappeler que le terrain était miné : s'aventurer sur les sentiers de l'éducation, c'est courir le risque de se voir mettre une note, envoyer au coin, voire coiffer d'un bonnet d'âne. De fait, quelques heures seulement après la mise en ligne de la vidéo enregistrée par le chef de l'État, il n'est plus question que de ces *« quatre cent mille-z-enfants et adolescents qui sont en situation de handicap et qui auront aussi leur rentrée à faire »*. Et de l'explication de gravure que lui aura réservée le soir même sa mie, ancienne prof de français comme chacun sait. Mais à force d'entonner *La Marseillaise*…

Une quinzaine de jours plus tard, c'est le garde des Sceaux, Me Dupond-Moretti, qui, devant l'Assemblée, crucifie en ces termes une députée de l'opposition, laquelle voulait inscrire dans la loi le recours à un « français correct » pour saisir le Conseil économique, social et environnemental : *« Je voudrais* [...] *vous dire que vous avez présenté votre amendement et que vous avez dit : "Il devra-t-être." Il y avait un "t" de trop, et pourtant, votre amendement, nous l'examinons. »*

Deux beaux exemples de pataquès au sens propre du terme, « liaison incongrue résultant de l'ajout d'une consonne superfétatoire entre deux termes ». Jusque-là, rien d'extraordinaire, sinon l'origine du vocable. Selon les on-dit, il devrait tout à la réponse ironique d'un jeune homme à deux péronnelles qui, brillant plus par le plumage que par le ramage, venaient de commettre deux « cuirs » en sa présence : « *Ma foi, si cet éventail n'est point-z-à vous et s'il n'est pas-t-à vous, je ne sais pas-t-à qui est-ce !* »

PLUS INATTENDUE EST LA TENDANCE À VOIR LÀ UN SYNONYME DE « FROMAGE » !

Voilà pour la légende, rapportée par un grammairien du XVIIIe siècle, un certain François-Urbain Domergue. Rien de bien étonnant non plus à ce que cette faute de langage se soit bientôt appliquée à un impair quelconque, ni même à la situation embrouillée susceptible de s'ensuivre : ces extensions de sens sont légion en français. Plus inattendue est la tendance, par le biais de la locution *en faire tout un pataquès*, à voir là un synonyme d'« affaire », d'« histoire », et même de « fromage », au risque de rendre incompréhensible la phrase qui inaugure cet article. Mais la langue a ses raisons que la raison est bien loin de toujours connaître !

Bruno Dewaele

À LIRE

UNE COMÉDIE HUMAINE QUI TIENT EN DEUX MOTS

On ne sait pas vous, mais nous, nous avons rapidement été à tu et à toi avec ce bouquin qui, d'entrée de je (pardon, de jeu !), met le doigt là où ça fait mal : faut-il tutoyer son patron, ses beaux-parents, le pape, Dieu ? vouvoyer ses élèves, sa femme, sa chèvre (si l'on s'appelle Esméralda) ? La réponse aura beaucoup varié en fonction de l'époque, du contexte et des convictions politiques. C'est que le *vous* a pour lui le respect, l'attrait de l'inconnu, l'érotisme quelquefois, quand le *tu* surfe sur ces valeurs tendance que sont la spontanéité, la proximité, la solidarité. De cette « insécurité linguistique » bien propre au français, Étienne Kern tire un ouvrage passionnant, dont le primesautier apparent n'exclut jamais la rigueur ni le sérieux. De surcroît, l'histoire finit bien puisque, comme le constate l'auteur, *« ce que nous offrent le tu et le vous dépasse ce qu'ils nous coûtent »* : une infinité de nuances qu'il importe de préserver en ces jours de prêt-à-écrire ! Plutôt que de pester, rendons grâce à une langue qui réunit *« la beauté d'un vous et le frisson d'un tu »*.

B.D.

LE TU ET LE VOUS. L'ART FRANÇAIS DE COMPLIQUER LES CHOSES,
ÉTIENNE KERN, 206 P., FLAMMARION, 19 €

ARTHUR NICHOLAS ORCHARD/HANS LUCAS/VIA AFP

LE VOCABLE DU MOIS

« SEPTAINE »

Voilà une courbe que l'on sera parvenu à infléchir, à la différence de nombre d'autres, qui nous plombent un peu plus le moral chaque jour que la Covid fait : nous sommes passés en six mois de la *quarantaine* à la *septaine*, via la *quatorzaine* ! Le dernier mot en date semble donc éligible (comme on dit aujourd'hui) à une entrée en grande pompe dans nos dictionnaires usuels, entre le *septain*, aussi rare dans les têtes qu'en poésie, et la *septantaine*, inconnue au bataillon de l'Hexagone. D'aucuns pourront toujours arguer que ces néologismes n'étaient pas plus indispensables que le *quinzomadaire* (dont la laideur avait pour elle d'être amusante) en lieu et place du *bimensuel*, rien n'y fera. C'est qu'il sied de regonfler les troupes, en gravant dans le marbre du lexique l'assurance que la durée de l'isolement rétrécit comme peau de chagrin. Cela n'aurait pourtant pas été la première fois, dans l'histoire de notre langue, qu'un mot se fût maintenu dans une forme qui ne parlait plus à personne. Le quidam qui se fait aujourd'hui limoger ne songe plus à se trouver un appartement à Limoges. On a bien essayé, dans les années 1970, de rajeunir l'intéressé en lui substituant *hazebroucker*, en souvenir de ce substitut marseillais promu procureur dans le Nord pour avoir agacé le pouvoir d'alors. Mais le greffon n'a pas pris. L'Hazebrouckois qui vous parle sera le dernier à s'en plaindre. **B.D.**

Des tests PCR gratuits organisés dans le quartier Saint-Cyprien à Toulouse.

LILIAN CAZABET/HANS LUCAS/VIA AFP

QU'EST-CE QU'ON DIT ?

« DE LE QUESNOY » OU « DU QUESNOY » ?

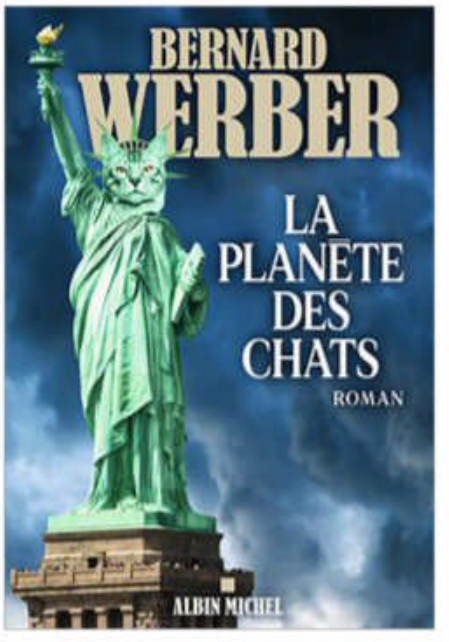
Il suffirait que le fin gourmet qui sommeille en chaque Français se rappelât qu'il raffole de la ratte et des rillettes, le sportif chauvin, de l'Enduro et des Vingt-Quatre Heures, pour qu'instantanément, et à l'instar « du Touquet » et « du Mans », on répondît « du Quesnoy » : la contraction de l'article avec les prépositions *à* et *de* est tout aussi obligatoire devant les noms propres de lieux que devant n'importe quel nom commun. On finirait par en douter en arpentant la Toile, où prospèrent (et yop la boum !) mairies « *de Le* Vésinet » et « *de Le* Pecq », appartements « *à Le* Havre » et terrains de camping « *à Le* Portel ». On y apprend de même qu'il y avait autrefois « *à Le* Quesnoy » un couvent de récollets, mais n'allons pas nous laisser influencer pour si peu. En revanche, l'article masculin ne se contracte jamais dans les noms de familles. N'écrivez donc pas que vous adorez les œuvres « *du* Nain », que vous vouez un culte « *au* Clézio » ou que vous avez écrit « *au* Maire » pour lui dire ce que vous pensez de sa politique économique : « de Le Nain », « à Le Clézio » et « à Le Maire » ne sont, eux, pas négociables. Et ce ne sera pas la peine de vous en remettre « au Tintoret » ni de vous réclamer « du Caravage » : l'article, pour surnommer ces artistes italiens, ne fait pas partie intégrante du patronyme. Il n'est pas beau, le français ? **B.D.**

LE MOT PRÉFÉRÉ DE… BERNARD WERBER*

FÉLICITÉ

« Parce qu'il sous-entend un état de joie lié à un accomplissement. Dans le dictionnaire, on peut lire : "*Bonheur calme et durable*". Cela me semble un objectif à atteindre. Le mot "Félicité" est, pour moi, lié à la racine *felis* qui signifie "chat" en latin – ce qui a donné "félin", "félidé". Il est donc relatif à l'état de bien-être, voire d'extase des chats. Je pourrais d'ailleurs tout à fait l'associer à "harmonie", "équilibre", "joie". Si je ne me souviens pas de la première fois où je l'ai entendu, je l'ai récemment beaucoup utilisé – et pour cause ! – pour mon roman, *La Planète des chats*. C'est même le dernier mot du livre, mon héroïne, Bastet, cherchant à amener l'humanité à un état de félicité, donc en même temps de joie et de lien aux chats. Je vais, à ce titre, citer l'écrivain québécois d'origine haïtienne Émile Ollivier : "*La lecture est une félicité qui se mérite*." »

Propos recueillis par Baptiste Liger



*Vient de paraître : ***La Planète des chats*** (Albin Michel)

UNE BONNE CORRECTION

Dans cet extrait d'un roman d'Agatha Christie que l'on n'ose plus appeler par son nom, neuf coquilles se sont malencontreusement glissées. Les repérerez-vous ?

« Blore, agenouillé, se releva en poussant un soupir. "Pas la moindre empreinte digittale. L'assassin a pris la précaution d'essuyer le manche après son crime."
Un éclat de rire retentit. Tous se retournèrent aussi tôt. Véra Claythorne se tenait debout au milieu de la cour. Secouée d'un accès d'hilarité, elle criait d'une voix aigue : "Élève-t'on des abeilles dans cette île ? Dîtes-moi où l'on va chercher le miel ! Ah ! ah !"
Ils la regardèrent sans comprendre. On eut dit que cette jeune personne, si bien équilibrée, devenait folle sous leurs yeux. Elle continua, hurlant à tue-tête : "Pourquoi me regardez-vous ainsi ? Vous me prenez pour une folle ? Ma question n'a rien d'extravaguant. Des abeilles, des rûches, des abeilles ! Vous ne saisissez pas ? Vous n'avez donc pas lu la chanson de nourrice ? Elle est pourtant suspendue dans vos chambres à coucher, afin que vous l'étudiez !" »

LE MOT MYSTÈRE

À m'entendre, on aurait vite fait de me prendre pour une injure, et pas des plus distinguées ! Mais il suffit de me voir pour comprendre qu'il n'en est rien. Pour votre pénitence, vous vous entraînerez à m'écrire vingt-quatre heures durant… Que suis-je ?

ACCRO À L'ACRONYME ?

Si le cœur des Français balance entre *le* et *la* Covid, chacun sait qu'il s'agit là d'un acronyme (corona virus disease). C'est aussi le cas de cinq des six noms communs qui suivent. Débusquerez-vous l'intrus ?

famas, laser, modem, radar, sicav, sonal

PROVERBES-VALISES

Retrouverez-vous les deux proverbes ou expressions indûment mêlés qui sont à l'origine de chacun de ceux, fantaisistes, qui suivent ?

– L'argent sent toujours le hareng.

– Au royaume des aveugles, point d'enseigne.

– Faute de grives, on se couche.

– Le chat parti, la caravane passe.

– Qui se sent morveux n'en vaut pas la chandelle.

– Qui trop embrasse n'a pas ce qu'il désire.

– Une hirondelle chasse le loup hors du bois.

– Ventre affamé craint l'eau froide.

Bruno Dewaele

SOLUTIONS

ÊTES-VOUS ACCRO À L'ACRONYME ?
L'intrus est le dernier de la liste, **sonal,** recommandation officielle pour *jingle*, à ne pas confondre avec *sonar* (**so**und **na**vigation and **r**anging). Tous les autres étaient effectivement des acronymes : *famas* (**f**usil d'**a**ssaut de la **m**anufacture d'**a**rmes de **S**aint-Étienne), *laser* (**l**ight **a**mplification by **s**timulated **e**mission of **r**adiation), *modem* (**mo**dulateur-**dém**odulateur), *radar* (**ra**dio **d**etection **a**nd **r**anging) et *sicav* (**s**ociété d'investissement à **ca**pital **v**ariable).

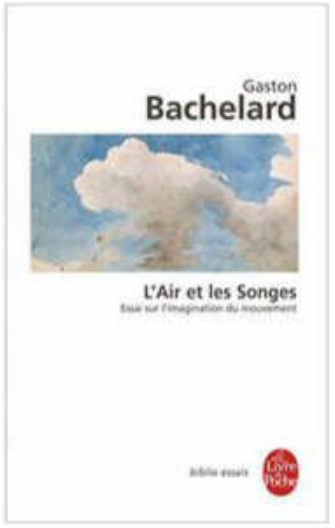
PROVERBES-VALISES
L'argent n'a pas d'odeur / La caque sent toujours le hareng ; Au royaume des aveugles, les borgnes sont rois / À bon vin, point d'enseigne ; Faute de grives, on mange des merles / Comme on fait son lit, on se couche ; Le chat parti, les souris dansent / Les chiens aboient, la caravane passe ; Qui se sent morveux se mouche / Le jeu n'en vaut pas la chandelle ; Qui trop embrasse mal étreint / Cœur qui soupire n'a pas ce qu'il désire ; Une hirondelle ne fait pas le printemps / La faim chasse le loup hors du bois ; Ventre affamé n'a point d'oreilles / Chat échaudé craint l'eau froide.

LE MOT MYSTÈRE
Il s'agissait du mot **nyctthémère**, « durée de vingt-quatre heures, comportant un jour (grec *hêmera*) et une nuit (grec *nux, nuktos*) ».

UNE BONNE CORRECTION
digitale – **aussitôt** (dans ce sens, du moins) – **aigue** (orthographe traditionnelle) ou **aiguë** (nouvelle orthographe) – **Élève-t-on** (le « t » euphonique est précédé, mais aussi suivi, d'un trait d'union) – **Dites**-moi (nous ne sommes pas au passé simple mais à l'impératif présent) – **eût** dit (il ne s'agit pas d'un passé antérieur mais d'un conditionnel passé deuxième forme, équivalent de « aurait dit ») – **extravagant** (le « u » n'est recevable qu'au participe présent) – **ruches** (pas d'accent circonflexe) – afin que vous l'**étudiiez** (dans une subordonnée de but, il ne pouvait s'agir que du subjonctif présent).

Des anagrammes et des livres

ANAGRAMME n. f., du grec *anagramma*, « renversement de lettres » **par Jacques Perry-Salkow**



« La transparence est la plus réelle des apparences. »

L'Air et les Songes

Les lois étranges

Gaston Bachelard,
Le Livre de Poche, 1992

Léon Spilliaert

L'insolite parle

Eva Bester, Autrement, 2020

Les hauts et les bas
de Nicky Soxy, starlette éphémère
des années 1980.

Une fille de rêve

L'envie de fêlure

Éric Laurrent, Flammarion, 2020

Lire Homère à 16 ans…

Les Aérostats

Atlas et roses

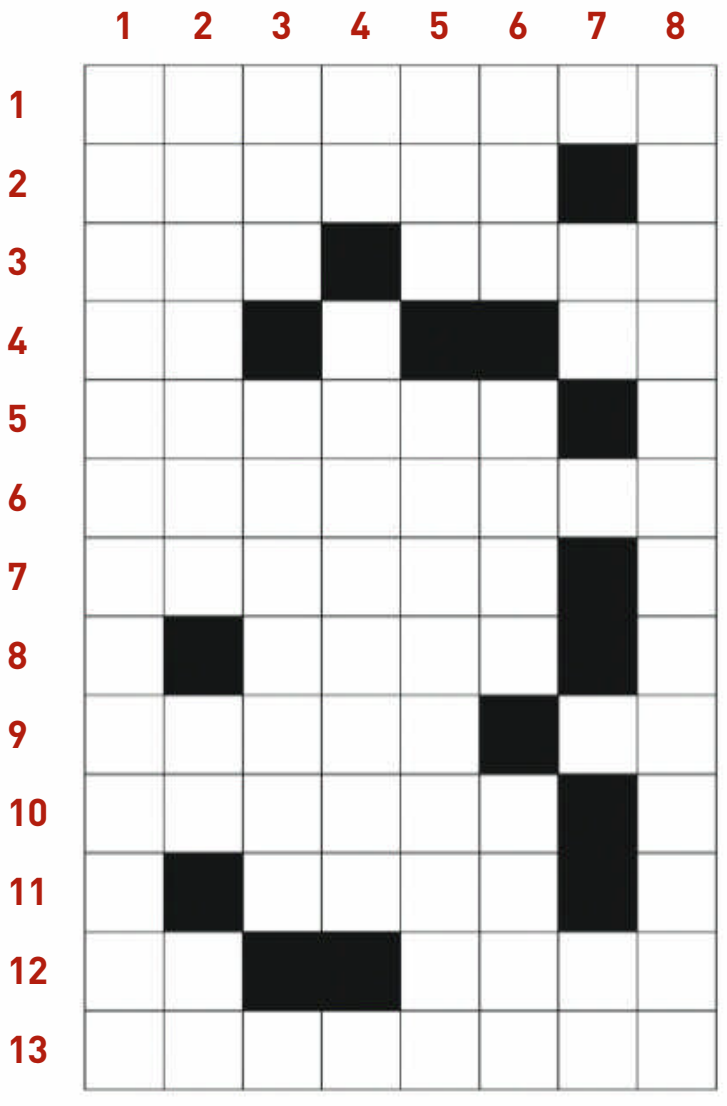
Amélie Nothomb, Albin Michel, 2020

Les Nuits d'été

Et les nudités

Thomas Flahaut, L'Olivier, 2020

Les mots croisés **par Jean-Pierre Colignon**



Horizontalement

1. Titre pour les pasteurs. **2.** Forte colle. **3.** Devant un nom de nom. En un certain sens, nom du père du frère Yves. **4.** La moitié du Laos. Faisait suer les Égyptiens. **5.** Est rejeté par Manon. **6.** Doit son nom au jour d'une rencontre. **7.** Distrait. **8.** Amateurs de son. **9.** Ne voient pas plus loin que le bout de leur nez. Reste sourd aux prières, phonétiquement. **10.** Molécule de deux atomes désordonnée. **11.** Capitale en Tchécoslovaquie. **12.** Des chaînes. Préparer une agrégation. **13.** Renfermées.

Verticalement

1. Permettent de récupérer. **2.** Pleine d'une ardeur excessive. De même. Cale. **3.** Durée d'existence. Un lac. **4.** Une mer, en texto. Ne peuvent pas perdre leur Nord ! **5.** Allocation française. Restée sans solution. **6.** Base de lancement, de bas en haut. Sorties d'enceinte. Pronom relatif. **7.** Façon de parler. C'est-à-dire. **8.** Ne regardent pas à la dépense.

L'AS DES LANGUES

Avec son héros évoluant dans un quartier populaire d'Abidjan et rêvant d'Europe, *Abobo Marley* a séduit le jury de Voix d'Afriques. Rencontre avec le lauréat, l'Ivoirien Yaya Diomandé, jeune auteur multilingue qui nous raconte son parcours singulier.

Veste noire, campé sur ses jambes, Yaya Diomandé, 30 ans, fait face aux spectateurs venus l'écouter en ce soir d'octobre à la Maison de la poésie de Paris. La foule l'acclame. Le voilà qui slame un extrait de son roman : *« Avec du recul/Je veux parler/D'Abobo Marley/Ma source d'inspiration/Mon ghetto. » Abobo Marley* est le titre de son livre qui vient de remporter le prix Voix d'Afriques, un concours d'écriture lancé l'année dernière sur le continent par la station de radio RFI et les éditions JC Lattès.

Abobo Marley, c'est aussi l'adresse de Moussa, le héros de son roman. Il vit dans le quartier populaire de Marley, sis dans la commune d'Abobo, l'une des plus peuplées et dangereuses d'Abidjan, en Côte d'Ivoire, réputée pour ses « microbes » – des jeunes enfants en bandes qui agressent les passants. Aîné d'une famille nombreuse, Moussa enchaîne les petits boulots : cireur, docker, chauffeur de taxi ou « balanceur » sur un *gbaka*. Ce dernier job consiste à s'accrocher à la portière d'un minicar de transport en commun pour appeler les clients. Tout cela, il le fait pour payer l'éducation de ses frères et sœurs. Il ne manque pas d'énergie mais toujours d'argent, quoi qu'il fasse. Il doit composer avec les rébellions et les crises politiques qui secouent son pays. Il y laisse des plumes. Beaucoup. Alors, il songe à aller à *« Bengue »,* en Europe. Au risque d'y laisser sa peau.

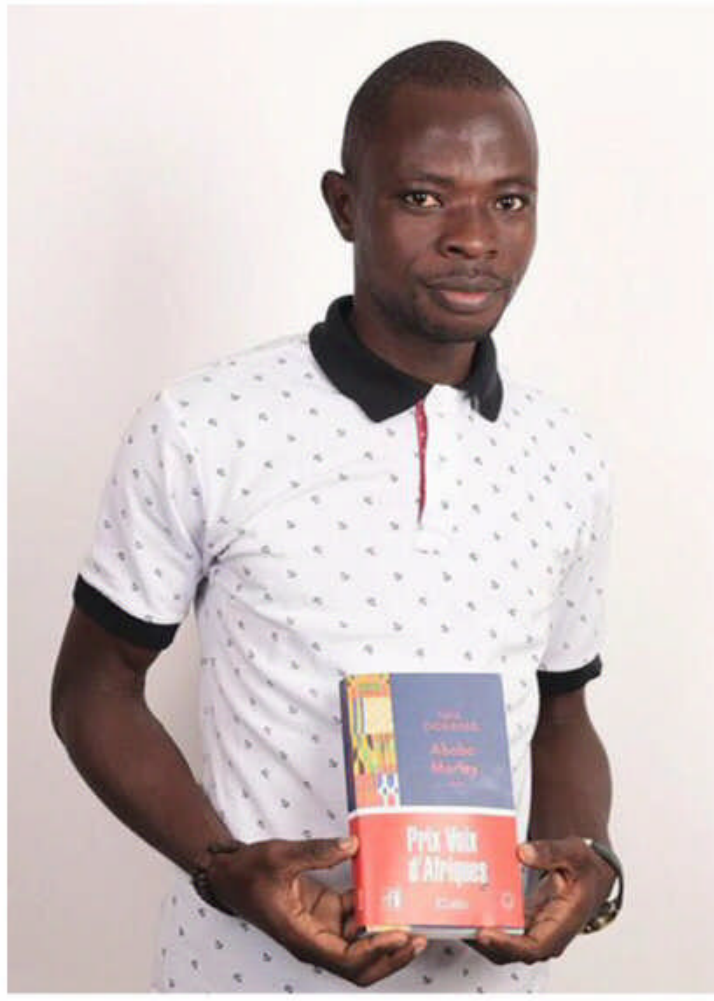
LE TOUT EST DE SAVOIR « GROUILLER »

Comme son personnage, Yaya Diomandé vit à Abobo Marley. Et le voilà à Paris, publié dans une grande maison d'édition, en résidence à la Cité internationale des arts. L'avait-il imaginé un jour ? Moussa, c'est un peu lui, non ? Les journalistes parisiens ont tôt fait de confondre. Attablé derrière une orange pressée, le romancier balaye la remarque d'un grand sourire : *« Ah, toujours à questionner la part autobiographique… »* Non, *Abobo Marley* ne raconte pas son histoire. Contrairement à Moussa, qui a dû quitter l'école en CM2, Yaya Diomandé a deux brevets de technicien supérieur en transport logistique et en finance, et une maîtrise de droit privé. En plus du français, du dioula, langue mandingue parlée en Côte d'Ivoire, et du nouchi, l'argot ivoirien, il parle anglais, arabe, espagnol et allemand. Il a créé un journal économique en ligne, fait un peu de traduction et d'interprétariat. Bref, il *« grouille »,* il se débrouille. Il se voit déjà rentrer au village avec son prix, auréolé de gloire. Sa mère sera enfin fière de lui.

BIENTÔT UN LIVRE SUR « LES BROUTEURS »

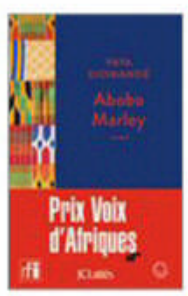
Voici ce qui le rapproche de son personnage : il aime sa mère et ferait tout pour donner tort aux voisins qui traite son fils de *« dén kolo »* – l'enfant qui échoue – ou de *« mousso kolo dén »* –, l'enfant d'une mauvaise mère. C'est toujours la faute de la mère. Même s'il est de notoriété publique qu'il est impossible de décrocher un poste au pays sans être introduit. Yaya Diomandé n'a pas cette chance. Le voilà manutentionnaire surdiplômé dans le port d'Abidjan. Là, il commence à écrire *Abobo Marley* en 2011. Par SMS, entre deux chargements de bateau. Cela lui prend quatre ans. Le soir, il recopie le texte dans un cahier puis il se rend chez un ami qui a un ordinateur. Il envoie le roman à tous les éditeurs de Côte d'Ivoire, n'essuie que des refus. Il allait payer une maison d'édition pour publier son livre quand il entend parler du concours Voix d'Afriques sur RFI.

Né à Man, dans l'ouest de la Côte d'Ivoire, le romancier a vu les rebelles piller la bibliothèque lors de la crise politico-militaire de 2002. Heureusement, des amis inscrits dans une école privée ont accès à des romans et n'aiment pas lire. Ils font affaire. Le jeune Yaya découvre Ahmadou Kourouma, Isaie B. Koulibaly, Amadou Hampâté Bâ. Puis, il se met au rap. Il admire MC Solaar, Kery James, Youssoupha. S'inspire comme eux de ce qu'il voit et entend : l'abandon de l'école au profit d'une réussite rapide ; l'enrôlement pour la rébellion et ses petits trafics ; la promiscuité dans les prisons ; les départs pour l'Europe ; et, enfin, la splendide langue d'Abidjan – mélange de français, de dioula et de nouchi. Tout cela est dans *Abobo Marley*, roman d'une jeune vie troublée par les soubresauts d'un pays.



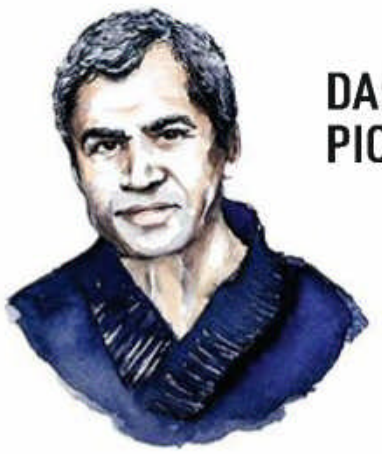
« Très prolifique », Yaya Diomandé a déjà écrit une pièce de théâtre, et vient de finir son second roman. Il y parle des « brouteurs », ces professionnels de l'escroquerie en ligne qui séduisent des femmes et des hommes pour leur soutirer de l'argent. Ce terme nouchi fait référence au mouton, qui se nourrit sans effort. On a hâte de le lire.

Gladys Marivat



ABOBO MARLEY,
YAYA DIOMANDÉ,
216 P., JC LATTÈS, 19 €

RFI



DANIEL PICOULY

BLANC SUR NOIR

Comment faire l'amour avec trois points de suspension ? C'est la question que pose aujourd'hui la réédition chez Zulma du premier roman de Dany Laferrière *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer.* Soyons clair et définitif : ce roman est un… absolu. (Le mot « chef-d'œuvre » est tellement rongé par la suspicion de connivence que je l'ai laissé en suspension.) Je cède à une tentation d'époque pour la castration lexicale. Une tartufferie en vogue du *« Cachez ce mot que je ne saurais voir »* qui surligne l'absence pour mieux la montrer, pour mieux faire désirer la chose. Surtout quand le Nègre est le mot *et* la chose. L'exergue du roman le rappelle : *« Le Nègre est un bien meuble, Code noir 1685. »* Trois cents ans pile avant la première parution du roman au Québec. Aujourd'hui, pour ce Code, Colbert est en instance de déboulonnage.

Le dernier épisode de cette *Disparition* à la Pérec est le livre d'Agatha Christie, *Dix petits nègres,* devenu *Ils étaient dix*. Dix quoi ? Qu'y a-t-il derrière ce mot « Nègre » qu'on s'ingénie à nous cacher ? L'affaire n'est pas d'hier. Déjà, on avait éliminé le Nègre associé aux plaisirs de bouche. La tête de nègre a été décapitée en pâtisserie publique, là où on peut encore déguster laïquement religieuses et pets-de-nonne. La boule meringuée au chocolat est parfois appelée « me'veilleux » ou « inc'oyables », références à ces extravagants du Directoire qui ne prononçaient pas les « r » par imitation (dit-on) des Nègres. Autre plaisir gourmand suspect de lascivité : la danse. Le Bal nègre du 33 rue Blomet dans le 15e fut rebaptisé en 2017, après polémique, Bal Blomet.

Exit le souvenir de Cocteau, Queneau, Camus, Prévert, Gréco, Vian, Beauvoir et Sartre, rare détenteur de trois points de suspension avec *La P… respectueuse.* Jusqu'en 1962, le mot « putain » dans une œuvre littéraire pouvait être l'objet de poursuite pénale. Pour mémoire, la pièce de Sartre (1947) se déroule dans le sud des États-Unis. L'histoire de deux Noirs accusés à tort d'un viol par un Blanc. La p… restera respectueuse et le Noir de la distribution restera « l'homme noir » sans nom. L'acteur en avait un : Habib Benglia, premier Noir dans les années 1920 à avoir joué des rôles du répertoire classique. Hommage.

Et le roman ? D'abord poser que je l'aime depuis que je l'ai lu quand il a été publié pour la première fois en France au Serpent à plumes, ce cobra des lettres, ce boa constricteur disparu, capable à l'époque de digérer et féconder toute une génération de littératures venues d'ailleurs. Oui, j'aime ce texte déflagrant et centrifuge qui m'explose la tête et me colle à la paroi de mon crâne.

Et le roman ! Inutile de vous agacer. Lisez le chapitre XXVI. Entre la page 167 et 179. Tout y est. En un rêve. L'ambition : un chef-d'œuvre ou rien. L'outil : le génie, pas moins, et une Remington 22 à pedigree. L'idéal : L'*Iliade,* dans son bain. Et un moment de grâce : l'entretien avec Denise Bombardier. La grande dame. L'unique. Un régal qui vous retire sous les pieds l'illusion d'avoir une analyse et des réflexions originales sur ce roman.

J'en ai ressorti ma Remington 22 (la véritable héroïne de ce roman). C'est une Olivetti Valentine. Elle est rouge Chester Himes (le véritable inspirateur du roman). Franchement, vous en connaissez beaucoup, des livres qui vous font descendre à la cave, vous donnent envie de boire un daïquiri et vous rendent fiers de savoir que Carole Laure est née la même année que vous. Non ! Alors, lisez et vous comprendrez cette chute : Laferrière est grand et Dany est son prophète.

COMMENT FAIRE L'AMOUR AVEC UN NÈGRE SANS SE FATIGUER,
DANY LAFERRIÈRE, 192 P.,
ZULMA, 17,50 €

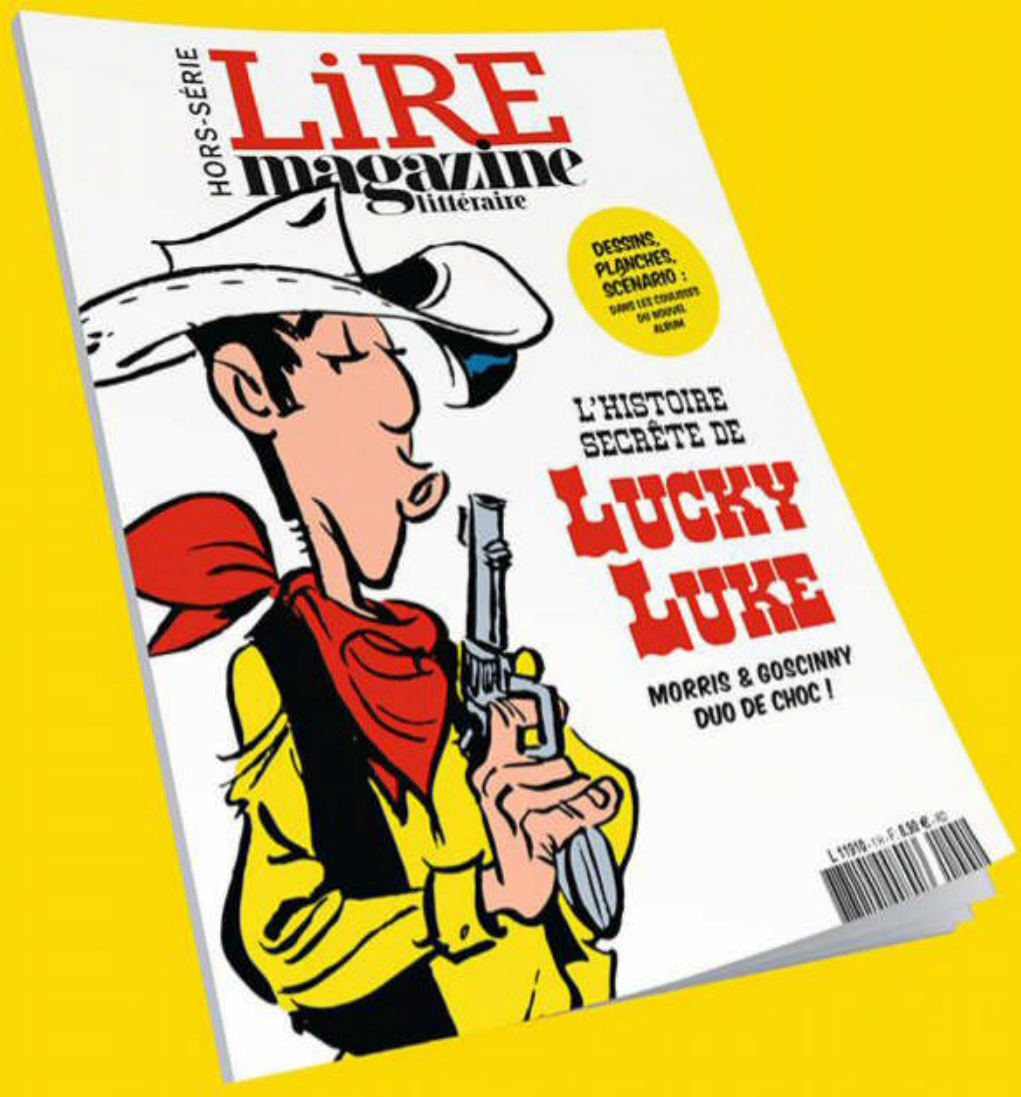
AUDREY SOVIGNET

INDEX
DES PRINCIPAUX OUVRAGES CITÉS

Lire a aimé : ★ modérément ★★ un peu ★★★ beaucoup ★★★★ passionnément ★★★★★ à la folie ☆ pas du tout

Mohammed Aïssaoui	*Les Funambules*	Gallimard	81	★★
Djaïli Amadou Amal	*Les Impatientes*	Emmanuelle Collas	83	★★★
Matthieu Angotti & Robin Recht	*La Cage aux cons*	Delcourt	97	★★★
Claude Askolovitch	*À son ombre*	Grasset	107	★★★★
Dorian Astor	*La Passion de l'incertitude*	L'Observatoire	108	★★★
Baru	*Bella Ciao*	Futuropolis	97	★★★★
Julien Bobroff	*La Quantique autrement*	Flammarion	110	★★★
Dulce Maria Cardoso	*Eliete. La vie normale*	Chandeigne	86	★★★
Ted Chiang	*Expiration*	Denoël	90	★★★★★
Philippe Claudel	*Fantaisie allemande*	Stock	10	★★★
Hugo Clément	*Journal de guerre écologique*	Fayard	107	★★
Jeanine Cummins	*American Dirt*	Philippe Rey	88	★★
Rébecca Dautremer	*Des souris et des hommes*	Tishina	97	★★★★★
Pauline Dreyfus	*Paul Morand*	Gallimard	99	★★★★
Alice Ferney	*L'Intimité*	Actes Sud	36	★★★
Irène Frain	*Un crime sans importance*	Seuil	82	★★★★
David Grossman	*La vie joue avec moi*	Seuil	87	★★★★
Peter Handke	*La Voleuse de fruits ou aller simple à l'intérieur du pays*	Gallimard/Du monde entier	6	★★★★
Grady Hendrix	*Détruire tous les monstres*	Sonatine	89	★★★
Michel Houellebecq	*Interventions 2020*	Flammarion	26	★★★
Nazanine Hozar	*Aria*	Stock/La Cosmopolite	86	★★★★
Oriane Jeancourt Galignani	*La Femme-écrevisse*	Grasset	83	★★★
Simon Johannin	*Nous sommes maintenant nos êtres chers*	Allia	99	★★
Christine Jordis	*Prudence et Passion*	Albin Michel	90	★★★★
Philip Kerr	*Metropolis. La dernière aventure de Bernie Gunther*	Seuil	91	★★★
Hervé Le Tellier	*L'Anomalie*	Gallimard	78	★★★★★
Celia Levi	*La Tannerie*	Tristram	80	★★★★
Elizabeth Little	*Les filles mortes ne sont pas aussi jolies*	Sonatine	91	★★★★
Jean-Luc Marion	*D'ailleurs, la révélation*	Grasset	106	★★★★★
Jean-Pierre Martin	*Mes fous*	L'Olivier	83	★★★
Nicolas Mathieu	*La Grande École*	Actes Sud Junior	96	★★★
Diane Mazloum	*Une piscine dans le désert*	JC Lattès	69	★★★
Annalena McAfee	*Poison Florilegium*	Belfond	88	★★★
Paul Morand	*Journal de guerre*	Gallimard	99	★★★★
Marie-Cécile Naves	*La Démocratie féministe*	Calmann-Lévy	107	★★★
Irène Némirovsky	*Suite française*	Denoël	98	★★★★
Olivier Norek	*Impact*	Michel Lafon	91	★★★
François Noudelmann	*Un tout autre Sartre*	Gallimard	109	★★★★
George Orwell	*Œuvres*	La Pléiade	72	★★★★★
Camille Pascal	*La Chambre des dupes*	Plon	81	★★★
Victor Pouchet	*Lancelot Dulac*	L'École des loisirs	96	★★★★
Philip Pullman	*La Communauté des esprits*	Gallimard Jeunesse	96	★★
Maël Renouard	*L'Historiographe du royaume*	Grasset	81	★★
Dolores Reyes	*Mangeterre*	L'Observatoire	88	★★★
Rainer Maria Rilke	*Lettres à un jeune poète*	Seuil	98	★★★★
Emmanuel Ruben	*Sabre*	Stock	83	★★
Richard Russo	*Retour à Martha's Vineyard*	Quai Voltaire	85	★★★★
Pierre Singaravélou & Sylvain Venayre	*Le Magasin du monde*	Fayard	108	★★★★
Gilles Siouffi	*Une histoire de la phrase française*	Actes Sud	104	★★★★★
Patti Smith	*L'Année du singe*	Gallimard	86	★★★
Eduardo Fernando Varela	*Patagonie route 203*	Métailié	89	★★★★

OFFRE RÉSERVÉE À NOS LECTEURS



LiRE magazine littéraire

LUCKY LUKE

8,90 € SEULEMENT
Frais de port offerts

UN HORS-SÉRIE DE 100 PAGES

JE COMMANDE LE HORS-SÉRIE LUCKY LUKE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE - 45, avenue du Général Leclerc - 60643 Chantilly Cedex

OUI, je souhaite commander le hors-série Lucky Luke au prix de **8,90 €** seulement.

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2 ☐ Carte bancaire

N° : |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

Expire fin : |_|_| |_|_|

Date et signature obligatoires :

|_|_| |_|_| |_|_|

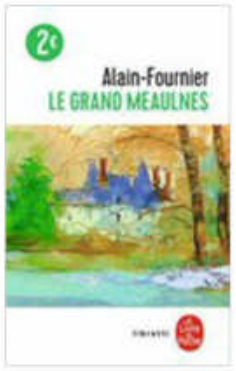
HSLLL490

Delai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 31/12/2020 en France métropolitaine uniquement. Conformément à la loi « informatique et libertés » du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE Magazine Littéraire.

LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 325 000 € - 15, RUE DE LA FONTAINE AU ROI, 75011 PARIS

Grégoire Colin

COMÉDIEN DEPUIS SES 12 ANS, VU CHEZ CLAIRE DENIS, BENOÎT JACQUOT, OU MATHIEU AMALRIC, CE COMÉDIEN RARE A LA PRÉSENCE DISCRÈTE ET MAGNÉTIQUE. DANS *SI LE VENT TOMBE*, DE NORA MARTIROSYAN, COÉCRIT AVEC LA ROMANCIÈRE EMMANUELLE PAGANO, IL JOUE UN EXPERT EN AÉROPORTS… POUR *LIRE MAGAZINE LITTÉRAIRE*, IL SE RACONTE À TRAVERS QUELQUES LIVRES.



LE PREMIER SOUVENIR DE LECTURE ?

« Je pense que c'est *Le Grand Meaulnes*, d'**Alain-Fournier,** lu dans le cadre scolaire. Je me souviens avoir pleuré, beaucoup moins de l'histoire. Il y a aussi *Salammbô* que j'ai dû lire à 15 ans. Comme les deux hommes du roman de Flaubert, je suis évidemment tombé amoureux de Salammbô. Régulièrement, je lisais « Le festin », premier chapitre du livre, lorsque je prenais le RER pour venir à Paris. »

QUEL EST VOTRE GENRE DE PRÉDILECTION ?

« Je ne lis pas de bandes dessinées ni de polars. Je ne sais pas si c'est un genre, mais la poésie m'a beaucoup marqué, notamment celle de **Rimbaud** dont je me suis enivré même si je ne comprenais pas tout. Bizarrement, j'ai souvent lu de la poésie jusqu'à l'âge adulte et j'ai arrêté pendant vingt ans. Je m'y suis replongé et j'ai retrouvé cette communion perdue. Ce qu'on vit se vit mieux grâce à la poésie. Il y a du sacré dans ces mots. »

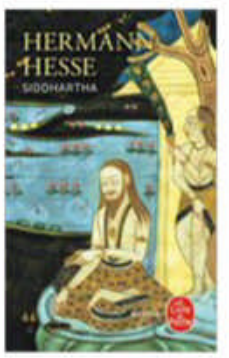
L'AUTEUR DONT VOUS AVEZ TOUT LU ?

« **Dostoïevski**. En commençant par *Les Frères Karamazov*, que j'ai lu au Burkina Faso, dans le Sahel, où j'étais venu avec un ami qui rendait visite à sa grand-mère. Je montais en haut des arbres pour lire. Je venais d'enchaîner six films, j'étais un peu perturbé et j'ai ouvert ce livre que mon père m'avait offert quand j'étais adolescent mais que je n'avais jamais lu. J'ai trouvé chez cet écrivain une justesse dans les portraits psychologiques qui me touchait intimement. »

LE LIVRE QUE VOUS RELISEZ RÉGULIÈREMENT ?

« Il n'y en a pas vraiment. Mais je peux citer *Hôtel du Brésil* de **Pierre Bergounioux**, lu deux fois. *Miette*, un autre de ses romans, est d'une précision extraordinaire. L'écriture dans toute sa splendeur, même si elle n'est pas forcément facile. Bergounioux ne ressemble à personne. Je crois savoir que Faulkner l'a beaucoup influencé. Ça ne m'étonne pas. Voilà un autre écrivain puissant. Sa trilogie des *Snopes,* qui regroupe *Le Hameau, La Ville, Le Domaine*, est passionnante. Quand on lit ces écrivains, le reste paraît très fade. »

LE LIVRE QUE VOUS OFFREZ ?



« C'est un drôle de truc d'offrir un ouvrage. Parfois, on tombe complètement à côté parce qu'on offre des livres qu'on aime, nous. Un livre ne s'adresse jamais de la même manière aux gens. Mais quand je sens que les problèmes de l'existence affectent un ami, je lui offre les *Causeries* de Krishnamurti ou *Siddhartha*, le roman philosophique de **Hermann Hesse**. »

Propos recueillis par Éric Libiot

SI LE VENT TOMBE, DE NORA MARTIROSYAN, AVEC GRÉGOIRE COLIN, HAYK BAKHRYAN, ARMAN NAVASARDYAN…
En salles le 18 novembre

DR/UNIFRANCE

NOUVEAU

LE FIGARO littéraire

PRÉSENTE

Testez votre culture littéraire !

Certains néologismes sont dus à des écrivains. Saurez-vous rendre à chacun celui qu'il a créé ?

1 - Alexandre Vialatte : .....
2 - Céline : .....
3 - Colette : .....
4 - Hervé Bazin : .....
5 - Jean Cocteau : .....
6 - Paul Claudel : .....
7 - Raymond Queneau : .....

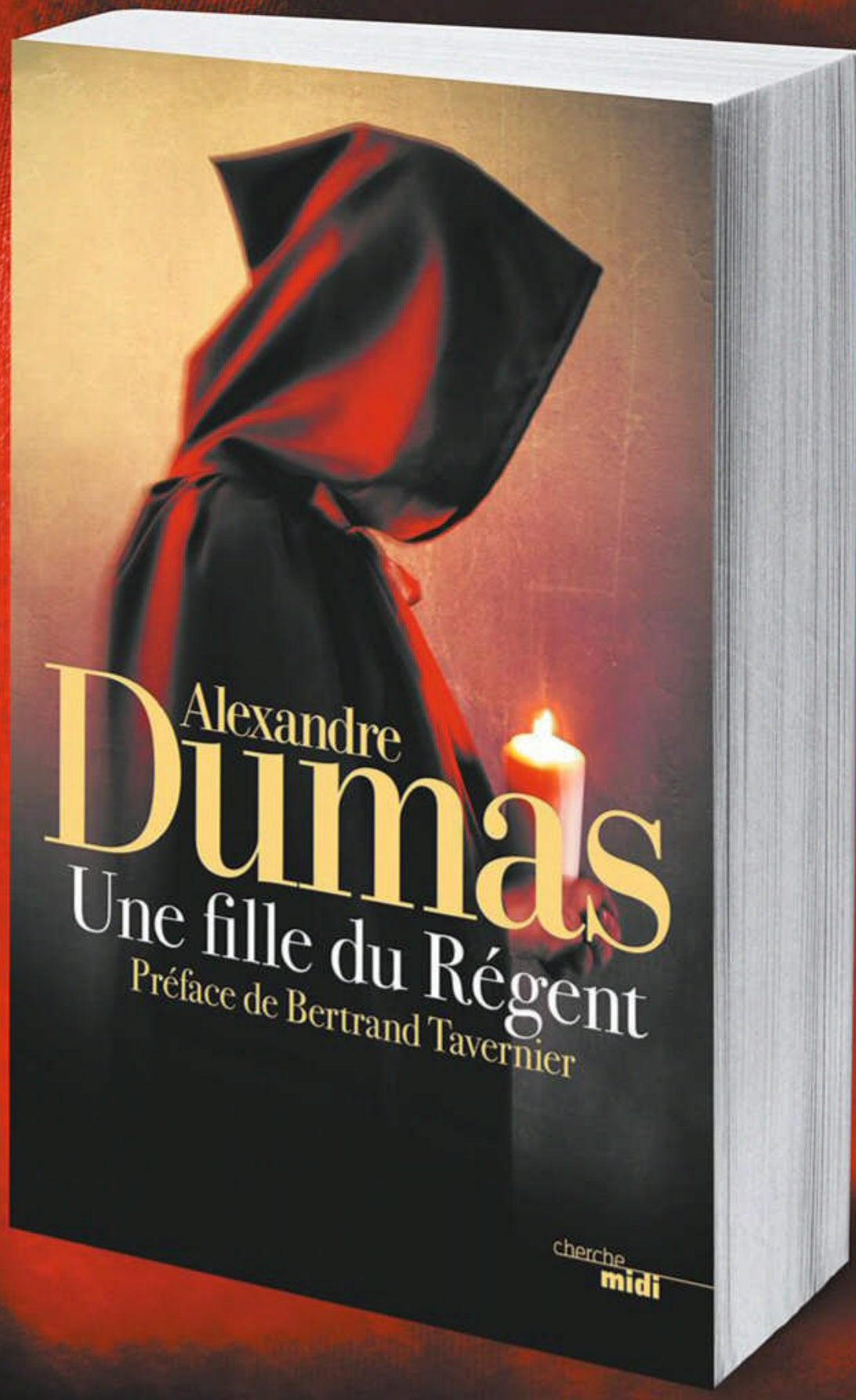
Matrimoine / Pluricon / Aimeuse / Bustifier / Badonger / Dépoitriner / Touchatouisme

Quelle est la première femme à avoir reçu le prix Goncourt ?

☐ Simone de Beauvoir
☐ Marguerite Duras
☐ Elsa Triolet
☐ Marguerite Yourcenar

ACTUELLEMENT EN VENTE

CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE JOURNAUX ET SUR WWW.FIGAROSTORE.FR



Un formidable roman d'Alexandre Dumas,
écrit entre *Les Trois Mousquetaires* et *Le Comte de Monte Cristo*,
enfin tiré de l'oubli.

Préface de Bertrand Tavernier

cherche
midi